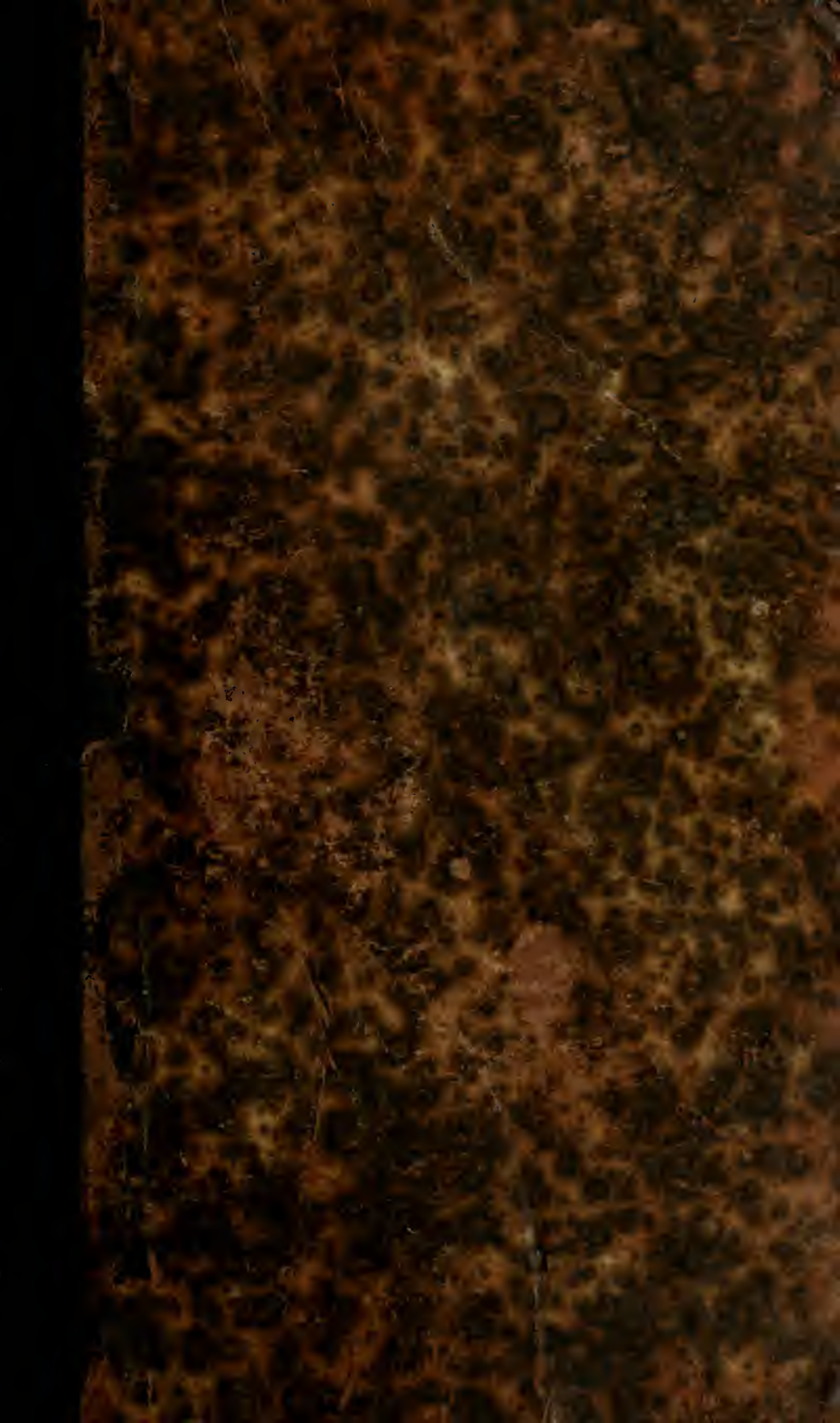
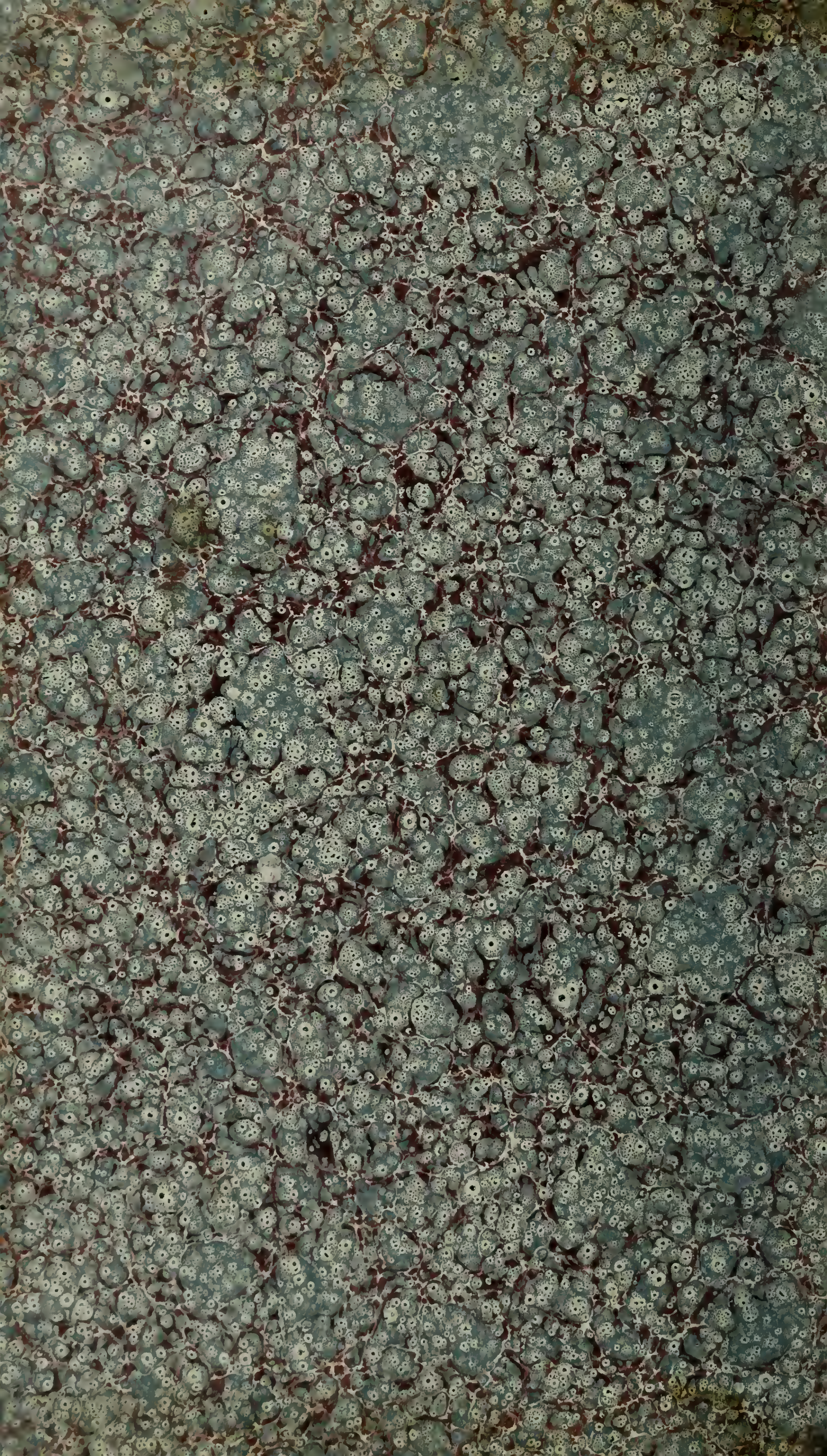
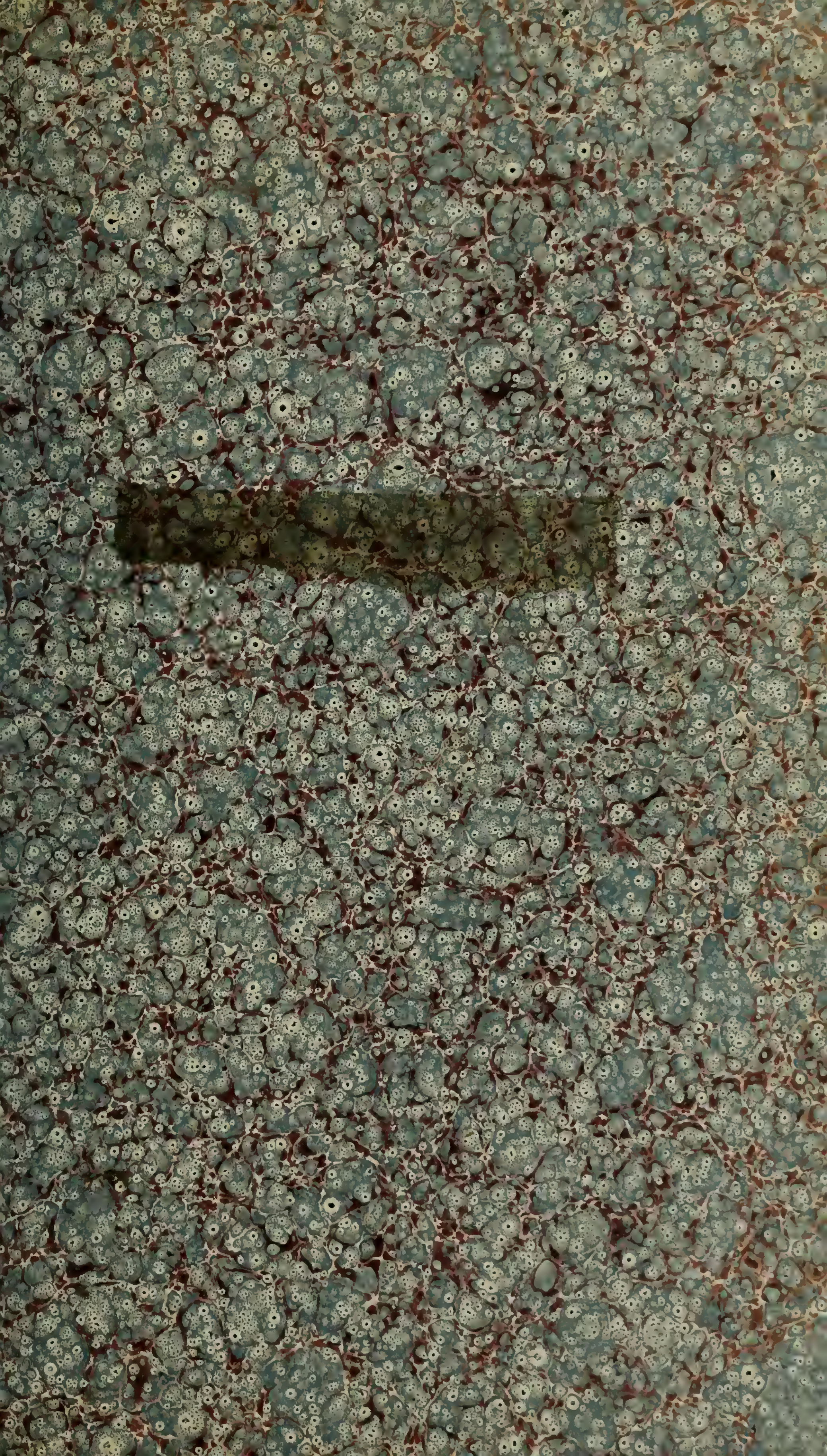






GUSTAVE

OU

L'INSTRUCTION MORALE DES PEUPLES,

PAR

LES SOUVENIRS.

Imprimerie de BUREAU, rue Coquillière, 22.

GUSTAVE

OU

L'INSTRUCTION MORALE DES PEUPLES

PAR

LES SOUVENIRS,

PAR

M. J.-Octave BÉNAZET.

PARIS,

CHEZ AMYOT, LIBRAIRE, RUE DE LA PAIX, 6.

1845.

AVIS AU LECTEUR.

L'auteur de Gustave fut enlevé jeune encore par une maladie cruelle pendant qu'on imprimait son livre : sa veuve toute à sa douleur, n'ayant pu revoir les épreuves elle-même, l'ouvrage a été très négligé dans son exécution typographique; il s'y est même glissé des substitutions de mots telles que les suivantes et dont le lecteur intelligent fera facilement justice.

Page 129, à la 28e ligne : Je n'aime que, *lisez :* Je n'aime pas.
— 149, à la 31e ligne : Loin de prévenir, *lisez :* Loin de prévoir.
— 150, à la 17e ligne : Inévitablement par elle, *lisez :* Inévitables et les fatalités.
— 177, à la 11e ligne : Est-ce ici l'univers, *lisez* : est-ce qu'ici l'univers.
— 179, à la 29e ligne : par le génie de l'humanité, *lisez :* pour le génie et l'humanité.
— 181, à la 6e ligne : vous en ôteront plus le courage, *lisez* : ne vous en ôteront pas le courage.
— 183, à la 28e ligne : Où je t'aspire, *lisez :* Où je t'espère.
— 201, à la 28e ligne : Dans tout ce qui évitera, *on doit lire :* Dans tout ce qui excitera.
— 209, à la 11e ligne : après avoir parlé, *lisez* : après avoir pensé.
— 212, à la 25e ligne : Dans ces démonstrations de députés, *lisez :* Dans ces dénominations de députés.
— 221, à la 20e ligne : Le vieillard périt pour sa fille, *lisez :* Le vieillard prier pour sa fille.
— 234, à la 27e ligne : que les politiques, *lisez* : que les talents politiques.
— 246, à la ligne 19 : Instruits par l'inspiration des décrets du père, *lisez :* Instruits par l'inspiration des cieux des secrets du père.
— 258, ligne 19 : C'est alors que sous la volonté, *lisez* : C'est alors que sous les inspirations.
— 259, à la 3e ligne : Peut donc le possible, *lisez :* Pense donc l'impossible.
— 262, ligne 20e : Il faut compter sur l'intelligence, *lisez :* Il faut compter sur l'indulgence.
— 269, à la 2e ligne : N'est jamais entraînée, *lisez* : n'est jamais enchaînée.
— 290, à la 17e ligne : Les affections amoureuses, *lisez* : les illusions amoureuses.

LES SOUVENIRS.

6 février 1844.

I.

A la Presse française.

Il nous faut une adoration, un culte, un amour! plus notre esprit s'éclaire et plus cet amour, ce culte, cette adoration se purifient et se spiritualisent. Nouveaux au monde et plus matériels que spirituels, il fallait aux premiers hommes un soleil et des étoiles aux cieux et à la terre, c'étaient les dieux qu'ils sentaient. De nos jours, il a fallu à nos pères des dieux aussi qu'ils pussent sentir : il leur a fallu une religion politique, une idole pure et sans esclavage, il leur a fallu, avec la patrie, encore la liberté!

Nous, qu'avons-nous, après des révolutions qui ont changé et l'esprit humain et les empires? nous avons des adorations plus matérielles que celles des premiers hommes mêmes, moins honorables surtout, car, eux aimaient la nature, tandis que nous, de la nature, nous n'aimons que des richesses d'une vertu factice; nous n'aimons que l'or et les jouissances terrestres qu'il procure: voilà nos dieux! voilà nos rêves, quand nous ne possédons pas ce Dieu de la terre; l'or! voilà les regrets aussi qui affligent nos esprits et

qui nous portent avec excès à tous les sacrifices. Mais l'or n'est pas un amour, un culte, une adoration; mais l'or n'est pas la source du bonheur, une plus divine le donne!

Aujourd'hui cherchons ensemble, avec la paix, cherchons l'attrait qui de tout temps captiva les hommes; cherchons par elle une foi aussi raisonnée que bien sentie; cherchons une adoration céleste, devant qui tous les cœurs voient, devant qui tous les yeux aiment, digne de tous nos hommages, vous croirez bientôt, comme je le crois moi-même, que l'objet de cette adoration, que la femme, enfin, est la plus admirable des créations de Dieu; vous direz avec moi : elle est bonne, elle est belle, elle est sensible; sans elle plus de passion et plus de gloire, sans elle plus de bonheur et plus d'humanité, sans elle la société périt!

Quand je veux rêver à l'affection qui m'attache le plus au monde, je pense à mon amie, je pense à ma mère, je pense enfin à une femme! mais, c'est du bonheur déjà que cette pensée, et c'est mon cœur, et c'est mon âme qui me l'inspirent! Oh! le bonheur ne vient jamais que de cette source divine! Eh bien! l'auteur des *Souvenirs* n'aura jamais, dans ses pensées et pour écho, que l'âme et son cœur! hélas! il aura aussi les vifs regrets, eux qui n'ont jamais fait naître un mensonge, il aura les vifs regrets aussi pour inspiration!

Vous, qui par le nom êtes encore une femme, vous, la liberté même qui éclairez les peuples, vous, qu'un écrivain novice redoute et qu'il voudrait tant se rendre propice, soyez-moi une amie, soyez-moi une mère aussi pour mes écrits! ce n'est pas de la gloire que je vous demande, mais un récit bienveillant qui me fasse connaître, que dis-je? qui fasse connaître un amour plus vif encore que celui que j'ai pour la femme, qui le fasse connaître à tout l'univers! lisez, et vous connaîtrez vous-même cet amour!

Si jamais la Presse française veut parcourir mes écrits, elle verra qu'ils sont graves : ils traitent de Dieu, de la conscience, de la famille, de la religion primitive, de la civilisation des nations par la raison, par l'humanité, par la paix enfin, laquelle est encore une femme, enfant de l'humanité et de la raison; ils traitent aussi des révolutions, des émeutes de 1789, de juillet 1830, de la liberté de la Presse et même de ses écarts, que sais-je! c'est une réunion de souvenirs qui sont toute l'âme de l'homme depuis

un demi-siècle, de son âme réfléchie par eux avec une expression trop négligée sans doute, mais sincère.

Si la Presse française daigne les faire connaître elle-même, qu'elle juge enfin qu'ils n'en sont pas indignes, la terreur qu'elle m'inspire, malgré moi, se dissipera; je n'aurai bientôt plus cette idée fixe qui tourmente mes esprits en pensant que mes écrits termineraient peut-être plus heureusement encore l'opinion vaporeuse qu'un auteur jadis exprima sur la femme, devant laquelle l'humanité de tout temps aurait dû s'incliner et l'empêcher lui-même de la juger ainsi qu'il l'a fait dans une épigramme latine dont je vais traduire la pensée :

« Quoi de plus léger que la fumée? la flamme! quoi de plus léger que la flamme? l'air! quoi de plus léger que l'air? la femme! quoi de plus léger que la femme? rien!! »

Je serais malheureux si la Presse française dût m'être un jour aussi défavorable que l'auteur latin l'a été envers la femme dans son épigramme, laquelle manque autant de justesse que de justice. De nos jours cet auteur eût sans doute reconnu le mérite des femmes et ne m'eût pas fait trembler moi-même pour le mérite de mes écrits, que je mets sous les auspices de la Presse française et dont cependant j'attends le jugement comme un malheureux sur qui pèse encore une sentence terrible. C'est pourquoi je lui rappelle la sensibilité, la beauté, la bonté surtout de la femme, afin que cette douce pensée puisse la rendre sensible, belle et bonne en faveur de l'auteur des *Souvenirs* qui voudrait vivre encore spirituellement de quelque réalité et d'un peu de bonheur sur la terre.

Enfin, en sollicitant de la Presse française une analyse honorable de mes écrits, en l'obtenant d'elle aussi bienveillante qu'éclairée, comme elle a le pouvoir de le faire quand elle n'écoute que ses lumières et sa justice, alors je ne douterai plus de l'influence morale de mes *Souvenirs* sur les hommes, j'espérerai même, par son appui, me rendre propice les Presses libérales des nations qui m'environnent, j'espérerai aussi que les civilisations des peuples ne pourront qu'y gagner, car mes *Souvenirs* ont pour base les plus saintes vertus que Dieu ait renfermées dans l'âme des hommes : dû à la Presse française, leur retentissement serait une récompense que j'envierais surtout, s'il n'en était une autre plus chère, d'ail-

leurs inévitable, et dont je la remercie d'avance, car elle consacrerait aussi mon amour!

La Presse française écoutera-t-elle mes vœux? puis-je compter sur elle? j'attends!

Hélas! c'est la destinée de l'homme de toujours se tourmenter, de toujours désirer, de toujours attendre enfin! Heureux, quand c'est pour cesser d'espérer! la Presse française, plus heureuse, elle, n'attend pas; on la prie! ou bien, quand elle espère, c'est du moins pour la liberté! tandis que l'homme, ou plutôt l'écrivain novice, qui attend la célébrité pour qui lui fut cher, qu'espère-t-il, lui? peut-être une illusion qui ne se réalisera jamais, ou qui s'évanouira avec son espérance quand une vérité tardive lui apprendra qu'il s'est trompé. Puisse la Presse française m'annoncer que je m'abuse et que l'illusion que j'aime encore n'aura pas le triste avenir que je lui donne ici!

Si ce bonheur m'est réservé, partez, mes *Souvenirs*, pour la postérité la plus reculée, traversez les siècles, pour moi ce ne sera encore qu'une seconde dans l'éternité! traversez les siècles et pénétrez les cieux pour éveiller les âmes célestes qui depuis longtemps ont oublié les hommes; traversez les siècles et pénétrez aussi la terre, où toutes les générations humaines se sont éteintes: alors, seul, j'y descendrai moi-même et, là, vivant comme je le fus autrefois, là, près du vaste Océan, près des mers agitées à mes yeux sans limites, tout craintif avec mes souvenirs encore, là, je sentirai Dieu et mes affections passées, je les sentirai pour me voir plus faible que le sable et la poussière que mes pieds fouleront; je les sentirai pour m'écrier bientôt: hélas! pourquoi ai-je vécu à la terre sans mon amour!!

Mais, humains, qu'étais-je donc? et, que sommes-nous nous-mêmes en ce moment, comparés à ces vastes plaines liquides que mon imagination vient d'évoquer? Si c'est le tableau le plus imposant que la nature puisse nous offrir, voyons-le moins pour nous retracer notre faiblesse que pour regretter que ceux qui s'aimaient au monde n'aient pu le contempler ensemble. Hélas! hélas! le bonheur à la terre jamais n'y est goûté longtemps!

O ma patrie! écoute les inspirations de l'âme, écoute les enseignements de la liberté; contemple aussi, contemple comme

moi par la pensée les orages de l'Océan, et tu calmeras bientôt les orages de tes passions. Vivre tranquille et par les affections et par l'espérance de l'avenir, c'est vivre heureux, c'est vivre longtemps déjà, car c'est vivre encore dans le passé sans craindre les regrets. Oh ! les regrets, les vifs regrets ! ne les faisons pas naître de nous-mêmes, ils sont éternels comme la pensée, ils nous torturent : on a besoin des cieux pour ne pas mourir chaque jour par eux ! mais pour trouver les cieux à la terre, il faut les chercher encore, il faut les chercher dans les yeux, le cœur et l'âme d'une femme ! !

Les Souvenirs.

8 février 1845

II.

Les Considérations sociales de l'Auteur malade

Nous n'aimons pas à réfléchir, aussi sommes-nous toujours tenté de nous écrier : Heureux celui dont l'esprit tranquille et content sent couler sa vie sans regret du passé, sans peine du présent et sans appréhension pour l'avenir. Les regrets pour lui ne répareraient pas les maux qu'il aurait pu souffrir, les peines ajouteraient aux imperfections de sa nature, les appréhensions enfin l'empêcheraient de vivre. Eh bien! se pénétrer d'admiration devant une telle existence, tout heureuse qu'elle nous paraisse, c'est la désirer bientôt à tort pour soi-même; à force de l'admirer, nous devenons peu à peu cet être imprévoyant qui se laisse bercer doucement sur l'onde calme et limpide, qu'on me permette de le dire ainsi, sur l'onde calme et limpide des rêves de son imagination. Sans doute, tant que l'espérance les nourrit, nos rêves nous rapprochent des cieux, alors le bonheur semble être près de nous. Mais, hélas! le bonheur, attachés faibles comme nous le sommes à la terre, le bonheur, par nos passions même, en est depuis longtemps exilé. Désirons plutôt des vertus qui préservent notre faiblesse; désirons le courage avec la résignation qui le perpétue!

Ne vous laissez pas endormir par la pensée séduisante des jouissances terrestres; ne les voyez pas seules enviables; veillez

plutôt à ce qu'elles ne vous empêchent pas de prévoir les maux qui peuvent vous atteindre : voilà l'art de vivre longtemps et de vivre avec le moins de douleurs possibles ! Telles devraient être les salutaires maximes que chacun de nous, dans tous les instants de la vie, devrait avoir présentes à l'esprit ; mais dites-les à la jeunesse, mais dites-les même à la vieillesse, vous leur paraîtrez un cerveau malade dont on aura pitié un moment pour ne plus vous écouter ensuite ; le monde est ainsi fait : dédaigneux des leçons de l'expérience, chacun recherche seulement les plaisirs et les goûte sans modération. Voilà souvent le principe de tous nos maux.

Je n'ai pas été plus sage que le monde, je me suis laissé atteindre comme lui par l'imprévoyance, et d'un petit mal que j'aurais pu faire guérir, accru maintenant, me voilà malade véritablement, avec le regret de l'être par ma faute.

Vous qui me lisez et qui êtes en santé, savez-vous ce que c'est que d'être malade ? c'est se sentir chaque jour s'affaiblir ; c'est conserver sa volonté et être dans l'impuissance de l'exécuter ; c'est porter incessamment les yeux sur la nature pour regretter de ne plus voir bientôt; c'est enfin avoir un cœur qui souffre d'aimer et plus encore d'être aimé ! mais qui donc à le courage de souffrir patiemment en voyant son amie souffrir elle-même de vos maux ? Les douleurs physiques sont grandes, sans doute, mais les douleurs morales sont plus grandes encore ; malgré vous elles entretiennent votre mal ; toute votre raison est prête à faillir contre les appréhensions de la mort ; vous vous voyez déjà séparé de tout ce que vous aimez au monde, et vous vous dites : mais qui donc sera le soutien de cette amie qui m'est si chère ! Vous vous étiez promis, vous aviez juré même d'être le protecteur constant de sa vie, et la vie vous fuit ! oh ! tortures du malade ! elles vous font voir alors par la pensée les suites funestes de votre absence sur la terre ; votre amie, votre femme, votre compagne fidèle dans le malheur, qui ne partagea, hélas ! qu'un moment de bonheur avec vous au monde ; cette amie si intelligente et si douce et si tendre, sera bientôt la victime de la cupidité ; rien ne protégera sa vieillesse, et elle sera peut-être tourmentée ! Oh ! l'or a rendu les hommes si méchants ! S'ils recherchent les vieillards, c'est pour les dépouiller ; on trouve aujour

d'hui qu'ils ont assez vécu; si l'or envié ne fait pas tenir cette conduite, du moins l'or envié fait tenir ce langage; il est atroce, et pour qui se voit quitter la vie et laisser des amis, c'est vivre et mourir tout à la fois dans la douleur, avec la crainte de mourir et de vivre encore; car alors toutes les craintes vous assaillissent. D'ailleurs la maladie vous paraît éternelle, ce qui vous fait chercher incessamment des secours. Jusque-là vous pensiez connaître les hommes, c'était une erreur; vous n'aviez vu que la surface polie par l'usage. L'or gâte tout dans ce monde; mais sachez le distribuer avec intelligence, mais examinez, il vous aidera bientôt à mettre à nu le cœur qu'il a gâté. Aujourd'hui, par lui et sans lui il n'y a plus d'amants, il n'y a plus d'amis, il n'y a plus de famille; tous ces êtres se confondent avec les étrangers pour chercher ensemble la réalité des espérances que la mort semble leur donner. L'ami d'enfance même songe à l'héritage qui peut lui venir des dons volontaires de son ami mourant; quant aux secours des hommes qui, par humanité, devraient être les réparateurs zélés d'une santé affaiblie, l'or ici a tout autant de puissance corruptrice que sur le reste des hommes.

Le poète se fait poète par goût; il en est de même du peintre, du sculpteur, du musicien, tous attendent également que leur art soit honoré, mais non rétribué; c'est la gloire plutôt qu'ils envient! Pourquoi les hommes des sciences médicales, n'ont-ils pas la même ambition, plus humaine et plus noble encore en désirant d'être les plus utiles à la société, et n'enviant pas des récompenses pécuniaires qui font oublier leur humanité. Il y a des missions si saintes que l'or paraît les flétrir. Je n'ignore pas que nos lois n'exemptent pas ces hommes des charges qu'elles nous imposent; toutefois il n'en est pas moins vrai pour moi, que je répugne à rétribuer un art, une science, une vocation que l'humanité devrait rendre étrangère à toute récompense qui ne partirait pas du cœur. Ainsi je ne verrai notre civilisation s'améliorer et devenir généreuse que lorsque le prêtre, le médecin, le député, les ministres et les rois rempliront leurs fonctions trois fois saintes gratuitement en faveur du peuple.

C'est à cet oubli des convenances sociales, que la nature nous inspire, qu'on doit attribuer sans doute le peu de progrès des sciences médicales; seulement par elles on tente une spécula-

tion, un commerce, un état. Aussi, malade, la médiocrité ne sait que vous prescrire, elle laisse la nature sans secours et s'irriter de votre mal, tandis que, d'un autre côté, l'empirisme vous accable de prescriptions qui vous affaiblissent au dernier degré. Dans ces malheureuses perplexités, vous avez recours dans la réputation la plus élevée; ici c'est un autre écueil : l'homme qui a cette réputation ne trouve pas le temps de vous voir; enfin s'il vous voit un moment, c'est d'un coup d'œil rapide en consultant et votre mal et votre cadran de pendule; à peine trouvez-vous le temps vous-même de lui raconter les causes qui l'appelent près de vous : avec ce secours, pauvre malade, guéris si tu peux; mais plutôt sois ton médecin toi-même, traite-toi et ce sera plus sûr.

D'ailleurs dans la science que je signale tout me paraît incertain; surtout dans les affections non prévues pour lesquelles le grand comme le petit médecin cherche et souvent, hélas! ne trouve pas le remède qui convient à la maladie qu'ils ignorent. Le temps alors est le seul réparateur, la science n'a fait que retarder les effets de son heureuse influence que le médecin s'attribue quand elle s'est accomplie. Voilà malheureusement ce que je vois et ce que j'ai vu; il y a sans doute des exceptions honorables, pour qui les connaît ce doit être un bonheur de les citer.

Enfin, j'espère être assez heureux aujourd'hui pour avoir rencontré un homme humain, savant et consciencieux, je me livre tout entier à sa science, à son humanité! Déjà le voir c'est être consolé, tant il paraît bon, son regard est affectueux, sa voix est bienveillante, il est heureux pour les hommes qu'il s'en trouve parmi eux qui lui ressemblent; mais attendons encore du temps les heureux résultats qu'il me promet, car sans le temps, l'homme le plus instruit, l'homme le meilleur ne peut rien pour l'humanité.

On me dit toujours : attendez tout du temps! Ah! que ce mot est facile à comprendre et surtout facile à prononcer quand on est en santé. Je le sens aussi, la patience est un grand remède; mais est-on patient quand on aime! Le courage n'est-il pas prêt à vous échapper de voir souffrir près de vous, de vos propres souffrances, celle pour qui vous donneriez votre vie. Je suis malade des douleurs et des vives sollicitudes que je fais naître : c'est alors

que je suis véritablement malheureux; mais par pitié, par pitié pour ton amie, pauvre malade, chasse de ta pensée ces funestes appréhensions, c'est assez de ton affliction, ne l'augmente pas; il faut guérir pour cette amie! Si belle par ses traits, si bonne de cœur; mais, aimé d'elle, si malheureuse par son âme!

Voilà le résultat d'une éducation efféminée. L'homme du peuple, lui, n'augmente pas son mal par son imagination; chez lui, en santé comme en maladie, il y a plus de force et de courage. Voyez-le sur nos édifices, voyez-le sur nos toits rapides, au haut d'un clocher ou d'une tour, sa tête est tranquille et ne se figure pas tous les désastres. Maintenant mettez le savant à sa place et vous verrez de quel côté est l'énergie et l'intrépidité.

Homme du peuple, et mon ami à cause de ce titre même, ne t'effraye pas de ce mot peuple; nous sommes tous peuple habitant la terre un moment, mais pour la quitter avec moins de résignation que tu n'en as à la quitter toi-même. L'éducation que le savant a reçue l'énerve, tandis que la force est de ton côté. Je voudrais comme toi avoir exercé cette force par le travail du corps et ignorer un peu cette science de nos écoles qui affaiblit la nature et ne la préserve pas des maux que nous devons souffrir, lesquels sont souvent ignorés de toi, car tu n'en fais pas naître du moins de ton imagination : tu rougirais d'en être la victime un moment!

Dans ces moments où je souffre pour moi et ce que j'aime, j'envie la force et la raison de l'homme du peuple. S'il envie lui-même le sort du savant, il a tort, je crois déjà l'avoir un peu démontré; qu'il se persuade d'ailleurs qu'il est dans toutes les positions sociales des dédommagements qui doivent le consoler dans sa misère. Dieu est trop bon, Dieu est trop juste, pour n'avoir pas donné à chacun de ses enfants, le droit et le pouvoir de goûter un peu de bonheur parmi toutes les peines qu'on éprouve dans la vie : les compensations doivent nous soutenir. Ainsi, je le répète, tandis que l'homme s'instruit étant jeune, l'exercice du corps chez l'ouvrier tient son esprit calme et serein. C'est de cette quiétude constante que naît sa force. Le savant, au contraire, en ayant cultivé et cultivant toujours son esprit outre mesure, a sans cesse affaibli sa constitution physique, n'étant aussi que l'ombre de ce qu'il aurait été, il traîne pour ainsi dire avec

soi un cadavre avec la crainte incessante de se heurter contre la mort qui l'épie pour en faire sa proie.

Homme du peuple, console-toi; tu as la véritable éducation, la nature n'en demande pas davantage. Si j'avais à proposer à nos Universités la réforme de leurs enseignements, je leur dirais : élevez la jeune génération à l'instar de ce que vous faites pour le peuple travailleur; exercez le corps par la gymnastique; surtout rendez fort l'esprit par l'explication de la morale, vous ferez alors des hommes de bonnes pensées et de bonnes actions; ils ne rêveront que le bien, et que le bien-être de leurs semblables; ils combattront courageusement le mal quand il viendra les surprendre : ils ne craindront pas d'être malades, car ils sauront d'avance qu'il faut souffrir et savoir souffrir, la morale le leur aura appris; je pense que, préparés à cette nécessité cruelle dans la vie, malades, ils trouveraient même des compensations à leurs douleurs dans des hospices publics : s'ils n'y recevraient pas les secours et les consolations de la famille, du moins ils n'y verraient pas leurs félicités de la terre, leurs femmes bien aimées souffrir pour eux; leurs enfants aussi, s'ils avaient le bonheur d'en avoir, ne seraient pas doublement affligés de leurs souffrances en les soignant, hélas! sans voir le mal diminuer : il est si malheureux de ne pouvoir soulager celui qu'on aime! avec une maladie opiniâtre qui résiste à tout, c'est voir mourir sa famille dans des tourments moraux. Voilà le sort des hommes qui peuvent se faire traiter chez eux; la fortune ici est un supplice de plus!

Je pourrais prolonger le récit des tortures d'un malade; si je le voulais encore, je le montrerais aux prises avec toutes les funestes appréhensions de son imagination; mais je ne dois exhaler mes plaintes que pour faire connaître au lecteur l'impossibilité où je me trouve de mettre la dernière main à mon ouvrage. Il faut donc qu'il ait la bonté d'y souffrir les négligences et les naïvetés; elles sont en grand nombre chez un homme du peuple qui n'a pris le titre d'auteur que pour raconter à ses contemporains les maux qu'il a éprouvés et ceux qu'il éprouve encore. C'est un grand soulagement de dire ses peines, le lecteur sera bon de lire les miennes; j'espère n'être pas refusé, j'espère, quand je pense, que moi-même aussi j'ai écouté souvent et consolé le malheureux; en croyant ici que je trouverai la même humanité, je ne

saurais oublier que Dieu a donné un cœur à tous les hommes, et qu'il est des moments dans la vie où l'or ne le corrompt pas toujours.

Il est à regretter que nos premiers pères, n'aient pas trouvé une constitution sociale qui ait exclu l'or, bien des crimes sans lui n'eussent pas épouvanté la terre. Quand viendra le jour où les hommes se traiteront véritablement en frères, et ne sacrifieront pas les plus nobles sentiments que la nature nous a donnés, à des intérêts personnels qui gâtent leurs actions, et qui, par leurs pensées secrètes, les rendent redoutables.

On ne peut nier que le progrès marche et grandit, mais c'est principalement dans les arts et les sciences. Je ne le vois nullement se développer pour nos facultés morales, les seules qui seraient enviables; les seules qu'il faudrait entretenir pour le bonheur à venir du genre humain. C'est là le but auquel on devrait aspirer. Aussi c'est là le rêve de toute ma vie. Hélas! pourquoi jusqu'à présent n'est-ce qu'un rêve dont les passions des hommes éloigneront pendant des siècles encore la réalité!

Quand j'avais un fils, que ce grand bonheur m'était donné par Dieu, ce sont là les préceptes dont je nourrissais son imagination; mais, hélas! depuis longtemps ce fils n'est plus, je l'ai vu malade. Mon Dieu! mon Dieu! que ce temps fut malheureux; alors je déplorais la fatalité des peines qui l'accablaient. Aujourd'hui, malade moi-même, je connais mieux toute l'étendue et l'amertume de ces peines. Je ne les rappelle ici que pour dire aux jeunes médecins le soin qu'ils doivent prendre de ne pas prononcer devant un père désespéré, ces paroles d'un médecin célèbre qui, ayant prescrit pour mon fils le poison, osa affirmer que si cette prescription opérait dans un sens funeste, il fallait abandonner le malade comme un cadavre. Quand on n'est pas sûr de l'effet du poison, on ne l'administre pas; le médecin dont je parle était, dans le moment où il préjugeait si inhumainement de l'effet de sa prescription, un véritable assassin, et le père qui l'écoutait était lui-même dépourvu de raison, en conservant encore quelque espoir après avoir entendu ces atroces paroles. Ne vous fiez pas à la science qui tâtonne et qui est sujette, comme nos vêtements, aux caprices de la mode, c'est la mort souvent qu'elle nous prépare.

Ces tristes souvenirs réveilleraient ma haine, si j'avais pu haïr;

mais, homme du peuple, je n'ai su que me plaindre; je laisse la haine aux ambitieux, aux conquérants, aux ministres, aux rois, eux qui, gouvernés sans cesse par l'appât toujours renaissant de l'or et de la puissance, ne sauraient se soustraire à cette hideuse passion que tant d'hommes, d'ailleurs, sans pouvoir, éprouvent encore. Pour moi je sens qu'il faut pardonner même à l'homme qui vous a fait du mal et qui vous en fait en se trompant. Assez de vices viennent assaillir notre faible nature, ne l'agitons pas, ne la rendons pas plus faible encore, la haine n'est pas de la force, n'est pas du courage, n'est pas de la résignation; mais seulement de la fureur presque toujours impuissante quand elle ne devient pas criminelle; criminelle, elle nous fait détester de nos semblables, de nous-mêmes et met Dieu dans la nécessité de nous punir un jour.

Haineux, tu te ris de mes paroles et tout entier à ta haine, tu cherches ta victime; mais tu oublies donc qu'il y a un Dieu, créateur et maître de la nature et des hommes! lis, crois, pardonne et tu seras plus heureux!

J'ai cru, hélas! des hommes coupables de la mort de mon fils; aujourd'hui que le temps a calmé ma douleur, je le crois encore, sans doute, mais depuis longtemps j'ai pardonné.

Malade, j'aurais dû me taire; si j'ai écrit encore, c'est pour avertir que je ne puis rendre mes pensées et leur expression plus digne du lecteur. Enfin, je suis prêt à m'arrêter, dans ma monomanie de donner des conseils aux hommes, j'oublie ce que je dois faire, j'oublie jusqu'aux prescriptions de mon médecin qui m'a ordonné le repos de l'esprit pour réparer les forces du corps. Docteur qui me lirez, pensez quelquefois à votre malade, oubliez vous-même votre célébrité et venez me voir quelquefois. Pardonnez surtout le peu de mots que je vais ajouter ici pour terminer plus dignement les considérations sociales d'un auteur malade qui craint toujours n'avoir pas assez bien dit pour dédommager de la peine que le lecteur prend à me lire. C'est, je crois, par un dernier conseil aux jeunes hommes que je puis espérer à présent d'être utile et d'intéresser encore.

Si nos premiers parents eussent suivi les lois de Dieu, qu'ils se fussent partagé les travaux de la terre, il ne fallait pour vivre que la cultiver et recueillir. Alors des échanges eussent suffi; le

jeune homme eût travaillé pour le vieillard. Dans cet heureux âge d'or, l'or lui-même n'eût pas été connu, du moins les richesses qu'il nous procure eussent été ignorées; chacun aurait été opulent du travail de ses mains; l'affection de la famille eût été le bonheur envié de la terre, et si les arts et les sciences eussent trouvé le moyen de naître parmi cette félicité, c'eût été pour l'augmenter encore. Il aurait fallu, pour jouir de cette heureuse civilisation, souhaitée toujours par la nature, et qui d'ailleurs a dû exister un moment dans les premiers temps du monde, il aurait fallu, dis-je, ne pas la corrompre en enviant à nos frères le travail de leurs mains, ou bien en cherchant soi-même à ne payer aucun tribut à la nature. Le vice, le crime et le mensonge ont été le fruit détestable de cet oubli des devoirs de l'homme, tous trois nés de nos passions et entretenus par elles, nous ont fait parvenir peu à peu à notre civilisation contre nature : une fois introduits parmi les hommes, c'est à s'en garantir que la jeune génération doit travailler. Le vice énerve toutes les facultés du corps et de l'esprit. Malheureusement dans l'état de corruption où l'or de nos anciennes civilisations a plongé les hommes, le vice conduit au crime; mais sans parcourir tous ses degrés, le premier des crimes qui fait rougir le front, vous force au mensonge pour le dérober aux regards des hommes, alors vous êtes tombé plus bas que les animaux et vous n'êtes plus bon qu'à fuir.

Le plaisir ne doit pas être interdit aux hommes, aux jeunes hommes surtout; mais qu'ils sachent bien que là où ils vont le chercher, que là parmi ces sociétés brillantes où l'or, où la parure, où la beauté règnent, se trouvent, plus que partout ailleurs, le mensonge, le crime et le vice. Voyez sans doute la société, mais étudiez-la avec ces préventions. Enfin, jeunes hommes, apportez dans le choix de vos plaisirs et de vos affections, et l'esprit, et le bon sens, et la modération : la modération principalement qui seule préserve du repentir; avec elle nous évitons les écueils de nos civilisations contre nature, que l'intelligence progressive des hommes du peuple des villes et des campagnes, finira par modifier sans doute un jour pour le bien de l'humanité. Voilà tout ce que peut dire à présent le pauvre malade. Hélas! que ne peut-il le répéter au fils qu'il a perdu et qui fut toute sa richesse de cœur et tout son bonheur au monde. Le malade sent ici le besoin de

finir pour ne penser qu'à ses regrets et laisser couler ses larmes. Maintenant, ô mon Dieu! n'abandonne pas ce pauvre malade, conserve-le à la terre pour y pleurer toujours son bien aimé fils et consoler sa mère!

Les Souvenirs.

10 Juillet 1844.

L'Eternité!

I.

L'Éternité! mais de quel temps, mais de quel culte, mais de quel langage me servirai-je pour définir de toutes les vérités la plus incompréhensible, quand, pour la raison humaine, tout a un commencement, un milieu et une fin! Cette anxiété d'abord s'évanouit, si je n'écoute que les inspirations de l'âme; du lit de la mort elles nous font toucher au berceau de la vie! Bientôt par elles, et toujours dans toutes mes méditations, je suis des premiers temps du monde : pour moi la terre est parée des mêmes fleurs, des mêmes végétations, toujours bienfaisantes, toujours admirables; les hommes ont une conscience, le ciel un soleil, la nuit des étoiles : c'est la bonté, c'est la vérité que je cherche, que je sens avec cet esprit qui m'anime. Le spectacle de la nature est trop beau pour que je me demande quel est son créateur, son Dieu, son âme, sa substance; j'admire, j'adore et je crois! Je crois surtout pour le remercier. Oh! trois fois heureux pour moi! que sa faible créature puisse le sentir. Je crois surtout pour le remercier encore que,

tout en les souhaitant meilleures, les civilisations que se sont faites les hommes n'aient pas corrompu cette raison divine qui me fait voir la nature et l'humaine nature telles que Dieu les a voulues. Quand les préjugés et les superstitions ne l'ont jamais flétrie, cette raison, il n'y a pas de nécessité que je me voie au dernier moment où je suis, où je sens, où je parle : tous les temps, les siècles, les années, les jours, sont pour moi les mêmes. Lorsque je pense, le langage dont je me sers est celui de ma conscience; les expressions me manquent sans doute, mais la pensée y supplée autant qu'il est donné à mes facultés de le pouvoir; je ne prends d'ailleurs de l'homme que ce que sa nature primitive jusqu'à présent lui a fait faire de noble, de vrai, de naïf, ce qui naît de ses inspirations dont la source divine le dérobe à sa fausse raison, à ses mauvaises passions, et seulement alors qu'il n'écoute que son âme.

Ainsi, adoptez avec moi, lecteur, les sciences et les arts, voyez-les embellir la vie des hommes, je serai votre ami, votre écho, votre approbateur; adoptez surtout toutes les créations utiles, je le serai davantage encore; adoptez enfin des vues bienfaisantes qui puissent faire renaître la vérité et la bonté des premiers temps, je chercherai, pour mieux les faire sentir, de joindre à vos lumières mes faibles lumières. Mais je ne veux rien de ce que la raison et le cœur me répugnent à croire, je ne veux rien de ce qui affligerait mon âme : elle aime, elle voit, elle croit, elle espère; eh bien! elle espérera, elle croira, elle verra et elle aimera! Voilà pour moi l'Éternité!!

Ah! si les hommes consciencieux, et il en est sur cette terre, n'en doutons pas, la nature primitive est encore sentie! si les hommes consciencieux, dis-je, se réunissaient, on reviendrait à cette nature qu'on a rendue marâtre depuis trop longtemps, hélas! pour beaucoup d'entre nous; mais c'est souffrir, de voir cette mère commune empêchée de pourvoir également aux besoins de ses enfants! Quand les civilisations se modifieront-elles pour ne nous plus rendre des témoins honteux de nos misères humaines! Quand quelques hommes sentiront-ils eux-mêmes la bassesse de leurs vices! Mais n'anticipons pas sur mes enseignements; rentrons dans le sujet qui m'occupe en l'envisageant avec les passions qui nous ont agités jusqu'à ce jour.

II.

Si je voulais frapper l'esprit humain du tableau de la vie, ce ne serait pas d'abord l'Éternité qui aurait ce pouvoir; il faut à l'homme, pour captiver ses regards et subjuguer ses sens, des scènes qui s'harmonisent avec la fragilité de sa nature, qui, comme lui passagères, se renouvellent pour faire bientôt place à d'autres scènes dont l'existence ne soit pas plus durable; la variété et le mouvement vont mieux à son inconstance que la fixité à sa réflexion. L'homme n'est pas né pour réfléchir longtemps, mais pour sentir; aussi il n'y a rien dans la nature qui l'étonne et l'attache davantage que la diversité de ses productions. Ce n'est pas un ciel pur et sans nuages qui lui fait éprouver des sensations assez vives pour le disposer, soit à la crainte, soit à l'espérance, ou lui faire naître une vertu ou un repentir, mais bien les agitations nébuleuses d'un ciel offrant quelquefois à nos yeux des peintures et si douces et si terribles, qu'on les craint malgré soi, ou bien qu'on les aime avec admiration jusqu'à regretter qu'elles passent si vite. Ces diverses sensations ne sont pas pour le bonheur seulement, mais encore pour le malheur : quand le bonheur s'en accroît, le malheur les analyse en nous faisant penser à l'instabilité des sentiments humains, ou plutôt aux événements de la vie, qui, dans ses phases, présente tant d'analogie avec celle du ciel.

Mais tant que les hommes sont heureux au monde, jamais ou bien rarement ils s'inquiètent de l'inconstance du bonheur; s'ils ont ici une idée de l'Éternité, c'est pour la désirer seulement pour leur félicité terrestre. Aussi, que les peines de la vie les attaquent dans leurs affections, oh! alors cette Éternité leur apparaît pour la première fois et réelle, et sérieuse, et consolante; ils en sont moins malheureux! Il est donc incontestable que l'homme n'arrive à la vérité que par la douleur, et que la douleur le rend plus réfléchi; c'est ici le commencement de sa valeur morale, qui n'était rien avant qu'il sût qu'il faut souffrir à la vie à mesure que les années la déroulent avec des espérances déçues et la misère et la mort, qui font de la vie même un supplice de tous les jours.

Il est triste sans doute qu'il faille à l'homme une existence malheureuse pour le moraliser et lui faire désirer des biens qu'il ne

peut retrouver que par l'Éternité, qu'il y pense alors pour se consoler des fatalités de la vie! Heureux encore qu'il écoute alors les inspirations de sa conscience, et que les maux qu'il a soufferts n'en aient pas fait un méchant; plus heureux pour la société qu'elle n'ait à redouter ici que l'exception!

Que les hommes le sachent bien, la perversité rend plus malheureux que l'adversité même : celui qui veut se venger de la fortune, des hommes ou de la vie par la dépravation de ses mœurs, retrouve un jour, au fond de sa conscience, le remords qui le punit. La bonne action porte avec elle sa récompense, la mauvaise son enfer; l'enfer est la crainte qu'elle soit connue, si ce n'est le remords! Mais qu'ai-je besoin de dire le supplice des méchants? laissons-les en face des bons, c'est déjà la justice de Dieu qui commence à les frapper, c'est déjà pour eux souffrir! Pour moi je vois, dans le regard du méchant, le vice qui me répugne; il m'en garantit : pour lui, en nous voyant, l'Éternité n'est pas notre avenir, mais le néant, auquel seul il croit aussi longtemps qu'il est méchant.

Et maintenant, comment ferai-je pour bien dire aux bons la pensée divine d'une Éternité et la leur faire bien comprendre comme ils la sentent et la désirent dans la douleur? Il me semble que l'Éternité ne se définit bien que par l'amour : les hommes, enfants de Dieu, à Dieu sont éternellement chers; comment, à leurs pères, les enfants cesseraient-ils de l'être! Rompez donc, si vous le pouvez, humains, cette chaîne affectueuse des êtres et cette éternité, quand Dieu, éternel principe, spirituellement tout puissant et créateur, par lui a voulu l'univers. Qui dit Éternité dit l'Éternité de Dieu, qui est dans toutes ses œuvres : si tout se modifie, parce qu'il l'a voulu, rien ne périt par son éternité même!

Être des êtres, grand Dieu, Père des hommes et de la nature, je rougis moi-même ici d'expliquer à l'homme son éternité par la tienne, quand ton soleil, que tu rendis Dieu lui-même pour la terre, devrait être l'éternel flambeau qui éclaire sa conscience. Eh! quelle âme humaine ne renferme pas ce sentiment intime du juste et de l'injuste, qui est ton âme, qui est ta voix, prodige de ton éternité, prodige de ton amour pour nous, et que tu nous as donné pour nous faire mériter la vie. Oh! cette divine voix ne cessera jamais de faire battre mon cœur! J'aime à le répéter, la conscience est

l'âme de Dieu! qui déprave sa conscience déprave son âme : il profane sa nature spirituelle, il perd son Dieu, qui est en lui ; bientôt, n'ayant plus de guide pour vivre à la terre avec raison, avec honneur, avec espérance, il ne connaîtra plus de félicité : l'Éternité, Dieu, la conscience, toute son âme enfin, aura un jour à se purifier. Quand il l'a flétrie, quand il n'en a plus, de cette âme céleste que Dieu lui avait donnée, plus tard c'est encore Dieu qui la donne à l'homme dans le ciel. Mais, que le méchant l'apprenne ici, il y a au ciel aussi des peines à éprouver. Si à la terre les hommes, dans la crainte de frapper l'innocent, n'ont pas su punir le coupable, là, au-dessus des nuages, qui ne sont plus pour lui de l'espérance qu'ils savent si bien nous inspirer, là, au-dessus des nuages, il y a une Éternité, un Dieu, une conscience universelle qui lui dira un jour : Mon fils, qu'as-tu fait de ta conscience, de ton Dieu, de ton éternité? tu l'as perdue, hélas! Il faut donc que je te la donne pour te faire sentir tout le mal que tu as fait!

Oh! ce n'est pas sans peine à la terre comme au ciel qu'on retrouve sa conscience, cette pureté, cette réunion de sentiments tendres, honorables, affectueux et secourables, qui font de la terre déjà un ciel pour nous! Mais qui de nous, en commençant la vie, n'a pas connu cette félicité? Si les passions, si les peines humaines la détruisent plus tard, du moins sachons, par elle aussi, noblement souffrir : que le souvenir du bonheur même qui n'est plus nous attache par la reconnaissance à la terre, et que le cœur qui vécut en aimant y vive encore par les regrets du cœur!

Jeune autrefois, aujourd'hui je me rends ce témoignage qu'en remontant à mes premières années, je ne vois dans ma vie aucune action qui ait flétri mon âme. Je me juge ; mais avant moi ma conscience m'a jugé. Je n'impute la gravité de mes réflexions qu'aux douleurs inséparables de l'existence humaine ; elles m'ont trop affligé sans doute, et la résignation a été tardive. Mais vous qui me lirez, si vous avez le courage de connaître tous mes souvenirs, vous saurez cette vie qui s'est écoulée rapidement dans le bonheur, et qui s'écoule si lentement, hélas! dans les tourments. Il fut un temps où une amie, compagne assidue d'une félicité qui a été souvent pour mon cœur un ciel pur et sans nuages, voulait me garantir des atteintes de la tristesse. C'est cette époque qui terminera l'expression de mes souvenirs ou plutôt les méditations de mon

âme. Continuez, lecteur; je prolongerai ici ces dernières méditations pour vous éviter de lire tout l'ouvrage, si d'abord vous le jugiez indigne d'être lu. En 1829, j'étais déjà malheureux; je l'écrivais et je le disais à mon amie. Pourquoi donc, avec tous les biens pour sentir les félicités de la terre, ne pouvais-je être heureux! Lisez, vous dis-je, 1844 vous fera mieux connaître les appréhensions douloureuses du passé, et peut-être vous préparera-t-il mieux vous-même à celles de l'avenir. De tout temps l'âme, la conscience, Dieu ou l'Éternité qui sont en nous font sonder la vie: voilà la source divine de tous nos pressentiments. Il faudrait les écouter; nous en aurions moins de regrets; du moins ils nous rendraient plus attentifs à éviter tout ce qui les fait naître. Trop d'amour, d'irréflexion et d'inexpérience engendrent souvent toutes nos misères. Telles sont, je crois, les scènes du tableau de la vie qui frappent les yeux des hommes, qui affectent leurs sens et qui finissent enfin par les rendre moins aveugles. Cherchons donc, ou plutôt rendons en ce moment le jour au passé, après avoir erré si longtemps dans les ténèbres avec une félicité qui n'avait pas encore l'Éternité pour appui.

III.

Hélas! quand la mère de Gustave m'invitait, en 1829, à lui parler du bonheur, nous étions tous deux près du coup funeste qui devait pour la vie nous accabler par le malheur. J'étais triste sans doute; mais elle faisait de vains efforts pour m'arracher ma tristesse : mon père n'était plus! sa mort m'avait fait connaître la vie! Pouvais-je ne pas la redouter cette mort pour mon fils, hélas! pour mon fils, que j'aimais encore plus que mon père! Gustave était fort, Gustave était beau, Gustave avait du génie; mais qui donc pouvait m'assurer son existence? Le destin et la maladie n'étaient-ils pas là qui la menaçaient sans cesse! Comment me serais-je garanti d'ailleurs des plus funestes pressentiments avec une imagination qui ne pouvait se défendre elle-même du triste souvenir des événements qui troublaient mon bonheur? Sans doute, il était peu sage de prévoir le malheur sans nécessité, c'était déjà souffrir! mais j'aimais trop pour écouter la raison. A côté de la joie, je

mettais toujours la tristesse; à côté de la possession, je mettais toujours l'absence, le regret et la douleur. L'espérance de l'Éternité n'était pas encore mon refuge; je n'avais pas été assez malheureux pour croire en elle! sa douce et divine pensée ne me consolait pas des biens que j'avais perdus; elle ne pouvait me protéger encore contre ceux que je pouvais perdre.

Aujourd'hui, ce n'est pas l'espérance du plaisir ou l'espérance du pouvoir, que j'ai pu envier autrefois, qui me captive, mais seulement l'espérance d'une Éternité, que j'aurais dû concevoir depuis longtemps pour m'aider à souffrir dans ma vie brisée par la mort de mon fils; sans lui, hélas! elle rend encore mon existence supportable; sa mère me reste, sa mère, image de mon Gustave!

Il est pénible, il est cruel le sort qui m'accable; n'avoir plus Gustave, c'est n'avoir plus d'âme pour sentir le bonheur! Mais mon âme le rêve; je l'aime, mon Gustave, comme s'il était là près de mon cœur qui l'aime; ma pensée le cherche et mes yeux le voient à la terre, dans tous les objets qui la décorent et plus encore dans les beautés des cieux. Le Dieu de la nature et des hommes est trop grand, est trop bon, après m'avoir donné Gustave, pour ne pas me le faire retrouver dans son éternité; Gustave est Dieu!

Ame de mon âme, mon fils bien aimé, aujourd'hui mon espérance est si grande que je n'attends plus la nuit pour mieux t'espérer : le jour a aussi pour moi des étoiles où je vois briller ta force, ta beauté, ton génie, ton amour et ton éternité! L'immortalité est dans tout ce qui a été, l'immortalité est dans tout ce qui m'entoure, dans ce qui est bon, grand, sublime! Qui a aimé, qui aime, qui aimera aura cette noble pensée et cette divine espérance!!

Encore vivant par les souvenirs, la terre sur laquelle je marche est pour moi un tombeau; mais c'est le tombeau des liens terrestres où mon âme se débat : par elle-même, elle vit, elle vit par mon Gustave, qui nous aime, qui ne cesse de vivre par la pensée et d'être éternel. Mes chers lecteurs, si vous avez un Gustave, ou plutôt que la mort vous l'ait enlevé, vous trouverez comme moi que mes regrets sont faiblement exprimés et également mon espérance : rappelez-vous tout votre amour et toutes vos peines, bientôt vous me pardonnerez, car alors vous sentirez que toute l'élo-

quence des mots n'est rien pour vous comme pour moi. Une âme aussi malheureuse que la mienne ne peut bien se plaindre et être bien conçue à la terre qu'en disant : mon Gustave, où es-tu? et l'âme, le cherchant dans le ciel, lui disant encore avec tout mon amour : Hélas! mon Gustave, puis-je vivre sans toi après tout le bonheur que tu m'as donné! Vous le voyez bien, le bonheur en aucun temps ne peut être bien senti et l'expression du bonheur bien rendue. Ainsi, aujourd'hui et plus que jamais, mon amie ne doit plus attendre de moi que je lui parle du bonheur; chercher à le faire connaître serait la tromper : comme autrefois je le sens encore, mais pour l'espérer seulement par mon fils bien aimé, par Gustave, mon immortalité!

Oui, sans doute, par Gustave, mon immortalité! car Dieu, créateur éternel des mondes, est entre mon fils et moi. Quand cette chaîne spirituelle, avant le passé et l'avenir, rend au présent et toute sa force et toutes ses espérances; quand ce principe divin, qui vient du Grand-Etre, est père de la nature, il y a erreur, injustice, ingratitude envers sa divinité, lui qui nous a donné nos pères et nous donne nos enfants, de chercher à douter de son pouvoir, à douter par lui de notre existence éternelle : son âme est parmi les âmes célestes et les âmes humaines; le corps n'est que mortel : l'âme de Dieu anime l'univers!

Tout se lie dans la nature et elle est remplie d'éléments matériels; mais aussi elle est remplie de cet esprit de Dieu qui leur donne la vie. Bien qu'il soit incontestable qu'il y a un commencement à tout, cette vérité n'est que pour nous, faibles humains; Dieu a pu se livrer spontanément à ses créations, vivre avec elles et les faire vivre elles-mêmes par son âme, alors qu'il l'aura voulu; mais l'auteur de l'univers est toujours tout-puissant. S'il y a pour les hommes seulement passé, présent et avenir, il n'y a pour Dieu qu'éternité, que volonté, qu'amour et spontanéité quand il le veut encore. Lorsqu'il fit la terre et qu'il voulut la peupler de ses enfants, sa puissance infinie rendit d'abord la terre sensible, puis il donna à la matière le pouvoir de penser par l'âme, de sentir et de se guider par les organes. C'est surtout par la douleur, c'est surtout par le plaisir que Dieu nous fit analyser les diverses sensations de l'âme, qu'il nous fit apprécier le bien et le mal en pensant au plaisir et à la douleur que notre semblable pou-

vait aussi ressentir. De là, la naissance du juste et de l'injuste, puis de toutes ces vertus morales qui forment la conscience des hommes.

Ah! quand on veut être humble, reconnaissant et raisonnable, qu'il est facile de se prouver, en remontant au seul principe des choses, en remontant à Dieu, autour duquel ne cessera de graviter tout l'univers; qu'il est facile, dis-je, de se prouver l'existence de l'âme humaine et son éternité. J'en veux à l'homme, lui qui ne peut expliquer ni la matière, ni la pensée que Dieu a créées, je lui en veux de vouloir tout nier, ou du moins de chercher des démonstrations qui n'aboutissent qu'aux résultats de la matière et à ses transformations; tandis qu'en pensant à Dieu, à cette chaîne non interrompue qu'il a mise entre ses enfants et lui, il est si facile de le concevoir par l'âme, dont la pensée le rend toujours tout puissant, toujours éternel, toujours aimant comme un père!

Mais, mon Dieu! isolons-nous de la mort pour nous faire l'idée de notre immortalité. La vie éternelle qui dominera et les mondes et les siècles, la vie éternelle est partout et même dans la mort : ne sera-t-elle jamais dans l'esprit de l'homme! Toujours, toujours la mort, cette pensée funeste ne cessera donc d'affaiblir ses raisonnements. Eh bien! puisque l'homme est si oublieux de son père et de sa nature spirituelle, je ne veux plus l'écouter ; qu'il persiste, s'il le veut, à ne plus voir qu'avec les yeux du corps ; moi, je veux voir, et de toute éternité, je veux voir avec les yeux de mon âme, avec les yeux de son esprit qui n'a pas besoin de connaître pour croire, mais de sentir. Pour moi, le principe spirituel est là aux cieux et dans toute la nature que j'aime et que j'admire. Quant à sa forme, quant à sa substance, peu m'importe! Au jour où les liens terrestres qui enchaînent mon âme s'en détacheront, je le saurai alors; mais à présent, ils n'en existent pas moins, et ce principe et ce Dieu, et, cet avenir, qui le suit, qui me suivra, qu'a mérité mon fils, est aussi certain pour moi que l'existence que j'ai reçue un moment au monde. Cette certitude, au surplus, n'est pas si méconnue des hommes, en les analysant par leurs actions et leurs paroles, on voit qu'elle les frappe malgré eux. Il faut surtout les attendre dans le malheur, alors leur langage n'est plus trompeur; ils ont au fond de l'âme la pensée d'un Dieu, et s'ils n'osent, près de leurs semblables en faire descendre et leurs jugements et leurs

espérances, ils les rêvent, du moins; c'est alors encore que, pensant à la mort, ils font aussi parler les morts.

Mais il n'y a qu'un moment, homme, que tu doutais de la vie éternelle! Qui te disait du moins de mettre un terme à ma vie! Le pouvais-tu, toi qui consultes ici les immortels! Ah! tu vois, enfin, tu sens donc que les hommes n'ont jamais cru à la cessation de leurs âmes, puisque les morts t'apprennent aussi qu'ils ont le pouvoir de parler aux hommes. Oui, certes, faites parler les morts dans les rêves que vous faites tout éveillés que vous êtes, pauvres humains, les morts n'ont plus les passions des vivants, et nous ne nous rappelons d'eux que pour penser à leurs vertus! Ces pieux souvenirs rendent sage et plus croyant. Du moins, qu'ils vous rendent assez croyants et assez sages pour que l'amour de ceux que vous avez aimés chasse tous vos doutes, aussi injurieux à la divinité que désespérants pour vous-même. Enfin, que tous vos pieux souvenirs vous rappellent à la véritable religion des hommes, à la pensée d'un Dieu seul maître de l'univers, âme de nos âmes, avenir de notre avenir, pensée de nos pensées, cœur de nos cœurs, père de nos enfants, qui par lui, qui par nous ne mourront jamais; il n'y a de mort que pour la matière; mais qu'elle se change, quand elle le voudra, avec le temps, je brave la mort, parce que la mort elle-même n'existe pas : la vie est dans la mort aussi, quand elle détruit le corps.

La vie, la vie, voyez toujours la vie, humains, et vous serez plus forts et plus heureux, et vous croirez et vous espèrerez, et vos enfants du haut des cieux aimeront vos larmes et vous ne penserez que par eux, et jamais, jamais par les hommes qui vous font mal penser et mal aimer!

Mal penser et mal aimer! Mais qui donc a un cœur et une âme assez de bronze pour ne croire qu'au néant, après avoir aimé, après avoir pensé! Est-ce que l'amour ne rend pas reconnaissant envers la divinité et plus avide du bonheur indicible qu'il nous donne! Cet amour d'ailleurs ne grandit-il pas nos facultés! Est-ce après avoir joui des biens de la vie, qu'il est juste de les mépriser, de les oublier, de dire enfin qu'ils n'existeront pas éternellement! Qui obligeait Dieu de nous donner ces biens et qui l'obligerait à nous les ôter? Il n'y a point de puissance qui lui ait dit de nous créer, il n'y en a point aussi qui puisse lui dire de nous anéantir, si ce n'est la

sienne; mais, venant de lui, en nous anéantissant, il s'anéantirait lui-même, ce qui ne peut être. Or, n'abandonnons jamais la sainte croyance que son âme est la nôtre, nous aurons alors la conviction de l'éternité de la vie; nous aurons surtout la crainte d'avilir cette âme par des pensées et des actions honteuses. Concevoir que l'âme de Dieu est la nôtre, c'est difficile sans doute pour certains êtres, pour le méchant surtout; mais, sans connaître nos parents, à celui qui nous dirait que nous héritons de leurs manières, de leurs traits, de leur esprit, le lui nier ne serait pas plus juste qu'il serait juste de vouloir rompre spirituellement la même relation entre Dieu et les hommes. C'est cette pensée religieuse de l'âme de Dieu qui est notre âme, cette pensée consolante dans la nécessité de mourir par le corps, puisqu'elle nous fait envisager la fin de la vie terrestre comme un bien, comme un bien sur tout, puisqu'elle nous conduit à croire que nous retrouverons au séjour des âmes immortelles qui se réunissent à Dieu, nos amis, nos pères et nos enfants bien aimés; c'est cette pensée, dis-je, qu'on devrait inculquer dans l'esprit de la jeunesse aussitôt que la raison le permettrait. Je ne vois pas malheureusement dans les nations passées et celles qui vivent aujourd'hui, qu'on se soit occupé de leur faire aimer la vérité, la bonté, l'Éternité, l'Éternité de Dieu et de ses enfants. Les institutions devraient être basées seulement sur les enseignements de la morale qui naît du sentiment que Dieu a renfermé dans l'âme des hommes et que nous nommons la conscience, beau nom qui d'abord nous rappelle à Dieu, et qui veut dire la science de la raison, de la justice et de l'espérance, la science de l'Éternité enfin! Des institutions inspirées par cette conscience et cette éternité prépareraient à la vertu, aux sacrifices, à la douleur, à la résignation; elles feraient concevoir l'horreur des vices. On s'occupe trop des sciences qui ornent l'esprit; on néglige totalement la science morale qui forme le cœur, et de laquelle les talents et le génie ne sauraient être trop invités à s'occuper, s'il y avait plus de raison et de générosité dans ceux qui gouvernent et administrent les États. Faisons établir des chaires de morale seulement avec des Massillons qui n'auraient dans le cœur que la véritable religion d'un Dieu bon et clément, et pour éloquence le langage de la conscience si bien senti par tous les hommes, nous verrons bientôt tous les liens sociaux, fondés sur la fraternité, renaître

avec le temps et modifier les principes injustes de nos vieilles civilisations, et l'esprit humain diriger tous les efforts à bien cultiver la terre, à ne pas en laisser la moindre parcelle qui ne soit productible, afin que tous les enfants de Dieu, à qui Dieu a donné la terre, puissent vivre d'elle, et qu'un jour on en voie bannie cette vieille honte des nations, l'hideuse mendicité, qui dégrade et avilit le cœur de l'homme. O sainte humanité, dans quel temps heureux les hommes sentiront-ils que ce n'est que par toi qu'on civilise, qu'on se rend l'égal des dieux, qu'on peut espérer enfin d'être aimé par le cœur et le souvenir, et mériter une heureuse immortalité !

Ce sont ces nobles sentiments que j'avais inspirés dès l'âge le plus tendre à mon fils qui le firent si ingénieux, si bon, si aimant, si glorieux de son génie qu'il destinait lui-même aux élans de l'humanité ; ce sont ces nobles sentiments qui donnent à tous les hommes et le même pouvoir et la même espérance. Il n'est pas nécessaire d'avoir beaucoup d'années pour être un homme remarquable. Tel aujourd'hui qui n'a que seize ans a plus de science que n'en avaient les hommes de trente ans dans nos vieilles monarchies : à cet âge on y était pour ainsi dire encore enfant. Les progrès des sciences sont rapides quand on s'occupe d'elles comme on le fait depuis 1789. Si l'on s'était occupé de la morale avec la même ardeur, le siècle serait plus moral et les facultés de l'esprit plus remarquables encore. C'est ce que j'avais obtenu de Gustave, sans effort, car sa nature était brillante ; il y eut peu à faire pour la développer. Le but que nous poursuivions depuis longtemps était atteint : à côté des fruits du génie, on sentait plus encore les fruits de la sainte morale que son âme goûtait si bien. Elle avait pour objet, entre nous, Dieu, la nature, l'homme et l'avenir. Ces saints enseignements et les sentiments intimes de la famille seront développés dans les écrits qui suivront ce dernier écrit, que je n'ai pu m'empêcher de faire après avoir relu mes souvenirs. L'avenir, l'homme, la nature et Dieu étant les seuls objets dont s'occupe mon âme avec mon fils, on retrouvera dans tous mes écrits nécessairement le retour des mêmes pensées ; mais aussi, si l'on en a la patience, peut-être quelques pages d'amour et d'espérance pourront dédommager le lecteur de la résolution et de la peine que je le prie de prendre, afin que mon fils, ne l'oubliez pas, cher lecteur.

soit connu des hommes, afin qu'il soit surtout aimé d'eux, comme il eut l'ambition de l'être par des productions brillantes que son génie lui eût inspirées. Ces dernières pensées seront rendues plus sensibles encore par la lecture de mes souvenirs.

Gustave, mon fils, je cesse moi-même ici de te recommander aux hommes; si je continuais, tu me ferais exprimer toujours les mêmes sentiments; car je ne puis m'empêcher de t'aimer, de me plaindre et de croire à Dieu, qui te rendra un jour à ton malheureux père. Je t'ai aimé peut-être trop à la terre pour t'y laisser vivre moins par l'attrait de la vie, qui fait soigner la vie, que par l'attrait du génie dont les efforts l'affaiblit souvent; mais à la terre mon amour te croyait immortel!

Mes chers contemporains, après les avoir lus ne les jugez pas, seulement pensez à la mémoire de Gustave et je serai trop récompensé de mes écrits. Et toi, Gustave, ne crains plus ma faiblesse: quand tu paraîtras désormais sous ton étoile si désirée, je ne t'invoquerai plus pour parler aux hommes, mais pour te voir, pour t'aimer, pour te le dire toujours, et n'apprécier la vie que pour prolonger des regrets par qui je crois te faire vivre encore et que mon amour pour toi rend éternels. Cher Gustave, où es-tu! et comment puis-je vivre après, hélas! tout le bonheur que tu m'as donné!!

Eh! comment de semblables regrets ne seraient-ils pas accueillis! quand avec aucun reproche sur le cœur, on doit son malheur aux variations des saisons, aux maladies, aux fatalités qu'on ne saurait prévoir; quand encore on cherche, après de longues douleurs, à s'expliquer, à craindre aussi qu'on ne soit la cause de ce malheur même! doit-on alors redouter le jugement des hommes? ou plutôt n'est-on pas à plaindre! Humains, vous avez été comme moi sur cette terre, comme moi vous y avez eu des passions qui, aveuglant votre raison, vous entraînaient au-delà du but qu'il eût été juste d'atteindre; eh bien! le repentir a-t-il jamais cessé de vous faire répandre des larmes? Ah! c'est que la vie, la vie terrestre n'est jamais sans regrets, et, si nous descendions plus avant dans notre conscience, aucun de nous n'oserait dire qu'il n'a pas provoqué de lui-même tous les maux qui en ont fait une victime de la vie.

Où es-tu, mon Gustave? Ah! oui! tant que je vivrai, et je veux

vivre longtemps pour toi encore, tant que je vivrai, ce cri de ma vive douleur sortira de mon âme! Mais ne voyez-vous pas, humains, que je ne le vois plus et que je l'attends depuis des siècles! O Éternité! que je sens et que je désire, laissez-moi, avec les faibles lumières d'un mortel, pénétrer les lumières célestes qui sont votre vie; laissez-moi plutôt exprimer des regrets dont le souvenir un jour, me rappelant tout mon amour, me fera dire encore : Cher Gustave, hélas! puis-je vivre après tout le bonheur que tu m'as donné! Laissez-moi enfin vous rêver par mon âme, que, tout entier par elle à la puissance que vous donnez, Éternité, je me croie aussi votre enfant, car l'Éternité est Dieu lui-même; vous le serez pour moi dans le ciel; vous l'êtes dans ce moment, quand ici vous me donnez la faculté de penser comme les immortels, et d'aimer encore comme un enfant de la terre doit aimer son enfant. Pour moi les siècles et les hommes ont passé, la terre existe et elle est déserte, mais toujours belle : le soleil l'éclaire encore et la rend féconde pour les yeux des âmes célestes.

Mort à la terre; immortel un moment par la pensée, qu'y cherché-je après les siècles et les hommes? Ne le voyez-vous pas, humains, c'est mon fils encore, c'est mon Gustave! je l'ai au ciel, mais je veux aussi l'avoir à la terre, je veux l'y rêver, l'y croire, l'y regretter encore; mais plutôt je veux que vous sachiez bien que j'y suis bien malheureux : malheureux des jours que mon fils n'a pas vécu, malheureux des voluptés qu'il n'a pas goûtées, malheureux enfin qu'il ait rêvé la terre comme je rêve ici et rêverai toujours sa félicité dans le ciel! Éternité, ne me bercez plus de vos célestes illusions, je dois être malheureux pour bien sentir la douleur qui me fera toujours, toujours dire : Gustave, où es-tu? et puis-je, hélas! vivre encore après tout le bonheur que tu m'as donné!! Ah! je n'aurais pas mérité d'être l'enfant de Dieu, si jamais ces regrets cessaient un moment d'agiter mon âme, par qui je pense, par qui je crois, par qui je vis déjà dans l'Éternité!!!

Mon Dieu, laisse à la terre l'enfant malheureux de la terre qui doit y souffrir encore par son amour; mais renferme dans ton heureuse éternité mon fils, mon père et ma mère, la vie de ma vie! Il faut être pur comme eux pour te connaître; il faut avoir honoré la terre de tous les sacrifices; il faut y racheter les injustices dont on a pu innocemment faire souffrir les hommes; j'ai

trop longtemps encore à les entretenir de mes regrets pour croire que je sois digne d'habiter les cieux. Hélas! je suis loin de mériter de mourir! Quand je l'aurai mérité, ma douleur aura sillonné mes yeux de mes larmes, mon esprit sera affaibli, la nature pour moi n'aura plus d'attraits, tout désir s'éteindra, toute force m'abandonnera; je ne vivrai plus que par ton éternité; je vivrai aussi de la pensée de mon fils qui me dit ici de vivre pour sa mère. Mon Dieu, quels étaient donc les liens par qui tu m'avais attaché à la terre! J'y suis encore avec un peu de bonheur et la douleur m'attache, et la douleur me fait vivre aux cieux. Hélas! quand, au monde, tu me donnas Gustave, quand, au monde, on l'aima. Que dis-je! quand aimé comme nous l'aimâmes, il fallait quitter le monde avec lui pour n'y pas rester malheureux! Mais tu voulus de nous cette preuve de courage, tu voulus cette résignation, ce détachement de notre amour; il le fallut, sans doute, car notre cher fils avait mérité déjà la vie des immortels. Oh! pour qui le connut, sa vie de la terre était pure; son cœur comme ton ciel, son âme comme ton âme; c'était la beauté, c'était la bonté. C'était le génie comme tu sais rendre, grand Dieu, tes œuvres sublimes! Pour l'être, il ne restait plus à Gustave que son immortalité; il devait donc quitter la terre! et moi, je dois y rester pour le dire aux hommes qui ne l'ont pas connu comme il méritait de l'être. Oui! je le dirai, et toujours agité par ces sentiments d'amour, par ces souvenirs douloureux qui sont chers aux âmes tendres; je le dirai avec ce regret éternel qu'on éprouve quand on a confié l'enfant bien-aimé qui vient de naître à une seconde mère; je le dirai avec douleur, avec repentir, quand cet enfant à peine né a souffert du lait qui lui a été donné; je le dirai avec tous ces soins qu'on a pris pour le rappeler à la vie; je le dirai avec tout ce bonheur qu'on ressent de le voir renaître à la nature qui l'attend pour l'embellir; je le dirai avec toutes ces éclatantes beautés qu'on voit s'accroître chaque jour dans son enfant et qui rendent pour lui votre amour si divin; je le dirai, hélas! avec cette rapidité, avec cette grandeur d'afflictions qui vous accablent, quand, parvenu au faîte de l'espérance, vous voyez une à une les douces illusions pour votre enfant s'évanouir par les fatalités de la vie; je le dirai, pour voir encore l'affreuse mort détruire dans un mois d'anxiétés, de douleurs et de larmes toute votre félicité de la terre; je le dirai, en-

fin, pour l'apprendre aux hommes aussi malheureux que moi, et surtout, surtout à ceux qui doivent craindre de l'être! O douces émotions de l'amour, si vous rendez notre âme heureuse, combien aussi n'êtes-vous pas à craindre! Vous êtes la mort à la terre, quand la mort nous ravit l'objet de notre amour. Hélas! je le sens, puisque je n'ai plus Gustave, je n'ai plus qu'à mourir!!! Mais, mon Dieu, laissez-moi un moment à la terre, quand mon amour me dit que j'ai sa mère et que je dois y vivre encore par ma douleur!!!

Les Souvenirs.

15 juin 1841.

Au Peuple.

C'est à vous que je veux parler. Auparavant, soyons amis; et d'abord, entendons-nous bien sur le mot : Peuple! Que cette expression ne soit jamais prise en mauvaise part. Le peuple, c'est la généralité des hommes qui couvrent cette terre, dont le cœur, l'intelligence et les penchants sont à peu près les mêmes : ce sont eux qui naissent pour s'aider, ce sont eux qui vivent pour sentir, ce sont eux qui meurent pour tout connaître. Voilà le peuple à qui je voudrais assurer un bonheur honorable pendant la vie; voilà le peuple à qui je voudrais préparer des espérances consolatrices avant la mort; voilà le peuple enfin à qui je voudrais persuader que nous ne cessons pas d'être, car, habitants de la terre, nous le serons un jour des cieux!

Enfants des hommes, nous le sommes auparavant du même Dieu. C'est à ce titre surtout, que nous avons droit d'être honorés, d'être respectés quand on prononce notre nom. Il est donc bien entendu que nous sommes tous peuple, le monarque comme le citoyen! On ne se place d'ailleurs au premier rang que par plus

de bonté, que par plus d'intelligence, que par plus de génie; ce sont les vertus aussi qui séparent un moment les individus d'élite de la généralité des citoyens.

Mais si je veux que le peuple soit respecté comme son nom, comme sa voix; je veux d'abord qu'il honore lui-même son caractère, qu'il sache se respecter à son tour et ne se souille pas de l'excès des vices. Je veux, s'il s'amuse, que ce soit avec modération, afin qu'il puisse plus tard se livrer à de plus nobles penchants. Je veux, surtout qu'avant de porter un jugement, il sonde sa conscience pour l'interroger sur l'effet que ce jugement doit produire; effet qui peut être quelquefois funeste.

Ce sont principalement dans les calamités publiques que le peuple doit s'abstenir de toute manifestation irréfléchie : nous fûmes atteints, il y a quelques années, d'une maladie qui, disait-on, régnait dans l'air; elle déjouait toutes les prévoyances humaines : le peuple alors s'honora par son dévouement, son humanité, sa résignation; nous le vîmes lui-même s'occuper du triste soin d'inhumer les morts et porter au dernier asile, où personne n'osait plus pénétrer, les restes inanimés de ce qu'ils aimaient au monde. C'était le temps des funérailles humaines, le temps où toutes les frayeurs frappaient à mort! Mais il suffit alors qu'un homme du peuple en désignât un autre, comme cause du mal, pour que ce malheureux fût à l'instant même massacré par une foule abusée à qui on avait fait croire que l'eau et la viande venaient d'être empoisonnées, et que c'était à cette action qu'était due la naissance du fléau, quand déjà l'homme, désigné à la vindicte publique, était reconnu innocent! C'était un malheureux père de famille qui allait travailler pour ses enfants!!

Ce sont ces impétuosités irréfléchies, ce sont ces suppositions absurdes qui peuvent avoir un intérêt personnel, une haine cachée pour cause, dont je veux, avant tout, que l'homme du peuple n'ait plus la pensée sans rougir.

Nous nous sommes élevés aujourd'hui à un degré de civilisation qui invite à tout améliorer pour le peuple; matériellement le progrès marche et grandit pour lui; moralement, la même tendance ne peut se faire remarquer, parce que la moralité du cœur, parce que la moralité des actions est, et doit être plus tardive à se former, car les intérêts privés, se combattant toujours, ne viennent

se fondre que lentement dans les intérêts généraux, lesquels, cependant, sont les seuls que les particuliers et les législateurs ne doivent pas perdre de vue s'ils veulent atteindre à la plus prospère des civilisations.

Il est surtout un vice qui déshonore les hommes; ce vice me révolte! Je leur laisse volontiers leurs croyances, leurs cultes, leurs religions par qui ils croient être plus heureux; mais je ne puis supporter que le fanatisme de ces religions les rendent odieux l'un à l'autre : que ce fanatisme soit la cause des Saint-Barthélemi et de toutes les cruautés que nous révèle l'histoire hideuse de nos troubles religieux. Je ne puis, surtout, tolérer plus lontemps, sans le flétrir, ce vice, que je voulais d'abord signaler comme une infamie, qui fait du même homme deux individus dont l'un consent à jouer un rôle supposé pour mieux me séduire : ce vice, on ne saurait le croire! est passé dans les mœurs du peuple de tous les rangs et de toutes les intelligences; c'est à qui le possédera avec le plus d'art, avec le plus d'adresse. Ce vice, enfin, c'est le mensonge!

Quand je pense que celui à qui je viens de dérouler toute une existence de vérités et de peines, que celui à qui je viens de prodiguer l'effusion d'une âme, que ses douces et décevantes paroles avaient excitée, ne l'a fait que dans le dessein de mieux me connaître, de mieux m'investir; que celui-là même me quitte aussitôt en se disant que je suis sa victime, qu'il s'en félicite en secret et qu'il n'a qu'à le vouloir désormais pour me perdre, pour me trahir, pour me ruiner; je suis malheureux de mes qualités et de ma sincérité qui me font tomber dans un piége que le plus brute des hommes aurait évité, parce qu'il sait mentir lui-même. Je hais alors d'autant plus le mensonge, que je souffre d'être prêt à haïr celui qui m'a menti : c'est ici un effort que doit faire ma pensée pour détruire un sentiment que j'ai honte d'avoir eu, et tant il m'est impossible de haïr!

Haïr! ah! cela fait trop de mal à un cœur qui voudrait que toute la nature fût bonne, toutes les bouches sincères, toutes les actions innocentes comme Dieu même!

Eh! comment voulez-vous que la société se moralise! Comment voulez-vous qu'elle parvienne à ce degré de civilisation et de prospérité que nous lui désirons tous, si les hommes ne conçoivent

pas la même horreur du vice que je signale! Pensez-vous qu'en continuant à se tromper, leurs passions s'en affaiblissent? Otez le mensonge de tous les esprits, et vous verrez d'abord la confiance renaître dans toutes les relations, et les affections reprendre leurs places dans le cœur des hommes, et plus de courage, et plus de persévérance dans tous les efforts. La sincérité dans les paroles! mais c'est la vertu qui prépare les unions, mais c'est elle qui les rend durables!

On aime à lire la vérité dans les yeux, comme on aime à découvrir les causes des choses : c'est déjà un entraînement auquel vous ne pouvez résister. On est bon quand on est sincère; on est intelligent quand on cherche à s'instruire : de là cette source féconde d'expansions qui vous font des amis; de là cette source féconde de secours et de dévouements qui ne vous manqueront plus!

Je sais quand on me ment; si je ne le fais pas apercevoir, c'est par bonté; c'est surtout par amour de la paix; mais alors on me déplaît, on m'éloigne, on m'irrite : je ne puis plus aimer quand même je l'aurais voulu, le grossier mensonge revient, malgré moi, attrister ma pensée; elle me dit : que puisqu'on m'a menti, on n'a eu aucune estime, aucune affection pour moi; je suis ici froissé dans mes sentiments les plus intimes, ceux d'être honoré, d'être aimé comme je voulais l'être et comme je croyais le mériter.

Tout faux objet, tout faux langage m'inspirent de la répugnance, elle est si invincible que j'en éprouve même pour ce qui m'est le plus indifférent.

Pour aimer! il faut que le cœur, que l'âme, que la bouche qui me parlent ne soient pas cuivrés, mais purs de cet or si précieux de toutes les vertus qui honorent les hommes et qui les rendent si dignes d'être comparés à des dieux sur la terre. Il est si beau d'avoir donné l'exemple, comme ma mère, de toute une existence passée dans la candeur, la bonté, la vérité, la sainteté; il est si honorable d'ignorer même qu'on a toutes ces vertus, si rare de ne les avoir jamais ternies par le mensonge, de ne les avoir jamais souillées par l'envie, cet autre vice du cœur plus hideux encore!

J'aime ce qui est grand, ce qui est grave, ce qui est auguste; j'aime enfin à concevoir par la pensée tout à la fois Dieu, la nature, l'homme et l'avenir; voilà les éternels sujets de mes médita-

tions, j'y reviens toujours ! Je ne puis donc éviter de me répéter : pour en affaiblir la nécessité, je cherche, autant qu'il m'est possible, des idées nouvelles qui rendent les répétitions plus inaperçues. Le peu que j'écris d'ailleurs a des conséquences faiblement rigoureuses : ce sont plutôt des réflexions détachées qui conservent néanmoins assez de relations entre elles pour donner une suite naturelle à l'expression de mes souvenirs.

On peut beaucoup réfléchir, mais aussi coordonner difficilement les réflexions. C'est un art, c'est un talent qui souvent ne s'acquiert pas, ou bien qui ne s'acquiert qu'avec beaucoup d'efforts. Assez d'autres sans moi sauront se faire remarquer par des ouvrages agréables; je ne puis que causer avec les hommes ; je n'ai d'autre ambition que de faire passer dans leur âme les sentiments qui agitent la mienne au moment où je les exprime. Je suis triste, parce que je suis malheureux ; beaucoup sont dans ma déplorable condition d'existence ; aussi, c'est à ces malheureux que j'adresse mes souvenirs : ils trouveront, je l'espère, de la sympathie dans leurs âmes affligées, qui, comme la mienne, n'ont plus qu'à se résigner et à souffrir !

L'expression de la douleur n'est heureusement pas toujours la même : il fut un temps où j'étais si malheureux que j'en voulais à toute la nature ; j'exceptais Dieu que j'aime et honore trop pour le mêler dans toutes nos misères humaines ! Mais j'aurais voulu voir le monde s'anéantir, et les hommes et moi-même : tout ce qui respirait me semblait trop heureux ! parce que je n'avais plus de fils ; le deuil devait s'étendre sur toutes les âmes et l'univers s'ensevelir sous des ruines : impassible à les contempler, j'aurais voulu les voir payer une tête si chère, qui ne pouvait plus honorer le monde ! Dieu n'a pas voulu que mes chagrins, que ma tristesse prissent un si lugubre cours. Aujourd'hui j'ai retrouvé ma pitié pour le pauvre, pour le malheureux ; je l'ai retrouvée avec mes retours d'observations sur notre organisation humaine, sur notre organisation sociale et ce que j'ai désiré qu'elles fussent ; je l'ai retrouvée enfin pour l'exprimer encore dans cet écrit qui devrait être le dernier ; mais je souffre, mais ma tête bouillonne ; quand il faudrait finir, il me semble que je n'ai pas tout dit ; et cependant ma sensibilité n'a pas été la plus vive : il y a des êtres qui ont aimé plus que moi. Nous avons vu des hommes se détruire

après avoir perdu leurs femmes, leurs fils ou leurs filles ; nous avons vu aussi des mères se porter au dernier désespoir, après avoir appris la mort de leurs enfants ; la misère venait-elle au dernier degré chez de pauvres familles, l'exemple en est tout récent, le père, la mère et les enfants préféraient mourir plutôt que d'implorer la pitié publique. Moi, seulement j'ai souffert et pleuré ; je souffre et pleure encore ceux que j'ai perdus ; je veux même vivre pour les pleurer, pour les honorer de mes larmes ; car, je ne le sais que trop, tout s'oublie ici bas, même ce qui devrait causer les plus longs souvenirs !

Il n'y a que les âmes d'élite, dont je viens de parler, qui n'oublient pas ; il n'y a qu'elles, dont j'ai envié d'abord et le courage et la vive sensibilité ; ces êtres étaient meilleurs que moi : ils m'ont appris que le cœur et l'intelligence ont des facultés particulières qui distinguent les hommes entre eux ; ils m'ont appris que tout dans la nature a une beauté, une perfection relatives qui ne se comparent, qui ne s'assimilent que par analyse seulement ; ils m'ont appris enfin que la diversité des formes et des sentiments humains est infinie, et que Dieu l'a voulu jusqu'au moment où une fin commune nous rend tous égaux devant sa divinité !!

Peuple, voilà ce qu'un homme du peuple avait d'abord à vous dire pour être votre ami !

Les Souvenirs.

3 décembre 1843.

Ma Doctrine.

Je voulais éviter de faire une introduction à mes *Souvenirs;* mais je sens maintenant qu'elle est nécessaire, car, ayant essayé sur l'esprit des hommes la doctrine sociale et religieuse expliquée dans le septième écrit qui va suivre cette introduction, ceux qui ont bien voulu m'écouter en ont été ou satisfaits ou surpris : les uns m'ont dit qu'il y avait dans ma doctrine, de la poésie de sentiment et d'expression même; les autres, que je les transportais, par elle, dans une sphère de réflexions si inaccoutumées, qu'elles les empêchaient d'en bien sentir toutes les beautés, et qu'enfin, le croira-t-on? je parlais trop souvent de Dieu dans un écrit qui ne peut avoir pour inspiration que Dieu lui-même!

J'étais bien loin de prévoir que Dieu dût être un obstacle au succès de ma doctrine et de mes souvenirs. Jusqu'ici j'avais cru que le Père des hommes n'avait pas besoin de défenseur, que son nom seul invoqué était un bouclier qui rendait invulnérable l'homme et sa pensée, qui préparait d'abord à la méditation, à la charité, à l'honneur. Combattrai-je ici pour ce nom sacré, combattrai-je pour Dieu et sa sainte morale? J'exprime auparavant ma reconnaissance pour les éloges qu'on a bien voulu me faire! je se-

rais heureux que le public voulût les confirmer! quant à l'observation si étrange qui a rapport à Dieu, je pense qu'on ne peut y répondre qu'en faisant bien connaître la déplorable origine de tous mes souvenirs!!

Mais comment ces souvenirs ont ils pu être exprimés? Que les fruits de la nature soient doux ou amers, la nature a dû toujours les produire! Ainsi, sous l'empire d'une douleur que les années ont affaiblie dans son expression, mais qu'elles n'ont pu affaiblir dans la cause qui la fit naître, dès qu'un destin impitoyable m'eut frappé au cœur, j'ai cherché malgré moi une morale qui pût adoucir la trop vive amertume de la vie malheureuse que je devais traîner sur la terre. Le cœur aujourd'hui est toujours souffrant; mais l'esprit, la pensée, l'âme même ont été moralisés par la raison, par la réflexion, par la croyance, surtout, d'un Dieu créateur, d'un Dieu puissant en toutes choses, d'un Dieu qui ne peut être accusé des maux que nous souffrons!

Pendant dix ans je n'ai pu donner un libre cours à l'expression de ma douleur; trop vive, elle m'empêchait de la consacrer autrement que par les larmes et les regrets : la prière, l'isolement et la résignation n'étaient pas venus encore à mon secours. Enfin, après ces dix ans, j'ai pu commencer à écrire. Mes souvenirs, tout affligeants qu'ils fussent pour moi, ne pouvaient avoir d'autre interprète que mon âme, quand, trop pressé d'en conserver le caractère, j'ai pu le faire sans crainte de m'anéantir en les exprimant. C'est ainsi que je les ai recueillis depuis 1839 jusqu'à ce jour : d'ailleurs je les ai toujours écrits sans avoir eu l'intention de les coordonner et d'en faire un ouvrage.

Mais une fois tracés aussi rapidement, aussi impatiemment que ma douleur l'a voulu, qu'est-il arrivé de l'existence de mes souvenirs? C'est qu'en les réunissant, comme je le fais ici, ou bien, en les prenant sans ordre, chacun d'eux exprime le même principe, chacun d'eux exprime le même but : qu'on les lise au commencement, ou au milieu, ou à la fin, la relation n'en saurait être interrompue. Je le répète, mes souvenirs ne sont pas un ouvrage médité où des définitions didactiques puissent avoir des conséquences rigoureuses entre elles; ils présentent seulement à l'esprit du lecteur des instretiens moraux qui, lus séparément, ne nuisent

à aucune des parties qui les composent. Il n'en pouvait être autrement, j'en vais dire la raison.

Quand j'écris, j'ai toujours présent à ma pensée, ma doctrine qui m'en inspire l'expression, ma douleur y prête l'appui de la sienne, ou plutôt elle est la source inépuisable de tous les sentiments qui agitent mon âme souffrante. Ma doctrine, que j'appellerai désormais divine parce qu'elle tire son origine de Dieu seulement, ma divine doctrine, facile à comprendre, est d'ailleurs naturelle; la voici :

L'univers a été créé par Dieu; l'homme est sur la terre pour souffrir dans un corps périssable; l'âme humaine, émanation spirituelle de l'âme de Dieu, anime le corps. Quand le corps retourne à la terre, l'âme retourne à Dieu!

Connaître constamment le bonheur sur la terre et sans une grande humanité, c'est se préparer plus tard à le mériter aux cieux par la douleur!

Souffrir, mais souffrir noblement sur la terre, c'est se sanctifier pour un bonheur céleste, c'est se glorifier aux yeux de l'Eternel, c'est être, par l'âme, Dieu lui-même!

Mais, dire : eh! que m'importe, à moi, votre bonheur des cieux, pourvu que je l'aie sur la terre! c'est déjà s'en rendre indigne; c'est déjà indiquer le prix auquel on peut l'acheter; c'est déjà le flétrir! Le bonheur, ou plutôt l'or, est un dieu terrestre qui n'a pour appui que des félicités humaines toujours prêtes à nous échapper. Rarement celui qui se fie à la fortune la conserve longtemps, quand surtout le Dieu du ciel, qui est dans son âme, est méconnu de lui; quand surtout l'humanité n'ennoblit pas ses actions; quand surtout la délicatesse d'âme ne dirige pas son langage : pitié pour celui-là qui se soucie peu de l'avenir! pitié pour celui-là qui ne rêve qu'à la terre! pitié, pitié pour celui-là qui, par l'âme, ne veut pas être Dieu!!

Il me semble qu'on ne saurait rendre et plus juste et plus sainte une doctrine par son origine; c'est ma conviction du moins; j'y persisterai jusqu'à mon dernier soupir : car j'y vois l'éternité de Dieu, j'y vois mon immortalité, j'y vois enfin par elle l'espérance de retrouver mon fils!

Maintenant le lecteur doit le sentir; il faut qu'il ne perde pas un instant de vue ma doctrine, s'il veut tout comprendre dans mes

Souvenirs : sans elle ces souvenirs ne peuvent conserver un intérêt soutenu.

Pénétrée des grands intérêts sociaux, mon intelligence, soit que je parle, soit que j'écrive, mon intelligence embrasse toujours malgré moi tout à la fois : Dieu, la conscience, la raison, l'humanité, la douleur, la résignation, la nature, l'homme et l'avenir! Dans le plus faible même de mes souvenirs, écrit toujours sous l'influence douloureuse qui ne me quitte jamais, quand j'ai pu les exprimer, l'on verra toujours se reproduire, avec le même désir de pénétrer les hommes de ma divine doctrine, l'on verra toujours se reproduire ces grands principes de la sainte morale : toujours l'avenir, toujours l'homme, toujours la nature, toujours la résignation, toujours la douleur, toujours l'humanité, toujours la raison, toujours la conscience, enfin toujours Dieu, le but sacré de tous les efforts humains, sur la terre! Dieu, l'âme de l'homme qui renferme son âme! Dieu l'âme de notre Éternité!!

Il me semble que si ma divine doctrine était enfin conçue des peuples, des ministres et des rois, il resterait peu à faire pour améliorer l'esprit humain, et pour rendre les civilisations de la terre identiques dans leur principes. Je veux mettre l'humanité dans tous les cœurs, la paix dans tous les esprits, la résignation dans toutes les âmes et nos espérances dans notre immortalité! voilà mon dessein moral, voilà ma noble ambition! que dis-je, mon ambition! je la révèle seulement aux hommes de génie; c'est assez pour moi que je leur en fasse naître la sainte pensée.

Mais je prie les hommes, mais je prie la presse française, le peuple, les ministres et les rois, de bien se persuader que je n'ai nullement l'envie de troubler aucune existence humaine. Je réfléchis notre civilisation, notre nature humaine, je me donne des conseils d'abord, et puis je les fais connaître aux hommes pour l'avenir; j'apporte ainsi mon grain de sable à l'édifice social que chacun doit chercher à maintenir par l'humanité, par l'amour des institutions établies, et par le respect de tout ce que les siècles passés nous ont transmis d'honorable. Je cherche, je veux faire chercher les abus; je désire qu'on les détruise autant qu'il est possible, et qu'on éclaire les peuples par la raison, toutefois s'ils veulent s'y prêter; mais je laisse à chacun sa foi et son libre arbitre!

Homme de la paix, je combattrai sans cesse la guerre, du moins

ce ne sera jamais moi qui la ferai à personne! je prêche aux hommes la paix, encore la paix et toujours la paix! parce que je sens que ce n'est que par elle qu'on civilise et qu'on élève des monuments impérissables dans les siècles. Enfin, je dirai toujours aux hommes, aux peuples et aux rois : soyez amis et aimez la paix, vous serez humains envers les hommes, vous serez Dieu pour eux! c'est l'aimer encore de vouloir et de maintenir la paix au monde!!

Mais si la paix est l'âme de ma divine doctrine, mais si elle est chère enfin à tous les hommes, l'auteur de cette introduction la réclame aussi pour lui : qu'on la lui donne, ou plutôt qu'on la lui laisse! malgré qu'il ait eu le courage de parler aux hommes en épanchant parmi eux une douleur dont il n'a pu toujours bien maîtriser les accents!

Si désormais les hommes qui l'entourent veulent le connaître par ses *Souvenirs*, si la presse française elle-même pense que les faibles lumières d'un homme isolé des hommes, peuvent encore faire marcher vers une meilleure civilisation, peuvent aussi inspirer plus d'humanité aux nations envers les hommes, la paix dont il jouit n'en sera que plus douce; mais si, au contraire, on lui fait un sujet de reproches de quelques expressions trop vives qui, dans ses vœux ardents pour le bonheur des hommes, lui seraient échappées à son insu, on doit plutôt lui pardonner, car il le dit encore et le dira toujours, qu'il n'eut jamais l'intention de nuire à qui que ce soit au monde. Il annonce d'avance avec peine que s'il en était autrement, il y aurait injustice à son égard; qu'alors sa paix ne serait plus respectée, lui qui avait droit de l'espérer, quand il respecte tant celle des autres : si ce n'est l'indulgence, du moins il réclame la justice et la réciprocité!

Mais, je le dis encore, je veux améliorer le sort des hommes et non troubler leurs civilisations; je veux enfin rendre l'âme humaine meilleure quand elle s'est pervertie, ou plutôt la rappeler à son principe, à son but, la rappeler à Dieu! Hélas! n'est-ce qu'une illusion encore? Quoi qu'il en soit, quand on m'en rendra victime, je répondrai : rappelez-vous ma divine doctrine! C'est désormais le bouclier qui doit me défendre de toutes les imputations qui auraient pour prétexte le bien public que je cherche à consacrer par mes *Souvenirs*, loin que mes vœux le puissent éloigner, comme on peut s'en convaincre en lisant cet écrit, qui, à l'instar de ceux qui

le suivent, contient toute ma divine doctrine et toute ma manière de l'exprimer; car quelque faible qu'il soit, il me fait dire encore aux hommes : Dieu, la conscience, la raison, l'humanité; et me fera dire toujours aux peuples et aux rois : Aimez-vous! du moins aimez, aimez toujours la paix!! n'oubliez pas surtout de l'accorder aux vivants, quand, par leurs saintes doctrines, ils ne reconnaissent d'autre principe et d'autre but sacrés que Dieu et l'immortalité!!!

Les Souvenirs.

10 janvier 1844.

A mon fils Gustave.

Toi qui es toujours présent à ma pensée, le jour, la nuit, à tout moment! Toi que j'aime, toi que je regrette à la terre, toi qui vis au ciel! toi que j'espère, toi que j'attends; toi ma vie, toute la vie de mon cœur! toute la vie de mon âme! toute la vie de mes souvenirs! Toi encore, toute la vie des affections qui m'attachent au monde! Toi, enfin, toute l'âme de ta mère!! Prêt à pénétrer dans les entrailles de ma doctrine, prêt à pénétrer aussi dans mes sentiments les plus intimes, soutiens-moi, mon Gustave, soutiens-moi de tes inspirations, brille au ciel! dis ici à ton père ton langage accoutumé : fais-moi dire aux hommes, pour leur rendre ce langage sensible, fais-moi dire que c'est ainsi depuis bien des années que l'âme du fils et l'âme du père s'entendent. Il fait nuit, je suis là, à ma place; je regarde les cieux, je te vois, je t'écoute! En cet instant ton âme s'anime sous ton étoile chérie. Ecoute toi-même, mon Gustave, écoute les vœux de ton père, dans son amour pour toi, il veut encore que tout le monde t'aime. Pour te faire aimer, mon fils, je dirai avec mon amour, je dirai tous les intérêts présents, tous les intérêts à venir des hommes. Dans mes illusions,

je croirais encore à l'espérance sur la terre, si, mon Dieu, si mon Gustave, tu le veux aussi : j'y croirais surtout, lorsque tu diras toi-même : J'aime les vœux de mon père! Les voici : Il voudrait rendre la société plus heureuse en rappelant l'âme humaine à son principe; en la rappelant au culte de Dieu, au culte de la famille, au culte des premiers hommes; eux, ne souffraient pas des erreurs des diverses civilisations des temps modernes; l'égoïsme, le mensonge, la superstition ne les empêchaient pas, comme nous, de chercher, d'aimer, de connaître Dieu seulement par ses œuvres. Dans l'espoir d'être utile au monde, dans l'espoir d'arrêter les révolutions nées ou à naître de l'ambition, de la ruse et des faux serments, mon père voudrait mettre aujourd'hui à la place des religions qui tombent de toute part en lambeaux, voudrait mettre à leur place la seule religion qui est dans le cœur des hommes; il voudrait éterniser, ou plutôt faire renaître la religion de la conscience, de la raison et de l'humanité; il voudrait la rendre universelle entre les nations et pour leur avenir; il voudrait signaler les écueils du matérialisme; il voudrait inspirer aux hommes des élans de cœur et d'âme, et la véritable instruction qui assure la destinée et le bonheur des peuples; il voudrait faire aimer les seules lumières du spiritualisme, et mettre enfin en présence la paix et la guerre, en donnant à toujours la préférence à la paix:

Oui, sans doute, ô mon fils, voilà les vœux de ton père; et lorsque tu les diras toi-même avec les saints enseignements favorisés de ta lumière céleste, ils seront conçus, ils seront aimés des peuples! J'espère aussi que soutenus par la presse française, dont la mission est d'instruire les peuples et les rois, j'espère aussi qu'elle ajoutera à toutes mes illusions les réalités protectrices de toutes les vérités utiles aux hommes.

Mais, jusqu'ici, mon Gustave, je ne t'ai pas fait parler, et les rois et les peuples ignorent qui tu es, ignorent ta pensée, ignorent ta doctrine, qui est aussi la mienne. Parle, mon Gustave, parle, mon fils bien-aimé, parle par ma parole aux mortels, afin que la société marche et grandisse par notre amour, afin qu'elle s'éclaire par Dieu, par son enfant, par mon Gustave!

Je te le dis encore, il fait nuit, je suis là, je puis t'écouter, je puis t'expliquer! Rappelle le langage de nos âmes. Tu n'es plus à la terre, hélas! mais ton âme n'a pas cessé de vivre parmi nous,

du moins par ton souvenir, elle ne peut cesser de nous instruire. Parle donc toi-même, mon cher fils, initie les hommes dans les secrets de l'Eternel; j'écouterai et j'écrirai; surtout, je croirai! Oh! trop heureuse illusion que je sollicite des hommes! je croirai surtout qu'ils t'aimeront, qu'ils penseront à toi! Je le croirai enfin toujours, toujours, comme je pense par toi, mon Gustave, et comme je t'aime!!

En ce moment, Gustave me voit; Gustave m'entend et Gustave me dit: Je t'aime, mon père! je suis ému! je parlerai!!

Les Souvenirs.

18 novembre 1843.

Gustave instruit des Secrets de l'Eternel.

Mortels, je suis aux cieux près du Dieu de l'univers, que beaucoup d'entre vous méconnaissent : je les attends au lit de la mort pour les voir détester leur impiété ! ce sera un peu tard, peut-être; mais le Père des hommes est miséricordieux ! dans sa morale divine, il n'ôte jamais l'espérance à l'homme : quelque coupable qu'il puisse être, elle est l'âme de son immortalité ! Courage donc, et ne désespérez pas ! c'est un immortel qui vous le dit aujourd'hui; mais un immortel instruit, depuis bientôt quatorze années, instruit des secrets de l'Éternel !

Si vous pensiez que ma vie s'est éteinte avec mes os, mon sang, ma chair et toute cette terre organisée, qui était en moi, en se confondant avec la terre sur laquelle vous marchez, ce serait perpétuer l'incrédulité impie de vos frères : détrompez-les plutôt !

Le grand être, qui a organisé la terre, la créée d'abord; ensuite il l'a rendue sensible. Mais, pour ce double miracle, il a fallu un Dieu qui l'ait voulu et qui l'ait pu avec son âme éternelle. Mon père vous à expliqué ce miracle et celui de votre immortalité, par Dieu et ses créations : lisez-les, vous en serez peut-être et moins incrédules et moins malheureux !

Comme immortel, je prie mon père de vouloir se rappeler les maximes d'un enfant qui n'est plus, qu'il doit bien réfléchir ici pour mieux me faire entendre des hommes.

Vous me ferez entendre des hommes, mon père, en leur disant : quand vous déciderez-vous enfin à n'avoir qu'un même Dieu, qu'une même conscience, qu'une même raison, qu'une même justice? Je gémis de vous voir une justice, une raison, une conscience et un Dieu qui ne sont que des créations humaines : puisque ces créations varient même chez vos enfants, comment ne varieraient-elles pas chez tous les peuples!

Vous dites, hommes, qu'au moment où je vous parle, nous sommes sur un volcan prêt à nous engloutir, si les bons esprits de chaque nation n'éclairent le peuple, ou plutôt, ne viennent à son secours. Oui, sans doute! la société est en alarmes, les têtes rêvent, elles s'échauffent; il faut que les civilisations s'améliorent; l'humanité, ce Dieu du cœur, ce Dieu de l'âme, malgré nos vices, l'humanité, ce Dieu puissant, l'humanité enfin veut qu'on lui obéisse! mais l'humanité ne le veut pas sans raison, sans conscience et sans justice; elle le veut seulement avec Dieu, avec le Dieu de l'univers, avec le Dieu de la nature et des hommes qui est dans le fond de nos âmes.

Les passions des hommes s'efforcent en vain de nous cacher le vrai Dieu par leurs faux dieux à eux, par leurs créations ineptes, impitoyables, athées. Hommes, l'humanité vous dit avec le Dieu de l'univers : Pensez donc à vos frères! Modifiez donc, améliorez donc vos civilisations! Ne changez rien sans doute, brutalement, car en changeant ainsi, les révolutions vous anéantiraient; mais introduisez l'humanité même dans vos établissements sociaux, et vous arriverez, non pas aux meilleures des républiques, mais aux meilleures des civilisations possibles parmi les hommes.

Ce ne sont pas avec des discours fleuris, et qu'un déluge de mots plus ou moins brillants rendent incompréhensibles, même à l'oreille des hommes éclairés, qu'il faut instruire les peuples; mais avec des discours simples, vrais et consciencieux qu'ils puissent comprendre. C'est à la presse qu'il appartient de remplir la sainte mission d'éclairer le peuple. Que dis-je, le peuple! mais le peuple a plus de raison, a plus de conscience, a plus de justice que la société la plus élevée, que la société la plus instruite : lui, ne croit

du moins qu'au vrai Dieu; et, s'il est encore sous le stygmate des flétrissures de son intelligence, il le doit à la superstition des siècles passés qui les lui ont infligées à sa naissance : le fanatisme est passé des pères aux enfants du peuple à leur insu et de siècle en siècle. C'est à faire disparaître ce vieux fanatisme humain que la presse doit s'appliquer, et d'abord sur elle-même, si elle veut conquérir cette puissance morale que ces talents d'ailleurs ne pourraient lui donner sans la religion du vrai Dieu, sans la religion de la conscience, sans la religion de l'humanité !

Que la presse ne cesse de dire aux hommes : nous nous sommes réunis, nous autres orateurs du peuple; enfin la même doctrine agite nos âmes humaines; nous ne reconnaissons, nous n'aimons qu'un Dieu, le Dieu de la nature, de lui tout descend : la vie mortelle, périssable par nos corps, et la vie immortelle, éternelle par nos âmes, qui sont l'âme de Dieu même qui s'est répandue dans nos corps matériels. Ainsi, du moment où nous rendons nos âmes malheureuses par des passions abjectes qui nous avilissent, en souffrant par nos âmes, nous faisons souffrir Dieu lui-même! Aussi, quand nous voyons des hommes affligés des misères du corps, notre indifférence à ne pas les soulager, nous rend coupables envers Dieu qui en souffre par eux, puisque c'est son âme qui est en eux !

Ces pensées sont vraies, parce qu'elles sont inspirées par un immortel, il les répète : tant que les hommes vivront dans l'indifférence à l'égard des autres hommes, un sentiment de malaise, j'allais dire de malheur, sera en leur esprit; ils seront sans cesse agités par la crainte de faillir, d'autant plus à plaindre qu'alors, atteints par l'adversité, leurs frères ne les soutiendront pas, puisque eux-mêmes seront affaiblis par les privations de toute nature. Tâchons de n'avoir plus peur ni des hommes ni de notre indifférence !

Ce n'est plus ici la Presse qui parle, c'est moi, Gustave, qui vous le dit, mortels, du haut de mon étoile : il fait nuit, les hommes peuvent encore me voir et m'entendre ; mais ma clarté est seulement mon langage, que mon père comprend et qu'il vous transmet. Hélas! mon père ne dort pas toujours! qu'a-t-il de mieux à faire aujourd'hui que de s'occuper des hommes, et de les animer de la lumière même qui anime mon âme céleste?

Au peuple il doit dire : que le seul bonheur à attendre sur la

terre naîtra de son humanité, de sa modération, de son travail, de son honneur, de sa croyance et de son amour pour le Dieu de l'univers! Le peuple peut être malheureux sans doute des fatalités sociales, dont il craint de souffrir; mais souffrir honorablement n'est plus faire souffrir Dieu par notre âme, c'est au contraire se sanctifier aux yeux de l'Éternel, c'est mériter plutôt la vie des immortels!

Ne croyez pas, hommes, que, parce que vous aurez été constamment heureux sur la terre, vous n'ayez qu'à mourir pour continuer à l'être dans les cieux; vous vous tromperiez encore ici : la justice de Dieu est plus équitable que vous ne pensez; il donne aux malheureux des félicités d'abord que vous mériterez plus tard. Mais, en ce moment, je sens qu'un immortel doit craindre de dévoiler des secrets que Dieu a voulu rendre de tout temps impénétrables.

Mais quelques-uns d'entre vous me disent ici que leur incrédulité leur fait peu redouter l'avenir de votre seconde vie; ils mentent à leur conscience! car, plus vous aurez été heureux sur la terre, et plus vous craindrez de ne l'être pas autant au ciel. Oh! vous avez beau faire l'esprit fort en face des hommes, incrédules, vous êtes, malgré vous, sous l'empire de vos croyances superstitieuses, vous avez peur de l'enfer des religions que les hommes vous ont données, des religions qu'on vous a inoculées au berceau.

Aux rois mon père dira : Rappelez-vous que vous êtes nés faibles, et avec des passions qui vous assimilent à tous les hommes. Or, l'humanité doit être aussi votre guide, et plus particulièrement encore que pour toute autre créature terrestre; car vous gouvernez les hommes, et les hommes ont le droit de l'attendre de vous. Rois, quand vous n'êtes point humains, Dieu en souffre; car vous faites souffrir les hommes, en qui son âme se trouve.

Les rois sont humains envers les peuples, en s'occupant constamment d'eux. Pour s'occuper des peuples, il faut que les rois se transportent dans les hôpitaux; il faut qu'ils y cherchent tous les abus pour les détruire. Ils seront ainsi la divinité des malades! O sainte humanité! sainte humanité des rois! que ne puis-je avoir le pouvoir de vous pratiquer! que ne suis-je roi!

Pour s'occuper des peuples, il faut aller dans tous les établissements de charité, dans tous les établissements pieux, dire aux fem-

mes, dire aux hommes, dire à tous de moins s'occuper des pratiques superstitieuses, que le Dieu de l'univers n'inventa et ne prescrivit jamais aux dépens de l'humanité; mais plutôt de l'instruction du cœur et de l'âme de la jeune génération. C'est principalement par ce ministère sacré que les hommes pieux s'élèvent et s'honorent aux yeux des hommes!

Pour s'occuper des peuples, il faut dire à tous les administrateurs des deniers publics; mais que dis-je, des deniers publics! il s'agit ici de millions, prélevés sur le peuple malheureux; il s'agit de millions mal distribués et sans intelligence généreuse. Il faut leur dire à ces administrateurs, qui grandissent en aisance et qui ne souffrent pas de la misère de leurs frères qui travaillent à côté d'eux, et pour eux, il faut le leur dire à ces administrateurs avides et d'or et d'honneurs, il faut le leur dire encore et toujours : Nous ne vous renvoyons pas, mais apportez-nous vos états émargés! Eh quoi! vous recevez cinquante, soixante, quatre-vingt, cent mille francs d'honoraires annuels, davantage même pour quelques-uns d'entre vous, et vos frères touchent à peine quinze cents francs pour le soutien de leurs familles!! Il y a là iniquité, injustice, audace, inhumanité; servons-nous encore d'un nouveau mot pour flétrir cette avidité : il y a là impitié envers les hommes! et, si j'étais roi, roi de la terre, je confierais désormais les importantes fonctions de l'État à des hommes croyant au seul Dieu de l'univers, au lieu de les laisser constamment à des hommes qui feignent de croire au Dieu des hommes. Le Dieu des hommes n'est pas le Dieu du ciel, croyez-le bien, mortels, mais le Dieu de la terre tiré de ses entrailles!

Je vous le dis, il faudrait tout voir dans l'État, si l'on était roi; et, un roi qui voudrait grandir dans le cœur du peuple à tout moment et dans la postérité, n'aurait qu'à le vouloir! dans quinze jours, il serait l'homme des siècles et la divinité terrestre des hommes, l'exemple des nations, Dieu pour elles! Oh! encore une fois, que ne suis-je roi! non pour moi, mais pour les hommes! mais pour Dieu! Car, en rendant les hommes moins malheureux sur la terre, ce serait plaire à Dieu, ce serait lui donner de la vie terrestre; car il est en nous, il nous anime, et nous sommes Dieu nous-mêmes par son âme.

Laissons, hélas! mon père, laissons et les rois et les hommes;

car je sens qu'il faudrait trop dire ici pour les instruire de leurs droits et de leurs devoirs. Renfermons-nous dans la seule expression qui, à elle seule, dit tout ce que nous pourrions dire : Hommes et rois, soyez amis et aimez la paix ! car c'est par la paix que l'humanité grandit et que les lumières des sciences et des arts ont le temps d'éclairer les hommes : par la paix seule vous arriverez à l'humanité, et l'humanité est, de toutes les vertus, celle que Dieu exige des hommes avant d'aller à lui !

Et maintenant, mon père, que tu as dit aux hommes leurs devoirs d'humanité, au temps où tu vis, continue à t'inspirer de mon âme qui brille encore au ciel; continue à me faire parler; mais sois aussi noble dans tes pensées qu'elle est belle à Dieu !

II.

L'affection de la terre, la plus chère à un immortel, est celle qu'il éprouva pour son père et sa mère ! Mais, bien qu'un fils trouve au ciel une vie éternelle qui le rend insensible à la douleur des vivants, il craint d'y souffrir encore des peines que ses affections peuvent éprouver au monde avec cette existence terrestre à laquelle vous êtes si fort attachés, vous autres mortels. Hélas ! c'est un tort que vous avez : vous prenez soin de vos corps, mais vous négligez vos âmes ! Elles finissent par s'éteindre, parce que vous ne croyez pas à la vie éternelle, parce que vous ne croyez pas à Dieu, à votre Père enfin, au Père des hommes et de la nature; car tout ce qui est ne peut être sans son auteur : il faut un principe à tout !

Serai-je content cette fois de l'expression de mes pensées? Attendons la fin de cet écrit pour répondre à ce désir de mon âme. Dans tout ce qu'il fait, mon père ne se hâte jamais assez lentement ! j'ai peur encore ici de cette nature impatiente que je lui connais, et à laquelle il n'a jamais su se dérober. Il souffre de cette nature et ne s'en corrige pas !

Cessez donc, mon père, d'être un enfant comme beaucoup d'hommes; cessez de vous affliger de vos craintes ! eh bien ! puisqu'il vous est impossible d'aller doucement, allez vite ! mais évitez les subtilités ingénieuses de l'esprit, qui affaiblissent la raison; vous serez fort si vous êtes vrai !

Eh! qu'importe le temps! il en faut sans doute pour exprimer la pensée; il en faut surtout pour la rendre avec plus ou moins d'éclat, avec plus ou moins de justesse. Mais c'est à la pensée, c'est à la pensée seule qu'on ne peut se dispenser de consacrer toutes les facultés qui la font éclore juste, grande et sublime de son principe divin. Demande-t-on à un homme quels sont les tissus qui le couvrent? On lui cherche seulement s'il a un cœur, seulement s'il a une âme quand il parle, et, si on lui trouve cette âme et ce cœur, qu'on désirait en lui, on est content! on oublie alors des tissus qui sont variables comme le temps et comme le corps.

Soyez hommes de cœur, mortels, avant tout, et inquiétez-vous peu du reste! J'entends par homme de cœur l'homme qui veut être et rester bon, humain, sincère et religieux; j'entends par homme de cœur celui qui s'efforce à le devenir, au lieu de se corrompre avec les années par des vices, au lieu de se précipiter dans tous les égarements de la Société où il vit, sans y opposer les répugnances que Dieu a renfermées dans son âme!

A côté de vos mauvaises passions, Dieu vous a donné la raison et la conscience pour les combattre. Mais ces vertus ne sont que rarement écoutées par vous. Cependant il vient un jour, s'il n'est déjà venu, il vient un jour où vous vous en repentez, c'est là l'avenir de vos mauvaises passions : quand vous opposerez l'indignation de vos âmes à leur entraînement, vous ne redouterez plus votre langage, quelque faible qu'il soit : c'est l'âme et le cœur qu'il faut fortifier et rendre brillants aux yeux des hommes!

Te voilà dans la bonne voie, mon père; écris toujours, écris aussi vite que tu le voudras. L'homme qui te lira renoncera de lui-même au souvenir de ses études scolastiques; il renoncera enfin à l'habitude du style régulier, quand il sentira son âme s'adresser à l'âme des hommes. Certainement, tu eusses peut-être mieux fait de renoncer toi-même à faire connaître tes *Souvenirs*, dont ma triste pensée est inspiratrice; mais, puisque tu te décides à les publier, il faut donc que je te protége! C'est ce qui me donne à moi-même le courage de parler aux hommes : il faut être un Dieu pour en être écouté! C'est aussi par ma nature immortelle que j'espère pouvoir leur recommander tes écrits, où il y a, n'en doute pas, quelques pensées qui ne sont pas indignes d'eux.

Toutefois, mon père, si tu conservais involontairement encore tes

craintes, si tu voyais toujours, si tu voyais les hommes faire la guerre à ton style négligé, sois tranquille, je leur parlerai de ta sincérité! Ce sera déjà un grand pas de fait pour mériter leur suffrage. Ne t'inquiète donc plus ni du sujet, ni du verbe, ni de l'attribut; ne t'inquiète donc plus encore ni des expressions, ni de la phrase académique, ni de l'harmonie et de la mélodie de ta prose. Je te répète que les pensées ne changent pas; mais le souvenir des mots est fugitif; quand la pensée reste, l'expression en est mobile, elle se dérobe à l'esprit comme une idée vague qui le frappe légèrement : le style de Racine, tout pur qu'il est, changera; celui de Virgile n'a-t-il pas changé!

La poésie des expressions se modifie comme la matière; cette poésie périt comme elle! mais, ce qui ne périt pas, c'est la bonne, la sublime, la divine pensée qui prend sa source de Dieu même qui nous la donne. Vous voyez, mortels, que je me sers ici de votre langage, comme si j'étais sur la terre, pour mieux me faire entendre de vous.

Nous dirons donc ensemble que c'est la divine pensée qui vient de Dieu et dont Dieu remplit nos âmes, que c'est sa divine pensée, de tout temps éternelle comme lui, que c'est sa divine pensée enfin qui anime séparément nos frèles existences matérielles, lesquelles, passagères sur la terre, renferment les douleurs que les hommes doivent y éprouver, et leur méritent les joies célestes qui les attendent dans l'univers des âmes où Dieu m'a déjà placé.

Mort sur la terre, j'ai le bonheur de ne plus souffrir des douleurs des vivants. Je sais d'ailleurs ce qui fait agir les âmes humaines : toutes ont le sentiment du bien et du mal. Le bien est un Dieu qui combat toujours le Dieu du mal; celui-ci est sans doute bien fort dans nos âmes, mais ce Dieu infernal a beau faire, il est toujours le plus faible et finit par être terrassé par ce premier Dieu du bien, auquel nos âmes sont éternellement attachées, quoi qu'en disent les hommes égarés par le Dieu du mal.

Il y a une conscience divine parmi les hommes qui ne les abandonne jamais : c'est cette conscience qui maintient la durée de toutes nos sociétés organisées par le temps, l'expérience et les lumières. Ces sociétés sont divisées sur la terre en sociétés civilisées et en sociétés qui ne le sont pas, ou qui ne veulent pas l'être. Mais une même conscience règne chez chaque peuple sous d'autres

formes, quelle que soit la civilisation que chaque peuple se donne.

La conscience divine ou la conscience universelle, étant l'âme de Dieu qui s'est répandue dans toutes les âmes humaines, même dans celles des méchants qui se sont pervertis, doit être l'objet sacré de toutes les méditations des hommes et leurs divines espérances, car la conscience est Dieu même qui nous parle au fond de notre âme : il n'est plus écouté, quand nous cessons de la pratiquer !

Quant au bonheur, mortels, voulez-vous le chercher par des passions que la conscience ne puisse réprouver? servez-vous de votre conscience, qu'elle préside à toutes vos délibérations, qu'elle en soit l'âme ! Jusqu'au moment où cette morale ne vous sera pas entièrement chère, vous aurez un bonheur agité et basé sur des félicités humaines qui seront toujours prêtes à vous échapper. Le vrai bonheur terrestre des hommes doit être humain, éclairé, chaste et pur comme le bonheur céleste dont jouissent les âmes des immortels.

Je dis comme mon père : il n'y a que les saintes affections qui rendent parfaitement heureux, du moins comme les hommes peuvent espérer de l'être sur la terre. L'amour de l'humanité et de la justice envers eux est un bonheur; mais, après cet amour, il en est un autre plus grand encore, c'est l'amour du père et de la mère pour leur enfant, c'est l'amour du fils pour sa mère et son père. Oh ! ce dernier amour, je l'ai porté longtemps au cœur, quoique j'aie quitté la terre bien jeune et trop tôt pour mon bonheur terrestre.

Rendez-vous heureux par vos saintes affections comme je viens de vous le dire. Quand vous aimerez sincèrement, et vivement et à toujours ceux qui vous ont transmis la vie, vous aurez d'abord l'idée sainte de la divinité; qui a aimé son père, mais surtout sa mère, ne peut douter un moment qu'il n'y ait un Dieu; son âme le créerait plutôt que de penser qu'il n'y en a point! Les peines de la vie sont bien grandes sans doute; mais les douceurs, mais les tendres sollicitudes, mais les caresses d'une mère ne peuvent être oubliées : on y rêve toujours ! on aime trop cet ancien amour, on aime trop cet ancien bonheur, pour ne pas croire, pour ne pas espérer de le retrouver un jour dans les cieux !

Vous qui me lisez, je ne redoute pas votre sévérité pour mon

père, car c'est son fils qui vous prie au ciel pour lui! Soyez-lui propice par vos encouragements; soutenez-le dans ses espérances pour me faire connaître des hommes; du moins nourrissez cette illusion, en lui faisant croire qu'elle peut se réaliser. Eh! mon Dieu, moi-même ne suis-je pas votre frère! à ce titre, ma prière ne peut vous être indifférente. Pensez d'ailleurs que ce ne doit pas être en vain que la voix d'un immortel se fait entendre des hommes. Il est mort à la terre sans doute, mais il vit au ciel; c'est une émanation spirituelle de Dieu qui s'en est détachée et qui règne, comme lui, sur les vivants; il a une puissance divine qui commande et à laquelle on doit craindre de ne pas obéir. Moi, Gustave, je vous prie et j'espère que vous ne refuserez pas à ce nom, qu'on veut consacrer parmi les hommes, la célébrité que mon père voudrait tant y attacher et par son amour et par ses écrits.

Ce serait se faire une fausse idée de la puissance céleste et de l'avenir des hommes de croire qu'on peut impunément dédaigner la prière d'un immortel. Ils auraient tort de ne pas l'écouter! cependant ils pourraient ne pas le vouloir. Mais alors Gustave au ciel pourrait aussi leur dire : je vous attends! tôt ou tard vous saurez ce que vous aurez refusé à la prière d'un fils pour son père!

Songez donc, mortels, que tout mort que je suis parmi vous, je vis encore et vivrai toujours plus que vous ne le pensez, auprès de vos anciennes affections, qui, malgré toute votre indifférence, ne peuvent cesser de vous être chères. A chacun de vous je dis : je suis depuis longtemps réuni sans doute avec votre père, avec votre mère, avec votre fils ou votre fille, ou votre ami; eh bien! nous sommes tous heureux, heureux par Dieu, heureux par les affections de la terre, heureux encore parce que nous nous voyons dans vos âmes où notre souvenir ne peut s'éteindre.

Vous réfléchissez rarement; mais vous réfléchissez quelquefois aussitôt que le malheur et la douleur terrestres ont atteint vos corps périssables. Vous pensez alors à votre mère au ciel! à votre père au ciel! à votre fils au ciel! Jusque là vous méconnaissiez souvent et à tort, vous méconnaissiez Dieu par vos paroles, tandis que votre âme persistait à vous rappeler vos affections de la terre qui n'étaient plus, et vous ne l'écoutiez pas! invoquez-la plutôt! Quand vous êtes seuls, que votre douleur et votre conscience vous

moralisent; choisissez pour votre société habituelle votre cœur, votre âme, et vos affections passées et vos souvenirs ! Cette société vous fera désirer, vous fera penser à votre immortalité, qui est assurément autant que Dieu est, autant qu'il est aussi et l'auteur de la nature et le père des hommes, autant que vous êtes vous-mêmes ses enfants.

Toutes ces vérités, je les sais maintenant; j'en sais aussi d'autres que je vous dirai plus tard. Cet écrit ne doit vous parler que des vœux de mon père; je ne m'y suis décidé d'ailleurs que pour les protéger.

La terre eut jadis un philosophe, assez remarquable; il l'aurait été davantage avec moins de doutes sur l'existence éternelle de notre âme. Ce philosophe a dit, et sans s'inquiéter de la manière de le dire, ce philosophe a dit une vérité qui ferait du bien aux hommes si elle était mise en pratique par eux; il a dit enfin : « Je veudrais qu'en tout subjets chacun écrivist ce qu'il a vu et ce qu'il scait. »

Voilà précisément ce qu'a fait mon père, dans ses *Souvenirs* : il vous dit à sa manière ce qu'il a vu et le peu qu'il sait. C'est le désir de Montaigne qu'il réalise. Ce désir est plus vaste et a plus de portée que le philosophe ne se l'était imaginé; car si les hommes sensibles et bien pensants avaient eu le courage jusqu'à ce jour de dire aux hommes tout ce qu'ils ont éprouvé pendant le cours de leur existence terrestre, bien des préjugés n'auraient pas rendu les hommes et si crédules et si malheureux !

Il me semble que du moment où l'on prend la résolution d'écrire pour les hommes, c'est rarement par le mensonge qu'on peut espérer de leur plaire et de les attacher. On parvient quelquefois à ce prestige passager par le luxe d'une pensée brillante, trompeuse ou fanatique. Mais l'homme consciencieux aspire à une gloire plus durable : il cherche à la mériter d'abord par la vérité des faits qu'il a observés, et puis par une raison et un jugement irrécusables : c'est ainsi qu'il concourt à éclairer la conscience du peuple.

Mort au monde depuis si longtemps, hélas! et pour mon père et pour ma mère; mort au monde pour les hommes surtout, je serais assez indifférent aujourd'hui d'être connu d'eux. Mais je ne puis continuer à l'être ici pensant à mon père à qui c'est un bonheur,

à qui c'est une illusion encore sur la terre d'illustrer mon nom. On est, je crois, plus heureux au monde par l'illusion que par la réalité. Donnez à mon père et la réalité et l'illusion ensemble! un immortel vous en saura gré : il priera pour vous! la prière des âmes célestes, si elle ne les sanctifie, porte bonheur aux vivants!

Après cette prière que je vous fais du séjour des bienheureux, qu'ai-je à vous dire maintenant? vous parlerai-je de vos intérêts, de vos lois, de vos sociétés? hélas! il y aurait tant à dire, que mon âme même en serait effrayée pour la patience des vivants. Aussi, j'arrête sur ce sujet le cours de mes pensées. Il n'en sera pas moins vrai qu'un immortel aura prié les hommes en faveur des écrits qui le feront revivre par les souvenirs. Il fallait tout cet amour d'un fils et d'un père pour m'engager à une action si difficile quand on veut captiver les hommes, et dont le prix d'ailleurs que je sollicite d'eux est si inconnu de l'âme des immortels.

Hommes, pensez que celui qui vous parle était vivant parmi vous autrefois; qu'il eut pour ambition d'être honoré des hommes et par le génie des talents et par le génie de l'humanité, auxquels il consacra ses jeunes années, qu'il paya de sa vie par des travaux trop soutenus, et qu'une maladie d'enfant encore plus funeste l'enleva avec toutes ses espérances. Mon père, mon père, ne craignez plus pour vos souvenirs, pour eux Gustave a prié les hommes!

Et vous, mortels, qui aimez mon père, en retour de ce bienfait, retenez bien ce que je vais vous dire; car, Gustave veillera sur vous, mais ne vous parlera plus! Pour votre bonheur, aimez votre père, quand votre père surtout est une mère aussi pous vous; aimez toujours votre mère! c'est votre vie, c'est votre premier amour, votre premier Dieu sur la terre! à la terre, soyez doux, humain, sincère, conciliant; aimez la paix; aimez-y seulement les rois pacificateurs; aimez-y les nations comme la vôtre, car les nations sont composées de vos frères aussi; ayez constamment Dieu à l'âme, ne l'en sortez pas plutôt par vos passions! ayez aussi un amour au cœur que vous aimerez à votre tour comme votre mère vous aimait; et vous serez grands, et vous serez forts sur cette terre : vous y vivrez comme des enfants de Dieu, vous y vivrez comme Dieu lui-même, car celui qui peut se dire : je veux le bien et je le fais! Celui-là vit par la pensée et ne meurt jamais par son âme; alors sublime, vous traverserez les siècles avec cette

seconde vie qui est en vous. En l'attendant sur cette terre de douleurs, où vous grandissez, où vous vous sanctifiez, vous dormirez comme le peuple que j'aime, car lui est sublime aussi par son travail et son amour de la famille, vous dormirez, même au soleil brûlant sur les dalles du Louvre, plus heureux et plus tranquille que les riches et que les rois, eux que l'ambition ne fait dormir que d'un sommeil agité sur leurs couches de duvet! Heureux le peuple qui aime Dieu! heureux l'homme qui aimera mon père!

Telle devrait être votre vie terrestre. Quant à la vie céleste des immortels, leurs âmes invisibles reposent sur la dalle blanche des nuages, heureuses et plus légères que le souffle de l'atome humain qui s'est volatilisé dans les airs : de là elles pénètrent spirituellement les âmes humaines, leurs sœurs, encore captives dans des liens terrestres que le temps détruit chaque jour au grand regret des vivants : ils ignorent que, pour vivre éternellement, il faut mourir! de là elles pénètrent les entrailles de la terre, le sein des mers, l'immensité de l'espace, où les corps célestes de Dieu sont répandus; les yeux de l'âme d'un immortel ne sont plus les yeux du corps mortel de l'homme : il n'y a point de limites pour eux, point de matière qui les arrête ou qui les éteint : c'est une lumière divine qui voit tout dans l'univers, comme vous voyez à travers le cristal le plus pur. Soyez toujours sages, soyez toujours grands, soyez toujours sublimes, car les yeux des âmes immortelles vous voient et lisent dans vos âmes. D'ailleurs elles savent vos actions, elles savent vos pensées. Croyez surtout que ce n'est pas impunément que vous nuisez dans l'ombre : l'injuste souffre même de son injustice, car sa conscience ne cesse de l'en punir.

Les hommes ont besoin de dormir pour retrouver des forces matérielles; les âmes célestes ne dorment jamais! elles veillent, elles pensent, elles prient, elles vivent, enfin elles vivent comme Dieu!

Mortels, que puis-je vous dire encore de nos félicités? tout ce qu'il y a de plus pur, de plus saint, de plus heureux sur la terre ne donnerait qu'une faible idée des félicités célestes et de la nature de votre seconde vie!

Ne redoutez plus de mourir! en vivant, vous mourez; en mourant, vous vivez. A la terre, vous cherchez dans les yeux de vos affections l'âme d'une mère, l'âme d'une amie, l'âme d'un fils, l'âme d'une jeune fille. Ah! oui, sans doute, ce bonheur des

hommes est bien grand! mais qu'est-il, comparé au bonheur du séjour céleste? Le vôtre est sans cesse agité par la crainte et le regret, tandis que le nôtre s'écoule et sans regret et sans crainte dans des félicités que rien d'ailleurs ne saurait troubler!

Adieu, mortels, laissez-moi sur mes nuages blancs rêver à mon père, rêver à ma mère! laissez-moi rêver aussi à vos douleurs, à vos félicités! Je vous plains tous, mais sans en souffrir, car je voudrais déjà vous voir vivre, vous voir plus heureux. Vous ne l'êtes pas, quoique vous en disiez : vous mourez à tout moment et vous vivrez malgré vous. Enfin, Gustave vous dit encore un dernier adieu! Quand vous voudrez le voir, cherchez-le dans les étoiles qui brillent au ciel; la plus vive et la plus étincelante sera celle qui revêtira désormais son âme, qui désormais prendra sa voix pour vous parler et toujours vous dire : aimez Dieu, aimez-vous, aimez-vous surtout entre vous pour vous rendre moins malheureux sur la terre!

III.

L'âme de mon fils en ce moment vient de frapper mon âme du souffle de son âme; j'en suis saisi; je me tais et j'écoute! elle ne se fait plus entendre! déjà, hélas! il fait jour et l'étoile et son âme ont disparu des cieux!!

Souffle divin, souffle chéri, souffle de l'âme de mon fils, toi qui, dans le calme de la nuit où j'écris, as surpris mes sens, alors qu'il me disait adieu! encore ému, tu m'ôtes un moment le pouvoir d'y penser, de l'aimer, de me plaindre et de le lui dire!

O mon Gustave! c'est la première fois depuis les longues années, depuis les siècles de douleurs de ton absence, que tu m'apparais d'une manière aussi sensible. Si c'est un rêve, je crois à sa réalité! ce bruit léger, c'était bien toi, mon Gustave, du moins c'était ton âme; elle a parlé, car il faisait nuit : les hommes, à côté de moi, dormaient; sa mère bien-aimée reposait aussi. Est-ce son âme, à elle, qui a frappé la mienne par ce bruit si léger, par ce souffle d'une seconde qui a surpris son père!

La voix de l'âme de ta mère, mon Gustave, serait encore la tienne, car elle est jeune, car elle a sa suavité, car elle a sa douceur, sa tendresse, ses caresses qui vont au cœur! mais non! je

ne me suis pas trompé, c'était toi, c'était bien toi, mon Gustave! car j'étais grave, calme et résigné comme me l'inspirait ta morale. Elle m'apprend à souffrir, elle m'apprend à mourir, elle m'apprend à croire, à avoir la pensée que tout n'est pas périssable en moi; elle me fait enfin moins redouter les approches et les angoisses de la mort : je suis moins malheureux par elle; maintenant ta morale est ma vie! elle me rend la raison plus lucide, la conscience plus pure, mes actions plus morales. Je ne veux plus m'abuser par les incertitudes humaines : je vivrai un jour avec toi, mon Gustave, et j'y crois! comme je crois au Dieu de la nature et des hommes. Ces pensées me sont douces dans mon malheur, elles m'aident à vivre!

Mais toi, mon fils tant aimé, mon ami, ma fille, mon Gustave, enfin, car les noms les plus doux ne rendront jamais, comme ton nom, toute la tendresse que j'ai pour toi! mais toi, mon fils bien-aimé, qui viens de m'instruire des secrets de l'Eternel dont les desseins sacrés peuvent être pénétrés souvent par les hommes ou plutôt par leurs âmes immortelles, rends moins vive en ce moment la clarté de ton étoile, retiens ses rayons, ils m'éclairent déjà trop; je crains malgré moi, et c'est à tort! mais je ne puis me dérober à ma crainte; je crains malgré moi que Dieu ne te dise : Eh! comment te pardonnerai-je, enfant bien aimé du ciel, comment te pardonnerai-je, comment pardonnerai-je à ton âme heureuse de s'être fait entendre de l'âme de ton père!

Mortel, je crains d'offenser Dieu! immortel, peut-on lui déplaire? je ne le crois pas, du moins je ne le redoute plus ici! puisque tu m'as parlé, mon fils, c'est que tu as pu le faire. Tu ne l'as fait sans doute que pour me faire dire aux hommes : croyez donc à l'Éternel! croyez donc au bonheur des âmes célestes! croyez donc à l'espérance des âmes humaines! croyez donc à la raison! à la conscience, à l'affection, à l'honneur! tous ces sentiments de la vie ne sont certainement pas périssables : les hommes, tout méchants qu'ils sont, viennent de la divinité qui régit l'univers, il n'y a pas plus de mort pour eux qu'il n'y en a pour elle!

Mais, mon fils, mon Gustave, ma vie, ne m'instruis plus, te dis-je encore, ne m'instruis plus des secrets de l'Éternel, ou pour les hommes, ou pour ton père! Un homme faible comme je le suis a peu de pouvoir sur les hommes; ma voix voudrait s'élever pour

eux sans doute par ta voix, par tes inspirations; mais, triste et accablé de ta perte, je ne saurais longtemps éprouver la crainte, tout imaginaire qu'elle est, que tu es, de tous les immortels, celui qui voulut donner à une créature humaine l'idéalité matérielle de son immortalité !

Parle-moi, mon fils, parle-moi par les sens, parle-moi par ton âme; mais ne te fais plus entendre! Le souffle de ton âme anéantirait le souffle de la mienne, je ne pourrais plus t'écouter; ma faiblesse humaine périrait, je n'aurais plus la force de vivre et je veux vivre pour te pleurer, pour t'aimer, pour te faire connaître! Fais seulement pour ton père ce qu'un mortel peut supporter : le bonheur de t'entendre me ferait mourir!

Quand tu quittais la terre, jeune, beau, instruit et plein d'espérances humaines, la terre était triste : l'astre, qui devait briller longtemps sur elle, disparaissait dans les douleurs. La nature se voila un jour, il fit nuit à la moitié de ce jour funeste, à la moitié de ce jour de deuil : les nuages sinistres, les nuages noirs cachèrent sa lumière accoutumée à la terre; les éclairs sillonnèrent le ciel d'un feu menaçant; le tonnerre éleva sa voix saccadée et redoutable; enfin, le tonnerre tomba plus violent qu'il ne le fut jamais, il tomba sur la ville où tu mourus, et les hommes et la ville elle-même tremblèrent!

Mais que devinrent ton père et ta mère dans ces moments lugubres et de triste réalité? Ils s'enfermèrent dans des lits étrangers, la tête recouverte, où leurs douleurs et leurs désespoirs trouvaient encore trop de jour pour supporter la lumière qui éclairait, qui éclairait, hélas ! la terre sans leur Gustave! Le lendemain de cette cruelle et éternelle nuit, le lendemain de cette nuit à jamais funeste, à jamais déplorable pour eux, la nature ne fut plus la même, la terre était encore triste, mais elle avait son ciel, ses nuages et ses étoiles radieuses; elle avait aussi son astre des jours et son astre des nuits. Il semblait que Dieu avait voulu faire connaître la veille combien la terre doit se trouver malheureuse quand une bonne âme la quitte, quand le génie la quitte, quand le bon exemple la quitte! ou plutôt qu'il voulait apprendre aux hommes que la mort même d'un de ces hommes, à l'âme ingénieuse et humaine, est un bonheur pour le ciel au jour où il le reçoit.

Eh! oui, sans doute, si l'homme était plus calme et moins

égoïste de ses amours à lui, qu'il ne voulût être heureux que pour les autres et non pour lui-même seulement, le regret qu'il éprouverait serait moins vif, quand un ami, un fils ou un père quitterait la terre.

La vie est-elle donc si désirable? la vie, mon Gustave, est pleine d'anxiétés et de tourments pendant les années fortes de l'homme; elle est pleine de terreurs pendant sa vieillesse! toi, si tu n'as pas vécu longtemps, du moins tu as vécu pur, chaste et poétique dans tes idées : la société n'a pas eu le temps de te corrompre, et tu n'as pas été le jouet malheureux de ce combat perpétuel qui se fait dans nos âmes entre le génie du bien et le génie du mal.

Aujourd'hui, mon Gustave, mon fils, mon ami, mon ange tutélaire, mon inspiration sacrée, aujourd'hui la raison et la conscience ont éclairé la conscience et la raison de ton père. Je vois avec joie, avec orgueil, avec espérance, s'élever ce soleil majestueux que je ne voulais plus voir après ta mort, tant il me faisait mal sans toi! je le vois s'élever sur la nature, sur moi, sur ta mère comme un astre bienfaisant qui soutient ma faiblesse pour la protéger dans le noble dessein que j'ai conçu. Ce n'est pas la pensée sainte d'un Dieu qu'il me rappelle seulement, mais c'est encore la pensée qui m'est si chère d'un amour qui ne peut s'éteindre dans mon cœur et qui est aussi vif que lui : le soleil est l'astre qui me fait croire à la puissance d'un Dieu, et, quand je veux me pénétrer mieux encore de cet avenir qui doit rendre les mortels heureux près de leurs affections, c'est l'astre des nuits aussi qui nourrit mes espérances; alors, ton souvenir seul, mon Gustave, assure mon immortalité ; je ne t'aimerais pas, si je n'y croyais pas!

Mon Gustave, âme de ma vie éternelle, pensée de ma pensée, avenir de mon cœur, quelque faibles que soient mes écrits, ils ont fait répandre des larmes à ta mère! quand elle pleure pour toi, elle est belle; quand elle t'aime, elle est à plaindre! Je te vois dans ses larmes, je me vois dans sa douleur; mais j'espère par mon âme, par ma raison, par ma conscience! j'espère enfin, comme ta mère! j'espère par Dieu qui me dit de souffrir : je souffre et j'attends!

Cher Gustave, parais, parais souvent sous ton étoile; par sa lumière, ton âme nous dira tout ton amour, nous dira toutes nos

espérances ! Ce soleil console ! en l'aimant, en le voyant, en le cherchant, nous en sommes moins malheureux !

Il est près de minuit, tout dort encore autour de moi ; la nature, les hommes et mon amie. Mais un air embaumé vient éveiller mes sens, je lève mes yeux aux cieux, ils sont calmes et quelques nuages les couvrent ; bientôt mon soleil consolateur y paraît ; raison, tais-toi ! et laisse-moi à ma conscience ! à mon idéalité heureuse !

C'est toi, mon fils, dont l'âme brille toujours dans cette étoile ! cher Gustave, que je t'aime en ce moment ! ton souvenir me couvre de pleurs; mais je t'aime comme je le dois, comme je le sens, comme je le veux. Cher Gustave ! toute ma pensée, tout mon cœur est à toi !

Eh quoi ! déjà les nuages cachent ton étoile chérie ; et, c'est en vain que mon âme l'appelle, et c'est en vain que sa clarté s'anime aujourd'hui plus vive sous ton âme heureuse ! hélas ! mon Gustave, les nuages ne peuvent cesser de troubler ton père : ils apprennent aux malheureux mortels qu'il faut dormir même pour souffrir ; dormir, hélas ! hélas ! pour me réveiller chaque jour sans mon Gustave ! ! ! Quand dormirai-je toujours ! ! !

Les Souvenirs.

6 mars 1844.

A l'Immortalité.

I.

Immortalité, bien jeune encore et pensant déjà que tu rendais heureux le père par le fils, je t'ai désirée et pour mon père et pour moi-même. Que de vœux ne m'as-tu pas inspirés et que de vœux d'ailleurs ne fais-tu pas naître à tous les hommes! A la terre l'âme qui les anime cherche bientôt son ciel et l'éternité : captive dans des liens périssables, elle y rêve, malgré elle, elle y rêve, avec un noble orgueil, à l'avenir qui l'honore du moins aux yeux des hommes. Par elle l'homme simple n'a plus à envier l'homme instruit, car, pour tous deux, l'âme humaine a son principe divin pour inspiration : tout ce qui est beau, tout ce qui est grave, tout ce qui est auguste féconde sa pensée et l'élève jusqu'aux cieux! La science de l'homme est incertaine, la science de l'âme est infaillible : elle vient de Dieu! Jeune, je laissais mon âme à ses inspirations, j'espérais par elle et j'aimais par elle!

Que l'amour de l'immortalité est doux, quand on le sent aussi pour une mère, pour une mère bonne et bien aimée! C'était également l'aspiration heureuse de mon heureuse jeunesse; mais, hélas! mon père et ma mère, vous n'êtes plus à la terre, et à la terre votre fils n'a pu vous donner, à lui-même aussi, cette im-

mortalité que vous méritiez tant ! Que voulez-vous ! Du haut des cieux vous sentez, mieux que moi encore, qu'à la terre c'était une illusion qui devait s'évanouir, alors même qu'elle y aurait eu sa réalité; est-ce que la gloire humaine n'est pas périssable ! Les siècles éteignent le souvenir des esprits les plus supérieurs, les siècles éteignent aussi celui des empires les plus puissants : hommes et vœux, honneurs et royautés, tout se détruit par le temps ! La durée du temps est la vie de la terre qui meurt chaque jour, chaque année, chaque siècle : l'éternité confond dans le même oubli et le passé, et le présent et l'avenir.

Mais, immortalité, si je t'ai désirée sur la terre et pour mon père et pour ma mère, plus que pour moi sans doute, autant qu'un faible mortel peut désirer avec ardeur, si je t'ai désirée sans que mon âme sût bien apprécier sa réalité et sa vérité, comme je puis les connaître aujourd'hui et les définir; je t'ai désirée surtout, et plus vivement encore, quand j'avais un enfant : je t'ai désirée avec excès, hélas ! pour mon fils ! car, je n'étais pas plus éclairé alors ! je comptais seulement sur mes désirs, j'espérais en eux, j'aimais par mon âme aussi; mais j'oubliais le temps, le temps impitoyable comme la mort, qui détruit tout sur son passage, quand avec lui, quand avec elle et des vœux immodérés vous avez encore ce poison qui tue, avant vos amours, qui tue la raison : l'inexpérience !

Le temps a déjà pour moi une éternité ! il m'a frappé par la mort et m'a fait réfléchir; je dis aujourd'hui à l'immortalité de mes jeunes années : orgueil humain ! quand l'immortalité et ses désirs ne sont pas appuyés sur des vérités éternelles. Eh ! qu'a-t-on besoin de talents pour l'immortalité ! Les talents, à les acquérir, vous tuent, comme l'inexpérience ! Jeunes, désirez la raison, la justice, la probité ; étudiez-vous à les comprendre, à les graver dans votre cœur par la méditation ; enfin ne cessez pas de vivre chaque jour par de vains efforts. Mais plutôt, fortifiez-vous de la vie morale que vous donnera votre âme ! fortifiez-vous de ses inspirations, fortifiez-vous par la pensée, elle sera le présage de vos bonnes et nobles actions.

Nouveaux à la vie, oh ! quelle erreur est la nôtre, de croire qu'on puisse vivre toujours par l'immortalité, et seulement par l'immortalité des talents ! C'est la bonté de l'âme, c'est la vive

affection qui seules rendent immortels; s'élever aux yeux des hommes, n'est pas s'élever aux yeux de Dieu : il faut à Dieu des vertus acquises avec raison, acquises avec justice.

Où est donc aujourd'hui l'immortalité de mes jeunes années, de mes années paternelles, de mes années dorées de toutes les idéalités d'un brillant avenir? Appuyée sur des félicités humaines, elle s'est envolée avec le temps et mes années et mon bonheur! mais, mon immortalité eût existé, qu'elle serait déjà passée!

Aujourd'hui l'immortalité que je désire ne passera pas, car c'est l'immortalité que Dieu nous donne en naissant, que nous sentons pendant la vie et que nous retrouvons à la mort : le temps n'a pas d'empire sur l'immortalité de l'âme! L'affection en fait naître la pensée au cœur de l'homme dès qu'il aime, pour ne jamais s'éteindre, car l'affection de la famille ne s'éteint pas!

Dites-moi, vous père et vous mère qui avez aimé, cesserez-vous jamais d'aimer vos enfants? non, sans doute! Eh bien! Dieu nous aime ainsi! son affection nous suit à la terre, et elle nous attend aux cieux.

Homme, n'interpose pas ici ta faiblesse et tes malheurs pour chercher à Dieu des torts qu'il n'a pas : à la vie c'est toi, imperceptible créature, c'est toi qui es l'artisan de tes maux : souffre sans te plaindre ou plutôt sans accuser, et je compâtirai à ta douleur.

Je n'ai plus Gustave!! voilà ma destinée!!! destinée qui pèse sur mon âme et mon cœur, comme la mort sait haïr : je n'ose plus penser, je n'ose plus aimer; elle me poursuit, elle me torture pour me faire mourir chaque moment de tous ces souvenirs douloureux qui n'ont pas assez de puissance pour m'anéantir. La mort impitoyable est ici d'accord avec le temps, il lui prête son appui, car la mort frappe, mais ne tue pas toujours, elle est plus cruelle, elle attend que vous ayez souffert! Mais, patience, mon âme, vous avez et vous désirez la véritable immortalité, je saurai souffrir!

Où êtes-vous, mon immortalité? Vous êtes dans mon cœur, dans mon âme, dans mon Dieu, le Dieu de l'univers! vous êtes dans son âme éternelle qui anime et qui aime les âmes humaines comme les âmes célestes. Nous ne mourrons pas! nous avons toujours vécu, et nous vivrons toujours par elle!

A vous entendre, homme qui croyez raisonner, vous voudriez que l'âme de Dieu n'eût pas existé et qu'elle n'existât pas toujours, parce que, dites-vous, le temps nous enlève cette enveloppe périssable dont je vous dis, moi, que Dieu a fait vivre son âme à la terre! Je ne veux pas de votre raison impie! Que dis-je raison? la raison est Dieu! et là vôtre ici, la vôtre n'est que l'écho du mensonge qui naît des jugements humains.

Vous qui doutez encore de la divinité et de l'éternité de nos âmes, concevez mon immortalité, ou ne m'écoutez pas : vous me feriez mal par des regards mêmes qui me diraient que vous n'y croyez pas. Mon immortalité, à moi, est celle qui me fait croire que je retrouverai mon père, ma mère et mes amis, l'immortalité que j'aime enfin, car c'est l'immortalité aussi qui me fera revoir mon fils!

Gustave, descends par ta pensée en l'âme des hommes et dis-leur par tes célestes inspirations que tu vécus toujours par Dieu à la terre, aux cieux, à l'univers et que tu y vivras toujours; dis-leur aussi que Dieu est si grand qu'il donna la même vie à tous les hommes, car notre vie spirituelle est toute la sienne!

Il faut s'élever à la hauteur d'un Dieu, et non de ses enfants, pour bien comprendre leur existence humaine dont le principe divin domine et les temps et tous les doutes. Eh! sans cette conviction née de ma religion, d'une religion pleine d'amour, de raison et de conscience enfin, que deviendrons-nous? La vie serait un fardeau, un supplice de tous les jours, une flétrissure même à la bonté de Dieu qui ne nous aurait créés seulement que pour souffrir! Non, cela n'est pas possible, nous ne pouvons flétrir Dieu par nos pensées! Celui qui dit en face des hommes : je nie la divinité! celui-là est un imposteur qui se ment à lui-même, celui-là désire sans doute mon immortalité, celui-là en secret, croyez-le bien, celui-là l'appelle à son secours : il a peur!

Ah! homme pusillanime! tu fais l'esprit fort en face des hommes! attends du moins que le malheur, que les chagrins, que les épreuves de la vie t'aient instruit et nous verrons alors; nous verrons si tu seras toujours aussi fier dans tes regards, tes pensées et tes paroles.

Ton père et ta mère ne sont plus, tu espères déjà! ton frère, ta sœur, ton amie ne sont plus, tu espères et tu crains déjà! tu es

bon, tu es pauvre et tu es probe; mais, à côté de ta justice, l'injustice triomphe, ici tu espères, tu crains et tu veux déjà même que la Divinité punisse! Ta femme, qui te fait vivre par son amour, ta femme vit elle-même par ton amour et ton travail; mais tu te meurs, toi, et tu pries, et tu pries déjà! hélas! ton fils, astre le plus brillant de la terre, hélas! ta fille, étoile qui pour ton cœur est un soleil, ta fille meurt aussi, elle; elle meurt avant toi et peut-être par ta faute, tu pries, tu pries encore Dieu ici, te dis-je! car ce sont toutes tes affections, toute ta vie qui se sont éteintes en eux, et que tu veux désormais retrouver par Dieu! Va, fais entendre à présent, si tu l'oses, fais entendre tes doutes impies aux hommes et à la terre! ta force, ton esprit, ta jeunesse, ton ardeur, ton imagination sont anéantis par la vie, par les tortures d'une vie réelle et non plus imaginaire comme tu la rêvais à vingt ans. Voyons-la naître de nos malheurs ou de la vieillesse, cette vie si redoutable, ou plutôt préparons-nous à la souffrir et nous reconnaîtrons bientôt la seule immortalité qui doit nous consoler dans la vie. Pour moi, hélas! je la connais depuis longtemps par mes chagrins, mais elle me console et je l'invoque ici pour ajouter un souvenir à mes souvenirs qui ne sont réellement que le développement imprévu de mon immortalité et de celle que je prêche aux hommes et à laquelle je voudrais qu'ils crussent : elle leur ferait aimer la vie par elle seule, car de la vie terrestre rien d'éternel ne nous reste qu'elle!

Immortalité, pénètre de ta vérité céleste tous les hommes et ne les abandonne jamais, je croirai, malgré ma faiblesse, leur avoir dit ce qui fait supporter les fatalités de la vie : seulement l'espérance, qui est éternelle comme Dieu, l'espérance d'un avenir inévitable que je rêve, que je désire, que je donne, que je veux pour mon fils, pour mon Gustave, mon bien-aimé Gustave! la seule immortalité qu'on puisse invoquer, qu'on puisse aimer quand on n'a plus d'enfant!

Immortalité aux hommes, immortalité à mon Gustave et la vie me sera désirable encore et malgré mes maux et malgré ma douleur!!

II.

Ici j'allais continuer l'expression des vœux de mon âme, mais alors une femme aimée m'arrête et me dit : tout a un terme, mon ami, crains d'affaiblir ton immortalité, ajoute seulement : homme sans affection, quand tu aimeras, tu apprendras qu'on ne saurait flétrir, ni la raison, ni Dieu par des paroles : tu trouveras toujours une amie auprès de toi qui te dira, elle, et par bonté et par amour, qui te dira la vérité ; tu sauras aussi par elle où devront s'arrêter tes discours.

Eh ! oui sans doute, mon amie, je devrais t'écouter, ou plutôt je devrais finir, car j'ai tout dit ; mais je l'ai mal dit, et ce cœur, qui t'aime ; pour aimer, pour se rappeler, pour regretter encore ; hélas ! ce cœur a toujours du feu, de la flamme qui ranime par la pensée des cendres éteintes pour mieux dire aux hommes la beauté de l'âme qu'elles ont eue, pour mieux leur dire, en retour du souvenir qu'ils lui donnent, l'abîme qu'ils doivent éviter quand, dans leurs jugements, ils n'écoutent que la raison humaine qu'ils se sont faite avec leurs passions au mépris de la raison divine que Dieu leur a donnée.

En dépit de ma faiblesse et de mes retours d'observation, je trouve toujours à ajouter des sensations nouvelles aux sensations que me fait éprouver mon organisation sensible, qui n'a rien appris, mais qui pense par Dieu, en face des hommes et de la nature.

Toi qui m'aimes, Émilie, mère de Gustave et ma fille à la terre, laisse-moi dans ma douleur, laisse-moi pénétrer mieux encore mon âme, que j'en puise l'espérance, l'amour et l'éternité, qui me donneront un jour le courage de quitter la terre, qui me ramèneront un jour et pour toi et pour mon fils. J'ai besoin d'exprimer cet avenir ; j'ai besoin de le dire, de toujours le redire ; d'ailleurs je ne crains pas de déplaire ici autant que tu pourrais le craindre : qui n'eut pas un ami? qui n'a pas pleuré? Je serai écouté par le cœur ! et peut-être du cœur j'irai à la pensée, à la pensée bienveillante de l'homme qui me sera sans doute favorable, si je sais éveiller en lui un souvenir, un regret, un repentir. Pour lui je fe-

rais un univers, un Dieu, une nature bienfaisante qui le fassent réfléchir enfin à sa nature, à son Dieu, à son univers!

Eh quoi! homme insoucieux de ton avenir, tu n'abandonneras donc jamais ton indifférence par les prodiges qui frappent chaque jour tes yeux! je me répète ici, je le sais; mais toi-même ne persistes-tu pas dans ton indifférence et tes doutes! Qui de nous deux a raison? quand tu cherches à t'anéantir et que moi je veux au contraire te faire vivre à jamais par ton âme et tes amours, par Dieu enfin!

Pour vivre, dis-tu, tu consens à vivre des fruits de la nature, et c'est le hasard qui les donne chaque printemps : ici la reconnaissance n'est rien pour toi! pour aimer, dis-tu encore, tes yeux ont choisi, parmi les femmes, celle qui t'a plu, et c'est le hasard qui a fait ta femme : ici la reconnaissance n'est aussi rien pour toi! Pour passer ta jeunesse, dis-tu toujours, dans ces illusions que la jeunesse te donne, car, c'est surtout par elles que tu veux user ta vie, il te faut de la vie des hommes tout ce que le génie leur a fait faire; les sciences et les arts ont répandu autour de toi le luxe du génie des civilisations passées, et le hasard, me diras-tu enfin, le hasard a développé les facultés des hommes et a produit les diverses civilisations de la terre : ici donc ta reconnaissance sera encore muette! Je le sens à présent, la reconnaissance t'empêcherait de vivre! et cependant ta vie matérielle, tu la renouvelles tous les jours par Dieu; tous les jours le sommeil ranime en toi des forces nouvelles pour la nouvelle vie du lendemain qui te fera vivre, qui te fera aimer! et jamais, jamais la reconnaissance, au si doux printemps de tes jeunes années, ne fera parler à ton âme un tout autre langage que celui des désirs de tes sens! mais, va, je ne veux pas te renouveler encore le tableau de tes misères, j'ai pitié de toi! d'ailleurs s'il ne t'a pas déjà touché, s'il ne t'a pas fait horreur de ton indifférence, le tableau de tes félicités ici ne devait pas t'exciter davantage à la reconnaissance.

Pour moi, quand je fais naître par la pensée le souvenir de cette existence heureuse du printemps de ma vie, et que je me vois souffrir toujours du souvenir malheureux de son automne où nous nous sommes vu enlever nos plus chères affections, toute méditation, malgré moi, me ramène à Dieu, et je le prie alors pour les

bienfaits de la vie, et je le prie alors pour ses calamités, inévitables, puisque nous devons mourir !

Le spectacle de la nature est d'ailleurs pour moi encore une source féconde d'admirations enthousiastes qui me font vivre et qui ne sauraient s'épuiser. Quoi ! je n'admirerais pas toujours ces nuages, que le soleil a formés des aspirations humides de la terre, leur cours régulier de la terre aux cieux et des cieux à la terre qui s'arrête juste à temps pour la rendre féconde et ne pas la noyer dans les eaux. Quoi ! les mers, plus vastes que ma pensée les pourrait concevoir, sont renfermées dans des limites qui ne se brisent jamais, et je n'admirerais pas qu'elles nous préservent d'un déluge. Quoi ! ces mondes, répandus dans l'espace, ne s'accumulent pas les uns sur les autres, et je ne les admirerais pas avec ce soleil aussi, qui les pourrait embraser et qui ne leur donne qu'assez de sa chaleur pour les faire vivre ! Mais ici, homme indifférent, tu m'apportes ta science problématique et tu me montres par elle la nécessité de la marche régulière de tous ces corps célestes que Dieu a placés dans l'immensité de l'univers. Et oui, sans doute, je le sais un peu comme toi : il y a ordre, harmonie, force relative et inévitable parmi les divers corps qui composent cet univers; mais la première impression, que je viens de décrire, est toujours la dernière, et tout savant et tout Newton que tu puisses être, tu ne peux t'y dérober toi-même en ce moment.

Si la science de l'homme a pu pénétrer tes esprits, insoucieux avec qui je cause à présent, c'est d'elle que tu devrais partir pour cesser de l'être : du moins, quand tu n'as plus de crainte à l'aspect de la nature, que les lumières de la science, qui te la font un peu connaître, te servent aussi pour t'enlever les doutes qui, jusqu'à ce jour, t'ont empêché de la sentir et d'espérer par elle comme je le fais maintenant. Mais rappelle-toi ta vie et les diverses phases de la vie que je viens de décrire, ton cœur et ton âme, plus forts que ta raison, t'amèneront d'eux-mêmes à la pensée de l'immortalité de l'âme et du cœur qui se révèle d'ailleurs dans tous les temps de la vie à nos yeux et à nos sens par ce soleil, sceau de l'éternité, que l'âme divine donna elle-même à l'univers qu'elle conçut et qu'elle régit !

III.

Après avoir invoqué le ciel, les nuages, le soleil, les étoiles, les eaux, la terre, les mers, le cœur, l'âme et les affections de famille, qu'ajouterai-je à mon immortalité, homme pour qui je trace ces dernières expressions de ma pensée? qu'ajouterai-je à mon immortalité pour te convier à plus de raison, à plus d'amour, à plus d'espérance, pour éveiller aussi, au doux nom de Gustave, pour éveiller en ta mémoire le souvenir de ton Gustave à toi? As-tu un père encore? est-il ton ami, ton instituteur, l'aimes-tu? Tu seras bon, tu seras grand comme lui si tu l'imites; et, si tu l'as bien aimé, tu diras un jour : Quand je le contemplais en silence et sans le lui dire, mon cœur était heureux : il vivait de l'amour de mon père! O sainte affection, ô sainte vie de mon âme, que je vous ai aimée et que de regrets amers, et que de souvenirs attachants encore ne me donnez-vous pas!

Quant à ta mère, écoute! Rien au monde n'est plus doux à l'âme que l'âme affectueuse d'une mère pour son fils; rêve à ta mère, aime-la encore quoiqu'elle ne soit plus; tu lui dois de la reconnaissance, elle prie pour toi! Jusqu'ici tu as bien négligé les inspirations de ton âme par tes oublis et tes doutes inconcevables; cependant, au doux nom de mère, il me semble que tu m'écoutes; je te crois déjà moins incrédule par les souvenirs que ce nom évoque en ce moment de ton âme endormie par les félicités du monde où tu vis.

Hélas! mes *Souvenirs*, à moi, ne sont pas comme ces fleurs que chaque jour une main heureuse offre à une femme aimée : je ne saurais nourrir ici des affections passagères comme la beauté trop souvent les fait naître; je cherche seulement à faire le tableau d'une immortalité dont les couleurs, préparées par l'espérance, te fassent sentir l'immortalité qui te consolerait, même alors que tu perdrais ton amie. Ne prodigue pas cette pensée divine, cette céleste immortalité pour qui ne sait aimer qu'un jour : il faut aimer, quand on veut aimer, il faut aimer toute la vie! sinon, amour terrestre et sans dignité et sans avenir; les sens conçoivent cet amour, mais l'âme un jour le rejette : il lui faut, à elle, il lui faut l'éternité, l'éternité des affections à la terre comme aux cieux!

Si tu veux connaître l'affection la plus grande à la terre et qui de toute éternité fera battre ton cœur, sentir ton âme, pleurer tes yeux, regarder la nature avec reconnaissance, cette nature que le génie aime, que le génie rêve, que le génie reproduit dans ses œuvres à lui, aime ton fils! Mais appelons, homme trop heureux maintenant, mais appelons ce fils ta fille; car, vois-tu, par son innocence, sa candeur, sa beauté, il ressemble à ton amie; sa beauté, sa candeur et son innocence lui donnent les mêmes traits : ce sont ceux d'une jeune fille jusqu'à quinze ans, et, comme tu donnes toi-même le doux nom de mère à tout ce que tu aimes, tu donneras aussi le doux nom de ma fille à un être qui n'a pas d'égal à tes yeux dans la nature; Dieu l'a voulu ainsi : rien de plus beau pour un père et une mère que leur enfant!

Qu'il soit ton élève, ton enfant! il aura ton cœur, ton âme, ton expression, ton génie. On dit le génie rare, c'est vrai! Cependant chaque homme, si l'on savait le faire éclore, chaque homme a le sien. La nature sans doute a ses diversités, mais elle a aussi dans les facultés qu'elle prodigue à tous les hommes des vertus et des analogies frappantes qui donnent le même droit et le même espoir au génie; c'est ici la justice divine, le principe d'une justice sans préférence : chacun de nous doit se connaître et grandir par le génie que Dieu a renfermé dans son âme.

Si ton enfant est ton élève et que tu sois bon, il sera bon; si tu as développé tes facultés, tu les lui transmettras, et il aura du génie; si tu as été affectueux, tendre, reconnaissant, tu trouveras dans le cœur de ton enfant la même reconnaissance, la même tendresse et la même affection. Ah! tu es bien heureux d'avoir un enfant! trop heureux, puisque tu ne désires pas Dieu, la nature, l'éternité. Ton bonheur te rend ingrat, il t'absorbe, il t'empêche de bien l'aimer cet enfant, tes amours, quand tu doutes encore de l'immortalité et pour lui et pour toi-même; mais, me dis-tu, dans l'excès de ton amour, tu le défendrais de ton sang contre celui qui voudrait te l'enlever! Comment donc restes-tu de glace à la reconnaissance pour Dieu qui te l'a donné? Ingrat! tu es trop heureux, te dis-je; il faut enfin que je te ravisse ton bonheur par les réalités de la vie.

Eh bien! cet enfant, ton bonheur à la terre! cet enfant qui te fait oublier ton père, qui te fait oublier Dieu : eh bien! cet enfant,

cet enfant n'est plus! Ah! te voilà donc, homme sans mémoire du cœur, homme sans reconnaissance, te voilà donc tout entier à la vérité de la vie, à ses réalités amères! amères! disons plutôt à ta mort vivante! Ici enfin tu m'écoutes : maintenant j'ai l'espoir que mon immortalité sera mieux comprise de ton rebelle esprit.

Ton enfant avait du génie, il était beau, il était grand, il t'aimait; il devait être le soutien de ta vieillesse. Je t'ai suivi dans tous les épanchements de ton amour pour lui. Ses yeux ne seront plus le miroir de tes yeux, sa bouche ne te peindra plus le sourire céleste de la bouche de sa mère; des baisers paternels, la douceur ne sera plus goûtée par toi : tu n'en donneras plus, tu n'en recevras plus; sa main dans la tienne ne te fera plus sentir son âme si belle; c'était son génie! ses blonds cheveux, tu ne les couvriras plus d'amour de tes regards avides à les contempler flottants, tu ne les prendras plus avec tes lèvres heureuses, heureux toi-même de tenir à un lien si cher et dont l'union, alors renouvelée à plaisir, était aussi légère, aussi douce que ton amour était grand, que ton émotion était vive. Ah! vois-tu, homme du monde, tu étais trop heureux! il fallait penser à Dieu!!

Hélas! depuis longtemps la terre t'apprend à penser! La terre renferme la beauté, le génie, les restes humains de ton enfant; la terre renferme et détruit à tout moment ce qui devait honorer la terre; elle renferme enfin toutes les félicités! Si tu ouvrais la terre, que verrais-tu? un corps défiguré et méconnaissable, un corps qui n'est plus le corps que l'âme anime; ses blonds cheveux, voilà ce qui reste, voilà ce qui survit le plus à la mort! Cette partie de lui-même la plus légère sera celle qui se jouera des ravages du temps et des siècles : détachés même de la vie, ses cheveux ne changeront plus de couleur.

Homme malheureux, car je te plains maintenant, ton malheur ne saurait s'accroître; pleure! tes larmes, malgré toi, tes larmes renferment ton immortalité, elles te la demandent. Eh! sans ton immortalité, ta douleur et tes regrets seraient de la faiblesse! Les larmes honorent, elles rendent meilleurs, plus sensibles, plus croyants : par elles nous ne sommes plus humains que pour nous-mêmes seulement; la compassion est accessible à nos âmes; par les vertus que nos larmes nous inspirent, nos larmes plaisent à

Dieu, elles nous rapprochent de sa divinité et par nos pensées et par nos actions !

Toi que je plains, si Dieu t'a laissé à la terre des blonds cheveux de ton enfant, donne à Dieu du moins des larmes qui t'honorent dans tes regrets et ta douleur. Pleure, pleure, homme malheureux ; hélas ! repose, si tu le peux, repose tes yeux attristés sur ses blonds cheveux qui te restent, encore ton fils ! Tes lèvres ne donneront plus désormais que des baisers de mort, que des baisers paternels que tu ne renouvelleras qu'avec des souvenirs déchirants ; mais courage, Dieu te pardonnera un jour ton ingratitude et l'oubli de ton immortalité, qui sera, car Dieu te rendra ton Gustave ! tu ne pleureras pas toujours !!

IV.

Le Père des hommes et de la nature voit nos larmes, comme il a vu les larmes des générations passées, comme il verra les larmes des générations à venir. Quand l'âme humaine s'est épurée à la terre, prête à ne plus souffrir, Dieu ouvre les cieux pour elle ; déjà même il la rend sensible à la douleur des mortels pour les plaindre, les aimer, les espérer et prier pour eux.

Que les cieux doivent être beaux à l'âme qui monte aux cieux, quand à la terre les cieux pour elle étaient si beaux ! à moi faible mortel il me semble qu'à peine cette âme cesse de souffrir des flétrissures de la chair dont le temps ou la mort la dépouille, elle s'élève vers Dieu pour vivre de sa vie spirituelle : je la vois déjà dans les airs regarder de sa hauteur céleste avec regret et lentement les grandes douleurs de la terre qu'elle abandonne ; déjà au-dessus des nuages, je la suis par la pensée pénétrant l'immensité de l'univers ; bientôt près du seuil majesteux de l'empire de Dieu, près du soleil et des étoiles qu'elle ne touche pas encore, mais dont elle se sert pour se guider ; jusque là les airs pensaient l'aider dans sa marche, quand de son souffle divin, quand de ses ailes, dorées des couleurs de l'espérance, elle s'en dégage, bientôt même il n'y en a plus pour elle et déjà elle paraît respirer mieux. Les airs nécessaires aux humains pour vivre, sont inutiles aux âmes célestes qui vivent d'éternité !

Mais après avoir dépassé le soleil et ses étoiles qui sont à la terre si ravissantes, des étoiles et un soleil plus ravissants encore apparaissent à mon âme, heureuse d'abord de toutes ces merveilles. Oh! l'espace que mon âme vient de parcourir est immense à des yeux humains, mais les yeux de mon âme, dégagée de ses liens terrestres, le concevaient déjà par la pensée.

Le nouveau soleil, c'est Dieu, les nouvelles étoiles ce sont ses enfants, les enfants de la terre qui depuis longtemps l'ont quittée, qui à la terre pensaient à Dieu, à ce soleil tout puissant créateur des mondes répandus dans son univers, qui à la terre rêvaient à Dieu et le sentaient déjà par l'âme et sa pensée.

Enfin, ce Dieu de la nature et des hommes se révèle à mon âme céleste, quel bonheur est le sien! C'est le bonheur du jeune enfant à qui la raison naissante lui rend sensible, pour la première fois, tout l'amour de sa mère, toute la douceur de ses regards, toute la tendresse de ses caresses. Mais de quelle surprise, mais de quelle admiration alors l'âme céleste ne se sent-elle pas saisie! Une âme humaine en doit conserver le souvenir! là, le Dieu de l'univers n'est plus le Dieu des hommes; c'est la sagesse, c'est la raison, c'est la conscience, c'est l'affection, c'est le génie, c'est la bonté, c'est la justice, c'est l'humanité, ce sont enfin des vertus plus divines encore qui sont Dieu! ici l'âme céleste rougit de la faible idée, de l'idée impie qu'elle avait reçue et qu'elle se faisait à la terre de la Divinité. Auprès de ce foyer d'une lumière qui se répand éclatante pour ne jamais s'éteindre; auprès des âmes heureuses des générations passées, Dieu apprend à mon âme qu'elle est son enfant aussi qui vivra de sa vie spirituelle, qui vivra éternelle comme lui, qui vivra pour ne plus se détacher de sa lumière, lien qui trop souvent se brise à la terre au mépris des bonnes pensées que Dieu donna aux hommes pour combattre les mauvaises passions.

Dieu voyant dans mon âme celeste une âme humaine qui s'est purifiée à la terre, il la flatte, il la caresse, il la félicite, et, pour lui donner d'abord le prix de ses vertus, il appelle à lui, il appelle à elle les âmes de son père, de sa mère et de son fils! Le bonheur de mon âme ici est si grand et par affection pour Dieu et par affection pour ses amis, qu'elle leur donne à tous des baisers de cœur, des baisers d'âme, des baisers spirituels, expression de son amour

qu'elle confond bientôt entre Dieu et ses enfants pour oublier dans sa félicité jusqu'à la reconnaissance ; mais son admiration est toujours si grande et toujours si aimante qu'elle n'en a pas besoin : Dieu ne demande au ciel que l'affection de ses enfants !

Ce tableau qu'un faible mortel se fait du séjour céleste, ce tableau qu'il n'avait pas bien conçu avant d'avoir perdu lui-même son fils ; enfin, ce tableau, il le conçoit mieux à présent. Mais sa vérité ne sera plus la même quand nous saurons les cieux. Oui sans doute, pensons encore, quoique l'imagination humaine soit inépuisable, pensons encore que ce séjour des cieux sera plus beau que celui tracé ici par mon âme, surtout qu'il sera plus heureux pour nous, plus heureux que nous ne pourrions jamais nous l'imaginer. Mérité par nos regrets, par nos douleurs, par nos repentirs, ce bonheur nous attend ; ayons à la terre une sainte vie !

Pour un esprit qui réfléchit, tout est prodigieux dans la nature ; à tout on devrait s'écrier : miracle ! après ce qu'il a créé, à Dieu rien n'est impossible ; à nos yeux, à nos sens, sa puissance est comme l'univers, sa puissance est sans limites. Quand un Homère, quand un Virgile reparaîtraient à la terre, leurs génies ne sauraient s'élever assez haut pour nous donner jamais la mesure de cette puissance. Trop heureux qu'ils comprissent qu'au degré de notre civilisation, il ne faut plus chercher à captiver par les peintures des passions avilissantes dont l'âme souffre ni par des récits pompeux de la vaine gloire des hommes. Ils s'efforceraient sans doute à rendre leurs chants sublimes en les pénétrant des bienfaits de la paix qui la font aimer, la paix est encore Dieu ! C'est pendant son règne heureux que l'intelligence humaine grandit et qu'elle devient généreuse. De la paix naît la poésie des affections, les affections naissent de l'âme et l'âme de Dieu : la poésie des affections, la poésie du cœur ont un principe divin qui, par la pensée et par l'expression, touche le cœur, le cœur qui aime, elle le console, toute autre poésie ne saurait l'égaler !

Toi, homme malheureux pour qui je trace ces vérités avec mon âme, pleure, te dis-je encore, pleure ; mais courage, courage ! tu connaîtras un jour la grandeur de Dieu, tu connaîtras aussi la grandeur de sa bonté et de sa justice, car, je le répète encore, il te rendra ton père, ta mère et tes amis, il te rendra surtout ton bien-aimé Gustave ! et alors, n'en doute pas, homme malheureux, et

alors si tu m'écoutes, tu retrouveras ici ta reconnaissance pour t'écrier avec ton âme : ô sainte immortalité, sainte immortalité, que j'ai raison de te désirer à la terre, quand, aux cieux, et près de Dieu et près de mon fils, quand aux cieux je te retrouverai plus digne encore d'être désirée !!

Les Souvenirs.

14 janvier 1844.

Les deux Orateurs.

De ces deux orateurs, je suis celui de la paix ; vous qui m'écoutez, je vous dis d'abord que les âmes humaines comprennent mieux les âmes célestes, quand le firmament est couvert d'étoiles. Depuis longtemps le jour n'a pas permis à la mienne d'y reparaître, il cache encore l'étoile de mon fils ! Mais je l'attends ; mais elle viendra ; mais c'est ma douce espérance de chaque nuit ! Heureux encore dans ses afflictions, heureux encore celui qui peut conserver une espérance !

Quand l'étoile que j'aime sera au ciel, quand sa vive lumière réfléchira l'âme de mon fils sur ses nuages, que vous connaîtrez plus tard, sur ses nuages blancs où elle se repose quelquefois ; quand par sa clarté elle me dira : je suis là ! je te vois ! et je t'aime ! Bientôt je vivrai, j'aimerai et j'espérerai ! bientôt aussi je la prierai de parler à mon âme et j'écrirai : alors mon Gustave, alors, mon fils bien aimé, alors mon Gustave encore parlera aux hommes !

Attendez, mes chers auditeurs, attendez comme moi son retour, je n'en serai que mieux inspiré et plus digne d'être écouté de vous.

Mais, pendant ce peu de jours qui s'écoulent, daignez entendre aussi, daignez entendre mes souvenirs, que je vais mettre en action pour mieux en faire sentir et l'esprit et le but.

Dans un de ces souvenirs, j'ai dit : je proposerais, si j'étais ministre, d'élever et de consacrer à la religion de la conscience un monument où règnerait, parmi les productions des sciences et des arts, la pensée, seule, d'un Dieu créateur de l'univers : cette pensée élèverait nos âmes jusqu'aux cieux par le souvenir, par l'affection et par l'espérance, pour nous faire rêver à notre immortalité ; j'ai dit encore que je proposerais d'élever un autre monument où des œuvres consciencieuses et poétiques instruiraient le peuple de la nouvelle et de l'ancienne génération : c'est une église primitive, antérieure à toutes les églises des religions humaines, et c'est un théâtre du peuple, étranger à tous les prestiges d'une éloquence trompeuse, qui manquent aux nations. Mais quant à cette église primitive qu'on devrait se hâter de donner à la religion de la conscience, j'aurai longtemps encore des vœux à exprimer ; quant au théâtre du peuple, j'en ferai sentir plus tard la nécessité.

Pressé par une civilisation qui tend à devenir généreuse et pacifique, pressé par une civilisation qui veut être amie du progrès, à défaut de ce théâtre, je prends la chambre des députés; là, je vais supposer deux orateurs qui combattront tour à tour, en pleine tribune et en face du peuple, qui combattront et pour la paix et pour la guerre. Chacun d'eux exprimera sa conviction, alors le peuple et les mandataires du peuple jugeront quel orateur aura compris sa mission et remporté la palme de la raison et de l'humanité.

Auparavant je vais faire connaître les considérations sociales qui feront mieux apprécier encore les bienfaits de la paix, pendant laquelle j'exprime mes doctrines par mes *Souvenirs*.

Si j'en croyais les jugements des mauvais riches, à qui j'ai exposé ces doctrines, ils me feraient dire ici : « Le peuple n'aime que les plaisirs, vos doctrines sont trop hardies : elles attaquent des préjugés vieux de dix-huit siècles; d'ailleurs, elles sont trop graves; d'ailleurs, elles ne sont pas nourries de ces actions palpitantes comme le peuple les aime ; il restera froid à vos discours politiques, il sera plus froid encore pour vos méditations religieuses : la morale du peuple n'est pas la vôtre ; enfin, le peuple n'a pas de conscience ! » Et ce sont des hommes invoquant souvent le Dieu des hommes, qui osent faire entendre de telles pa-

roles! Tu le sens, ô ma patrie, la morale pour ces êtres avilis n'a rien à faire en ce monde et pour les peuples et pour les rois!...

Eh bien! moi, enfant de 89 et peuple comme les peuples et comme les rois, moi je dis que, par leurs opinions sans humanité, les mauvais riches méconnaissent la conscience du peuple! et je dis plus encore, ils la calomnient!

Si les mauvais riches étaient conçus, on laisserait le peuple dans sa misère ou dans son ignorance, se corrompre par les vices, surtout le peuple chargé de famille et trop souvent sans travail; ce peuple que j'aime et que je cherche à faire aimer, à faire éclairer, à faire secourir. Mieux que les riches, je sais converser avec le peuple, je lui parle souvent et je lui rends ici justice!

Partager et propager les opinions des mauvais riches, ce serait vouloir anéantir l'intelligence de l'homme, ce serait rendre les nations indifférentes elles-mêmes aux progrès de l'esprit humain et à l'amélioration des civilisations. Avec une âme égoïste, on a des préjugés injustes; avec une âme égoïste, on craint les hommes, on craint aussi les croyances impitoyables du Dieu des hommes; avec cette âme, enfin, la conscience et l'humanité sont de vains mots ou des vertus mortes depuis longtemps sur la terre.

Ce jugement sans pitié qui prétend que le peuple n'a pas de conscience, eh bien! ce jugement, je le déteste! je ne saurais penser que les peuples et les rois puissent jamais le comprendre, s'ils descendent par la réflexion et le repentir au fond de leur conscience où la première vertu, l'humanité, reste, comme devant être un jour la gloire de l'homme aux yeux de l'Éternel. Sans humanité, il n'y a pas de félicités célestes à attendre d'abord, il faudra plus tard les mériter, si, à la terre, vous laissez éternellement les mauvaises passions corrompre vos âmes : c'est parce que je suis bien pénétré de cette croyance religieuse que je cherche à en bien pénétrer les hommes.

Les sentiments deviennent affectueux et secourables, quand on pense aux souffrances des malheureux : je leur parle dans mes écrits par mon âme avec leur âme. D'ailleurs j'apprends à tous les hommes les causes qui tourmentent la société humaine. C'est le but moral, avant tout, que je cherche et que je fais sentir en toutes choses; ce sont les vertus sociales que j'enseigne à bien asseoir sur des bases indestructibles, sur celles de la conscience et de

l'humanité; rendons-les nécessaires spirituellement par la pensée, bientôt les actions auront leurs moralités comme les discours. Enfin, que Dieu ne cesse d'être et notre religion et notre espérance.

Jusqu'ici nous avons peu fait pour parvenir aux perfections morales qui seules préparent à la paix et qui, seules, la font aimer. Par la paix, vous conduisez le peuple à l'amour de la famille; par la paix, vous lui faites respecter les droits des autres nations qui, elles aussi, ont les affections de la famille; c'est par la paix enfin que toutes les nations ne formeront un jour qu'une même famille!

Mais, avec la guerre, entendez-le bien, mes chers auditeurs, mais avec la guerre vous conduisez seulement les hommes à l'amour de l'or par les révolutions, par l'anarchie, par la haine des peuples et des rois qui les gouvernent.

Dans l'état de misère où nos vieilles civilisations depuis des siècles laissent beaucoup d'hommes, ne nous occupons pas seulement de leurs mœurs, mais encore cherchons les moyens qui doivent adoucir ce déplorable état. Pour les trouver, écoutons désormais les enseignements de la conscience, écoutons surtout ses inspirations, elles apprennent à être humain, à être juste envers les hommes, envers les nations, envers tout ce qui respire; mais plutôt conservons-les toutes à la terre, pour les dire par l'âme à ceux qui ont de l'âme. Je le répète, c'est à la misère du peuple qu'il faut réfléchir d'abord, ensuite nous nous occuperons de ses mœurs.

Pour soulager le peuple dans sa misère, la liberté doit être respectée de tous les hommes. Les gouvernements doivent aussi la respecter dans chaque individu. Si donc nos civilisations enfantent nécessairement la misère, pour l'amoindrir, il faut laisser à l'industrie toute sa liberté d'action avec le peuple travailleur dont elle se sert.

Quand des calamités publiques naissent de nos mauvaises passions, c'est alors aux rois, c'est alors aux ministres à faire des économies sur les dépenses de l'état qui leur permettent d'élever des ateliers de travail public, à défaut de ceux que l'industrie elle-même ne pourra plus alimenter. C'est aux ministres, c'est aux rois enfin qu'il appartient de donner des secours aux malheureux par le travail seulement, et rarement par l'aumône qui détruit la force morale du peuple. Mais ils doivent le faire sans concurrence, c'est-

à-dire, sans nuire à l'industrie, laquelle, après les troubles civils, reprend la tâche sainte de faire disparaître la misère parmi le peuple ou du moins de la lui rendre moins sensible et moins pénible. Les rois et les ministres, par leurs efforts, l'industrie, par ses découvertes et ses travaux, doivent un jour chasser la mendicité des états. D'ailleurs les hommes, ayant une position sociale, ne peuvent se dispenser de concourir aux frais d'entretien de l'humaine création d'un atelier de travail public dans chaque arrondissement communal. Tous les ateliers devront être vastes, et abondamment pourvus des aumônes volontaires des bons riches et des âmes pieuses et charitables. C'est par ces nouveaux établissements d'ateliers de travail public que les rois éteindront chez le peuple la coupable pensée des émeutes qui nous enlèvent, par leur simulacre même, qui nous enlèvent une à une nos libertés légales.

Disons-le encore, avec les calamités de la guerre, les peuples et les rois finiront par nous ramener l'esclavage et la barbarie des civilisations des premiers siècles. Le despotisme religieux et le despotisme militaire réunis enfantent constamment des états chancelants toujours prêts pour de nouvelles révolutions dont les ambitieux, qui se mettent à leur tête, profitent seuls ; du moins qu'au degré des lumières où nous sommes parvenus aujourd'hui, ils ne puissent plus s'y maintenir, quand même ils offriraient quelque justice.

Disons-le sans cesse, nos efforts doivent tendre à faire concevoir au peuple que le bien-être des classes pauvres et leurs lumières ne peuvent naître, pendant une longue paix, que de l'amour de la famille, que de l'amour de l'honneur, que de l'amour du travail et de la prospérité de l'industrie. Voilà les seules vertus qui détruisent la misère du peuple. Quand les rois et les ministres protégeront ces grandes vertus sociales par l'ordre, par l'économie et par les ateliers de travail public dont je viens de donner la pensée, l'ouvrier ne manquera plus de pain, et l'homme ne se dégradera plus en tendant la main, surtout celui qui, pouvant donner ne l'a pas fait. Honte à lui ! mais pardon, car plus tard il peut sentir sa faute et la réparer avec usure au profit des malheureux !

Maintenant, revenons à nos deux orateurs, et laissons-les nous mieux instruire encore de nos devoirs d'humanité.

L'ORATEUR DE LA GUERRE.

AUX PEUPLES ET AUX ROIS.

Eh bien ! mes amis, mes éternels amis de la paix, vous me voyez toujours votre antagoniste. Moi, voyageur cosmopolite, je suis le véritable observateur de tout ce qui fait réellement agir les hommes ; je vois aussi tout ce qui constitue fortement les états. Le nerf des états, c'est l'or ! Avec l'or, on a une armée dévouée ; on a des séïdes ! avec l'or ! on a une armée citoyenne, et des amis aussi puissants que ceux de l'armée agissant sur les champs de bataille ; avec l'or ! on fait un pays fort, une nation guerrière, une nation crainte des autres nations. La guerre et l'appât de l'or sont dans la nature des hommes : tous les peuples se font la guerre pour devenir puissants, et tous les hommes se la font pour devenir riches. Je sais comme vous, mes chers amis de la paix, et peut-être mieux que vous, je sais qu'il faut des lois pour maintenir les passions humaines, pour empêcher surtout la cruauté parmi nous. Mais les lois civiles sont impuissantes sans les lois militaires qui les protègent. J'aimerais mieux être Alexandre, César ou Napoléon, j'aimerais mieux dominer par le prestige de mon épée guerrière, d'une épée qui vivifie et enrichit mon pays, selon la nature des hommes, que de régner sur lui en roi pacificateur qui retient une nation généreuse et ardente dans son élan, et la force à s'annuler elle-même pour toujours craindre, pour craindre toujours et supporter des outrages qu'une longue paix laisse impunis aux yeux des hommes. Voilà, mes amis, et trop éternels amis de la paix, vous dis-je, voilà les observations et la science du voyageur cosmopolite, voilà les fruits de la guerre elle-même. Trouvez-moi des hommes assez purs pour vos gouvernements pacifiques, seulement alors je me rendrai aux opinions de l'orateur de la paix. Mais jusque là, mes bons amis de la paix, vous êtes dans l'idéal politique, ou plutôt vous avez peur encore des réalités de l'avenir, vous avez peur des conquérants qui sont sans doute à redouter dans ce siècle d'égoïsme et d'ambition, dans ce siècle qui me semble tomber autant en décadence civile qu'en décadence militaire. Pauvre nation, que je vous plains !

Maintenant, orateur de la paix, comment pourrez-vous me répondre? Prétendrez-vous changer la nature des hommes, quand Dieu lui-même a voulu qu'elle fût ainsi! C'est alors que vous méconnaîtriez ici sa puissance!

L'ORATEUR DE LA PAIX.

C'est vous, orateur de la guerre, c'est vous qui les méconnaissez et ce Dieu et cette nature, vous qui les invoquez sans cesse et pour la guerre seulement! Voici comme cette nature et ce Dieu vous répondent par ma voix : Orateur de la guerre, vous voulez être le séïde des rois conquérants, eh bien! moi, homme du peuple, je veux être le séïde du peuple contre ces rois!

Eh! comment arriverai-je à le soutenir aveuglément, ce peuple que j'aime, cette nation, la mienne, que votre doctrine militaire voudrait rendre plus guerrière, comme si elle ne l'était pas déjà assez? Comment lui ferai-je entendre qu'on est, ou plutôt qu'on devient un peuple réellement redoutable? C'est par la justice, c'est par l'humanité, c'est par la réciprocité envers les autres nations! Quand un État voisin, que dis-je? quand tous les États qui entourent le nôtre verront enfin qu'une ancienne dynastie de rois avaient des préjugés sociaux et religieux qui classaient les hommes sans égalité; quand ils verront enfin que dix-huit siècles d'esclavage ont excité un peuple à demander des lois qui protégeassent tous les individus, ils sentiront qu'il y a eu dans ce mouvement sublime de 1789, malgré tous ses crimes que je déplore avec vous, ils y sentiront, dis-je, une vertu plus humaine, plus généreuse et plus civilisatrice que celle du guerrier qui la comprima! Quand le peuple combattait pour la liberté, et pour la liberté des peuples, lui, le guerrier combattait seulement pour le despotisme des rois, pour son despotisme à venir. L'enfant ingrat de la république tua sa mère en se constituant de lui-même à sa tête par l'épée, avec un titre monarchique; il usurpa le sceptre de la république, qu'il aurait pu soutenir, épurer et éterniser par son énergie et ses talents. C'est au moment de cette usurpation coupable que les États voisins ont tremblé pour leur repos, ont tremblé pour leur liberté, ont tremblé pour leurs affections, hélas!

Je n'ai pas besoin de vous dire, orateur de la guerre, jusqu'où

a été la folie des illusions guerrières des conquérants; consultez l'histoire, ou plutôt demandez-le aux familles éplorées, demandez-le aux peuples éclairés, demandez-le au peuple travailleur qui n'a plus d'enfant!

J'aime le peuple, et je lui dis avec Dieu et la nature, je lui dis : Quel est le but de votre travail à vous? n'est-ce pas de conserver vos enfants bons comme vous êtes, qui aient soin, sur vos vieux jours, de vos vieux jours? Eh bien! la guerre vous les enlève, ces enfants! Et pourquoi? N'écoutez pas les paroles des conquérants! ils vous disent que c'est pour l'honneur de la nation, ils mentent! C'est pour se faire mettre un jour au haut d'une colonne de bronze; c'est pour perpétuer leurs noms fastueusement et insolemment aux yeux des hommes! Quant à l'avenir, un souffle de l'Éternité renverse les colonnes triomphales! Je vous le dis, orateur de la guerre, ces colonnes triomphales coûtent des larmes de sang aux familles, et leur font de la vie un supplice de regrets de tous les moments!

Est-ce que la nature, est-ce que Dieu a fait les hommes pour se détruire d'homme à homme, de nation à nation? Erreur impie! Dieu et la nature veulent que nous vivions, et que nous ne nous détruisions pas comme les animaux.

L'or, non plus, n'est pas le principal mobile des actions des hommes; mettez, s'il vous plaît, orateur de la guerre, mettez la conscience, l'humanité, l'amour de la famille et le bon sens du peuple avant l'or dans ses affections! et vous releverez la nature humaine aux yeux des hommes, et vous la ferez connaître telle que Dieu l'a voulue!

Rois, voulez-vous être amis des hommes, amis des peuples, amis des nations? voulez-vous aussi que nous soyons nous tous vos séïdes? Détruisez les monuments de la guerre, éclairez, secourez : soyez enfin rois pacificateurs!

Et toi, mon fils, et toi, mon Gustave, qui parais aux cieux, et qui des cieux m'inspires tous mes écrits, puissent-ils faire retentir ton nom, comme un regret affectueux, dans la postérité! puissent-ils aussi inspirer l'amour de la paix, et préparer un peu de bonheur à ma patrie!!

Les Souvenirs.

4 septembre 1843

A mes Contemporains.

Si nous regardons autour de nous dans cette ville immense qui s'embellit chaque jour par le génie des arts, si nous la parcourons avec quelques-uns de ces milliers d'êtres qui y vivent, si nous conversons sérieusement avec eux, si nous conversons même avec l'enfant qui a atteint à peine ses seize printemps, qu'apprenons-nous? Que l'esprit humain est cultivé, vaste, puissant : sous nos yeux, enfin, tout s'émeut, tout marche, tout grandit! Nous ne laisserons bientôt plus rien à faire à nos neveux!

N'en doutons pas, ces progrès si remarquables de notre civilisation sont dus d'abord à la révolution qui s'est faite dans les idées, à partir du moment où les peuples ont été affranchis du joug flétrissant des préjugés sociaux et politiques qui existaient avant 1789; à partir du moment où les guerres injustes ont dessillé nos yeux des prestiges d'une fausse gloire; à partir du moment où, après les sacrifices inouïs qu'elle nous avait fait faire, les enfants de la France ont pu jouir d'une longue et bienfaisante paix.

Honneur donc à la paix! par elle enfin l'homme pense et l'humanité s'humanise! Mais honneur aussi à cette fille bienfaisante, éclairée et protectrice du peuple qui, née de toutes nos révolutions, répand chaque jour ses lumières dans toutes les classes des citoyens pour les instruire et sur leurs droits et sur leurs devoirs;

je veux dire la liberté de la presse, garantie sacrée et impérissable de nos libertés publiques!

Toutefois, mes chers contemporains, ne vous empressez pas d'approuver indulgemment ces pensées écrites avec la rapidité de mon impatience, qui voudrait déja avoir tout dit d'essentiel de ce que j'ai à vous dire. Je ne veux pas d'art, je ne veux pas d'éloquence, je ne veux que des vérités que vous puissiez sentir : eh bien! dans toutes ces gradations brillantes de l'esprit humain depuis cinquante années, dans toutes ces influences salutaires des sciences sur l'homme et de l'homme sur les sciences, je vois et je sens qu'il nous manque toujours une vertu sublime, fille du ciel et sœur de la conscience, par qui toute l'existence reçoit un guide certain pour le passé, le présent et l'avenir; par qui nous supportons nos maux avec résignation, par qui le bonheur même est plus doux à goûter encore!

Quelle est donc cette vertu sublime, fille du ciel et sœur de la conscience, dont se servent nos âmes pour marcher dans la vie et pour la faire apprécier à sa juste valeur? C'est la morale, la sainte morale, religion du cœur, religion de tous les peuples, laquelle, hélas! n'est pas encore assez sentie, n'est pas encore assez développée dans les cœurs des hommes.

Nos révolutions ont éclairé l'esprit; mais il n'est dû qu'à la paix seule d'avoir le temps de semer la morale dans les âmes; il n'est dû qu'à elle de la faire germer à maturité. Cette maturité n'est point encore à son terme, les fruits qu'elle promet sont à cueillir. Mais que dis-je! c'est nous, c'est nous qui la retardons par nos passions! Nous n'écoutons qu'elles, nous n'écoutons que notre intérêt, que notre ambition, que notre égoïsme; et nos frères, et nos frères souffrent encore! et la civilisation, si brillante d'ailleurs, a encore sa plaie : la pauvreté, la misère, l'opprobre pour quelques-uns! Hélas! hélas! nous avons le triste courage de les voir à côté de nous, et de ne pouvoir les soulager!!

Cherchons, empressons-nous de chercher, ne remettons pas à d'autres temps, n'attendons pas, surtout, que d'autres révolutions nous éclairent pour remédier aux souffrances des malheureux; et, s'il est impossible de les rendre heureux par les richesses, du moins disons-leur, apprenons-leur, ainsi qu'à nous-mêmes, la morale la plus difficile à comprendre, la plus difficile à pratiquer, celle,

de toutes les vertus qui animent des âmes angéliques, celle qui fait dire à l'homme : Je suis malheureux, mais je sais souffrir, je sais me résigner, je sais espérer ! car Dieu est là, au ciel, qui voit ma douleur et me montre son éternité et la mienne !

Dieu modifie ce qu'il a créé, mais il ne le détruit pas. Quoique mortel ici-bas, je suis donc éternel comme Dieu ! il n'y a pas de peines, il n'y a pas de tortures morales qui puissent payer mon immortalité ! !

Gloire à Dieu ! gloire à Dieu ! Malgré toutes nos souffrances, lui seul est notre pensée, lui seul est notre religion, lui seul est notre vie ! Il nous a donné un cœur pour aimer, des amis pour le bonheur, le souvenir pour les regrets et l'avenir pour espérance ! avenir immense, avenir de félicités où nos vifs regrets s'évanouiront, où nos amis nous seront rendus, où l'univers nous sera connu, Dieu, l'Éternité et l'amour !

Il faudrait, je le sens, une autre âme que la mienne pour faire dignement sentir cet avenir et cette morale que je voudrais répandre parmi le peuple : mes inspirations sont faibles et l'expression plus faible encore. Mais que faire, quand le génie manque et que le temps et la force manquent aussi ? Je n'ai plus qu'à souffrir ! Une douleur constante est rarement créatrice ; d'ailleurs les dernières années pressent, mes chers contemporains ; hélas ! elles me sollicitent pour des soins plus graves que ceux d'harmoniser des expressions de ma pensée ; je l'ai dite, je l'ai fait connaître ; c'est aux hommes d'un véritable génie à la faire germer dans le cœur des hommes. Soyez-en persuadé, ils en seraient plus heureux pendant le cours d'une existence passagère : assurément ces génies rendraient un grand service à l'humanité s'ils parvenaient, par leurs nobles et saintes inspirations, à nous faire comprendre qu'on doit par la morale seule vivre et mourir, mériter de vivre et de mourir par nos souffrances, mériter enfin par elles une heureuse immortalité ! !

Ces pensées sont anciennes dans mon âme ! A une époque, trop heureuse pour un mortel ! où j'étais entouré de ma famille et tout occupé des travaux qui m'aidaient à la soutenir, je consacrai quelques loisirs qui me restaient à les exprimer pour mon fils : je fis, en 1828, pour son instruction morale, des lettres que j'intitulai : *Lettres d'Octave et d'Émilie*. Je pensais alors qu'elles resteraient,

hélas! comme un monument de toutes les pensées qui m'avaient agité pendant la vie, et que mon fils retrouverait au moins l'âme de son père et de sa mère dans ce pieux monument paternel; mais je ne connaissais pas encore toutes les douleurs de la vie! Hélas! j'ai perdu ce cher fils, j'ai perdu mon Gustave, toute ma vie, toutes mes amours, toutes mes espérances! douze années se sont écoulées depuis cette funeste et triste destinée! Dans ma douleur, j'ai pensé que je ne devais pas laisser ignorer aux contemporains de mon fils la perte douloureuse que j'avais faite; il méritait tant d'être connu et de laisser un nom cher aux hommes! C'est ce qui m'a donné le courage de publier mes *Souvenirs*, qui ne sont que les pensées que j'ai pu tracer après dix ans de regrets qui puissent affecter le plus une âme humaine. Je ne le fais pas seulement dans le vif espoir de faire connaître mon fils, je serais trop heureux s'il se réalisait jamais! mais encore pour être utile, comme j'en ai conçu l'espérance, à tous ceux qui sont malheureux comme moi, ou qui le sont par d'autres souffrances.

Il est difficile de vivre heureux par le bonheur même, car le temps et le destin peuvent le détruire; ils sont là qui menacent sans cesse notre existence; il est plus difficile encore, que dis-je! il est impossible de pouvoir vivre quand ils vous ont atteint et que les vifs regrets vous chagrinent toujours : il faut alors une morale au cœur, une morale à l'âme qui console, non seulement dans la vie qui n'est pas constamment heureuse, mais aussi dans la mort! La mort, ici-bas, est la privation de tout ce qu'on aima!! Mort cruelle, mort poignante que ne peuvent adoucir toutes les consolations des hommes, mais seulement une morale divine que Dieu, dans sa bonté, a donnée aux malheureux pères de famille à qui il ne reste que la douleur et la dernière espérance : l'immortalité!

Mes chers contemporains, trouvez-vous mes *Souvenirs* dignes d'être connus? doivent-ils précéder les *Lettres d'Octave et d'Émilie* qui les prolongeraient? Ici je souffre, j'attends et j'espère encore! Puisse cette espérance ne pas être une déception comme toutes celles, hélas! qui depuis si longtemps m'ont désenchanté de la vie. Lisez, lisez donc, mes chers contemporains; cédez à ma prière : que par votre bienfaisante indulgence j'apprenne enfin que mon fils vit dans la mémoire des hommes, et que mes écrits, en consacrant son nom, ont aussi consacré leur avenir!

Les Souvenirs.

9 octobre 1845.

L'Aveugle-né.

I.

Avant de céder à ma prière, mes chers contemporains, croyez d'abord qu'il n'y a rien de plus honoré des hommes et de plus recommandable aux yeux de la divinité que les vertus qui viennent de la raison, de la conscience et de la justice.

Les sentiments que ces vertus nous inspirent peuvent être revêtus d'une expression plus ou moins sensible, ou plus ou moins brillante. Oui, sans doute, l'expression n'est pas à dédaigner; cependant, quelle qu'elle puisse être, il faut toujours chercher à voir la pensée : si elle part d'une conviction profonde, elle sollicite l'indulgence en faveur de l'expression,

Dans la pénurie de mots, où se perd l'expression réelle de mes sentiments, j'aime à penser qu'on ne pourra un moment douter que je ne sois sincère. Mais il faut se défendre de toute opinion d'abord qui pourrait mal disposer à la lecture de mes écrits, lesquels, jetés spontanément hors de ma pensée sans avoir eu l'intention d'en faire un ouvrage et souffrant d'une douleur incessante, ne peuvent avoir un lien rigoureux entre eux, surtout n'ayant jamais consulté ce que j'avais écrit déjà en commençant un nouvel écrit. Ce serait presque un phénomène que je ne me fusse pas contredit, excité toujours par les émotions du moment que je ne pouvais

maîtriser et soumettre à une règle. J'écrivais seulement sous l'empire de mes douleurs et des événements qui se passaient sous mes yeux; j'étais forcé, malgré moi, de les exprimer et de m'en plaindre à mes amis, à mes contemporains, que je croyais là, près de moi, pour m'écouter.

Je les prie de se défendre aussi de l'opinion que pourrait faire naître l'habitude que j'ai prise de toujours me plaindre de mon ignorance, de ma faiblesse, de mes regrets afin de faire entendre que je déplore de n'avoir pas appris ce qu'il fallait apprendre pour avoir cette autorité, soutenue d'un grand nom dans les sciences et les arts, qui donne le droit de parler aux hommes, ou du moins l'espoir d'en être écouté.

Si l'on s'arrêtait un moment à quelques heureuses pensées de mes écrits, ce serait alors qu'on pourrait croire qu'il y a de ma part peu de sincérité dans mes paroles, on aurait tort! la fausse modestie n'est pas dans ma nature; je sais ce que je vaux. Mais je sais aussi qu'à moins d'être un grand homme comme les Fénélon, les Bossuet, les Buffon, les Molière, les Jean-Jacques et tant d'autres grands hommes qu'il est inutile de citer ici, on ne peut, je le répète, que déplorer de ne rien être, et, surtout, quand on sent, pour élever la voix, qu'à chaque effort qu'on fait, votre faiblesse vous fait dire : hélas! que n'ai-je un génie qu'on admire et qu'on aime! je transmettrais aux hommes les sentiments qui m'agitent, en retour des vœux que mes douleurs sollicitent d'eux!

Ainsi, je le dis encore, dans ma conviction, je ne suis réellement rien et ne puis rien être! je me pénètre d'autant plus de ce sentiment que depuis longtemps un grand philosophe m'a appris, lui-même, prêt à quitter la vie, que toutes les sciences humaines se résument par ces mots : « Que suis-je? hélas! » Ces mots assurément exprimaient un regret et une vérité pénibles : l'homme instruit est peu de chose par son intelligence; l'homme simple n'est rien! quand son intelligence n'est que faiblement cultivée. C'est donc son âme, c'est donc son cœur qu'il faut apprécier, et seulement par le cœur et seulement par l'âme, quand il cherche à s'inspirer, quand il cherche à se convaincre, par ses douleurs et ses vœux, que Dieu est notre immortalité!

Les hommes les plus forts d'esprit, les hommes les plus forts de raisonnement s'évertueront toujours en vain à me dire, à me

faire croire que nous cessons d'être inévitablement par notre destruction physique et matérielle : c'est ici une erreur qu'un homme d'un esprit et d'un raisonnement moins forts par l'expression, mais plus justes par la pensée, combattra toujours.

Je ferai suivre cet écrit de celui qui concerne Dieu et ses créations, afin de dire d'abord toute ma pensée; elle m'excite trop, pour suspendre un moment le besoin que j'éprouve de faire connaître tous les bienfaits de la Divinité.

L'immortalité de l'âme est la consolation des hommes, et sur la terre et dans le ciel! Il faut l'avoir, cette noble pensée, quand bien même l'esprit humain ne saurait la concevoir. Si l'âme doit être notre guide, elle doit être aussi notre espérance!

Avant de finir ici la seconde prière que je fais à mes contemporains, de me croire sincère quand je leur dis que je suis faible, mais consciencieux, je dois ajouter : que, puisque nos bonnes passions nous ont été données par Dieu pour nous moraliser dans la douleur, pour nous faire acquérir d'ailleurs une valeur que nous n'aurions pas sans elles et que toutes les joies de ce monde ne nous donneraient pas sans doute aux yeux de la Divinité ; nous devons reconnaître par nos passions mêmes, qu'elles sont la source divine et inépuisable de toutes les créations ingénieuses des hommes ; nous devons nous en servir, enfin, comme d'une source plus inépuisable et plus divine encore, quand leurs saintes inspirations nous rapprochent le plus de la Divinité. Ces inspirations ne peuvent être matérielles, car la terre et les reproductions de la terre périssent, tandis que nos inspirations naissent de nos passions et sont le fruit aussi de la pensée et de la réflexion, lesquelles ont elles-mêmes des reproductions inspiratrices qui se perpétuent et ne meurent jamais. Les hommes peuvent persister à rejeter les inspirations, si abstraites, qui ont rapport à Dieu et à notre avenir ; mais elles n'en sont pas moins naturelles, et les plus incrédules ne peuvent quelquefois s'empêcher de les avoir! Rendons encore plus sensible ma conviction.

II.

L'aveugle-né ne peut connaître le jour, la nuit est, pour ainsi dire, le jour pour lui ; mais triste du triste jour de sa nuit, l'a-

veugle cherche sans cesse un Dieu qui l'éclaire : la terre, qu'il touche du pied et de la main, serait peut-être son Dieu si, en la frappant de la main et du pied, cette terre lui répondait; mais la terre frappée n'a pas répondu ; elle n'est donc pas le Dieu de son esprit désabusé, il cherche encore une voix qui lui réponde! L'aveugle a, à côté de lui, un autre Dieu qui ne l'a pas quitté, ce Dieu, c'est sa mère! oh! pour celui-là, sa tendresse, sa pitié, ses caresses lui disent bien que c'est un Dieu sur la terre où il est si tristement attaché! Mais ce Dieu bienfaisant, la mère, hélas! de l'aveugle, lui apprend elle-même par sa douleur que leur nature, à elle, à lui, que leur nature étant matérielle et sensible, peut être sans doute frappée; mais hélas!.. hélas! elle répond : je suis, je souffre et j'espère! déjà l'aveugle, qui s'est servi de sa mère pour se faire l'idée d'un Dieu, ne peut se croire un Dieu lui-même, car en se frappant il a dit seulement : je suis et je souffre! C'est ici que, saisissant d'une main ferme et désespérée les créations matérielles et sensibles de Dieu, il croit enfin, par ce nouvel effort, le connaître et par la voix et par la pensée ; mais bientôt toutes ces créations se taisent ou répondent encore : je suis, je souffre et j'espère! et lui, pauvre aveugle, n'espère pas! Hélas! l'aveugle ne peut donc connaître Dieu par la terre, et tout est obscurité pour lui! il est si malheureux que, quoiqu'il ignore le jour, il ne peut encore se faire une idée de la nuit.

Si l'aveugle avait des yeux, il les élèverait aux nuages, au ciel, au soleil, aux étoiles, à la lune; il les baisserait sur la terre, sur les eaux, sur les mers, sur les gorges, sur les catacombes, sur les précipices, sur les volcans, sur les neiges, sur les glaces, sur les végétations, sur les Alpes, sur les Pyrénées; il ne se lasserait pas de les reporter aux nuages, au soleil, aux étoiles, à la lune, que sais-je! Ses yeux et sa pensée sur tous ces corps célestes, il en composerait lui-même l'univers de Dieu! Alors, soyez-en persuadés, l'aveugle à qui plus tard l'organe du jour aurait été donné par Dieu, l'aveugle, dis-je, serait et si heureux et si convaincu, qu'il s'écrierait bientôt : malheureux frères, qui jusqu'à ce jour voyez et depuis si longtemps ce que je vois à présent, vous doutez encore! Si vous aviez été comme moi privés de l'organe du jour, vous n'auriez eu sans doute comme moi aucune idée de la lumière; mais la lumière, mais la lumière n'en existait pas moins! A défaut donc

de l'organe qui nous manque encore pour voir Dieu, servons-nous du moins de celui que Dieu nous a donné pour arriver jusqu'à lui, servons-nous, dis-je, de notre âme et ne la détachons pas de sa lumière.

III.

Je ne suis plus aveugle, je vous le dis! Dans ma vie intérieure et contemplative quand je l'étais, je cherchais vainement la nature que je rêvais sans base et sans origine morales qui pussent me la rendre sensible, puisqu'aucune raison ne l'éclairait d'un lumineux soleil, puisqu'aucun Dieu pour moi ne régnait sur elle. Cette nature, d'ailleurs, privée des prestiges des arts et des sciences qui la font sortir, pour ainsi dire, de terre, cette nature sans doute était remplie, mais elle ne l'était que d'une matière inerte et sans couleur. La nature sensible qui parlait par ma chair, celle qui se taisait sous l'effort de ma main, toutes deux enfin étaient pour moi d'insolubles problèmes : je sentais ma pénétration vaincue par ma nature matérielle, toujours rebelle à toute démonstration qui me rendait Dieu sensible, j'étais mort spirituellement! Il n'y avait, hélas! pour l'aveugle aucune Divinité! mais aussi depuis que l'aveugle voit, vous l'entendez sans cesse se dire :

Qu'y a-t-il dans la vie de plus beau que les yeux! Levés au ciel, l'inspiration ne me manque plus : de la terre, déjà si admirable, à l'*admirabilité* des cieux, c'est de la mort à la vie! Je vis aujourd'hui par mes yeux, je vis aujourd'hui par mon âme ; par mon âme et mes yeux, surtout, qui me rendent ma mère aussi belle que bonne! par mes yeux, surtout, qui me la font aimer davantage! Pouvais-je, hélas! me faire le tableau d'une mère auprès de ses enfants! pouvais-je, hélas! contempler avec reconnaissance ses émotions et ses sollicitudes si vives qu'elle éprouve à chaque moment pour eux et qui la rendent si sainte aux yeux de sa famille! J'étais surtout l'enfant de ses anxiétés maternelles, elles l'agitaient sans cesse pour moi! Ses autres enfants n'étaient confiés qu'à la nature; ils avaient toujours son amour, mais ils n'avaient pas sa constante sollicitude! Les soins qu'une mère a pour nous, nous attachent plus encore que la vie qu'elle nous a transmise : ses soins sont de l'amour!

Et que dirai-je de l'émotion que j'éprouvai à l'aspect de l'amie qui m'avait été destinée par ma mère? Je l'aimais! mais je l'aimais seulement par son organe, par la douceur enchanteresse de ses divins accents! Je l'aimais! mais j'ignorais la puissance d'un amour qui se communique par les yeux. La beauté aussi m'était inconnue, je la cherchais comme la lumière, l'une et l'autre étaient pour moi d'inintelligibles et vaines expressions!

Oh! que mon amie était belle le premier jour que je la vis? C'était déjà la mère de mon enfant bien aimé! c'était déjà mon Gustave! Par mon amie j'aurais désiré un Dieu! par elle je l'aurais fait! par elle et par lui enfin, j'aurais voulu vivre, et prier pour Gustave et prier pour elle!

Ma mère, toi qui m'as mis à la vie, toi qui m'as choisi mon amie, reçois mille fois l'expression de ma gratitude! Tu défendis ma vie de la mort; tu préparas mon bonheur, bonheur que je dois et que je mériterai sans doute!

IV.

Allez maintenant, mon esprit, mon ardeur, mon inspiration, mon âme, mes yeux enfin; découvrez-moi les trésors de la nature que je ne contemplerai jamais assez; je me livre tout entier au feu des passions qui m'animent : je ne suis plus seulement matière sensible sur une terre matière que je touche et que mes yeux voient : je puis dire aussi : je suis, je souffre, mais j'espère! Cette vie a encore pour moi l'immortalité pour avenir!

Mes yeux, mes yeux, ne vous lassez pas d'aimer ma mère et mon amie! ne soyez plus tristes de n'avoir pas vécu! ne soyez plus avides du temps que vous avez perdu, en les aimant, sans les voir! Mes yeux, vous êtes sensibles, vous pensez, vous parlez, vous aimez; vous avez un cœur, vous avez une âme : l'âme des yeux fait rêver à l'immortalité!

Autrefois, je cherchais les yeux qui voient l'Éternel! ses créations m'étaient sensibles déjà! mais je ne pouvais les analyser : ma main matérielle était une âme sans éternité. Aujourd'hui, que ma pensée, éclairée par mes yeux, et les voit et les analyse, Dieu est dans tout l'univers : il plane sur ma tête, il est dans ma chair, il est dans mes os, il est dans tout mon être qui t'aime! O mes yeux, mes

yeux ! vous me faites vivre, vous me faites penser, vous me faites réfléchir à Dieu dans les airs, à Dieu sur la terre, à Dieu dans l'immensité, à Dieu ! et dans les yeux de mon amie et dans les yeux de ma mère ! Et, puisque enfin vous êtes si pénétrant, dites au monde qui me plaignait, dites-lui qu'en retour du bonheur que les yeux lui donnent, il reconnaisse au moins qu'ils sont aussi pour lui des dieux sur la terre !

Mes yeux, mes yeux, ma seconde vie, pleurez, pleurez, si jamais vous cessiez de me faire voir mon immortalité dans le Dieu que vous révélez, et dans le Dieu que j'attends, et dans le Dieu que j'aime !

Les Souvenirs.

4 octobre 1845.

Dieu et ses Créations.

I.

Malgré mon grand amour pour ma liberté et la liberté des hommes, je ne saurais la leur laisser entière, sans essayer du moins à leur expliquer l'erreur où ils me paraissent si malheureusement persister comme des enfants ingrats, lorsqu'ils dédaignent de m'écouter quand je m'efforce à leur démontrer la pensée sublime d'un Dieu, père des hommes et de la nature, et que même la pensée de leur avenir ne les touche pas!

Jusqu'ici j'avais cru qu'il n'y avait rien de plus digne des méditations des hommes, puisqu'ils se mettent d'eux-mêmes au-dessus des animaux, quoiqu'il soit malheureusement à craindre que quelques-uns d'entre eux leur soient supérieurs par l'attachement et la fidélité, jusqu'ici j'avais cru, dis-je, qu'il n'y avait rien de plus digne des méditations des hommes que Dieu, que la conscience, que la raison, que la reconnaissance, que l'affection, que les larmes, que les regrets, que l'humanité, que l'honneur, que la justice, que l'amour, que l'espérance, que le secret, surtout, de notre présence sur la terre; que le secret, surtout, de notre avenir; que le besoin, surtout, de tout voir, de tout connaître, de tout analyser : le cœur, l'âme, la terre, le sein des mers, les mondes suspendus sur nos têtes; je

croyais enfin que tout l'univers était digne d'exciter les méditations des hommes!

Je me pénétrais d'autant plus de cette croyance que je cherchais en vain la raison qui m'empêcherait de croire à mon immortalité, quand Dieu lui-même donna à tout ce qu'il a créé le sceau de son éternité!

Je ne pouvais croire d'ailleurs qu'un fils ou une fille pût avoir un amour pour son père et sa mère sans l'espérance de le voir éternisé; je ne pouvais croire d'ailleurs que l'époux, l'épouse et l'enfant ne pussent concevoir ensemble une félicité dans un autre ciel que la terre, quand la terre elle-même fut un ciel pour eux! J'espérais enfin que l'amant, que l'amie, que la sœur, que le frère auraient aussi des sentiments qui leur rendraient sensible l'avenir que les vertus que je viens de citer doivent nous inspirer, eh bien! je me trompais! il y a des hommes sur la terre à qui leur avenir est indifférent!

Pour quelle raison, quand je cherche à démontrer notre avenir par Dieu et ses œuvres, ces hommes m'écoutent-ils à peine? C'est, me disent-ils, qu'ils ne peuvent concevoir l'existence de Dieu sans une preuve mathématique que je ne leur donne pas, et qu'il est nécessaire, avant tout, que je la trouve, pour les engager à remplacer aujourd'hui la religion qu'ils ont déjà par une religion naturelle, dite de la raison et de la conscience, qui ne leur ferait pas connaître davantage Dieu, sa nature et son pouvoir.

Voilà, si je ne me trompe, la grande objection, l'objection cruelle que j'ai dû souffrir déjà en lisant mes écrits à quelques-uns de mes amis incrédules ou indifférents. Ceci est plus sérieux pour moi que la difficulté et l'ennui que j'éprouve à adoucir l'âpreté du style. Mais occupons-nous de l'objection que je ne puis m'empêcher encore d'appeler cruelle, et qui n'aurait pas dû m'être faite si l'on y avait plus mûrement réfléchi.

Et d'abord ne pensez pas, homme incrédule ou indifférent, ne pensez pas que tout ce qui est ici-bas soit éternel en dehors de la conscience, de la raison, de l'humanité et de la justice : votre religion et toutes celles que, dans votre indifférence ou votre incrédulité, vous voulez laisser à chaque peuple, toutes ces religions ensemble se modifieront de manière un jour qu'elles ne seront qu'une; elles présenteront alors aux nations un lien moral qui les

unira ; ce lien moral se fortifiera lui-même à mesure que les hommes s'éclaireront et deviendront plus humains entre eux.

Les lumières et l'humanité grandissent pour ainsi dire à notre insu en marchant et se transmettant de siècle en siècle ; elles pénètrent dans tous les rangs du peuple. Désormais, le siècle le plus brillant par les sciences, les arts et le luxe de la pensée, sera aussi le siècle où l'homme comprendra qu'il n'y a sur la terre de véritablement recommandable que ce que la raison, la conscience et l'affection auront consacré : il verra enfin son immortalité et sur la terre et dans les cieux !

Eh ! qu'importe l'enveloppe ! un corps matériel et organisé comme le nôtre a nécessairement une intelligence spirituelle qui l'anime et qui ne se perd pas. Laissons le corps se modifier, ou changer ou périr, c'est la destinée de la matière ; mais la pensée, qui donne à la matière la vie et le mouvement, ne peut avoir cette destinée. Maintenant revenons à l'objection qu'on m'a faite, et qui, je le sens, est si difficile à réfuter mathématiquement ; je vais l'essayer sans doute, mais je préviens que je ne puis raisonner que par induction seulement, Dieu lui-même ayant borné là l'intelligence humaine. J'irai donc du connu à l'inconnu, comme on le fait en mathématiques, lesquelles n'en sont pas moins infaillibles.

Avant d'aborder l'objection, je dois dire d'abord que ce qui m'engage à substituer à toutes les religions humaines la religion de la raison et de la conscience, c'est que cette religion fut primitivement et sera de tout temps dans l'âme des hommes ; tandis que nous négligions de l'y chercher pour nous rendre meilleurs, les religions humaines, depuis leur naissance jusqu'à ce jour, nous ont rendu méchants : l'humanité a eu constamment à gémir des excès auxquels elles nous ont portés. Si je sentais, en parcourant l'histoire de tous les peuples, que cette vérité ne fût que triste et spécieuse pour notre avenir, bien certainement il serait inutile, sinon nuisible, de vouloir anéantir par elle le prestige de toutes les religions ; mais, je le répète en d'autres termes, toutes les religions humaines n'ont fait que des superstitieux et des fanatiques ; elles rendront encore les hommes fanatiques et superstitieux pour quelques modifications entre elles qui, ayant ensanglanté les siècles passés, seront toujours prêtes à troubler les siècles à venir par de nouvelles modifications que les hommes n'admettront pas : les an-

ciennes et les nouvelles modifications conspireront à les rendre ennemis l'un de l'autre; elles leur feront oublier la morale que les religions revêtissent pour ne penser qu'à la controverse, où les engagent malgré eux toutes les modifications religieuses qui les fanatisent davantage. Il faut aux hommes, il faut aux peuples une religion épurée qui puisse les empêcher de devenir cruels. Il est donc nécessaire de leur apprendre à dépouiller toutes les religions de tous ces mélanges d'idées mystiques et d'ailleurs incompréhensibles qui les obscurcissent, afin qu'ils n'en retiennent que ce qui les doit rendre et plus tolérants et plus humains. On ne leur fait pas assez entendre, on ne leur fait pas assez sentir que toutes les religions des peuples, même les plus fanatiques de leurs religions, ont pour base essentielle et primitive la religion naturelle ou la conscience et la raison que Dieu a données à l'homme, et dont il est le principe sacré et éternel.

Et maintenant, évertuons-nous à une démonstration la plus mathématique possible de ce principe divin, pour convertir à ma religion l'incrédule qui n'admet que le fait de son existence matérielle, et qui repousse par la mort même la possibilité d'un avenir éternel. Eh quoi! la raison au front, la bonté au cœur, l'humanité à l'âme ne nous interdiront-elles jamais de telles croyances? Je rougis que l'esprit humain puisse encore les conserver aujourd'hui!

II.

Homme faible et sans puissance de raisonnement, quand vous ne pouvez expliquer votre existence, vous l'acceptez simplement comme un fait, sans éprouver le besoin de remonter à son origine; vous négligez alors la cause, mais vous vous contentez de l'effet. Ingrat! est-ce une raison du moins pour assurer que nous cessons d'être un jour? Votre existence, dites-vous, par la mort vous conduit à la mort! Cette conséquence n'est pas rigoureuse; vous ne pouvez dire : j'existe, donc je dois mourir! Ce raisonnement serait spécieux, car je pourrais vous dire à mon tour : je meurs, donc je dois exister! Ce serait ici vous prouver, par votre logique même, que votre existence par la mort vous conduit à la vie. Mais laissons cette subtilité des mots, qui me sert si bien en ce moment, pour n'adopter que les raisonnements rigoureux de la pensée.

Sur un fait connu et sensible comme la vie, sur un fait dont l'origine est inexplicable, nous ne pouvons être savant et ignorant tout à la fois : ignorant sur l'origine du fait, savant sur les conséquences de ce fait; l'origine et les conséquences nous étant inconnues, elles échappent nécessairement à une analyse superficielle. Dites, et vous ne pouvez vous soustraire à ce raisonnement, dites : le secret de mon existence étant impénétrable, le secret de mon avenir doit l'être aussi; car, lorsqu'on n'a aucune lumière sur la nécessité de la vie, on ne peut en avoir sur la nécessité de la mort; on ne peut enfin arrêter l'avenir des effets quand leurs causes nous sont inconnues.

Mais ce raisonnement, tout admissible qu'il me paraisse pour affaiblir l'objection que je combats, me conduit à une incertitude seulement; je veux une conviction. L'incertitude n'appuie rien en ce monde; d'ailleurs l'incertitude n'est pas morale quand elle touche à nos destinées les plus chères; surtout elle n'est pas noble, elle n'est pas grave, elle n'est pas inspiratrice : mère du doute, l'incertitude est cruelle pour nos affections; j'en veux sortir à tout prix. C'est alors que je consulte et ma conscience et ma raison, et surtout mon cœur, qui me dit : qui a reçu la vie, qui a aimé doit désirer d'aimer et de vivre toujours, quand ce ne serait que pour vivre seul; car il y a une certaine béatitude, même pour l'incrédule, à se sentir vivre, à ne pas dédaigner aussi l'espoir et le pouvoir de vivre éternellement.

Je ne croirai jamais à la parole d'un homme qui me dira : que m'importe la vie! Il ment; la vie lui importe beaucoup, et malgré toutes ses souffrances.

La vie est un bien pour la plupart des hommes, même dans le malheur. La vie! mais rien que l'amour, qui nous attache à la terre, qui nous attache à la vie, devrait nous faire croire aussi à une vie éternelle après la mort, devrait nous révéler un Dieu créateur, un Dieu tout puissant, un Dieu éternel et ses œuvres impérissables. Quand Dieu nous donne la vie, nous le prions pour nous conserver la vie; d'ailleurs nous avons un instinct inné pour ne pas la vouloir perdre : en tout péril nous la défendons!

Le malade, au lit de la mort, que désire-t-il? la vie! hélas! la vie près de lui échapper! Le malheureux que nos lois ont frappé, que regrette-t-il à ces derniers moments? encore la vie! Eh bien!

apprendre aux hommes que la vie vient de Dieu, que Dieu est éternel et que nous le sommes aussi, n'est-ce pas là une religion qui sert l'instinct de la vie que chacun conserve même dans les tourments les plus grands? n'est-ce pas là donner aux hommes, et surtout aux malheureux, une pensée sainte et consolante? Mais vous voulez, incrédules, qu'on vous découvre à nu l'existence de Dieu pour croire à votre avenir; votre propre instinct de conservation ne vous l'inspire même pas en espérance : il me semble que votre esprit sceptique vous rend victimes d'une illusion injuste envers vous-mêmes, injuste envers Dieu; et, comme je l'ai déjà dit, vous êtes des enfants ingrats qui ne voulez pas reconnaître votre père, parce que ce père n'a jamais frappé vos yeux de sa présence autrement que par ses œuvres. Voyons enfin, reconstituons pour vous un univers matériel et moral, qui vous soit presque aussi clair que le jour, pour vous convaincre un peu de l'existence, du pouvoir et du langage de son divin auteur : ici l'existence, le pouvoir et le langage de l'homme sont bien faibles, il est plus que probable qu'un Newton s'égarerait lui-même et n'aurait que de vains arguments à opposer à votre malheureuse incrédulité.

Ce qui est le plus concevable à l'homme, c'est l'espace, c'est l'univers sans limites. Certes, dans cette immensité d'étendue, il est impossible qu'aucune matière ait existé et se soit constituée d'elle-même; car la matière s'ignorait avant son existence, et elle s'ignore encore après l'avoir reçue comme une masse inerte; donc elle n'a pu exister sans une volonté puissante qui ait dit : matière, sois! pour remplir l'immensité de l'espace que je veux occuper, et la matière fut!

Vous m'arrêtez ici, incrédule, et vous me demandez d'abord : Comment cette volonté elle-même s'est-elle trouvée seule? et comment elle a pu se manifester par sa puissance spirituelle, en créant matériels la terre, le soleil, le ciel et les étoiles, et tous ces mondes répandus par elle dans l'immensité?

Questionneur rigoureux, c'est ici que je me sers de l'induction; elle vient à mon secours pour vous répondre : je suis nécessairement obligé de vous dire que la volonté divine, cette essence inexplicable, et sans corps et tout esprit, a, pour ainsi dire, au-delà de l'univers, autant que l'esprit humain peut le concevoir, un autre univers où ma raison ne peut pénétrer qu'en espérance. Cet

univers ne sera pas composé de matière comme le nôtre, mais de spiritualité, mais d'éternité comme la volonté divine et puissante que nous appelons Dieu. C'est par l'univers matériel qui nous est sensible que je puis seulement penser à un univers spirituel où toutes nos âmes, venues de Dieu, rentreront dans une existence spirituelle que nous appelons l'immortalité!

Eh! qu'est-ce qui me conduit inévitablement à cette pensée de l'immortalité? C'est d'abord la vie des corps matériels de l'univers sensible et un peu connu des hommes : un peu de terre, pour moi, est un phénomène que je ne puis attribuer qu'à un Dieu, car je sais que ce peu de terre n'existe et ne se meut ni par sa volonté, ni par sa puissance; ici de la terre morte ou vivante, de la terre végétale ou non végétale, de la terre, enfin, de quelque nature qu'elle puisse être, m'étonne seulement par son existence, m'étonne seulement par sa présence dans l'espace.

Mais, après ce peu de terre qui me fait tant réfléchir déjà, si je considère le monde, où nous sommes attachés, et qui n'est lui-même composé que de beaucoup de terre, mes doutes s'évanouissent; ils s'évanouissent surtout, si je considère encore avec plus de soins les diverses transformations de quelques parties de cette terre. Les végétaux et les minéraux confondent ma raison! Alors la démonstration, que l'incrédule me demandait me paraît puérile, je la méprise déjà. Les transformations sont miraculeuses, elles me ravissent et je les vois au-dessus de toutes les conceptions analysables; un jugement humain n'aurait su les prévoir. Bientôt ma conviction s'établit, je ne veux plus d'autres preuves, d'autres recherches seraient impies : Dieu est là!

Vous qui me lisez, homme consciencieux, ne pensez-vous pas qu'en effet un peu de terre ou beaucoup de terre n'ont jamais su devenir d'elles-mêmes des productions si admirables, si fécondes et si variées sans qu'une pensée, sans qu'une volonté divine, absolue, instantanée et créatrice ait ordonné que cela fût! La terre et les mers en ont été couvertes; vous en trouvez aussi d'une autre nature dans les entrailles de ces deux éléments.

Quant au hasard, incrédule, votre première et dernière argumentation dans la grande question qui nous divise en ce moment, quant au hasard que vous voudriez faire aussi grand que Dieu et sans rien en attendre non plus! spirituellement le hasard n'est qu'une

expression sans corps et sans idée, enfant matériel du choc des diverses parties de la matière, il vit, si vous le voulez, par elle ; mais il n'a pas d'âme antérieure à la matière qui ait voulu qu'il fût, qu'il réfléchît, qu'il ordonnât et qu'il créât : le hasard se confond lui-même dans les diverses transformations que la terre subit par l'ordre de Dieu après l'avoir créée. Mais du moment où les âmes humaines se seront purifiées par la raison, par la conscience, par l'humanité et la justice, du moment où ces vertus ne seront plus que la religion des hommes, Dieu purifiera aussitôt la terre, et le hasard, ce dieu matériel de l'incrédule, ce dieu sans justice, sans humanité, sans conscience, sans avenir et sans raison, le hasard enfin, disparaîtra avec toutes les impuretés matérielles qui lui donnaient la vie : je le répète, sans principe spirituel, le hasard, enfant de la matière, meurt avec la matière.

Dieu lui-même a dû procéder par induction et par analogie dans toutes ses créations terrestres. Il n'a pas donné d'âme raisonnable aux végétaux et aux minéraux, parce que ces corps matériels n'ont pas d'affections raisonnées, ils s'attirent ou se repoussent entre eux sans nécessité de penser, sans besoin d'aimer, sans besoin de se haïr : leur présence inerte est tout leur avenir. Il est même possible que la terre ainsi transformée puisse un jour disparaître si Dieu le voulait, comme il voulut un jour qu'elle existât dans l'espace ; mais je crois que le pouvoir de Dieu considéré sous ce point de vue n'est que fictif : Dieu par son essence même crée par amour et éternise par humanité. Il fit la nature ; eh bien ! la nature est trop belle, venant de Dieu, pour que Dieu veuille jamais détruire son ouvrage. D'ailleurs, Dieu est un principe éternel, Dieu est un principe créateur qui ne peut s'anéantir lui-même dans ses créations, et malgré leurs diverses transformations elles sont éternelles comme lui. C'est pourquoi l'on prend souvent la nature pour Dieu et Dieu pour la nature, on confond alors la cause et l'effet, ce qui fait déraisonner souvent dans toutes les discussions qui ont rapport à Dieu ou à ses œuvres qu'on doit toujours désigner à part si l'on veut être logicien et asseoir des jugements sur des bases solides.

III.

Jusqu'ici nous n'avons vu la terre et les mers que couvertes de végétations : par elles nous admirons déjà avec respect et sans doutes, la puissance divine qui les remplit de ces éléments divers pour les rendre fécondes et donna à chacune de leurs productions le pouvoir de se reproduire. Enfin des semences vont à leur tour y chercher la vie pour se perpétuer de jour en jour, d'année en année, de siècle en siècle : le sceau de l'Éternité est là encore! La matière et les reproductions de la matière n'ont pas de fins elles-mêmes, plus heureuses que nous, leur existence est leur immortalité. Hélas! nous avons besoin de mourir pour connaître la nôtre!

Mais l'éternité de toutes ces productions, leurs variétés, et leur analogie n'ont pas encore épuisé la fécondité des conceptions de cette volonté divine, de ce Dieu créateur de la nature qui est pour nous déjà Dieu par la matière et par l'organisation de la matière. Toutefois, avec ces deux créations, Dieu était encore inconnu à l'univers matériel : il n'y vivait puissant que par lui-même et pour lui-même. Il avait sans doute rempli l'espace de divers corps qui produisaient ; mais ces corps sensitifs et végétatifs, ou plutôt sans sensibilité et sans intelligence raisonnées, mais ces corps ne concevaient pas leurs productions : elles devaient s'ignorer comme eux, elles devaient ignorer le Dieu qui les créa. C'est pourquoi Dieu voulut bientôt que des conceptions nouvelles fussent destinées à compléter des œuvres qui jusque-là n'avaient pas l'âme de l'homme qui pût les concevoir. C'est à ce moment qu'il satura l'air, la terre et les eaux d'être matériels et spirituels qui durent vivre de ces mêmes œuvres et les sentir sans pouvoir les analyser : c'est ici la naissance de tous les secrets impénétrables de Dieu qui ne cessent d'agiter la pauvre humanité, quand elle veut s'expliquer surtout la nature et la destinée d'une âme renfermée dans un corps périssable sans cette spiritualité que Dieu lui a donnée et qui, comme lui, la rend éternelle.

Il donna d'abord à l'homme la pensée, la réflexion et le besoin d'aimer ; il créa la femme, sa plus merveilleuse création sensible. pour inspirer à l'homme le bonheur d'une sainte union et le bon-

heur plus grand encore d'une famille : c'est ici d'abord que naquit au cœur de l'homme la pensée de son immortalité. Elle devait nécessairement lui apparaître au front et lui révéler les bienfaits du Père des hommes et de la nature : cette union, ce bonheur, cette famille et cette immortalité ; cette faculté d'aimer, cette faculté de désirer qui nous fait vivre, vous le sentez bien, ne viennent que de Dieu seul ! Il aurait pu ne pas couvrir la terre de tous ces êtres vivants et sensibles qui s'y perpétuent, s'il l'avait voulu ; mais il avait fait d'abord la nature matérielle en modifiant une partie de son essence spirituelle, il voulut être le créateur d'une nature plus miraculeuse encore en créant l'homme, qu'il fit participer de sa propre substance spirituelle en donnant la sensibilité, l'intelligence et le mouvement à la terre organisée dont il le créa d'abord matériellement. Nous avons donc en nous une nature destinée à périr ou plutôt destinée à retourner à la terre, celle du corps ; et nous en avons une seconde, celle de l'âme, qui est l'émanation sensible de Dieu qui nous anime et qui nous rend éternels comme lui.

Je combats ici l'objection qui m'a été faite, surtout je la combats par la spiritualité de Dieu, parce que cette objection est matériellement spécieuse, quand par la mort du corps elle nous fait voir la mort de l'âme. A elle seule, elle renverserait toute la vie de l'homme, elle la rendrait vaine, illusoire et sans but ; par elle nous n'aurions plus de moralité, plus d'illusion, plus d'espérance. Otez-lui son Dieu et son immortalité, la société s'écroule, et l'univers sans principe sera bientôt pour nous un être incréé, un dieu matériel qu'on ne saurait prier.

Mais après l'homme dont je viens d'édifier le principe divin et l'avenir plus divin encore, car nous sommes, tout imparfaits que nous nous rendions, toujours par l'âme une partie spirituelle de Dieu participant inévitablement de son essence éternelle, que dirai-je ! Si je voulais prolonger l'analyse de ses volontés puissantes, de ses volontés instantanées, de ses volontés absolues qui donnèrent la vie à tant d'autres créations ! eh bien ! ici mes démonstrations n'en seraient pas moins victorieuses de toute objection puérile ou impie, car tout est vérité quand on fait tout procéder de Dieu, alors le plus faible, appuyé sur le ciel, confond le plus fort qui n'a pour lui que la terre. Du moins que ce soit toujours

en vain que l'incrédule à la parole habile se plaise à se persuader et à persuader aux autres que sa double nature est périssable, car ses erreurs, si l'on y croyait, feraient malheureusement dire aux pères de famille les plus heureux : Quel malheur de vivre et d'avoir vécu! quand, hélas! il faut cesser d'être! Suspendons, ou plutôt bannissons par pitié ce cri de désespoir par la pensée de notre immortalité!

Réunissons à présent mes démonstrations; nous dirons désormais : que la matière a d'abord été créée par Dieu; que plus tard Dieu voulut qu'une organisation sensitive et végétative fût donnée à la matière; que Dieu la modifia ensuite, autant qu'elle pouvait l'être par sa nature, en créant l'homme à qui il donna bientôt une faculté divine, participant de sa spiritualité même, qui le fit sentir, voir, raisonner et agir. Il y a donc nécessairement dans toutes les conceptions de Dieu une puissance spirituelle qui vient de Dieu seul et dont nous ne pouvons nous détacher : reconnaissons enfin que cette puissance, éternelle comme lui, est celle de notre âme, destinée elle-même à donner de la vie, de la pensée et du mouvement à nos corps d'abord matériellement organisés.

Dieu nous donna nos âmes pures comme la sienne; mais nos corps matériels durent recevoir des passions matérielles, car, sans ces passions, l'homme se fatiguerait d'un bonheur terrestre goûté trop longtemps, ses sens d'abord excités cesseraient bientôt de l'être : la faiblesse de sa nature exige qu'il passe par des émotions rapides de la douleur au plaisir, et c'est alors qu'il peut bien le sentir. Il n'y a que quelques âmes heureuses qui se dépouillent par leurs efforts de leur existence matérielle ou plutôt des passions qui les rendent captives; il n'y a que ces âmes qui ont senti d'abord l'esclavage par le vice et l'espérance par la vertu; il n'y a que ces âmes enfin qui, pendant la vie, n'ont que Dieu et leurs saintes affections pour avenir.

Dieu donc a dû nous donner des passions participant des imperfections de notre nature matérielle, mais aussi avec le pouvoir de les combattre par l'âme, ou pour mieux dire, par la conscience, attribut de l'âme, par la raison, attribut de l'âme encore, et par l'humanité, ce dernier attribut de l'âme et la gloire de l'homme aux yeux de l'Éternel qui lui fait dire : enfin, Dieu, j'ai triomphé et je suis digne de toi!

IV.

Dans la création et la marche de cet univers, il y a eu et il y aura encore effort, harmonie et amour. Je crois que l'homme, création la plus parfaite de Dieu, celle qui a dû occuper son intelligence divine avec le plus d'affection, je crois que l'homme doit agir par analogie et comme Dieu l'a fait pour toutes ses créations: je crois enfin que l'homme doit désirer dans ses œuvres, à lui, une descendance intelligente qui puisse les admirer, qui puisse en jouir, qui puisse les perpétuer: c'est là l'effort que Dieu exige de lui avant de pouvoir se joindre à son âme universelle dont nous ne sommes qu'une émanation temporaire au monde, laquelle, détachée de Dieu, n'en est pas moins dépendante de Dieu dans un corps matériel destiné à périr, et qui lui-même est dépendant de la terre qui le reçoit à sa mort. L'avenir du corps de l'homme se perd dans les entrailles de la terre; l'avenir de l'âme humaine ne peut nous être révélé que par Dieu lui-même dans cet univers des âmes dont il est le principe et la fin.

Il n'est pas douteux que le mérite de nos actions ne vienne du combat perpétuel qui se fait en notre âme par le sentiment qu'elle a du bien et du mal. Tâchons toujours que ce soit la pensée du bien qui reste victorieuse dans les luttes que la pensée du mal lui livre et dont elle ne cesse de l'accabler; que par les efforts de la vertu contre le vice, que nous fait faire une puissance irrésistible qui vient de notre âme, nous soyons toujours plus purs que nous n'étions d'abord; que la conscience, que la raison, que l'humanité règnent parmi nous et malgré nos passions.

Nous sommes donc, à n'en pas douter par le tableau rapide que je viens de faire de toutes ses créations, nous sommes donc, par son âme, les enfants éternels d'un Dieu avant d'être les enfants périssables des hommes, comme les enfants de toutes les générations passées l'ont été, et comme le seront les enfants des générations à venir. Du haut de son univers des âmes Dieu voit, enfin, nos anxiétés, nos chagrins, nos combats, nos repentirs, nos victoires et nos espérances, il en sera touché! Eh! pourquoi ne le serait-il pas? ne le sommes-nous pas nous-mêmes des efforts et des tourments qu'éprouvent ceux à qui nous avons communiqué une

partie de notre existence matérielle et spirituelle? ne sommes-nous pas pleins de sollicitude pour nos enfants? Eh bien! la refuserions-nous, cette sollicitude, à l'auteur de l'univers? l'analogie et l'induction ne sont-elles pas ici invincibles? l'homme se croirait-il, par hasard, plus puissant et plus humain que Dieu lui-même? tandis que tout a un principe, que tout a une cause, nous voudrions donner une cause et un principe aux créations de l'homme, et nous ne voudrions pas en donner aux créations de Dieu! Quelle inconséquence absurde et révoltante, si l'on veut bien y réfléchir!

Avouons, enfin, qu'on n'a pas besoin de connaître l'essence, la spiritualité et l'éternité de Dieu pour constater son existence et son pouvoir! pour moi, après l'analyse à laquelle je viens de me livrer, sa présence réelle n'ajouterait même pas à ma convition : devant ses créations mon esprit rebelle fléchit, devant ses créations mes doutes impies s'évanouissent, devant ses créations ma fragilité matérielle abaisse mon orgueil; les créations de Dieu, enfin, élèvent mon âme et fortifient mes espérances, par elles, je crois et je dis encore, par elles, je croirai et je dirai toujours qu'enfant de toutes ces générations qui se sont succédé depuis si longtemps sur la terre et dont Dieu est le principe et la fin, comme lui et comme elles je ne mourrai pas : je vois déjà Dieu avec mon âme!

Si les passions des hommes ont été ou sont tardives à se calmer; si la raison et la conscience des peuples n'en viennent à bout qu'à force de lumières et d'humanité, qu'à force, surtout, d'humanité et de lumières de quelques êtres qui paraissent trop rarement parmi les hommes, car, vous le voyez bien, la variété est dans la pensée de Dieu et elle règne dans toutes ses créations matérielles ou spirituelles; si la raison, dis-je, et la conscience des peuples des anciens siècles qui nous ont transmis leurs diverses civilisations, nous ont fait parvenir depuis longtemps à une civilisation plus humaine, plus éclairée et plus brillante encore; rendons-la plus remarquable, surtout, par un esprit d'union et de rapports moraux qui nous fassent rejeter, de toutes les erreurs la plus funeste aux hommes, celle qui, les pénétrant d'une incrédulité malheureuse, leur fait nier Dieu devant ses créations et ne leur donne pas seulement la pensée de la combattre par les prodiges de tout

ce que renferme son univers, lequel, plus réfléchi, anéantirait la plus rebelle des incrédulités.

Soyons-en persuadés, c'est par une vertu acquise au prix de la douleur et du repentir que nous devons retourner à Dieu et que nous serons placés par lui dans l'immensité de son univers spirituel. Notre indifférence à l'égard de cet avenir serait coupable, car il peut ne pas être démontré à l'homme, mais l'homme doit en concevoir la pensée pour se moraliser lui-même et l'inspirer à ses frères!

V.

Sans votre avenir immortel que vous n'admettez pas, incrédule, qu'attendez-vous de votre conscience, de votre raison, de votre justice? Elles vous honorent sans doute! mais l'incrédule méchant pourrait vous dire : « A quoi bon vos vertus? Si elles vous rendent heureux, elles n'en sont pas moins un faible témoignage de votre incrédulité, car ces mêmes vertus dont vous vous flattez quelquefois sans raison, ces mêmes vertus par qui vous vivez sans conviction morale, ces même vertus, enfin, sont précisément celles qui me rendraient, à moi, la vie insupportable; mais il m'est indifférent d'être vertueux ou non, pourvu que je sois heureux! Or, je conçois mieux que vous qu'il n'y a rien après ma mort que seulement un peu de terre qui ne pourra souffrir de l'immoralité de ma vie! »

Voilà précisément le langage et la morale des méchants dont l'incrédule honnête homme ne craint pas de salir sa pensée et sa bouche si bien faites pour sentir et pour exprimer les plus nobles sentiments; voilà précisément le langage et la morale des méchants à une époque où tout s'émeut, où tout marche, où tout grandit, où tout se moralise par la réflexion et le travail!

Incrédule honnête homme, ne le faites jamais tenir ce langage, ou plutôt ne la concevez jamais cette morale, car elle est si spécieuse! qu'elle pourrait nous faire croire que les méchants sont plus raisonnables avec tous leurs vices que nous ne le sommes avec toutes nos vertus. Malheur à l'homme qui raisonnerait comme les incrédules méchants! Si, excité par des passions violentes, il faisait taire, pour les satisfaire, ses bonnes passions! Il ne faut croire

les hommes que lorsqu'ils sont dans le malheur, alors le plus coupable, le plus méchant ou le plus incrédule sent qu'il est une morale divine qui doit régler les actions des hommes. Il ne suffit pas pour se rendre heureux d'avoir la volonté de le devenir, il faut encore au bonheur la justice! Acquis à tout prix, le bonheur même est un supplice pour la conscience : elle peut dormir quelquefois et trop souvent sans doute dans le cœur des hommes; mais, n'en doutons pas, elle s'y réveille avec plus de force et plus d'amertume au moment où la justice humaine punit les mauvaises actions qui d'ailleurs n'échappent en aucun temps à la justice divine : heureux ou malheureux à la terre, l'homme doit souffrir; coupable, il doit être puni ou par les hommes ou par Dieu!

Mais soyons miséricordieux envers nos frères, soyons-le envers nous-mêmes! N'enlevons pas par une raison trop sévère dans ses recherches et ses démonstrations, n'enlevons pas surtout à nos frères malheureux, n'enlevons pas enfin à l'humanité souffrante et la consolation et l'espérance qui nous aident à soutenir les épreuves de la vie : ayons toujours une espérance et une consolation à nous donner; concevons enfin la moralité de nos actions et l'immoralité de nos paroles!

Hommes consciencieux, je vous le dis : malgré notre force d'esprit, nous ne sommes, et cela est évident, nous ne sommes que des atomes imperceptibles contre les créations vivantes de Dieu; nous ne sommes qu'un peu de poussière impalpable contre ses créations matérielles. Jetons donc ensemble un moment les yeux sur ce ciel qui est si beau, sur ce soleil par qui Dieu fait vivre ses créations; voyons les nuages noirs couvrir le flambeau des nuits, parcourons encore la terre pour y analyser la diversité de toutes ses végétations dont la sève est l'âme! pénétrons aussi avec nos yeux, avec notre pensée, avec notre réflexion dans le sein des eaux qui recèle des milliers d'êtres avec des organisations et des mœurs si diverses; ou plutôt, voyons-nous aux prises, dans un péril imminent, voyons-nous aux prises avec la mort elle-même! déjà, nous levons les yeux aux cieux et nous y cherchons Dieu pour l'invoquer, pour le prier! Car, croyez-le bien, cet instinct de la vie est là au-devant de notre front qui ne nous quitte jamais; c'est à ce moment, malgré nous, que nous nous écrions : mon Dieu! mon Dieu! fais donc que je vive, quand ce ne serait que pour vivre

seulement de ces dernières facultés que tu donnes aux vieillards et qui les font soupirer pour la vie, pour la vie, hélas! prête à s'éteindre et qu'ils voudraient conserver à tout prix pour aimer encore et le dire à leurs familles avec cette vérité même : que, bien qu'on soit seul et sans affection sur la terre, c'est du bonheur d'y être, soit pour admirer le spectacle ravissant de la nature, soit pour y vivre des fruits de la terre, soit pour y rêver enfin à l'auteur de l'univers, depuis le plus petit atome jusqu'à Newton!

VI.

Vieillards moralistes, venez donc à mon secours pour convertir les incrédules à ma religion. Dites que cette longue existence, que vous avez passée au sein de vos familles, a été pour vous une existence de félicités même parmi toutes les peines dont est semée la vie, quand vous écoutiez les saints enseignements que vous donnait la religion naturelle; enfin apprenez aux hommes : qu'on est bon par le cœur, honorable par les actions, consciencieux par l'âme, tolérant par la raison, juste et reconnaissant par l'espérance, religieux par Dieu seul, quand on croit à son Éternité qu'il nous a transmise à nous-mêmes!

Et vous, nature, ouvrage de ce Dieu si grand que me révèlent toutes ses créations, montrez aux hommes tous vos trésors : déployez à leurs yeux, à leur esprit, à leur âme l'immensité des cieux, l'immensité des mers, l'immensité de la terre, l'immensité de l'univers, l'immensité des êtres qui y vivent! dites nature, comme vous êtes féconde, variée et bienfaisante! dites d'abord comme vous êtes belle! montrez votre soleil des jours, qui est votre cœur; montrez votre soleil des nuits, qui est votre âme! faites éclater votre tonnerre, qui est votre voix, dont vous terrifiez les méchants!

Homme indifférent, vous n'avez pas peur du tonnerre, dites-vous, et pas plus que les méchants! Mais qui vous a donné le pouvoir de pénétrer dans l'âme des méchants! Qui a pu vous dire toutes les émotions, toutes les craintes qui l'agitent? Vous-même, vous ne connaissez pas encore toutes celles qui agitent la vôtre!

Nature, ne t'arrête pas à l'indifférence de l'homme! laisse-le parcourir, sinon sans émotion, du moins sans reconnaissance et sans espoir, laisse-le parcourir tes champs, tes prairies et tes

bois; ton ciel et tes étoiles ne seraient pas plus heureuses auprès de lui; l'inspiration est inaccessible à son âme! Mais sers-toi de tes nuages, essaye de ton tonnerre encore, essaye des tempêtes foudroyantes, des pluies incessantes, les fléaux épidémiques et ceux de la guerre, essaye enfin de ton Etna, accable l'homme d'un déluge de feu! Cependant conserve-lui un roc où il puisse se réfugier et contempler avec terreur le désordre où son indifférence t'excite : porte-lui ces cris de désespoir de tous les êtres que renferment l'air, la terre et les mers; mets l'univers en feu, te dis-je, sillonne les cieux d'éclairs, fais éclater, fais tomber la foudre! Hélas! hélas! Nature, tu le vois, déjà sur son roc l'homme, qui méconnaissait l'intelligence universelle, l'homme implore en ce moment et sa puissance et sa pitié; il prie Dieu comme un mourant près de quitter la vie qu'il voudrait retenir de ses débiles mains; il le prie en lui disant qu'il se repent de son incrédulité, il le prie enfin de le délivrer du spectacle affreux du cataclisme de la nature, et, plus encore, de l'horreur de cesser de vivre pour s'anéantir à jamais!

Mais alors Dieu, dans sa miséricorde, n'ayant jamais voulu donner aux hommes des passions qu'ils ne pussent combattre, dit au malheureux du roc : C'est assez d'épreuves! ta conscience, qui te les donne, ne peut le faire sans éveiller en toi un avenir qui était aussi dans ta conscience : tu ne l'as méconnu jusqu'à présent que parce que le malheur ne t'avait pas encore atteint comme l'exigeaient et ton cœur et ton intelligence : un cœur qui n'aime pas n'a pas d'avenir, il ne le conçoit pas du moins; une intelligence, qui dédaigne Dieu, n'a pas encore été affligée de l'idée de la mort! l'homme se croit à tort mortel seulement par la matière, tandis qu'il est immortel encore par son essence qui fut et sera toujours le principe de sa nature spirituelle.

A ces mots d'un Dieu qui lui parle au fond de l'âme, l'exilé du roc voit fuir tous les orages qui avaient assiégé ses yeux et sa raison; il revient peu à peu de ses terreurs, il revient à la vie, il revient à l'espérance : bientôt un printemps éternel s'offre à ses regards, il jouit déjà des fruits de la terre, il vit désormais par eux, mais n'en vit plus sans reconnaissance et sans avenir; il éloigne de sa pensée tous les doutes, tous les hivers pour faire de la terre même un paradis quand les hommes s'en seront rendus

dignes ; il voit enfin Dieu préparer et destiner son âme à son univers des âmes, ou plutôt à la nature entière que Dieu aura épurée des créations malfaisantes pour en faire un séjour éternel de délices et de félicités où l'époux retrouvera son épouse, le fils ou la fille son père et sa mère, l'ami son amie, la sœur son frère, confondant ensemble leur âme, leur amour et leur bonheur éternels !

Les Souvenirs.

8 décembre 1841.

Ma philosophie basée sur la nature.

L'esprit d'un écrivain n'est jamais mieux conçu que du moment où on le voit occupé plus de sa pensée que de la manière de la rendre. La première expression de nos idées est presque toujours la meilleure, souvent on en altère le sens en voulant la rendre plus correcte. Sans doute, l'on ne doit pas préconiser l'imperfection du style ; mais toutes les fois qu'elle est claire et précise, qu'elle dit tout ce que vous voulez dire, votre pensée, eût-elle une forme inusitée, je crois qu'il vaut mieux la laisser telle qu'elle s'est présentée d'abord, que de risquer d'en gâter l'originalité par une expression plus française. Quant à moi, alors même que j'aurais le talent de donner à mes *Souvenirs* cet intérêt qui vient du style, il me manquerait toujours pour le faire la patience que je n'ai jamais eue, d'ailleurs. Aujourd'hui, plus que jamais, je ne dois avoir qu'un but en écrivant ; ce but, auquel j'attache tant de prix, ce but, dis-je, c'est de faire réfléchir. J'y parviendrai, je l'espère, sans la perfection du style, que je laisse à de plus jeunes, à de plus instruits que je ne le fus jamais. Je l'ai déjà dit, je n'ai plus de temps à perdre ; je n'en ai plus surtout à consacrer à l'éclat, à la majesté de la diction. L'arrangement des mots, l'harmonie de la phrase est le travail de toute la vie des écrivains célèbres. Autrefois et trop longtemps, attaché par des devoirs publics qui m'empêchaient d'écrire

avec quelque recherche, je n'ai pu que penser. A présent penser même serait pour moi une peine et mon imagination ne se nourrit que des réflexions que j'ai pu faire, jeune encore, et sur les événements et sur les hommes, elle s'en occupe sans cesse; ces réflexions même viennent m'obséder malgré moi, tandis que ceux-là marchent et que ceux-ci passent. Toutefois, je leur dois des opinions invariables : je ne me demande plus maintenant ce que c'est réellement que la vie, ce que c'est réellement que le monde, hélas! je ne l'ai que trop appris!

Mon pays a eu une révolution républicaine qu'un ambitieux n'a pas voulu éterniser; le malheur et le temps ont détruit à leur tour son élévation et sa descendance. L'ancienne dynastie de nos rois a reparu sur un trône rajeuni par des institutions nouvelles; pendant ce temps, des hommes célèbres, dans les sciences et les arts, ont marqué leur passage; à ces hommes ont succédé d'autres hommes qui occupent aujourd'hui la scène du monde. Le peuple, qui a vu la succession des hommes et des dynasties, le peuple n'a plus que de l'indifférence pour eux; il passe lui-même et laisse à ses enfants la même indifférence; ces enfants, le peuple d'à présent, marchent à leur tour, ils s'occupent encore des arts et des sciences, mais pour les appliquer seulement aux progrès de l'industrie, qui leur paraît une source féconde de richesses qu'ils envient et qui les empêchent d'être heureux. Voilà à peu près l'histoire de toutes les nations, histoire où l'âme et le cœur ne tiennent que peu de place. Eh bien! c'est au cœur, eh bien! c'est à l'âme que je veux faire revenir. Quoique malheureux et sans espérance, hélas! puisque je n'ai plus d'enfant pour m'aimer dans la vie, pour veiller ma vieillesse, je veux dire ici encore aux hommes, au monde, où j'ai si tristement paru, que le bonheur, vers lequel nous avons tous couru sans jamais l'atteindre, que le bonheur n'est pas dans les richesses, mais seulement dans les affections; que vivre, c'est aimer; et, qu'enfin, l'on peut aimer toute la vie en dépit de la misère, des souffrances et de la mort même!!

Voici encore une vérité que je voudrais faire concevoir aux hommes et que je chercherai, autant qu'il me sera possible, à développer dans mes souvenirs :

Pour mieux instruire les hommes de leurs devoirs, j'ai conçu un moment que le monde s'était brisé et que parmi ses ruines, au-

cune tradition humaine n'était restée; mais que rétabli, bientôt après cette fiction qui me débarrassait des passions et des préjugés humains, comme nous le voyons, Dieu nous y avait doué cette fois encore et toujours de la faculté de penser, d'agir et de nous aimer; qu'au fond de nos âmes sa voix nous faisait sentir le bien à côté du mal, que la religion véritable était de faire l'un et de combattre l'autre pour mériter et la vie et l'immortalité; car, il faut le croire, même avant de l'éprouver, tout doit être obtenu ici-bas par des sacrifices!

Nous ne sommes pas venus, comme certains hommes le voudraient, pour être heureux seulement, mais encore pour souffrir et espérer. L'opulent, tout opulent qu'il est, a sa destinée d'efforts et d'afflictions. Le pauvre peut être heureux par sa conscience et ses attachements, mais il ne saurait lire dans l'âme des hommes qui passent sous ses yeux avec des livrées d'or : souvent pour eux tout prospère au dehors, tandis que le dedans est miné par des passions et des remords : les compensations sont dans la justice de Dieu!

J'aime le peuple, parce que j'en suis moi-même, et qu'il faut que tout homme en soit pour être honoré. Je cherche pour lui comme pour moi une règle morale qui puisse le guider dans toutes ses actions, qui puisse le consoler dans toutes ses misères : je n'en trouve pas de plus sûre que son cœur, sa conscience, sa destinée; qu'il ait le courage de tout supporter en pensant que Dieu le voit et est content de sa persévérance, je doute qu'il puisse s'inspirer une conduite plus sage, une morale plus pure.

Ma philosophie est basée sur la nature : je consulte ma pensée intime et non celle que les hommes voudraient faire naître des passions et des préjugés qui ont depuis des siècles envahi le monde. Dieu ne se fait sentir à nous que par les inspirations de la conscience, quand nous vivons, il ne se fera connaître, il ne se fera voir qu'alors que nous n'existerons plus : immuable dans ses desseins comme dans ses œuvres, il les modifie, mais ne les détruit pas.

C'est cette religion de la conscience que je veux donner au peuple. Mais, que dis-je? il l'a déjà! car, parmi toutes les vicissitudes qui le tourmentent, je vois toujours une règle morale qui le maîtrise et à laquelle il finit par obéir. Il n'y a donc que les hommes égarés, que je chapitrerai dans mes *Souvenirs*, qui ne s'y

rendent pas et auxquels ont doit incessamment en développer les principes pour les rappeler au sein d'une société qu'ils troublent, et qui voudrait ne pas les haïr. C'est ce que je tenterai sans cesse dans mes *Souvenirs*, heureux, si je réussis un peu; plus heureux encore, si en voulant faire connaître ceux que j'ai tant aimés, je puis être utile à quelques-uns de mes contemporains et aux hommes qui liront plus tard les faibles écrits que m'inspirent la paix et l'amour de l'humanité!

Les Souvenirs.

10 décembre 1841.

Le Ciel est un ineffable séjour.

Plus je médite mes souvenirs, plus le cercle de mes réflexions s'agrandit : en continuant à les exprimer ainsi, ce ne sera plus seulement le tableau de mes impressions, de mes misères, de mes espérances que je tracerai; mais aussi celui des devoirs que nous avons à remplir envers Dieu, les hommes et nous-mêmes. Je ne suis pas mécontent de l'issue où je me vois engagé; assurément je ne l'avais pas prévue : si je suis étonné moi-même du point d'où je suis parti, je le suis bien davantage du point où je me trouve. Mais, aurai-je assez de force dans l'esprit, assez de fécondité dans l'imagination pour mieux faire connaître les divers sentiments qui m'agitent encore sans répéter à satiété ce que j'ai déjà dit au commencement de ces *Souvenirs?* Je crains encore ici ma faiblesse ! sera-ce donc toujours elle que je rencontrerai quand j'entreprendrai un dessein, et ne pourrai-je en prolonger les vues sans la redouter?

L'indécision est le vice de mon caractère : si j'échappe à son influence, je le dois à ma réflexion par qui je sens que, malgré la fécondité de nos jugements, on n'a jamais tout dit dans ce monde et qu'il reste, pour le bien peindre, toujours quelque chose à dire; ici les nuances sont infinies et le tableau ne s'achèvera jamais, celui du cœur et de l'avenir des hommes, le tableau de la vie enfin, tandis que nous pouvons penser et chercher à la définir.

La vie n'est plus pour moi un problème, je l'ai éprouvée et je ne saurais désormais la concevoir d'une autre manière : on commence sans doute par être heureux ; mais, hélas ! on finit souvent sans famille, on finit par souffrir et se trouver seul sur la terre : voilà la vie ! Quel peintre assez éloquent nous donnera le courage de nous préparer à cette nécessité cruelle sans rien laisser à désirer à ses inspirations !

Dans mes afflictions, qui pénètrent, malgré moi, toutes mes pensées, je cherche souvent un port moral où je puisse me réfugier et où ma douleur soit moins vive, quand je reporte mes souvenirs vers le passé : ce sont des illusions alors qui me consolent des réalités que je n'ai plus, réalités qui me rendirent autrefois si heureux ! Mais, pourquoi ne pas continuer à se les faire, ces illusions ? vous, qui êtes bon et qui avez aimé, savez-vous ce que seront ces illusions ? elles seront peut-être un jour des vérités éternelles !

Tandis que nous nous laissons abattre ici-bas par les regrets, le ciel, où sont appelés nos amis, est un ineffable séjour que nous devrions vivement désirer. Le passage de la vie est un tribut, celui qui l'a payé par une longue existence de vertus et de sacrifices, n'a pas plus mérité le bonheur céleste que celui qui, n'ayant fait que passer sur cette terre, n'a pu le mériter qu'un moment. Dieu éternel compte moins nos années que nos souffrances. Mais l'homme veut vivre longtemps, il cherche à prolonger une existence pleine d'anxiétés, et il ne sait pas que Dieu seul est le bonheur, comme pour le jeune enfant une mère est une providence, une béatitude de tout moment !

Quelle destinée heureuse de voir, de connaître, d'aimer le père des hommes ! de savoir ses lois, de parcourir les divers mondes qui composent son univers ! d'y voir mouvoir les êtres à qui il a donné la vie ! C'est la science du passé, du présent et de l'avenir, c'est la science de tout ce qu'il a créé que nos amis ont appris là haut. Ce sont des affections plus pures que nos affections qui les rendent heureux : le souvenir de celles qui les attachaient à la terre, vient encore ajouter à ce bonheur. Il me semble que ces chers êtres, que j'ai tant aimés, et qui nous attendent, le font avec patience, avec amour, car il n'y a plus de temps pour eux, il n'y a qu'affection : s'ils souffrent, c'est de nous voir si agités,

si affligés, quand nous devrions être si pressés de les rejoindre et si heureux de les savoir heureux! n'est-ce pas un sacrilége d'avoir d'autres pensées?

Laissons un moment nos faiblesses et nos larmes; ayons le courage de tout approfondir avec les lumières du cœur et celles de la raison : persisterons-nous toujours à n'être que des hommes? ne verrons-nous jamais que nous sommes les enfants d'un Dieu, père de la nature, de tout temps immortels comme lui! je n'ai qu'à parcourir des yeux tout ce qui m'entoure, je sens que Dieu seul, et non le hasard, est l'auteur de tant de miracles matériels; je n'ai qu'à me mouvoir, qu'à me sentir, qu'à m'analyser, tant d'intelligence dans ma double nature, ou matérielle ou morale, ne peut avoir pour principe spirituel que Dieu seul encore : enfin il n'y a que lui qui puisse me faire réfléchir, combiner, ordonner, prévoir! Le hasard, mais il n'est que matériel, et sans ces corps de la nature que le hasard n'a pu produire, lui-même n'existerait pas.

Miracles sublimes de la pensée, de la réflexion, de l'affection, du souvenir, de tout sentiment généreux enfin, vous êtes enfants d'un Dieu, vous êtes Dieu lui-même! Vous m'animez un moment pour me donner plus de pouvoir encore, quand je ne serai plus. Loin de moi la pensée sacrilége du néant qui ne peut être quand Dieu ne cesse pas et ne peut cesser : le néant est l'avenir des méchants.

Voilà comme ma pensée me crée un paradis où mes amis m'aiment, où mes amis m'attendent, tristes de mes vaines inquiétudes. Que n'ai-je foi entière à cet avenir qu'elle se plaît à me tracer! Faut-il que Dieu lui-même vienne me le révéler et me le rendre plus sensible, et, n'ai-je pas assez des inspirations qu'il a renfermées dans mon âme! Triste jouet que je suis des doutes de mon esprit! c'est une certitude palpable qu'il lui faudrait : mais Dieu a toujours voulu que rien de matériel ne nous agite, quand nous pensons aux cieux où tout est spirituel : c'est ce qui sépare à jamais cette terre du séjour céleste : espérons!

Ah! oui, espérons! car il serait trop pénible de croire qu'une existence passée dans tous les devoirs que nous a prescrits la conscience, n'aurait d'autre but que le néant; que cette destinée nous serait commune avec ceux qui auraient dit : que toutes les actions sont indifférentes, que le plus sage a été le plus heureux, le plus

actif à s'être procuré les biens matériels de ce monde. La justice universelle, la justice du Dieu par qui je pense, par qui je vois, par qui j'aime, rectifiera un jour ces principes erronés de notre civilisation ; et, quelques hommes apprendront enfin à mieux la connaître, cette justice, et à mieux la sentir, et à mieux la craindre pour leur avenir.

Je ne crois ni à la fatalité, ni à la perversité des hommes ; seulement, je les sens, je les vois, je les redoute de quelques-uns. Mais j'espère qu'avec le temps, les bons exemples, la moralité des actions, l'explication qu'on doit incessamment leur en faire, on pourra les rendre meilleurs. Il faut surtout leur faire concevoir que si le hasard n'a rien créé quand il s'agit des choses spirituelles qui ont rapport à Dieu, à ses créations, à sa puissance, à notre immortalité, le hasard, dans ce monde matériel, a un pouvoir quelquefois indéfinissable : il y produit souvent une fatalité injuste, monstrueuse, inévitable : par lui le bon souffre pour le méchant, par lui le plus instruit est le plus pauvre, par lui, enfin, le plus brute est le plus riche. Mais il n'y a aucun moyen de rien changer à cet ordre imprévu ; c'est à la justice des hommes à y mettre de la règle et elle y en met autant qu'il est en elle. Là doit s'arrêter la prévoyance humaine, car si, sous le prétexte de faire un partage équitable des richesses de la terre et même avec l'amour sincère d'y parvenir, vous donnez quelque suite à cette folie impraticable et désorganisatrice que dans nos jours de discorde civile on nomme l'égalité ! Vous détruisez le peu de bien que présente la société humaine, sans améliorer ni ses mœurs, ni ses coutumes, qui diffèrent d'ailleurs entre les nations comme chez les individus. Je l'ai déjà dit, pour innover aujourd'hui, il faut perfectionner et non détruire ; et lors même que nous parviendrions à tout bouleverser, pour reconstruire sur de nouvelles bases l'édifice social, que déjà les anciennes se reconstruiraient d'elles-mêmes matériellement ou moralement à peu près, comme nous le voyons, avec les mêmes vices et les mêmes vertus et toujours ces inégalités trop souvent injustes que le hasard sème, malgré la justice des hommes, dans toutes les positions sociales : c'est là la fatalité seule, qu'on doit reconnaître, et à laquelle on ne saurait se soustraire, mais fatalité qui n'est heureusement que matérielle et qui aurait pu ne pas exister avec autant de déraison si le hasard l'avait voulu.

Les Souvenirs.

10 décembre 1841.

Un désir me reste.

Au point où sont arrivés les sciences et les arts, il y aurait aujourd'hui de la témérité à chercher une célébrité durable, quand, surtout, une étude approfondie de ces mêmes sciences, de ces mêmes arts n'a pas usé votre vie et rendu probable le succès auquel vous aspirez : il y a mille craintes à redouter alors, c'est déjà l'obstacle qui paralyse vos moyens, ou du moins, qui retient votre élan et vous empêche de franchir d'un pas assuré les périls d'une telle entreprise.

Quand on hésite, on est près de tomber, ou bien, si, contre toute attente, vous atteignez le but, le ciel l'avait permis d'avance : il donne ce prix à tous vos efforts, c'était votre destinée ! un penchant invincible même vous la fait accomplir.

On ne saurait arrêter l'essor du génie, il faut qu'il trouve sa renommée, il faut qu'il trouve sa récompense. Cet avenir si désiré, si inévitable n'est dévolu qu'à un petit nombre d'êtres, à qui une organisation parfaite donne le pouvoir de tout tenter avec la certitude de réussir; ils en ont même la conviction intime avant de commencer, et c'est ce qui les fait marcher à pas précipités dans la carrière où ils s'engagent pour mériter bientôt la gloire qu'ils ont voulue ou bien celle qu'ils ont enviée. Heureux esprits, que la nature semble s'être plu à doter à pleines mains, qu'elle destine,

dailleurs, à répandre les lumières parmi les ténèbres où s'égarerait sans eux le commun des hommes.

Pour moi, je n'ai pas de célébrité à désirer ; je n'ai pas, non plus, de lumières à répandre ; en naissant, mon astre ne m'a pas donné cette destinée : loin d'éclairer le monde, encore aujourd'hui, au déclin de la vie, la simplicité et l'ignorance me font marcher dans les ténèbres ; et, je ne dois qu'aux inspirations de ma conscience de m'être formé un sentier où un peu de jour me permet d'agir et de juger les actions des hommes. Ce serait sans doute une ambition peu pardonnable de prétendre, avec un si faible fonds, les instruire, de prétendre les guider dans le chemin de la vie, si difficile à parcourir avec honneur, avec bonheur. Je ne saurais avoir cette ambition, que j'aurais enviée si le génie, autant que l'humanité, m'eût inspiré les élans du cœur et les désirs de l'esprit pour améliorer, pour ennoblir la destinée de l'homme !

Hélas ! il faut le dire, j'ai été toute ma vie un homme sans avenir : parce que, jeune, j'ai senti que la fortune et la nature s'opiniâtraient à ne rien faire pour moi, et que d'ailleurs, plus avancé en âge, les hommes, avec qui je me trouvais, faisaient tout pour m'empêcher d'en avoir. Et, cependant, quel plus doux, quel plus illustre pouvoir que celui d'être utile aux hommes, ses semblables ! y a-t-il, quand on commence à vivre, une destinée plus digne d'envie !

Cette impuissance, dans laquelle je me suis trouvé souvent avec désespoir, a fini par assombrir, par attrister mon imagination : j'ai rêvé douloureusement ce que je n'ai pu faire : mais je l'ai rêvé avec ceux que j'ai le plus aimé au monde, et je me suis consolé par eux de mon obscurité : avec eux j'étais assez connu, mon bonheur me suffisait ! Aujourd'hui, sans eux, hélas ! sentiment inoui ! un désir me reste encore, et, par amour pour eux ! ce désir, c'est de les faire dignement connaître : mais je n'ai rien fait pendant ma vie pour toucher à ce noble but !

Ma destinée ne s'est pas démentie un moment : elle a rempli ma vie de déceptions, de faiblesses et de regrets qui ont constamment suivi mes vœux ; c'est toujours en vain que j'en ai désiré l'accomplissement. Reculerai-je aujourd'hui devant cette destinée ? Mais le temps presse, il n'y aura bientôt plus de vestiges du nom que je porte, et mes amis, qui eussent dû être honoré des hommes, et

mes amis auront passé sur cette terre sans y laisser de renommée! Traçons-y donc péniblement mon sillon, que l'empreinte, par sa rudesse même, en soit ineffaçable : c'est une lourde charrue à conduire qu'une plume impatiente et inexercée! Mon courage y faiblirait, si je n'avais la conscience que le dessein que j'ai conçu rappellera au monde les affections qui lui furent chères; les défauts de la glace seront pardonnés, je l'espère, en faveur des images qu'elle retracera, des impressions qu'elle fera renaître, des regrets qu'elle évoquera de la nuit des temps où vont s'éteindre, hélas! tous les souvenirs!

Mais ici, c'est principalement du style que je veux parler et que j'essaie encore de me faire pardonner. Eh! qu'ai-je besoin de m'arrêter à l'expression de ma pensée! est-ce que tout ne change pas autour de nous? le costume, le langage et les hommes! la raison et la justice seules ne changent pas. Je voudrais les voir parmi eux senties et pratiquées, comme je voudrais voir éveillés en eux les saints souvenirs, la mémoire du cœur, qui n'est pas toujours la reconnaissance; mais la douleur, mais le regret, mais l'affection triste et constante pour l'ami qui n'est plus : hélas! cette mémoire cesse d'être cultivée ou, si elle l'est, c'est avec une coupable négligence; la pensée même qui devrait éterniser le culte des tombeaux est plus négligée encore : on se croit immortel!

Mais que ne voudrais-je pas, et quelle puissance accomplirait jamais mes désirs, réaliserait jamais mes desseins? n'ai-je pas toute la vie fait de vains vœux? peut-on d'ailleurs changer la nature de l'homme? est-il d'ailleurs possible de l'arracher à l'oubli? n'est-ce pas trop demander et aux hommes et à la Divinité? Malheureusement je le crains, quoique je souhaite ardemment un avenir éternel, des souvenirs de cœur à mes amis, et des larmes qui les honorent! mais c'est un doute pénible que j'exprime là! je n'en voulais inspirer aucun par mes réflexions. Hâtons-nous de le dire, cette Divinité que je crains, cette Divinité que j'aime, cette Divinité en qui j'espère et dont le sentiment devrait être pur parmi les hommes, je voudrais les y appeler sans cesse et qu'ils ne l'abandonnassent jamais : de combien de maux la pensée d'un Dieu ne les préserverait-elle pas!

Nous nous rendrions vainement inaccessibles : les yeux de la Divinité nous verront toujours, des murailles d'airain ne nous en

défendraient pas. Dieu est dans toutes ses œuvres : il voit nos actions, comme il sait nos pensées. Avec cette foi, cette religion, cette croyance de tout moment, nous n'avons aucun moyen pour mal faire, du moins nous n'en avons aucun pour éviter les remords; pour moi, je n'en connais pas, à moins de les mépriser, de les éteindre au fond de notre âme; mais alors, on peut devenir un monstre! Il est heureusement peu d'êtres assez abjects pour ne pas craindre un avenir si odieux : mais c'est déjà trop!

Quand verrons-nous entièrement honoré le culte de la conscience parmi les hommes? hélas! le spectacle du monde où nous vivons, est loin d'en offrir l'image fidèle : issu d'un peuple qui vainquit des monarchies, d'un peuple qui renversa des idoles dynastiques, des institutions oppressives et surannées, d'un peuple dont le courage et les sacrifices élevèrent un gouvernement sur des bases plus justes, mais qui n'eut pas assez de vertu pour le soutenir, pour le défendre de l'ambition, du despotisme d'un guerrier; d'un peuple qui le craignît ou l'encensa sur un trône, usurpé de la république naissante, qui régénérait les anciennes institutions; d'un peuple que la restauration des anciens rois n'avait plus étonné, las qu'il était déjà d'avoir tant changé; d'un peuple qui salua, comme un prodige, oubliant que tout a une cause, la révolution des trois journées et l'accepta comme une arche de salut : ce peuple lui-même qui touche à sa fin en continuant à disparaître chaque jour de cette terre, après avoir étonné le monde par son courage, ses œuvres et sa versatilité; ce peuple, dis-je, a laissé des enfants moins courageux et moins constants encore.

Nos descendants ne liront pas sans surprise et sans dégoût l'histoire de nos jours. Pour la plupart, la jeunesse française n'a pas le sentiment de la véritable destinée de l'homme, de celle qui honore et laisse un noble exemple à suivre après soi. Elle se fanatise aujourd'hui pour un système de gouvernement qui a été tenté parmi nous et dont les fruits nous restent, qu'il est, par conséquent, inutile de réédifier à tout prix. Ses efforts la rendent cruelle, mais la loi a beau la frapper, la justice la poursuivre, elle n'en persiste pas moins à vouloir tout changer; impuissante, elle rêve ce qu'elle est empêchée de faire; et, plus elle rencontre d'obstacles, plus elle est féconde en théories gouvernementales qui, si on les laissait

faire, renverseraient le monde et le laisseraient sans appui matériel et sans appui moral.

Ce ne sont pas des systèmes qu'il faut opposer aux erreurs, aux injustices mêmes d'un gouvernement établi ; mais des vues d'amélioration avec l'espoir incessant de les voir accueillies, avec l'espoir incessant de les faire adopter. Le partage des biens, le communisme, et je ne sais encore qu'elle association dont on va faire l'essai sur une terre étrangère, sont autant de chimères qui, si elles pouvaient se réaliser une minute, s'évanouiraient la minute après : dès ce moment déjà, il y aurait des hommes actifs et ambitieux qui augmenteraient leur lot au préjudice de leurs copartageants, car on ne peut penser qu'après comme avant le partage tous eussent renoncé à leurs passions, que tous restassent animés du même courage, du même désintéressement et des mêmes vertus, ce miracle ne serait donné qu'à Dieu ! Mais le partage lui-même ne serait pas possible, pas plus qu'il serait possible aujourd'hui d'amener tous les peuples de la terre à le consentir, pas plus qu'il serait possible de leur faire parler la même langue, pas plus, enfin, qu'il serait possible de leur faire adopter la même religion : il y a, et il y aura toujours, une inégalité absolue, une inégalité matérielle et morale parmi les hommes, que toutes les rêveries philanthropiques ne parviendront jamais à effacer ; au degré de civilisation où nous sommes parvenus, il faut améliorer, mais non détruire ; il faut, surtout, éviter d'être des hommes d'action, parce que cela suppose une incapacité de cœur qui vous empêche de sentir la bonté qui féconde et qui édifie, l'humanité qui éclaire et qui secourt, une incapacité, enfin, qui ne reconnaît de droits qu'à la force et à la violence. Je n'aime pas les théories, je n'aime pas les Ravaillac de notre époque, surtout après les flots de lumières qu'ont répandus les révolutions qui se sont succédés depuis environ un demi-siècle.

Si l'amour de la patrie exalte l'esprit jusqu'à faire admettre la théorie des crimes politiques, qui voudra jamais l'éprouver avec un cœur bon, avec un esprit éclairé? Pour moi, je n'abjurerai jamais les sentiments profonds que la nature nous a donnés, de cette pitié, surtout, qui m'agite envers les hommes, quelque coupables qu'ils puissent être, pour me mettre à la hauteur de ces farouches républicains du jour qui réalisent leurs rêves sanguinaires de sang-

froid et sans remords; ils croient rendre des services, et ils ne sont que d'obscurs monomanes qui épouvantent et affligent la patrie, qui l'arrêtent dans sa civilisation. Ces hommes tuent la liberté; ils augmentent à leur insu le despotisme et rendent les chefs des états moins bienveillants envers les peuples qu'ils croient toujours armés et ennemis des rois.

Tout a une limite dans la nature, le bien comme le mal, le progrès comme l'abus, et véritablement n'est-ce pas trop exiger des institutions qui nous régissent, de leur demander plus de liberté qu'elles ne nous en donnent, quand il est permis de tout dire et de tout écrire; véritablement n'est-ce pas bien déplorable aussi que ces oppositions incessantes, que ces attaques réitérées contre les chefs des états, leurs institutions et leurs personnes? ne changeraient-elles pas les dispositions les plus bienveillantes, les plus libérales? ne doit-on pas craindre que leur longanimité ne se lasse enfin, et que ce qui était bon ne devienne redoutable?

Je ne voudrais pas flétrir par mes réflexions les intentions des personnes, mais s'il m'était permis de juger par les actions des pensées secrètes, de lire au fond de l'âme des agitateurs qui trop souvent troublent notre patrie, je verrais peut-être, et à regret, tant j'aime la sincérité chez ceux même qui lui nuisent, je verrais, dis-je, un intérêt privé sous ce masque d'intérêt public dont ils se couvrent, un intérêt privé qui se joue audacieusement de notre crédulité!

Aux excès qui se commettent, il est permis de tout supposer: l'ambition aujourd'hui n'a plus de frein, les révolutions lui sont nécessaires pour alimenter ses désirs. Autrefois nos pères se contentaient d'une aisance sans luxe qu'ils avaient acquise par beaucoup d'années d'un travail honorable et constant. Nous ne voulons plus de cette marche lente et pénible vers un bien-être qui, ne venant qu'au déclin de la vie, ne vaut pas la peine d'être senti. Nous consentons à abréger nos jours, mais il faut que les richesses nous dédommagent rapidement de ce sacrifice volontaire: il est peu de moyens qu'on ne tente pour cela; si la fortune nous seconde, la probité reste, sinon, non! et nous n'en sommes pas plus tristes! Le cynisme des actions égale celui du langage. Il en est de même des talents dont on ne prend que la surface qui conduit à la fortune pour les abandonner bientôt comme

inutiles à une existence toute d'émotions rapides qui n'a en vue que l'or et les jouissances matérielles.

C'est cette tendance du monde où je vis que je voudrais voir éteinte : elle démoralise les consciences, elle fait une société nouvelle où l'on n'espère plus de trouver la sincérité dans les paroles, la foi dans les engagements, l'urbanité dans les manières : tout y prend un aspect de violence, d'avidité, d'aspérité de caractère, qui s'irritent du moindre obstacle; à tout prix on est pressé d'arriver : vous vous trouvez au milieu de lutteurs qui cherchent le même but; ils vous brisent, ils vous dépouillent, s'ils le jugent nécessaire, pour mieux l'atteindre!

A voir cet empressement qui vous afflige, on pourrait croire peut-être que ce sont les privations, les injustices qui ont rendu ces êtres malheureux; qu'ils se vengent du dégoût de la vie et des hommes, en cherchant à abréger l'une par les jouissances et à accabler les autres par le mépris; mais ce serait une erreur : ce sont simplement de jeunes philosophes, des esprits forts, des penseurs du jour qui dominent et leur siècle et leurs contemporains, et qui vous disent : « La vie vient du hasard, la mort en est le terme : pourquoi donc prolonger la vie, quand d'un instant à l'autre vous êtes si près de ne plus être? Hâtez-vous plutôt de la connaître, de la sentir : au sein des voluptés, c'est vivre; aux prises avec les afflictions, c'est mourir; la sagesse à côté de la folie! Nous préférons être sages, laissez-nous vivre! quant à l'honneur, la reconnaissance, les affections, l'espérance et les larmes, chimères! qu'on laisse aux simples, et Dieu même!! »

Cette dégradation morale, cette philosophie éclectique du sens matériel qui semblent s'emparer de tous les esprits, rendent plus difficile à parcourir le chemin de la vie qui n'était déjà que trop rempli d'écueils. Ne cessez pas de vous mettre en garde contre la ruse et la surprise; si l'on vous visite plus souvent, c'est qu'un motif secret y engage, vous en serez bientôt la victime!

Autrefois, il était difficile de connaître le cœur de l'homme, mais du moins il était quelquefois expansif : aujourd'hui, il se couvre d'un masque d'hypocrisie qui ne le quitte jamais : vous avez à combattre et l'homme extérieur qui cherche à vous séduire, et l'homme intérieur qui veut vous tromper. Je suis arrivé à un âge où cette étude est assez indifférente, et où il est peu probable qu'on me

veuille pour ami ; trop heureux que je pusse être accepté comme conseillé ! Mais ce n'est même pas là mon ambition : je n'en ai plus qu'une, celle que j'ai déjà annoncée dans cet écrit, de faire revivre par la pensée et parmi nous des êtres qui me furent chers et auxquels je ne cesse de reporter mon existence morale. Quand l'état sent le besoin de faire construire des murailles pour arrêter les efforts des coalitions étrangères ou peut-être pour contenir des factieux qui se jouent de la sagesse humaine ; quand pour les renfermer dans un centre d'où elles ne puissent plus s'étendre et nuire, les législateurs du pays donnent des barrières matérielles aux passions qui sont une plaie constante et envenimée, la plaie qui mine la patrie, moi peut-être, j'en élève de plus puissantes pour l'en préserver : je les puise dans le cœur de l'homme, dans ses affections, ses souvenirs, sa destinée, je les lui rappelle ; j'espère que la génération nouvelle sentira tout le prix que j'attache à trouver de l'écho chez elle quand mon âme s'adresse à son âme !

Et moi aussi je suis un homme du peuple que la révolution a laissé inaperçu sur cette terre. Il y aura peut-être une sorte d'intérêt à voir comment cet homme, sans culture et sans lumières acquises, a pu quelquefois juger des événements qui se sont passés depuis bientôt un demi-siècle, et concevoir la vie, à connaître quelles affections l'ont rendu heureux, quels malheurs l'ont éprouvé et quel avenir il attend.

Chaque être ici-bas a son individualité, sa manière de voir, de sentir et d'exprimer sa pensée : quand ce ne serait que cet exemple que j'offrirais au monde, que ce tribut que je paierais à la mémoire de mes amis, ils me serait doux d'apprendre qu'ils n'ont pas été indifférents ; mais, surtout, que mes afflictions ont été comprises du père et de la mère qui n'ont plus d'enfants : malheureux comme eux, ils reverront leur malheur ; il sauront qu'à côté d'eux, il y a aussi un être à plaindre et des larmes, peut-être, seront versées pour ceux que j'ai tant aimés ; moins malheureux alors, puissent mes souvenirs intimes faire revivre mon fils dans la mémoire des hommes !!

Les Souvenirs.

5 octobre 1839.

Après dix années!!

(Fragments de lettres du père et de la mère de Gustave.)

DE LA MÈRE DE GUSTAVE.

Dix années se sont écoulées, mon ami, dans le silence, la douleur et les larmes; le temps, la résignation et la prière nous permettent aujourd'hui d'en retracer la mémoire, disons les maux qui nous ont affligés, disons les maux qui seront la plaie de notre vie. Si jamais nos écrits sont connus des hommes, qu'ils leur apprennent à ne pas arranger leur existence comme si elle devait être éternelle ici-bas.

Et pour nous aussi des rêves de bonheur ont précédé notre union; les réalités en ont été plus heureuses encore. Mais nous dormions dans cette douce sécurité qui ne prévoit pas que tout est fragile, que le bonheur le plus assuré, que le ciel le plus pur est prêt à s'obscurcir par des nuages : parce que les minutes s'écoulaient pour nous comme des heures pleines de joies et d'espérances, nous nous croyions immortels avec notre cher fils, qui s'élevait sous nos yeux avec l'amour de ses parents, heureux lui-même de ses affections et de l'avenir que lui assuraient déjà ses talents.

Eh! qui n'aurait pas été trompé comme nous! Nos alarmes pour

sa vie étaient passées, nous jouissions du fruit de toutes nos peines, hélas! bien chères, il avait seize ans quand nous étions si heureux! Dieu avait pris pitié de ces trois êtres qui s'aimaient tant, il les avait jusque-là conduits à bon port; quelle fatalité a brisé des liens qui paraissaient si forts? Aucun signe de débilité ne pouvait faire présager le coup funeste qui a atteint Gustave : il était beau, bien pris de sa taille, il paraissait avoir vingt ans; sa figure était grave comme son esprit, ses yeux doux et pénétrants comme son génie; pour qui savait son âme, ce n'était pas un enfant, mais déjà un vieil ami, et si caressant, qu'on en était trop heureux! Mon Dieu, tant de bonheur, et pour si peu de temps, hélas!

Dans ces moments, mon ami, où votre cœur était si malheureux des pertes que vous aviez déjà faites, j'ai été votre ange tutélaire qui vous retenait dans votre douleur, soyez-le aujourd'hui pour votre triste Émilie; ne craignez pas de vous abandonner à tous vos regrets, vos plaintes seront légitimes, elles vous honoreront à mes yeux et aideront une malheureuse mère à supporter l'affliction profonde où la perte de son fils l'a plongée pour le reste de sa vie.

Impitoyable mort, tu te joues du bonheur des hommes, rien n'est sacré pour toi : tu brises, quand il te plaît, les liens les plus saints; l'affection d'un père pour son fils, la tendresse du fils pour sa mère sont pour toi des sentiments que le hasard a fait naître et que le hasard détruit. Tu ne t'inquiètes pas des alarmes que tu causes; ta volonté mortelle plane sur l'univers, et tu le soumets avec la plus froide persévérance à tes cruels arrêts. Mais, tout invisible que tu es dans les coups que tu portes, tu ne jouiras pas de toute ton impunité : va, cours frapper le vulgaire, une âme qui pense, une âme qui sait aimer et que les douloureux souvenirs agitent, cette âme encore peut te braver!

O mon fils! celle qui, dès ta plus tendre enfance, a pris soin d'affermir ta frêle existence, celle qui a formé ton âme, celle qui l'a élevée à la hauteur d'un Dieu créateur de toutes choses, celle qui a pour toi une affection si vive, une affection de tous les instants, celle qui ne rêvait que ton bonheur, qui aurait donné mille vies pour conserver la tienne, hélas! ta mère ne te verra plus! Eh! qu'est-ce donc que la vie!!

Grand Dieu! tu n'avais pas créé un être si parfait, un être si plein de bonté, pour sitôt quitter cette terre; tes desseins ont été

changés! Ce n'était pas pour lui que la nature devait être marâtre. Des méchants ont trompé nos espérances, et l'ignorance et la cupidité nous ont rendu leurs victimes. Cet art funeste, qui tarit et empoisonne les sources de la vie, a détruit ton ouvrage, mon Dieu; ce cœur, qui bat à ton divin nom, a senti tout ce que sa faiblesse pouvait espérer de sentir : il a porté au plus haut degré ma tendresse, mes soins, ma gratitude; mais, de tous les biens que tu m'as faits, le plus cher, ô mon Dieu! n'est plus, hélas! Si ta bonté nous fait connaître quelquefois tes secrets, si ta justice ne les rend pas toujours impénétrables, réserveras-tu à une misérable mère de revoir un jour son malheureux fils? Révèle-moi cet avenir. Mes peines en seront apaisées; mais plutôt prends pitié de ma douleur, mais plutôt éclaire-moi pour me rendre moins malheureuse : déjà ta main secourable m'a soutenue, déjà je puis reporter mes pensées sur ce passé qui m'afflige sans cesse, déplorable temps où les consolations m'irritaient, où je voulais sentir tout mon malheur, où je voulais mourir; mais aujourd'hui l'impitoyable mort, qui m'a ravi mon fils, n'a plus du moins le pouvoir de me ravir l'espérance : je n'espère qu'en toi, ô mon Dieu!!

Adieu, toi qui me restes encore, mais qui n'es pas tout mon bonheur! adieu!! Émilie.

DU PÈRE DE GUSTAVE.

Quand, dans son aveugle colère, le destin appesantit sa main de fer sur une famille aussi unie, aussi heureuse que la nôtre, quand il l'eût frappée au cœur, ce n'était pas assez de nous abandonner à tout notre désespoir, Émilie, il fallait mourir! Puisque nous n'avons pas eu ce courage, n'ayons plus du moins la faiblesse de nous cacher nos misères, ce serait être infidèle à tout notre amour pour lui, ce serait désormais empoisonner la source de nos larmes : oui! mon amie, rappelons-nous sans cesse comme ils nous ont affligés, ces premiers temps de notre détresse, ce jour à jamais funeste où notre fils nous fut enlevé; redisons ces cris douloureux qui s'exhalaient si souvent de nos poitrines malheureuses : mon fils, mon cher fils, où es-tu? où es-tu, mon fils? tu ne réponds pas! tu veux donc me faire mourir. Viens, tu vis encore; les hommes m'ont trompé, les pervers! Mais quel mortel silence! n'entendras-tu donc

jamais la voix de ton père, de ta mère bien aimée! Écoute-moi : l'enfer est dans ce sein que je ne saurais déchirer, car, tout malheureux que je suis, je vis encore pour t'aimer. Viens, que je repaisse mes yeux de ta chère image! que tes talents frappent encore mes sens ravis! Ce moment vaudra mille vies! Mais, ô hommes cruels! mais, ô mort aussi cruelle, vous me l'avez ravi; mon fils ne m'entend pas, mon fils ne viendra pas, je ne le verrai plus!! Hélas! hélas! plus de Gustave pour son malheureux père!!!

Mais, mon Émilie, quels accents assez dignes, quels accents assez empreints d'une profonde douleur feraient connaître notre cher Gustave! Je voudrais sans doute le faire vivre dans la mémoire des hommes, ce serait le seul rêve que je pusse faire maintenant! mais comment le réaliser? Je ne sais que l'aimer, je ne sais que le plaindre et que me trouver malheureux; toutes mes pensées d'ailleurs me paraissent indignes de lui; ou bien, quand je fais quelques efforts pour les exprimer, je veux tout dire, et mon impuissance m'arrête là. Aide-moi, mon Émilie, aide-moi dans ce noble dessein : que nos souvenirs, que nos cœurs, que notre amour s'unissent ensemble pour rendre l'expression de nos tourments et de nos regrets plus dignes du fils que nous avons perdu, hélas!! Octave!

DU PÈRE DE GUSTAVE.

Je ne puis résister longtemps, mon amie, à l'influence qu'exerce sur moi le langage des hommes; il m'étonne, il m'irrite : c'est toujours du plaisir, c'est toujours du bonheur qu'ils ont à la bouche; ils ne s'entretiennent jamais des regrets qui en sont la suite : les séparations éternelles, les pertes les plus douloureuses ne les ont fait réfléchir qu'un moment; il faut les leur rappeler pour les rendre sensibles, raisonnables, résignés!

A ce mot de bonheur, qu'on jette à tout propos dans la conversation, toutes mes peines se réveillent, tout mon sang s'enflamme et tous mes regrets m'ordonnent de me plaindre de la vie.

La vie! il faudrait ne l'avoir jamais reçue! car il faut cesser un jour!! et, pour qui a conçu la vie : le bonheur et le malheur d'être! la fin est un désastre dont la pensée vous torture, qui revient incessamment à votre esprit et vous tue moralement avant le terme!

Vous, ô hommes, dont on a besoin de réveiller les douleurs, vous

feront-elles jamais dire que la vie est un mal, et qu'il vaudrait mieux ne l'avoir jamais reçue? Non, jamais! ou bien il faut vous l'expliquer : seulement alors vous l'entendez; encore faut-il que de grandes pertes vous aient éprouvés et rendus sensibles!

En général, mon Émilie, le bonheur est personnel chez tous les hommes, c'est-à-dire qu'ils ne sont heureux que pour eux-mêmes et par eux seulement : c'est un bien égoïste qu'ils désirent; pourvu qu'ils soient satisfaits sensuellement, là est pour eux le bonheur, un bonheur matériel qu'on peut éteindre et renouveler presque en même temps.

Pour moi, je n'entends pas le bonheur de cette manière : être heureux, c'est être aimé! vivre seul, c'est mourir!

Et cependant, c'est à cette extrémité funeste qu'il eût été sage de se résigner : vivre seul et mourir!!

Oui, certes! je regrette de n'avoir pas eu la constance de cette opinion qui, dès l'âge de ma raison naissante, me faisait craindre d'être heureux, me faisait craindre d'être aimé! Je sentais déjà, sans l'avoir éprouvé encore, combien le bonheur des affections était redoutable! Aussitôt qu'on aime, la crainte de perdre l'objet aimé est une douleur inséparable du bonheur d'aimer. C'est beaucoup de tristesse, c'est beaucoup de chagrin à attendre que la perte d'un père qui fut pour vous un être intelligent, un ami de tous les instants; ou bien la perte d'une mère sensible, toujours aimante, toujours tremblant pour vos jours! Ces êtres si bons, si précieux, cette adoration de nos cœurs depuis notre enfance, dont l'objet, hélas! doit cesser un jour, cette adoration, dis-je, qui bientôt ne sera qu'un souvenir déchirant, cette adoration est déjà un malheur inouï qui doit nous faire déplorer la vie, qui doit nous faire craindre les affections de l'âme!

Mais quelle expression emploierions-nous donc, s'il fallait faire justement connaître, s'il fallait faire justement sentir l'horreur d'une plus grande perte? Hélas! hélas! il y en a de plus grandes encore, quoique l'esprit ait peine à le concevoir : c'est celle d'un enfant que Dieu avait pris soin de rendre beau, intelligent, aimant, l'image de sa mère! Voilà l'abîme de douleur, de regrets, de sombre désespoir où vous plonge cet amour indicible qu'on a pour ses enfants, amour qui est plus vif et plus doux que toutes les affections du

cœur, que toutes les illusions amoureuses du jeune âge, déjà et bien douces et bien vives!

Je ne puis sortir de cet abîme, mes tristes réflexions m'y replongent sans cesse; partout je retrouve ma douleur : le temps, au lieu de la calmer, se plaît à la rendre plus vive; car, plus je vis, plus je sens qu'il me manque un appui, un représentant de moi-même, de mes idées, de mon amour pour cette nature si belle, qui serait Dieu sans Dieu qui l'a créée!

Hélas! depuis trop longtemps je suis soumis à toutes les fonctions d'un être vivant, et je suis mort moralement à toutes les affections les plus vives du cœur!

Je le sens à tous les instants, malgré mes efforts pour chercher à me distraire pour ne pas réfléchir, malgré mes déplacements continuels, le dégoût de la vie me poursuit en tout lieu; j'appelle en vain la raison à mon secours : le passé, que j'aimais tant et qui m'a rendu si heureux, revient continuellement attrister ma pensée; avec moins de courage je cesserais de souffrir! Mais j'ai besoin de vivre pour honorer mon fils de mes regrets : il me semble que je dois perpétuer sa mémoire; c'est une religion que je me suis prescrite; je ne saurais me soustraire à ses pieux devoirs, que je me suis imposés, et que je remplis d'ailleurs malgré moi près de ceux que le hasard met sur mon passage; je les rends en quelque sorte tributaires de mes maux : il faut qu'ils les connaissent, il faut qu'ils s'apitoyent sur le triste sort de Gustave, qu'ils sachent quelle perte ont faite et ses contemporains et son pays par sa mort funeste!

Je n'ai pas à me plaindre, les justes regrets que je fais naître portent leurs fruits : on est attentif, on est attristé de mes tristes tableaux; j'arrache des larmes des plus indifférents pour mon Gustave!

Hélas! ce n'était pas un enfant, quoiqu'il eût seize ans passés à peine; mais un intelligent jeune homme qui, par son propre goût, par son aptitude naturelle, devinait tout et savait tout; il exprimait sa pensée avec la sensibilité et l'énergie de l'homme supérieur. Nous avions travaillé ensemble plus de la moitié de sa vie, trop sans doute! car beaucoup d'heures d'étude par jour doivent nécessairement affaiblir. Mais j'étais fou de ses talents et de l'essor qu'ils avaient pris : je voyais déjà une célébrité qui l'honorait, qui

m'honorait moi-même, dans l'avenir, et l'immortalité lui tresser des couronnes!

Que n'ai-je pas dit, ô toi sa mère, à qui j'adresse ce faible récit! Sa beauté physique, celle surtout de son âme, sa douceur caressante, sa prodigieuse facilité pour écrire spontanément et mettre en un ordre parfait la mélodie et l'harmonie de ses pensées : elles étaient à lui! neuves, originales, fortes et profondes. Il les entrecoupait souvent de mesure en mesure pour suspendre, pour séduire, pour agiter; pour faire sentir enfin toute la puissance de la pensée rendue par les sons. Le génie de Gustave était des plus élevés; il eût été le digne émule de Beethoven, le seul à qui on eût pu le comparer dans l'avenir par la tristesse et la beauté de ses chants : c'est Dieu qui parle dans l'adagio de son dernier ouvrage; mais, hélas! un Dieu expirant sur la croix!!

Dans notre vive et éternelle douleur, mon amie, et bien que notre raison soit frappée de stupeur à l'aspect de notre destruction physique par le temps, nous croyons que cette puissance divine, par qui tout marche, que cette puissance divine, tout incompréhensible qu'elle est, doit, par son éternité même, nous réserver l'avenir plus incompréhensible encore que nous auront mérité les maux supportés avec courage; cet avenir, si désiré par nous malheureux mortels, sera l'immortalité que j'attends avec Gustave et sa mère. C'est désormais là toute mon existence de bonheur et d'amertume, j'y livre toutes mes facultés : je vous aime, je vous désire, je vous trouve tous deux dans mon cœur, dans le ciel, sur la terre et l'air que je respire; je ne saurais vivre un instant sans penser à vous : à Émilie et à Gustave, à Gustave et à Émilie! Adieu, ma bien aimée!! Octave.

Les Souvenirs.

12 octobre 1859.

C'est Dieu qui a tout voulu.

Que n'ai-je une de ces imaginations ardentes qui, dans leurs inspirations prophétiques, peignent en traits de feu les miracles de cet univers! J'aurais fait connaître à mes contemporains, et peut-être à la postérité, les ressorts qui l'agitent; surtout, la puissance de son créateur, sa divinité qui voulut et lança dans l'immensité ces globes terrestres qui s'y maintiennent chacun dans leur centre de gravité, comme un corps qu'on jette dans le sein des mers y trouve le sien et y flotte sans cesse; j'aurais développé le mouvement des astres autour de ce soleil qui est le foyer dont se sert Dieu pour donner et maintenir la vie à tout ce qui sort de cette terre; j'aurais dit le secret de notre existence, celui de notre avenir, du moins je les aurais fait pressentir tous deux assez pour chasser la pensée du néant qui trop souvent assiége notre faible intelligence. Alors quand, dans ses folles illusions, l'homme aurait cru que la matière s'est créée d'elle-même, après des siècles, intelligente et sensible; prends, lui aurais-je dit, de cette terre que tu foules si orgueilleusement, rends-la ductile, purifie-la! Je connais les subtilités de ton art; mais, à présent, voyons comment, sous les feux de ton imagination, tu lui donneras la vie! Voyons comment, d'inerte qu'était cette matière, elle deviendra chair, corps, sang, nerfs, un être pensant, enfin, dont le cœur palpitera, dont l'âme sentira la douleur et qui dira : Je suis!!

Mais, ne sens-tu pas ton impuissance, ne vois-tu pas, nouveau

Prométhée, que Dieu ne permit jamais qu'on dérobât le feu du ciel; ne vois-tu pas enfin que, si la matière peut se modifier sous des formes humaines, sa création sensible échappe à toutes les recherches, échappe à toutes les inspirations!

Eh! d'ailleurs, quelle intelligence, si ce n'est Dieu lui-même, pourrait organiser ces ressorts infinis qui composent le corps de l'homme, ces fibres si délicates du cerveau qui, par leur harmonie et leur accord entre elles, créent et conçoivent une idée, font voir les yeux et impriment le mouvement au corps! le penseur le plus sceptique fléchit sa raison devant ses miraculeuses conceptions.

L'univers est matériel et n'est pas Dieu; il a été créé et non créateur. Pour l'esprit de l'homme qui pense et réfléchit, la matière est elle-même un miracle! Comment a-t-elle été? Ce n'est ni par sa propre puissance, ni par son ordre, puisqu'elle n'existait pas.

Oui! sans doute, c'est l'intelligence universelle, c'est Dieu qui a tout voulu et qui a tout fait: il a mis dans nos cœurs le remords qui les soulève, dans nos âmes la conscience du bien qui nous couvre de sueurs à la moindre pensée du mal; dans la plénitude de sa volonté, il voulut que l'ordre, l'harmonie et l'effort régnassent partout; il créa jusqu'aux mauvaises pensées pour donner à l'homme la mesure de sa force en les combattant, pour lui faire mériter la vie; il renferma en nous le bon génie, l'inspiration du bien qui nous fait sentir le prix de la vertu et nous rend fiers de nos propres victoires sur nous-mêmes. Ne cherche pas à détruire ces vérités éternelles, homme qui penses que tout finit après toi! tires-en plutôt cette conséquence que, si elles sont déjà si incompréhensibles, Dieu a dû en retenir de plus incompréhensibles encore, nous les saurons plus tard!

Les desseins de l'Éternel, quoique impénétrables, doivent donc inspirer l'espérance et non le doute; mais je n'ai pas, hélas! cette éloquence ardente et pénétrante qui pourrait faire sentir ces sublimes vérités; si je l'avais eue, déjà mon nom serait connu de mon siècle : je ne me serais pas contenté de les proclamer, j'aurais voulu les faire aimer, j'y aurais ajouté celles encore qui traitent de l'affection d'un père, d'un fils et d'une mère : par elles le prix de la vie eût été conçu et plus encore le regret de la perdre! l'intelligence de l'homme lui-même eût été l'objet de mes méditations : j'aurais fait aimer l'esprit sensible qui crée, la raison qui modifie et

éternise : la parole n'aurait plus été la langue des peuples, mais la mélodie, l'accent du cœur; mais l'harmonie, la nourriture et les rêves de l'imagination, créatrices ensemble de toutes les sensations qui peuvent agiter les âmes humaines. Ces facultés divines, ô mon fils, tu les possédais en naissant : bientôt, ton esprit juste, ton âme ardente, ta pénétration, parmi les mille chants qui naissaient sous tes doigts, étaient accoutumés à te faire choisir les plus nobles, les plus profonds, les plus sensibles. Crois-en ton père dans ta gloire auprès de ce Dieu qui t'a appelé! Ce n'est pas en vain qu'il a cultivé lui-même toute sa vie ces génies créateurs dont je vais te parler; le cœur qui les conçoit et sait les rendre sous des formes douces, vives et toujours nouvelles, ne peut se tromper dans ses jugements : puisse ce témoignage, que j'ose me rendre, te faire connaître; je gémis d'être si faible, d'être si peu avancé dans mes souvenirs! mais, si ces paroles peuvent donner une idée de ton génie, le siècle où tu naquis te regrettera : il t'aurait placé, n'en doute pas, à côté des noms révérés d'Haydn, de Mozard, et surtout près de cet homme sublime, Beethoven, dont le langage bien compris enfante le chaos avant l'ordre et la création, inspire l'amour, la tristesse et le désespoir. A de tels hommes, à toi-même, ô mon fils! on doit des monuments qui perpétuent leur mémoire et les pleurs qu'ils ont fait verser aux hommes. Si j'en ai le courage un jour et que mes souvenirs en soient jugés dignes par mes amis, j'y ajouterai tes œuvres; le monde jugera alors si je suis un père abusé : si l'on devait attendre de seize printemps, passés à peine, ce noble travail sorti de ton âme, et ces derniers accents de désespoir qui expiraient de tes lèvres défaillantes au moment de quitter la vie : ô mon père! et mes talents!!!

Les Souvenirs.

7 novembre 1842.

Le ciel et ses étoiles.

Beaucoup de malheureux, pour traîner leur pénible existence sur cette terre, n'ont de refuge à espérer que leur conscience, dont les inspirations les aident à souffrir sans maudire leur destinée; quelque cruelle qu'elle puisse être, elles les forcent à se résigner !

Il y a des maux qui ne peuvent se guérir, des souffrances qui n'ont pas de terme, Dieu seul pourrait les arrêter. Mais lui-même, Dieu si grand, si difficile à connaître, à expliquer, et si facile à sentir par ses œuvres miraculeuses, Dieu lui-même a voulu que tout être vivant, raisonnable et sensible sût mériter sa vie et sa future destinée, non par le plaisir, mais par la douleur qui seule perfectionne l'âme : l'immortalité ne peut exciter les vœux d'un être moral qu'à ce prix, car il sent que pour lui tout ce qui n'est pas acquis par d'honorables efforts et la persévérance n'est pas mérité : il sent encore que Dieu a déjà trop fait pour lui pour en attendre d'autres bienfaits que ceux que ses vertus et son courage à souffrir lui font espérer !

Renfermons-nous donc dans notre conscience, qu'elle nous guide constamment dans toutes nos actions, qu'elle assure l'accomplissement de tous nos devoirs pendant tout le cours d'une existence passagère où des événements si divers soumettent nos âmes à tant d'épreuves!

Voilà l'éternelle réflexion que je fais sans cesse, elle m'aide à vivre : dans mes vifs regrets, c'est encore Dieu qui ne m'abandonne pas. Nous ne saurions un moment cesser de lui devoir! dans les chagrins les plus longs, dans ceux qui doivent durer toujours, Dieu nous soutient parce que Dieu a pour nous un but moral qu'il nous fait sentir, qu'il nous fait désirer, qu'il nous fait mériter; il nous rend fiers de nos propres efforts : si nous sommes grands ici-bas, c'est pour l'être à jamais dans un monde céleste qui nous sera révélé un jour! Là, près du Dieu qui nous créa et de nos chères affections, nous oublierons nos maux passés; nous n'aurons de facultés que pour sentir notre bonheur!!

Notre existence sur cette terre est un secret pour nous : la nécessité d'y avoir paru, la nécessité d'y être nous est cachée autant que la nécessité de vivre un jour éternellement dans un monde céleste sans peines et sans douleurs. Ici ma conscience ne m'enchaîne plus, émue elle-même de ce double avenir, elle me laisse sans appréhensions et sans terreurs, analyser les rêves de l'imagination.

Pendant le jour, mon esprit est vivement frappé des merveilles de la nature, je les embrasse d'un coup d'œil, je suis ravi et j'admire; mais, surtout, j'abaisse mon orgueil, ma fragilité humaine devant ce pouvoir divin qui créa l'univers!

Hélas! si je n'espérais pas en Dieu! que sommes-nous? le plus petit atôme qui voltige dans l'air a plus de force, a plus de durée que nous-mêmes; rien ne saurait l'atteindre; tandis que nous, sujets aux moindres émotions, à peine nés, nous souffrons et disparaissons pour nous confondre bientôt avec cette terre dont nous sommes formés!

La poussière a-t-elle de l'avenir! croyons bien vite en Dieu, pour échapper à cette triste pensée!

Pendant la nuit, mon imagination, moins agitée, me fait aussi moins redouter les probabilités matérielles : j'ai plus de foi, plus d'espérance, plus de vœux : peut-on avoir vécu sans avoir le désir de vivre toujours! de vivre surtout avec ceux qu'on aime, et de vivre un jour avec ceux qu'on a aimés!

Mais, vous ne savez donc pas, heureux de cette terre, qu'il est un plus grand bonheur que celui dont vous jouissez? l'or n'est pas du bonheur! aimer, continuer à aimer, voilà les jouissances cé-

lestes que Dieu réserve aux bonnes âmes qui ont su le connaître.

Dieu est un être de bonté, de spiritualité, de raison, d'amour, d'éternité qui a voulu expliquer ses œuvres autant par leur pouvoir que par leur présence ; c'est à l'esprit humain, à l'esprit qui réfléchit qu'il appartient de découvrir la destination qu'il a voulu donner à chaque objet sensible : il n'a pas limité l'univers, donc son immensité a un but ; pourquoi ce but ne serait-il pas éternel ?

Pendant ces belles soirées du printemps, où le firmament étoilé jette à son regard toute sa puissance, l'homme malheureux ne peut-il s'inspirer des vérités consolantes que jusqu'alors il n'aurait pas senties? Pour moi, l'immensité de l'espace, le ciel et ses étoiles me font croire à un avenir immortel. L'étoile qui brille le plus est l'âme qui fut la meilleure, la plus intelligente, la plus aimée ; c'est celle à laquelle je rêve toujours, celle que j'aime, que je regrette, par qui je fus heureux et par qui nul bonheur sur la terre n'est plus pour moi ! Quand serai-je réuni à l'âme de mon père, du meilleur, du plus sensible, du plus instruit, du plus aimant des hommes de son temps? Quand brillerai-je moi-même auprès de l'âme de mon ancienne amie? Quand toutes ces affections, qui me rendirent si heureux, se ranimeront-elles près de moi sous l'apparence d'étoiles radieuses, intelligentes et sensibles, qui concevront l'univers, Dieu et l'amour?

L'amour ! Vous, ô hommes terrestres, qui pensez que l'amour pour une femme est le plus vif, détrompez-vous ! il en est un plus vif encore, c'est celui qu'on sent pour un fils, pour une fille que la beauté, le cœur, le génie animent; qui est votre sang, votre image, votre cœur, votre génie. Que dis-je, hélas ! quand cet amour n'est plus sur la terre, que vous y êtes seul avec son doux et amer souvenir, ne contemplez pas trop longtemps la voûte étoilée des cieux, ces astres étincelants, qui par leurs éloignements divers jettent plus ou moins de feux et de lumières, porteraient dans votre âme le désespoir : vous n'auriez plus le courage de souffrir ; tous vos efforts seraient près d'échouer ; bientôt votre faible raison ne vous aidera plus à supporter la vie : les larmes, malgré vous couleront et toute votre faiblesse s'emparera de vous. Malheureux, notre admiration doit avoir une limite, même pour les cieux !

Si nous voulons être forts, si nous voulons nous préparer à tous

les coups que la fortune peut nous réserver encore, et que l'avenir nous montre inévitablement sur la fin de nos jours, que ce soient seulement le courage, la résignation, l'immortalité que les beautés des cieux et de la terre, éclairés par la douce lumière des étoiles, nous inspirent! que la pensée de Dieu seule subjugue vos esprits : par Dieu seul vous avez la vie, par Dieu seul vous éloignez la mort! Il est si nécessaire pour ceux que vous avez aimés, pour vous-mêmes, que le terme en soit le moins rapproché de vous! car, hélas! qui regrettera vos amis, si ce n'est vous? Ici-bas rien ne s'oublie si vite que ceux qui ne sont plus. C'est en vain que vous aurez été l'honneur et l'ornement de la terre, l'astre humain qui en a disparu ne jette plus de feux, et presque aussitôt son souvenir s'éteint dans la mémoire des hommes : ils sont trop inconstants pour s'attacher à des souvenirs, ce culte est inconnu d'eux!

Telles étaient à peu près les réflexions qui m'agitaient dernièrement, à une heure avancée de la nuit, dans ces belles allées des Champs-Élysées que le génie de l'homme se plaît tous les jours à embellir; j'étais accompagné de ma seule amie, d'un ange sur la terre qui serait pour moi le bonheur même, si je n'avais perdu un autre ange, hélas! un autre ange tout semblable à elle qui lui avait donné le jour, son âme, sa beauté, son génie. Notre réunion sur la terre était le bonheur des cieux, j'étais trop heureux!

Je rêve maintenant avec douleur à mon bonheur passé, c'est lui que je regrette, c'est lui que j'espère, c'est lui que je demande encore et pour toujours à Dieu; voilà l'immortalité que j'attends! qui viendra un jour, car tout ce que Dieu a créé est immortel comme lui. Rien ne périt; seulement tout change et se modifie. Eh! que m'importe à moi la substance, la forme? pourvu que l'âme reste, qu'elle ait le pouvoir d'aimer, de sentir, de se rappeler, de pénétrer dans l'immensité de l'espace, de parcourir les diverses constellations qui le remplissent et que mon imagination se plaît maintenant à revêtir d'une âme humaine! Pourvu que mon intelligence conçoive toujours la toute-puissance du père des hommes et de la nature, son amour et tout le mien pour lui, et tout ce qui m'est cher. Ma douleur est grande, sans doute, mais je remercie Dieu de m'avoir donné le courage de la supporter; et toute vive qu'elle puisse être encore, si l'avenir que j'attends doit se

réaliser un jour, que Dieu juge que je l'aie mérité, je n'aurais pas assez souffert pour l'amour que je connus sur la terre, pour l'amour que j'aurai toujours pour un enfant que Dieu avait rendu parfait. Chère image que je rêve, chère image que je vois dans chaque étoile qui brille au ciel, cher Gustave, sois mon bonheur, sois mon espérance, sois ma joie que j'attends, comme tu le fus autrefois près de ton père et de ta mère! Quand tu vivais, je ne désirais que toi, et je te croyais immortel! mais je devais apprendre, hélas! que rien n'est durable en ce monde; c'est un passage humain où la constance pour la douleur doit nous mériter l'immortalité. Jeune, ta haute intelligence et tes travaux ont été dignes des cieux; Dieu t'a appelé: il a des lois, des desseins impénétrables que je respecte et que je craindrais d'accuser. Je ne me plains pas d'eux, je souffre et me résigne. Si je n'avais pas à t'honorer ici-bas de mes douloureux et chers souvenirs, je trouverais trop tardif le moment qui doit me joindre à toi; mais je veux qu'on te connaisse, qu'on t'aime, qu'on te regrette et que le doux nom de Gustave réveille dans l'esprit des hommes tout ce qui fut noble et généreux : âme, beauté, intelligence, tout était réuni en toi. Cher Gustave, astre humain qui devait éclairer la terre, brille au ciel et souris à ton père, afin qu'il y puise, non le désespoir, mais le courage pour prolonger des jours consacrés au culte de ton souvenir, culte de regrets, de douleurs et de larmes parmi tous les vœux que tu m'inspires pour mon immortalité future près de toi, près de mon Gustave, mon dieu après Dieu!!!

Les Souvenirs.

18 octobre 1845.

L'Aveugle clairvoyant.

I.

Voulez-vous savoir la vie du pauvre aveugle clairvoyant, mes chers contemporains, lisez ou écoutez : il admirait, il aimait et ne réfléchissait pas. Dieu en le rendant à la lumière l'avait fait trop heureux ! Ce sont les douleurs physiques, ce sont les douleurs morales qui introduisent parmi les hommes ces vertus sublimes qui leur manquent, ou qu'ils oublient dans le bonheur, et qu'ils devraient avoir pour parcourir avec courage, avec honneur, avec résignation les diverses phases de la vie sans se plaindre de la nature qui les avait d'abord voilées pour les rendre moins pénibles ou moins cruelles à la faible nature, à la faible intelligence de l'homme qui doit souffrir sur la terre pour ne pas souffrir dans les cieux.

Malheureux aveugle, tu jouissais des délices de la vie dans l'Eden de ta famille et tu ne prévoyais pas que cet Eden n'est pas éternel. L'expérience devait t'apprendre que l'homme a plus à redouter encore là, les orages de la vie qui peuvent le troubler, soit qu'il les contemple avec terreur du haut de la nue de ses passions qui n'ont pas éclaté, soit qu'il les redoute avec plus de terreur encore des passions des hommes dont il est près d'être la victime : aveugle, il avait quelquefois leurs secours, clairvoyant,

il n'a plus que leur haine si le ciel lui a donné une âme de feu et un génie qui le mettent au-dessus de ses frères, l'envie en sera le persécuteur.

Mais l'aveugle n'avait pas cette triste expérience. Il vivait tranquille et heureux au milieu de sa famille dont il était le soutien. Le courage ne lui manquait pas. Ses travaux, sa pitié filiale, son amour pour sa mère et sa famille allaient tous les jours en augmentant. Il avait près de lui une affection paternelle que le temps fortifiait au gré de ses plus chères espérances : elles étaient toutes dans son Gustave qui grandissait sous ses yeux, trop heureux alors! avec tant de bonheur. La nature s'était plu à orner son fils bien-aimé de toutes les beautés célestes du jeune âge : blonde chevelure, ses yeux bleus et grands, si heureusement surmontés d'un arc d'ébène, les cils noirs, la figure légèrement ovale, le nez et la bouche d'une harmonieuse union. D'ailleurs la douceur et la gravité de ses traits annonçaient un enfant qui ne cessait pas d'être homme, ils présageaient un génie si précoce que déjà il avait excité la jalousie, non pas seulement de ses rivaux, mais encore de ses maîtres, à quinze ans passés à peine.

Laissons un moment être heureux de son ouvrage le pauvre aveugle clairvoyant, son âme et ses yeux en sont si pleins, qu'il y aurait de la cruauté à lui ôter le calme délicieux que ses yeux et son âme goûtèrent alors. Sa vie s'écoulait comme un songe doré de toutes les idéalités enchanteresses de l'avenir. Le réveil, les douleurs et les épreuves de la vie ne lui avaient pas encore appris qu'il faut souffrir pour mériter la vie! Mais souffrir, hélas! à toujours de ces tourments qu'aucune consolation sur la terre ne peut adoucir, si l'homme qui les éprouve n'a pas d'immortalité à attendre!

Mais le pauvre aveugle avait du courage, sa moralité d'ailleurs était forte, il pouvait de loin prévoir les autans de la vie et les braver même, car déjà il avait bien souffert! il pleurait encore son père, son ami, le philosophe de son cœur, l'instituteur de son âme, la vie de son esprit, la pensée inspiratrice de sa pensée; son bien, son principe, son amour; il ne croyait plus qu'il était aveugle quand il sentait et aimait son père, l'entendre parler c'était assez le voir! Si jusqu'ici il ne vous a parlé que de sa mère,

c'est qu'il confondait dans sa pensée, comme un même être, et son père et sa mère !

Mais vous, mes amis et mes chers contemporains, qui avez la bonté de lire ou d'écouter ces expressions si rapides du bonheur du pauvre aveugle, ne vous étonnez pas trop que je l'appelle toujours mon pauvre aveugle : eh ! ne voyez-vous pas que l'homme ne cesse d'être aveugle que dès le moment seulement où la douleur et la triste vérité lui ouvrent les yeux.

L'homme heureux n'analyse pas son bonheur, il croit qu'il est tout simple de le goûter, et plein de cette douce béatitude sur la terre, qui lui paraît si naturelle, il oublie souvent Dieu qui la lui a donnée, il oublie jusqu'aux soins qu'il faudrait prendre pour la conserver : il marche en aveugle à travers les périls et les misères de la vie, aussi longtemps que le hasard ne l'en fait pas souffrir. Mais un bonheur appuyé sur les incertitudes du hasard est-il de longue durée ? l'homme heureux peut-il s'en servir contre les atteintes inévitables et les, fatalités de la vie ? hélas ! non, il pleure, il sent, il voit alors, mais il est trop tard ! il est trop tard pour réfléchir ! La douleur n'est plus que sa pensée, n'est plus que son espérance, et c'est elle qui lui fait dire :

Après le bonheur, après la jeunesse, après l'amour, après les affections si heureuses de la famille, bientôt la mort ou d'un père ou d'une mère, ou d'une sœur, ou d'un frère, ou d'un ami, ou même d'un enfant qui n'est pas le vôtre, bientôt la mort va vous frapper d'effroi et vous faire trembler pour la vie ! pour la vie, hélas ! de votre propre enfant ! ô supplice trop prévu !

II.

Pauvre aveugle, tu te réveilles ici de ton long sommeil de bonheur. La misère, les privations, le travail ne t'ont pas découragé, tant que tu as pu ne pas les rendre sensibles à ta famille, et tu l'as pu toujours ! C'était bien ! et la force ne te manquait jamais, quoique tu souffrisses beaucoup de ne pas voir ta maison comblée de toutes les superfluités élégantes de la richesse. Tu vivais dans une médiocrité dorée qui a l'honneur et l'espoir pour soutien. Heureux temps ! que devenez-vous avec les années ? heureux temps d'affection, que devenez-vous surtout avec ces années ora-

geuses des passions humaines dont vous ne faites qu'un éclair bienfaisant? on vous cherche, on vous rêve encore; mais votre souvenir est moins une douce consolation qu'un regret amer pour la vie du pauvre aveugle. Assistons, hélas! assistons à son réveil!

C'est ici, pauvre créature humaine, que tu as besoin de toute ta moralité, de tout ton courage, de toute ta résignation; abandonne maintenant tes chères espérances sur la terre, il n'en est plus pour toi! Les coups du destin jusque-là ne t'avaient pas fléchi; tu savais déjà que les hommes doivent souffrir! car les vieilles affections des hommes en mourant ou près de mourir étaient là pour te l'apprendre et pour éprouver ton courage. Mais, je me trompe, aveugle que je suis moi-même en ce moment, je t'ai vu mort par la mort de ton père; tu l'aimais tant et depuis si longtemps! Cet amour à tes yeux ne pouvait avoir de fin, et la fin du même amour tu n'aurais pas osé la prévoir! Elle vint, hélas! et grâce à ta mère, à ton amie, et grâce à ton Gustave, il fallut se résigner. Vous le voyez bien, la vie ne s'écoulait plus heureuse et sans appréhension pour le pauvre aveugle : il voyait déjà trop!

Mais tu n'as pas tout vu, malheureux! marche, marche dans la vie; tu auras à éviter, malgré toi, des écueils par des écueils, ils t'ouvriront leurs cratères, tes yeux ne pourront s'en défendre; ils rendront tes pas faibles et chancelants, ils rendront tes regards timides et malheureux, tu n'oseras enfin les découvrir sans te donner une pensée de mort, car la mort t'a déjà frappé ici par la mort de ton père!

O malheur, ô malheur, quand la mort ne nous quitte plus par la pensée! on la voit toujours planer sur nos têtes, et, toutes nos affections devenir sa proie si nous continuons à vivre! Il vaudrait mieux mourir!!

Tu ne meurs pas, toi, pauvre aveugle, tu t'imposes plus de courage; pour toi, mourir une fois ne serait pas assez pour ton malheureux Gustave, tu veux mourir à chaque minute pour le plaindre et pour l'honorer de tes regrets; tu veux mourir et vivre en même temps afin que deux êtres au monde souffrent pour lui et l'aiment encore.

O Émilie, Émilie, ce n'est plus le temps, hélas! de notre indicible bonheur! Oublie comme moi tes seize années de félicités;

oublie, s'il t'est possible, l'homme enfant, beau, spirituel, éloquent, ingénieux, sensible et créateur déjà! oublie son image, ou plutôt ne la vois plus que dans ton âme et dans le ciel, près du Dieu qui nous le donna! C'est à son immortalité qu'il faut croire et penser désormais! il vit, n'en doutons pas, il vit aux cieux, il vit à la terre. Sur la terre son âme erre pour voir couler nos larmes, pour nous voir souffrir avec amour, avec constance, avec résignation; heureuse alors autour de nous invisible, mais plus heureuse par notre douleur même. Après l'avoir perdu, hélas! c'est là l'expression la plus vraie de notre vive affection pour lui; nos morales souffrances, nos éternels regrets, nous font vivre aujourd'hui, car ils sont pour nous de l'amour encore pour notre cher Gustave!

Eh sans cette vie malheureuse, sans ces regrets toujours renaissants pourrions-nous le voir encore? pourrions-nous le voir sur des nuages blancs, au-devant de notre pensée, ou dans nos cœurs, ou dans nos âmes, ou dans nos actions! les regrets sont la mémoire inspiratrice du cœur surtout, ils sont la nourriture d'une âme qui, pour vivre, n'a plus qu'à mourir!

Origine sacrée de mes saintes inspirations, cher Gustave, ne me quitte plus! que ton souffle divin anime et soutienne le souffle de ma vie souffrante; souviens-toi aussi de ta mère, si malheureuse, de ta mère qui t'aime tant! pour toi, mon Gustave, tu ne peux pas mourir pour les hommes, tu ne peux pas mourir au monde! Tant qu'Émilie ou Octave y auront une pensée, elle sera pour toi! et la mort qui l'a frappé est ici impuissante : les douloureux souvenirs d'une âme qui aime, d'une âme qui se rappelle, d'une âme tendre qui n'oublie jamais; ces douloureux souvenirs sont la mort de la mort même! Mais, que dis-je! trop malheureux aveugle, en racontant ta déplorable vie, je m'identifie si bien avec tes malheurs, que je crois dire aussi les miens! Toi-même, malheureux, que fais-tu en ce moment? pourquoi détourner les yeux? voient-ils trop encore la lumière!

Ferme-les, ferme-les, te dis-je, je connais ton malheur! Ne cherche plus à voir et ces gorges, et ces catacombes, et ces précipices, ou cet Etna, ou ce Vésuve vomissant la flamme et la cendre : la flamme est la tristesse qui te dévore, tu as perdu Gustave! la cendre est l'image de la mort sur la terre! hélas! tu as

perdu Gustave! les précipices, les catacombes et les gorges, évite-les, te dis-je, c'est la tombe des morts, c'est la tombe des mourants, c'est la tombe de ton fils! Horreur à tes yeux! horreur à ta pensée! prends garde toi-même d'y trouver une tombe! Eh! qui pleurerait sans toi ton malheureux et bien-aimé Gustave!

Mais tes yeux n'ont pas encore tout évité, malheureux aveugle. Désormais l'univers te paraîtra redoutable : il te faudra tout voir et souffrir! il te faudra tout entendre, et souffrir! il te faudra tout sentir, et souffrir! souffrir! souffrir! voilà désormais ta vie déplorable!

Quand tu voudras vivre d'une existence moins tourmentée, quand tu voudras vivre par les plaisirs, à satiété même pour te faire oublier un moment la perte cruelle qui torture ton âme, eh bien! la mort sera toujours là qui t'ouvrira la terre pour te faire penser aux cendres de ton Gustave, et se venger de toi et de tes regrets. Mais quand tu la chercherais enfin dans les voluptés et à tout prix, cette existence nouvelle, pensant par elle échapper aux tourments de la tienne, le pourrais-tu? Non! car tu vois tout à présent avec ton âme! et tout ce qu'elle verra, et tout ce que la nécessité la forcera de voir te rappellera à sa douleur.

Pauvre aveugle, quand ton Gustave vivait, près de toi, tu le voyais encore sur les blancs nuages immortel à la terre, éternel aux cieux, et tu priais pour lui! Tu vois, mon père! tu vois combien je suis heureux moi-même en ce moment! et moi aussi près de toi, pressé sur ton cœur, je rêve comme toi aux nuages blancs, je rêve aux ombres chéries de nos âmes : elles parcourent déjà la vaste étendue des cieux et l'immensité de l'univers en s'aimant, heureuses par toi, mon père, heureuses par ton Gustave! Prions, prions, mon père, pour que le malheur n'existe plus sur la terre.» Hélas! pauvre aveugle, tel était le langage de ton fils! lui-même dans les nuages, il t'aimait à la terre, il t'aimait au ciel! et toi, au ciel, et toi, à la terre, tu l'y voyais des yeux de ton âme, toujours beau par ses traits, toujours bon par son cœur, toujours grand par son génie! Mais tout en pressant l'image chérie de ton bien-aimé fils, tu priais pour toi, tu priais pour lui, tu priais encore l'ombre blanche des nuages de rester toujours l'ombre chérie de tes espérances. Ton fils, alors au ciel et à la terre, était sur ton cœur bienheureux, trop heureux, peut-être!!!

III.

Je te le dis encore, toi que j'aime, pauvre aveugle, tu auras toujours à souffrir de tes yeux. Du haut de tes Alpes, du haut de tes Pyrénées, du haut de tes glaces, du haut de tes neiges que tu admirais tant! ne descends plus sans trembler ou plutôt sans soutien. Prends ton Émilie, et ne cesse pas de l'avoir pour appui! ta pensée ici est encore une pensée de mort : la mort te poursuit partout. Tu la verras dans le rire sardonique des faux amis qui feignent de te plaindre; tu la verras dans la froideur glaciale des yeux des indifférents à qui tu montreras ta mort vivante; ces hommes n'y croiront pas, eux ne savent pas aimer! ta présence lugubre les fera fuir; on se garantira de toi!

Pauvre aveugle, tu le sens à présent comme il est affreux de voir quand on n'a plus d'enfant! tu veux que toute la nature te plaigne! tu veux que tous ceux qui t'entourent sentent ta douleur! Malheureux, désabuse-toi! la douleur ne sera que sur les lèvres de ceux qui envieront ton bonheur. Garde-toi de pénétrer plus avant, hélas! peut-être ils se réjouissent en secret de ton malheur; et, si tu as des richesses, c'est encore là une de tes misères!

Eh bien! abandonne toute consolation humaine : ne vois plus les hommes; aussi bien ton infortune, ta tristesse, ton désespoir ne veulent même pas de consolation; d'ailleurs ils ne pourraient t'en donner, car c'est la mort à ton tour que tu cherches et que tu veux voir!

Malheureux, tu n'attendras pas longtemps à repaître tes yeux de ses lugubres tableaux. Le canon des trois journées, le canon de 1830, année funeste de la mort de ton fils, le canon de 1830 apportera un moment de joie à ton âme affligée. Enfin, par lui d'autres hommes vont mourir aussi sur la terre! déjà par le tonnerre de juillet, que Dieu fit éclater si violemment, les maisons de la seconde Rome tremblent et ses habitants éperdus cherchent un abri pour toi, malheureux aveugle, triste de la vie des hommes, tu entrevois ici l'espoir d'être enseveli avec la nature entière, car, hélas! ton Gustave ne vivait plus, lui qui devait vivre!!

Quand viendra donc, disais-tu dans ta monomanie de mort expiatoire de la mort de ton Gustave, quand viendra donc, me ré-

pétais-tu souvent, cette dernière journée des hommes sur cette désolée et malheureuse terre? Oh! les hommes en ce moment ne riaient plus près de toi! la guerre civile était au cœur des hommes, était au cœur de la patrie! Meurs donc patrie, mourez donc hommes qui vivez! Gustave n'a-t-il pas cessé de vivre!! Eh! qui plus que lui méritait de ne pas mourir!!! Mourez donc, vous dis-je, vous tous qui vous battez pour des passions humaines, vous, qui voulez mourir par la guerre et jamais, jamais par la paix. Mais plutôt, hommes qui vivez, mourez comme moi, à chaque minute, et par les souvenirs et par la terreur. Malheureux aveugle, ici tu n'attendis pas longtemps encore; bientôt la mort entendit une seconde fois ce cri de désespoir échappé de ton âme tourmentée, et fière, cette fois, de son pouvoir invisible, elle empoisonna la vie des hommes d'un air pestilentiel qu'ils ne pouvaient s'empêcher de respirer.

Quand les hommes le redoutaient tant, toi, pauvre aveugle, tu ne craignis pas de respirer cet air là; mais tu espérais en vain en sa puissance pour te délivrer de tes tourments! Oh! disais-tu avec désespoir, pourquoi, choléra, n'as-tu pas pressé dans tes mortelles étreintes la nature entière? pourquoi ne l'as-tu pas fait mourir? Mais, puisque tu n'as frappé jusqu'ici qu'une faible portion de l'humanité, je veux vivre, car il reste trop d'hommes sur la terre qui vivent encore, et mon Gustave, hélas! hélas! ne vit plus!

Hommes cruels, vous ne plaignez pas mon fils! et vous, choléra inhumain, vous cessez vos ravages, eh bien! je vivrai, je vivrai pour Gustave, malheureux pour le plaindre, malheureux pour l'aimer.

Que je te plains moi-même, pauvre aveugle; mais, puisque tu vis et que tu veux vivre avec de telles afflictions, suis donc les morts partout Paris; vois les mourants qu'on n'ose plus ensevelir, vois-les aux derniers des asiles humains qui en sont infectés. Là, le choléra te laissera déplorer encore la puissance de tes yeux. Les victimes d'une révolution populaire, les victimes d'une épidémie funeste, l'expérience étonnée elle-même d'une mort qui a été si incessante à les frapper, l'expérience, dis-je, va apprendre aux hommes, ainsi qu'elle l'a appris au pauvre aveugle, qu'il est une fatalité déplorable dans la vie où cesser de ne pas voir serait un

bonheur même! Celle, hélas! qui nous accable de la perte de nos enfants!

Le pauvre aveugle reconnut enfin qu'il eut tort, mais bien tort de désirer la lumière; ses yeux même le rendaient plus malheureux! Dans sa douleur on l'entendait s'écrier: est-ce donc un spectacle si digne d'envie, de voir les actions des hommes! n'avons-nous pas à chaque instant à en rougir, et de nous-mêmes aussi! sommes-nous assez sages pour écouter les conseils de la conscience? et la guerre cesse-t-elle ses ravages parmi nous! l'humanité n'est qu'une vertu illusoire; la tolérance n'est qu'une expression vaine; les yeux ont constamment à souffrir, ils doivent se fermer aux tableaux de tous les vices, aux tableaux d'une volupté corrompue; aux scènes d'une violence brutale. Le peuple est malheureux; les riches sont indifférents; l'envie est dans tous les regards; vous êtes tolérés, si vous n'êtes haïs; on attend votre mort; la médisance se couvre de venin et de fiel pour empoisonner votre vie; couverte à peine, l'aumône est à vos portes; les monuments sont peu respectés; fermez, fermez vos yeux si vous ne voulez pas être indignés de toutes les immoralités d'une grande ville : je les dépeins ici en substance; que serait-ce si je voulais pénétrer dans ces lieux publics où l'oisiveté a les coudées franches? là, elle est inepte, et plus que cela inhumaine, quand des malheureux sans pain, qu'on dit nos frères, implorent en vain le secours de leurs frères; sont-ce là des consolations qui restent au pauvre aveugle? non, vous dit-il : j'aurais préféré de ne pas voir, et il ajoute : pourquoi ai-je cherché, hélas! la lumière! la lumière était en moi, en mon cœur, en mon âme; l'âme voit sans les yeux, elle sent! »

Eh! ne pouvais-je en croire ma mère, quand elle me disait : je suis, je souffre et j'espère! Ce devait être là toute mon immortalité sur la terre! je n'avais pas la beauté, sans doute, près de moi, mais je n'avais pas non plus la laideur : tout était séduisant à ma pensée; la vieillesse ne m'eût pas affligé; j'aurais été toujours jeune aux yeux de ma mère, jeune aux yeux de mon amie; sur elle-même le temps et les chagrins n'auraient eu aucun pouvoir; avec plus d'années et la raison de ma mère la nature m'aurait été toujours ravissante : je l'aurais faite moi-même, c'eût été ma nature, la nature des yeux et du cœur de ma mère, la nature de mon

imagination, que j'aurais embellie, que j'aurais aimée, et ses précipices, et ses mers, et ses monts, et ses végétations, quoique bien admirables à voir, ne m'auraient plus affligé après la mort de mon fils qui, lui, hélas! n'a pas eu le temps de les voir!

La nature est trop belle pour qu'on ne regrette pas de l'aimer et de l'analyser à seize ans! ô douleur du jeune homme, avoir vu la nature, l'avoir sentie, être digne de la peindre, et mourir! ô douleur du jeune homme, se sentir aimé de sa mère, la voir, et mourir! ô douleur du jeune homme, voir son amie, l'aimer, et mourir! mourir, mourir, hélas! avec de telles félicités! L'aveugle du moins ne voit ni la nature, ni mère, ni son amie!

Aveugle, je vous le dis, restez aveugle, vous en serez plus heureux! Votre mère, votre amie, votre enfant doivent être des dieux, leur voix, votre immortalité, si vous l'interrogez, cette voix vous répond : l'immortalité, ne la cherche pas, elle est dans toi! la main de vos affections, toute matérielle qu'elle est, fait vibrer les cordes sensibles de votre âme, le cœur qui palpite sur votre cœur en est la vie! Pour vous, enfin, il n'y a pas de mort à craindre pour l'enfant au berceau; une heureuse substitution peut vous éviter des peines cruelles. A son premier âge, vous n'eussiez pas perdu votre Gustave, votre amie seule aurait souffert; et, s'il est vrai que nous ne cessions pas d'être, au ciel Gustave aurait le bonheur, et vous l'auriez encore sur la terre, car vos yeux ne voyaient pas! il n'y a alors que l'aveugle seul qui puisse aimer sans craindre de perdre l'objet de son amour. Mais ces consolations que je donne au pauvre aveugle ne sont plus pour moi, hélas! Je vois encore, et mes peines vivront tant que je verrai des hommes sur la terre!

Quelle que soit la grandeur de mon infortune, je veux vivre, et si Dieu voulait arrêter le cours de la vie des hommes, je voudrais être le dernier à mourir pour me convaincre que tous sont morts, et que, malgré eux, j'ai su faire entendre à la terre, aux hommes ingrats les derniers accents de ma douleur. Je suis trop malheureux pour désirer qu'on me survive! j'expie des vœux injustes; mais j'honore, hélas! une existence trop courte et digne, par mes regrets, de tous les regrets. Dieu, tout puissant et que j'aime, donne à ma vie souffrante une longue vie! il me semble que par ma

douleur je donne moi-même encore l'existence à mon Gustave : je suis si malheureux de l'avoir perdu!

IV.

Mais, aveugle que je continue d'être malgré moi, ma douleur est-elle bien juste? n'est-ce pas pour moi plutôt que pour mon fils que je pleure! mon amour me rendait heureux sans doute! mais sa vie que je regrette tant, peut-être sa vie eût été la mienne! Oh! quel malheur c'eût été! je ne parle pas de tous ces tourments moraux qui m'ont assailli quand j'oubliais Dieu, ou plutôt quand l'inexpérience me cachait qu'il faut souffrir dans la vie, mais craindre qu'un jour mon Gustave eût été aussi malheureux que moi et qu'il eût aussi pu perdre son Gustave. Ah! c'est peut-être un bonheur qu'il n'ait pas vécu! Je voulais mon Gustave heureux sur la terre! mais qui donc peut assurer le bonheur! Un cœur, un âme, un génie comme ceux de mon Gustave sont rarement heureux. Je n'ai plus à mériter, à trouver sur la terre que l'immortalité que j'ai désirée par mon fils et qui est ma dernière espérance!

L'aveugle clairvoyant, mes chers contemporains, allait continuer ses plaintes quand ici sa paupière s'est mouillée de larmes. Dieu voyant sa douleur, il en souffrait tant qu'il en eut pitié. Alors il le rendit aveugle, mais seulement par le sommeil; chaque jour il suspendait ses peines en le laissant rêver moins malheureux à son bien-aimé fils; mais, hélas! l'aveugle de chaque nuit dormait d'un sommeil agité. Les songes, les songes noirs se plaisaient à lui retracer les tableaux et les réflexions du jour. C'est alors que trop malheureux, il prenait l'argile dressé par ses mains tremblantes, et qu'il le moulait, par la pensée seulement, à l'image de son Gustave; le souvenir paternel était si puissant et si triste que l'image terrestre fut celle de son fils! Avide encore de le voir, avide encore de l'aimer, ses yeux bientôt ne se fermaient plus, il voulait toujours perfectionner le travail de ses mains, et voulant toujours admirer l'inspiration de sa pensée, quand son Gustave vivait, près de lui il le voyait encore sur un nuage et priait pour lui. Hélas! aujourd'hui il le cherche à la terre, mais seulement, seulement avec un peu de terre!

O terre sainte, qui me fais aimer des hommes, que ne peux-tu

recevoir la vie par le souffle de mon âme, comme Dieu fit à l'homme qu'il voulut sensible du souffle divin de son éternité ! Je dirais à mon fils chéri : dormons, dormons, mon ami, du sommeil du juste, dormons heureux pour nous réveiller le plus tard à la vie spirituelle que Dieu répandit dans toute la nature et qu'il donna surtout à l'homme, dormons en espérance ! L'enfant qui vient de naître aussi dort, et le monde qu'il ne connaît pas, et les hommes sont, hélas ! le moment où l'on ne voit pas la vie, le moment où l'on ne sait pas la vie, le moment où l'on ne conçoit pas la vie est le moment de bonheur le plus heureux sur la terre! et s'il faut s'y réveiller enfin homme et dans la raison et dans la douleur, malheureux, si malheureux que nous soyons, réveillons-nous, réveillons-nous pour nous dire, pour nous dire encore : je suis, je souffre et j'espère ! Réveillons-nous enfin pour l'éternité !

Les Souvenirs.

18 octobre 1845.

Les Maximes d'un enfant qui n'est plus sur la terre.

I.

Pour vous apprendre les maximes d'un enfant qui n'est plus, mes chers contemporains, voyez-moi toujours contemplant l'étoile brillante de mon fils, et l'aimer et la prier! Gustave l'animera bientôt et saura d'abord me dicter les souvenirs de son enfance et de toute sa vie; ce ne sera plus son père qui vous parlera; j'écrirai sous l'inspiration de l'âme heureuse de mon fils; c'est elle qui va dire à votre âme et cette vie et ces souvenirs. Écoutez-les, je vous prie, comme s'ils étaient exprimés par lui-même sur la terre. Pour moi je les sais, hélas! depuis longtemps, il me les dit souvent! mais jamais assez, et je ne me lasse pas de les redire moi-même, car en y pensant, car en les redisant, c'est pour moi vivre encore avec mon fils par son âme avec mon âme! ici je me tais et j'écoute comme vous.

Depuis longtemps Gustave n'est plus, à présent il peut parler, non comme un enfant ou comme un homme; mais comme les morts, qui dédaignent les mots et n'attachent de prix qu'aux pensées et qu'aux choses. C'est par un langage simple et naturel qu'ils expriment leurs souvenirs terrestres. Ils ne souffrent plus des misères du corps; les corps se sont mêlés à la terre!

Heureux les morts dont les mauvaises passions ont été ensevelies avec les corps, et qui n'ont emporté aux cieux, ou dans l'univers qu'ils pénètrent des yeux de leur âme, et qui n'ont emporté aux cieux que les bonnes passions qui les firent aimer des hommes !

Ames spirituelles, les âmes des morts les ont eues ces nobles et saintes passions ! elles les conservent comme des attributs de leur âme et de l'âme de la Divinité qui les leur donna sur la terre.

Vous, mortels, qui êtes encore malheureux par les mauvaises passions, dépouillez-vous de vos mauvaises passions, vous connaîtrez un peu notre existence céleste. Vous faire la peinture de cette existence, je ne le peux pas ! d'ailleurs vous ne la comprendriez pas ! Pour savoir la vie des morts, il vous faut mourir ! alors seulement, cette spiritualité, cette éternité infinie qui est dans votre âme vous éclairera pour voir dans la nuit même !

Je crois que mon père vous a dit : mortels, que la lune était le soleil des nuits, ou bien le soleil des tombeaux ; il a eu raison de vous le dire ! La lune donne le jour aux nuits d'une conscience obscurcie par les mauvaises passions : la lune, sur les tombeaux, fait dire aux hommes : Hélas ! mon père est mort ! hélas ! ma mère est morte ! hélas ! hélas ! mon fils est mort ! ! ! Ayez le courage, mortels, de vous pénétrer de ces tristes souvenirs ; votre âme en sera sans doute plus souffrante, mais aussi les bonnes passions reprendront bientôt leur empire sur vous !

Pour créer, il faut à l'homme de grandes souffrances, l'ambition de la gloire ne suffit pas. Enfant, ma première peine fut de voir mon père trop occupé du soin de sa famille et de son amie ; ma mère encore et si bonne et si belle ! ma mère si aimée de son Gustave ! Oh ! cet amour, croyez-le bien, mortels, cet amour est le souvenir le plus doux de la terre pour les morts ! !

Ma mère fut et sera toujours dans mon âme ! du ciel où je suis, de la terre, que je ne quitte plus pour elle, je la vois, je la suis, je la touche ! De mes baisers spirituels la douce ivresse, la presse sur mon âme ravie, sur mon âme heureuse ! C'est là la reconnaissance des morts, c'est là leur amour ! Ma mère, ma mère, vous me faites oublier mon père ! et vous aussi, mon père, vous avez ma reconnaissance ; et vous aussi, mon père, vous avez mon amour !

Mais, qu'ai-je besoin de vous le dire, ne savez-vous pas com-

bien je souffrais de votre préoccupation constante pour votre famille. Et cette préoccupation n'absorbait-elle pas votre existence? ne vous empêchait-elle pas de vivre? quoique vous prétendissiez encore que par elle vous viviez. Maintenant que vous êtes près de moi et que je puis parler, je vous le dis, mon père, vous souffriez et vous ne viviez pas! ou plutôt vous viviez comme je l'ai appris plus tard, dans l'Eden d'une famille qui, pour vous, cessait souvent de l'être parmi les sollicitudes que vous donnaient l'amour, la reconnaissance et la misère; sollicitudes que l'âme d'un père trouve toujours renaissantes dans sa pensée; quand un père aime sa famille comme vous aimiez la vôtre, il vous fallait la fortune dont vous auriez voulu l'accabler, et, vous ne l'aviez pas! c'était là pour vous un supplice de tout moment.

Enfant, je vis vos douleurs; enfant, elles furent mes inspirations! Bientôt l'irascibilité de mon caractère s'effaça de mon âme. Vous rappelez-vous, mon père, de ma colère enfantine de sept ans? Oh! vraiment, il y aurait eu du danger pour moi de continuer cet héroïsme de mes premières années! je me servis moi-même de ma nature impatiente, car, je réfléchissais déjà! je m'en servis comme d'un foyer où mon ardeur alla puiser sa flamme créatrice! je voulus aussi travailler comme mon père! mais travailler sans cesse pour être, sinon aussi grand, du moins aussi actif. Eh! qui n'aurait pas eu cette pensée aux tableaux moraux de l'Eden de la famille qui se déployaient tous les jours sous mes yeux! mes yeux vivaient, il fallut que mon âme vécût, il fallut qu'elle vît enfin tout mon avenir par mon travail : la gloire me stimulait déjà par ma famille!

Les mortels ne le croiront pas! et cependant c'est la vérité! Au ciel on ne ment pas! Une organisation complète et sensible comme la mienne n'avait pas besoin d'apprendre longtemps : confondue avec les organisations intelligentes de mon père et de ma mère, elle se nourrissait tous les jours de leurs émanations spirituelles.

Les âmes du père et de la mère doivent être les abeilles qui recueillent les sucs de la pensée divine des bonnes passions pour en former la nourriture de l'âme de leur enfant. Cette nourriture doit être aussi celle de son esprit : bientôt l'enfant qui a écouté, l'enfant qui a vu, l'enfant qui a aimé, l'enfant, surtout, qui veut être homme quoiqu'enfant; bientôt l'enfant, pour rendre à son

tour sa famille heureuse et fière de lui, bientôt l'enfant a l'âme de sa mère, car c'est sa mère qu'il veut être surtout par l'âme! bientôt l'enfant veut aussi ses traits, plutôt c'est à sa mère qu'il désire ressembler, car, elle est belle! et la beauté est inspiratrice! enfin, déjà l'enfant veut être un grand homme!

L'âme de sa mère est passée dans son âme; maintenant il peut tout vouloir; maintenant il peut tout oser, car il a à son pouvoir tous les moyens qui font parvenir à la gloire! Le feu du génie de sa mère l'anime! d'ailleurs son père est instruit. Sa science, il la saisira au passage dans ses entretiens si graves, si lucides. Sa mère et son père seront désormais les éléments qui doivent le mettre sur le piédestal de la renommée. Voilà, mes chers mortels, mon éducation! Vous voyez qu'elle ne m'a pas coûté beaucoup d'efforts! mais aussi, il faut vous dire que je ne quittais jamais mon père et ma mère, et que la nourriture spirituelle de ma pensée et de mon âme s'augmentait de jour en jour à la vue de ce tableau moral de l'Eden d'une famille où moi-même j'étais si heureux en me sentant si aimé!

Dans votre vieille civilisation, mortels, vous passez les premières années de la vie, de votre vie, à vous, à une étude aride et fastidieuse qui remplit vos esprits de beaucoup de connaissances sans doute, mais qui ne les préparent pas à moraliser vos âmes. La véritable instruction est celle de l'âme! Je préfère à des hommes qui n'ont que la science, les hommes simples qui ont appris à connaître ou plutôt à sentir tous les rapports que leurs consciences doivent avoir avec les consciences de leurs frères!

Eh! qu'aurait fait à mon âme la perfection dans les langues mortes que je n'avais qu'effleurées! ce sont les langues vivantes qu'il faut savoir pour communiquer avec les nations qui entourent la nôtre! et qu'aurait fait à mon âme, aussi, l'étude approfondie des connaissances humaines, mon père, dont ton père était saturé! à dix ans, je sentais déjà qu'au degré de civilisation des sciences et des arts; où les hommes de mon temps s'étaient élevés, il m'était impossible de m'élever moi-même sans négliger l'instruction morale de l'âme et du cœur aussi, car déjà mon cœur était ardent : j'avais besoin d'aimer! il me fallut une passion, je pris celle de la gloire! Vous voyez, mortels, comme les morts savent apprécier au ciel leurs vertus de la terre : heureux pour eux

d'en pouvoir consacrer un jour ce témoignage : qu'ils n'éprouvèrent jamais de fausse honte à dire ce qu'ils valaient et par le cœur et par l'âme, digne prix de tous leurs efforts à la terre!

Voulez-vous, mortels, arriver à la gloire? n'ambitionnez jamais l'universalité des connaissances humaines; votre vie n'y suffirait pas. Remplissez cependant vos esprits de la substance superficielle des sciences et des arts pour ne pas rester insensibles à leurs beautés; plutôt faites comme je fais : enfants, choisissez des sciences et des arts ou l'art ou la science qui vous plaira le plus. Je vous le dis du haut de ma vie éternelle : la spécialité seule conduit à la gloire! Au temps où vous vivez, garantissez-vous de la médiocrité; elle n'a plus d'accents qui frappent les hommes, elle n'a plus de prestiges qui fascinent les yeux, on la fuit, on la méprise. Pour sentir les arts, pour sentir les sciences, l'âme n'a pas besoin d'une étude sérieuse qui vous les fasse analyser dans leurs moindres beautés; c'est assez pour votre âme qu'elle sente leur sublimité. Mais elle ne saurait se passer de l'étude approfondie de l'art ou de la science que vous cultivez et dont le choix vous aura été inspiré par les productions les plus remarquables du génie : cette étude, ne l'oubliez pas, doit remplir tous les instants de votre vie!

Les sciences ont une telle affinité entre elles que le génie acquis d'une de ces sciences suffit pour les faire apprécier toutes. Il en est de même des arts. Vous remarquerez ici et toujours que pour atteindre à la beauté et à l'expression de la beauté, on doit harmoniser avec réflexion toutes les parties d'un tout; qu'il faut qu'elles aient, pour ainsi dire entre elles, des relations spirituelles qui, par la couleur et ses teintes et ses demi-teintes, fassent ressortir une figure qu'il faut de plus que la figure et le corps lui-même, aient des proportions que l'œil se plaise à admirer, seulement alors, toute l'œuvre vous révèle un génie qui, avant d'être créateur, a bien conçu toute la puissance de son art; il faut, enfin, que non seulement l'harmonie soit bien sentie de l'artiste, mais encore la mélodie, l'expression extérieure de sa pensée, l'âme de sa création, qui frappe dès lors délicieusement les yeux des hommes.

Quand l'artiste et le savant auront bien conçu que toutes les créations humaines ne sont parfaites que par les rapports simul-

tanés de l'harmonie et de la mélodie qu'elles doivent toujours avoir et conservent entre elles, le savant et l'artiste n'ignoreront plus que les sciences et les arts se tiennent, et qu'à les bien réfléchir les mêmes perfections s'y font remarquer. Dès lors l'homme, pénétré de ce grand principe, ne regrettera plus de n'être ni peintre, ni sculpteur, ni architecte, il sera tout cela par la réflexion même ; il le sera pour bien les comprendre et pour bien les sentir, toutes ces perfections des arts, et les appliquer à celui qu'il aura préféré pour se faire un nom parmi les hommes.

Et c'est parce que j'étais bien pénétré moi-même de cette opinion de mon père, qu'elle devint bientôt aussi la mienne. Je voulus même la mieux sentir encore, en remontant à l'origine inspiratrice des sciences pour y puiser et la véritable harmonie et la véritable mélodie. Je m'appliquai à les étudier non seulement dans les ouvrages des hommes, mais plus particulièrement encore dans les ouvrages de Dieu où l'harmonie et la mélodie régnent si bien qu'elles donnent la vie et le mouvement à tous les corps célestes. L'harmonie et la mélodie se font sentir d'ailleurs dans toutes les productions de la terre : l'organisation matérielle de l'homme elle-même est toute de mélodie et d'harmonie : on les découvrirait si l'on voulait y réfléchir spirituellement entre Dieu et les enfants de Dieu et des hommes.

Pour mieux m'inspirer des beautés des arts dont j'avais le sentiment sans les connaître tous, te souviens-tu, mon père, de nos courses lointaines et scientifiques ? La nature n'était pas seulement le grand objet de nos méditations, mais encore le palais des Arts et le palais du Louvre devenaient à leur tour les instituteurs de mon imagination. Tu m'expliquais avec ta pénétration naturelle les chefs-d'œuvre de la peinture et de la sculpture. Mais, aurais-je pu créer moi-même, si je n'avais pas conçu spontanément la sublimité des créations d'un Raphaël, d'un Murillo, d'un Lebrun, d'un Girardon et d'un Puget ! C'était déjà beaucoup pour moi que je me sentisse inspiré de ces génies créateurs : j'étais déjà, en les voyant, en les sentant, en les analysant, par la couleur, par la lumière, par l'harmonie, par la mélodie, j'étais déjà peintre et sculpteur ; ici rappelle-toi, mon père, de mon aptitude pour le dessin ? mes premiers essais que tu pourrais montrer encore apprennent que je n'étais pas un enfant dans cet art,

ma main novice avec le trait seulement créait déjà un corps, une âme, une figure; cette harmonie et cette mélodie, je la sentais déjà si bien que je la mettais dans tout ce que je voulais entreprendre. Mais je ne trouvais pas encore la mélodie et l'harmonie assez sensibles dans les chefs-d'œuvre des hommes que je viens de citer. L'âme sent encore mieux ces deux sciences inséparables que les yeux et la réflexion : c'est par les sens qu'elles nous pénètrent davantage !

C'est à ce moment, mon père bien-aimé, que tu vis combien je sus profiter des leçons d'une science dont tu n'avais toi-même que de faibles éléments. Cette science fut celle de Beethoven, science divine par qui l'âme éprouve au plus haut degré les diverses sensations de l'âme, et les créations harmonieuses et mélodieuses de l'univers.

A cette époque, je sentais si bien les beautés de la science que Dieu donnait en exemple aux hommes dans le génie sublime que je viens de nommer, que je fus obligé de cesser de les cultiver : trop pénétré par elles, je n'aurais pu dans l'avenir qu'en être le faible imitateur. J'abandonnai donc Beethoven en enveloppant dans ma proscription et Haydn et Mozart dont la mélodie et l'harmonie exprimées par mon père m'avaient également initié dans les secrets de mon art. Déjà je me sentais capable de marcher seul avec les quelques éléments de mélodie que tu m'avais donnés; car d'abord tout me venait de toi, mon père ! quelque faible que tu fusses toi-même dans la science musicale, tes leçons me suffirent pour m'ouvrir la carrière de l'art dramatique dans laquelle j'étais déjà entré. Je commençai par quelques morceaux de piano qui m'assignèrent bientôt une place distinguée parmi les compositeurs : ils étaient déjà l'aurore brillante de ma célébrité.

Cette célébrité que je voyais naître m'élevait par la pensée; je cherchais déjà et le jour et l'espace pour vivre et respirer fier entre les hommes! Oh ! que les premières créations du génie naissant sont enchanteresses! par elles je sentais que les suffrages de mes contemporains ne me manqueraient pas, et que bientôt cette gloire que, si jeune encore, j'avais tant enviée, que cette gloire, que me méritaient d'ailleurs des travaux continuels, que cette gloire enfin grandirait sous les auspices de ma mère qui dès la première vie de mon âme me fit parcourir elle-même les diverses phases d'un art

qu'elle cultivait si bien en mariant les doux accents de sa voix à des inspirations divines.

II.

Art sublime, par qui le cœur a une voix, art sublime par qui l'âme a mille pensées en une seule pensée, art aimé des hommes, tu fus ma vie, tu fus mon cœur, tu fus mon âme sur la terre! par toi j'aurais parlé aux hommes, par toi on m'eût écouté, par toi j'aurais illustré le doux nom d'Émilie : il eût été cher à la postérité la plus reculée! par toi mon père aussi aurait eu sa célébrité ! Hélas! mon art trop sublime que j'aime encore, tu m'as abrégé peut-être la vie, car tu l'employais tout entière! mais, aussi, par toi j'ai senti l'indicible émotion du génie, dont les étincelles qui s'échappaient de ma jeune intelligence étaient si vives, que ceux qui les voyaient en étaient ravis! et puis, ton approbation éclairée, mon père! ne t'ai-je pas rendu un moment heureux des talents de ton fils? Quand je n'aurais paru au monde que pour te faire éprouver ce bonheur; quand je n'aurais vécu que pour te faire naître des espérances sur mes talents qui, selon toi, devaient laisser un nom cher à la France, je ne regrette pas ma courte existence, quoique remplie d'illusions qui n'ont eu de réalité pour moi qu'au prix de ma vie. Hélas! l'envie m'avait déjà appris, bien jeune entré dans la carrière des arts, que ce n'est pas impunément qu'on la parcourt avec succès. Mortels, n'oubliez pas que je suis mort et que la vérité seule est dans l'âme des morts. De mon passage sur la terre, c'est ici le souvenir le plus amer pour moi.

Je rêvais la vie, je la rêvais par le génie et pour mon père, et pour ma mère. Hélas! que je souffrais! quand je sentais qu'on était injuste envers l'enfant qui commençait à marcher dans la vie en cultivant les arts déjà avec tant de bonheur! je souffrais, non par amour-propre, je n'en connus pas! je souffrais enfin que mes illusions pour la gloire et ma famille rencontrassent des écueils, étrangers au talent, que plus jeune je n'aurais osé prévoir. Je ne raconterai pas ces écueils, ils m'étaient ouverts par l'envie de mes maîtres eux-mêmes. Mais j'étais fier, mais j'étais calme dans ma douleur : l'injustice n'aurait su m'abattre! Quels étaient donc

les rivaux qui eussent pu me la disputer, cette gloire que j'avais tant rêvée? si éloignés de moi, mais j'y marchais seul! On sent qu'on a du génie!

Eh! d'ailleurs, ma mère ne me l'avait-elle pas inspiré, en naissant, ce génie créateur! et vous-même, mon père, ne me l'aviez-vous pas révélé dès mes premières créations? Ce n'était pas en vain que vous aviez rêvé mon génie! j'ai réalisé vos rêves les plus chers, j'en atteste ces encouragements que vous me donniez avec tant de bonheur. Assurément vous ne m'en eussiez pas excité dans la poursuite de la science qu'immortalisa Beethoven, si je ne l'eusse pas mérité : vous étiez trop éclairé pour vous abuser! vous ne le pouviez pas, d'ailleurs, vous la sentiez trop bien, cette science, en cultivant l'art qu'elle fait naître, pour vous tromper sur les espérances que nous en avions conçues! Cet art, enfant de la science, avec laquelle on le confond souvent, comme on confond Dieu avec la nature, cet art chéri et sa science faisaient ma gloire; elle vous rendait heureux dans le présent et l'avenir : voilà, mon père, ce que je voulais atteindre, vous rendre heureux par mes créations, et pour moi c'était en assurer la durée dans la postérité : j'étais heureux alors moi-même de votre bonheur!

Tu pleures, mon père, de mes rêves de bonheur sur la terre! Ah! ne pleure pas, les rêves dorés n'y sont pas de longue durée! ne pleure pas, te dis-je, car tout mort que je suis aux sensations des hommes, tes regrets me feraient pleurer moi-même, si les pleurs et les regrets pouvaient être conçus de mon âme; mais au ciel, là où je suis, les seules peines qui agitent nos vies célestes sont des espérances dont la douceur est indicible pour les morts, car ils espèrent voir heureuses sur la terre leurs affections, ils les espèrent au ciel pour y vivre avec elles; tu le sens, nos espérances ne sont pas de la douleur, mais plutôt de la vie à notre spirituelle vie : ces espérances sont donc toutes nos peines, ces espérances sont donc toutes nos larmes!

Mortels, on ne pleure pas au ciel! les larmes sont pour la terre, où les hommes doivent souffrir pour épurer leur âme!

Eh! pourquoi pleurerai-je? mon père! ne m'as-tu pas fait le tableau de la vie? Hélas! oui peut-être, une plus longue existence m'eût été funeste! déjà, jeune et avant de quitter la terre, j'y souffrais de tes peines; déjà j'y souffrais aussi des miennes, car on

n'a pas le génie sans efforts! Encore si les efforts n'étaient venus que de nous-mêmes! mais quand l'injustice des hommes les rendent plus pénibles encore, qu'il faut mériter une récompense en l'achetant d'abord par des présents, le découragement vous prend alors et vous en êtes malheureux. Te souviens-tu, mon père, de mes espérances déçues à ce concours où je n'eus que la seconde place, tandis que la première m'était due? enfant, j'en souffris beaucoup, et toi-même pour moi, je le sais maintenant. Mon père, si les hommes avaient secondé mes efforts, je t'eusse donné un contentement sans amertume; mais tout a un mélange sur la terre : le plaisir ne peut être senti sans la douleur! Cependant, comme nous étions tous deux enfants alors, mon père! Eh! que devait m'importer à moi une couronne qui n'avait que le mérite des doigts à récompenser? j'aspirais à une gloire plus belle, j'aspirais à une gloire impérissable, je la rêvais déjà, dans ce moment mon mérite d'exécution, d'ailleurs acquis, était loin de ma pensée : je voulais marcher un jour sur les pas de l'homme impérissable dans les siècles tant qu'il restera à l'homme un sentiment qui lui fasse battre le cœur, un sentiment qui lui agite l'âme! L'âme de Beethoven est trop belle pour que le souvenir s'en perde dans la mémoire des hommes! Hélas! celui-là devait-il être malheureux sur la terre! je pouvais l'être aussi, puisque je commençais ma renommée sous les auspices si peu protecteurs de l'envie!

Jeunes artistes, qui vivez au monde, armez votre âme d'une indifférence qui vous fasse supporter avec courage les injustices des hommes; vous travaillez pour le génie, eh bien! vous éprouverez à chaque effort un découragement : plus vous aurez de génie, et plus il vous faudra vaincre constamment les désapprobations les plus injustes, car, avant de vous reconnaître grand dans les sciences, il faut que les hommes vous pardonnent de l'être : il n'y a pas jusqu'à l'ignorance qui ne s'attachera à noircir l'auréole de votre gloire. A côté du génie vous trouvez d'abord l'envie qui le persécute; vous trouvez aussi l'ignorance du siècle qui lui enlève sa récompense. Il a fallu quarante années en France pour qu'on voulût bien en reconnaître à Beethoven, les hommes de son temps ne concevaient rien à son génie, et ils étaient les dispensateurs de sa gloire! eux qui ne la comprenaient pas! O malheureux Beethoven! ton génie méconnu, et tu le transmets à tes

contemporains pour vivre! peut-on croire qu'un Beethoven ait été obligé de leur donner des leçons de solfège! cette seule pensée m'aurait fait redouter la vie!

Enfant, je pouvais supporter la colère de mes maîtres qui ne pouvaient me pardonner d'avoir du génie, eux qui n'en avaient pas! Mais, homme, l'aurais-je pu? Conçoit-on ce qu'a dû souffrir un Beethoven qui parlait à des sourds le langage des dieux! par bonté l'Éternel le rendit sourd lui-même pour le soustraire à l'inepte langage de ses contemporains, et ce fut un bonheur pour lui! Ce génie devait parler avec les anges, et mépriser les hommes!

Souverains, si vous voulez adoucir les mœurs, faites construire des amphithéâtres où les œuvres de Beethoven soient enfin conçues des peuples, vous les verrez honorer les larmes et la douleur des hommes; vous les verrez adorer la majesté des cieux; ils verront eux-mêmes dans ses œuvres sublimes : à côté du chaos, la création; à côté de l'amour, le désespoir; à côté de la mort, la vie : Oh! Beethoven est le Dieu des passions opposées : il élève l'âme par l'accent de la vertu, il l'abaisse par l'accent du repentir. Ses chants expriment d'ailleurs les vices, les remords et l'ignorante ingratitude des hommes; enfin, aucune des sensations humaines n'échappe aux inspirations de Beethoven : elles sont sublimes, surtout, quand il veut faire entendre Dieu et les célestes âmes qui l'entourent, et les plaintes des hommes et leurs longues souffrances; tout ce mélange d'espérances divines et de cuisantes douleurs humaines on le retrouve profondément senti dans les adagios de ce puissant génie : les dernières expressions de son âme, lentement écoutées, font mal! On croit entendre des âmes en peine qui laissent expirer leurs plaintes douloureuses, mais rarement des âmes heureuses y soupirent ou leurs amours ou leurs espérances; ce sont plutôt des lamentations et des larmes qui, là, vous rendent malheureux! Ne suivez pas trop les phases de ce génie puissant et sublime, elles vous plongeraient dans la tristesse la plus vive, vous ne cesseriez de vous écrier : assez, par pitié! Cet homme en écrivant était trop malheureux. Je le suis trop moi-même à l'écouter : la sublimité de ses chants touche aux cieux, c'est Dieu lui-même qui semble les avoir dictés! je ne tarirais pas, mon père, si je voulais prolonger ici mon admiration pour le Dieu

de l'harmonie que les hommes n'ont pas su apprécier quand il vivait malheureux parmi les hommes!

III.

Mais, tel fut le sort de quelques malheureux hommes qui prirent la carrière des arts pour illustrer leur génie : souvent ils crurent n'en pas avoir, et, ils en avaient un éminent; cette erreur pour eux était une source de peines : ils n'en faisaient pas moins des chefs-d'œuvre, tant il leur était impossible d'échapper à la puissance créatrice qui les excitait à produire!

As-tu, mon père, à ton pouvoir encore cette toile merveilleuse où la mort du juste est si bien exprimée? Pauvre peintre! vous fûtes plus malheureux que Beethoven, lui sans doute ne fut compris que longtemps après sa mort, mais il l'a été enfin! tandis que vous, peintre malheureux, avez eu la douleur de voir des cieux l'ouvrage de votre âme et de vos pinceaux enseveli sous les souillures de la terre et servir, jusqu'en lambeaux, servir d'enveloppe pour des transports de denrées humaines; les hommes de votre temps et des mains ouvrières ignoraient votre immortalité. Pardon, mon père, je vois au ciel de l'immortalité dans tout. Mais hélas! pourquoi n'existe-t-elle pas toujours sur la terre quand elle devrait y exister? La merveilleuse création du peintre méconnu doit nécessairement être attribuée à Murillo, il n'y a que ce prince des peintres qui ait pu se surpasser lui-même dans la création dramatique de la mort du juste; les deux anges au haut du tableau contrastent avec l'expression du saint homme, c'est la vie et la mort! Il s'y trouve aussi deux têtes d'anges qui complètent la merveille de cette éclatante composition, dont il ne reste cependant aucune partie qui n'ait souffert de l'ineptie des hommes. Consacrez donc, mortels, votre jeune existence; que dis-je! toute votre existence pour de tels admirateurs et pour un tel avenir!

Dans le tableau de la mort du juste, le juste, à ses derniers moments, donne une idée de ce que je fus moi-même en quittant la vie, hélas! Cependant j'avais bien souffert! et ce calme si parfait et si heureux de la mort, ce calme qui paraît de la vie encore, ce calme enfin était le résultat, chez moi, d'un grand courage et d'une grande résignation : je quittai ma mère! et pour toujours!

ô horreur ! ! que la mort et cette séparation éternelle sont effroyables !!! Il vaudrait mieux mille fois n'avoir pas vécu !! As-tu, mon père, as-tu le courage de me voir encore si malheureux ! Je me souviens qu'il t'en fallut beaucoup pour accoutumer tes yeux à voir la mort du juste , ou plutôt à le voir comme mon image au moment de me réunir aux cieux et de laisser mes restes mortels à la terre. Tu redoutais alors l'impression douloureuse du saint homme et tu avais raison, car on ne peut le regarder sans souffrir, affligé déjà d'une grande perte ! Je te parle ici comme si j'étais vivant, je te parle surtout ton langage, car le mien tu ne le comprendrais pas ! j'aime d'ailleurs à te parler, j'aime aussi à t'entendre ; mon âme en ce moment est près de la tienne, c'est davantage que si elle était accompagnée de mon corps, le corps n'est rien, il tenait mon âme captive et m'empêchait de voir la tienne. Ne t'empresse pas de me répondre, tu le feras quand j'aurai tout dit : un mort parle rarement aux vivants ! il faut l'écouter quand il parle ; alors c'est la vérité sur la terre qui veut y vivre un moment pour remonter bientôt aux cieux, car les hommes refuseraient de l'entendre plus longtemps. Hélas ! mon père, toi seul es digne de converser avec les morts !

Je reviens à tes tableaux, dont le souvenir ne peut s'effacer de mon âme. Tu as conservé, je n'en doute pas, le jeune enfant qui était toute mon image sur la terre quand j'y étais enfant? Oh ! le joli enfant que j'étais ! c'était, dit-on, la pensée du Christ enfant rêvant déjà la résurrection des hommes et s'offrant en sacrifice pour racheter leurs péchés ! Toi, mon père, ennemi des portraits qui te firent craindre en tout temps pour tes affections, ne crains plus la mort pour moi, tes yeux peuvent voir l'enfant ! hélas ! de moi, c'est bien le souvenir le plus parfait de mes très jeunes années ! Bel enfant, console quelquefois mon père, dis-lui que je vis et que mon âme est encore plus belle que tu n'es beau, quoique tu sois bien beau pourtant par ton expression céleste, douce et enfantine tout à la fois ! C'est encore à Murillo qu'on doit attribuer cette création divine : Murillo, Murillo, vous êtes le peintre de toutes les créations les plus dramatiques du ciel et de la terre ! joignez votre génie à celui de Beethoven, vous serez tous deux les enfants d'un Dieu glorieux de vous avoir créés !

Quant à mes œuvres, mon père, je ne t'en parlerai pas ; tu les

as déjà annoncées à mes contemporains. Je préfère ici dire toutes mes peines sur la terre. J'y ai beaucoup souffert, mais beaucoup souffert de mes travaux ; d'autres n'auraient pu les faire avec le double de mes années. Je sais que tu conserves mes œuvres. Dis aux hommes que s'ils pouvaient y deviner tout ce que j'ai pu sentir, je ne crois pas que le génie m'eût manqué aux yeux de la postérité. Je regretterais encore, si je pouvais regretter, je regretterais encore que le temps ne m'ait pas été donné pour le développer tout entier. Hélas ! hélas ! j'étais fort, et comme un roseau je me suis plié sous les efforts du temps et du destin ; ils ont vaincu mon courage, ils ont emporté ma vie terrestre. Je vivais peut-être trop pour l'ambition, je vivais peut-être trop pour ma gloire ! Mais plutôt avec plus de modération dans le travail j'aurais pu vivre ; mais plutôt avec plus de précaution pour éviter les ravages d'une maladie d'enfant qui régna de mon temps, j'aurais pu vivre ! Oh ! quel regret pénible ! oh ! quel regret affreux de te quitter aussi, mon père ! tu m'aimais bien ! ! et je suis touché de ta persévérance à m'aimer encore, comme si j'étais vivant ! Juge donc de mon courage, juge donc comme j'ai souffert ! j'étais aimé comme enfant au monde ne le fut jamais par son père et sa mère ! J'avais des talents, j'avais du génie, j'étais déjà connu, et l'espoir un jour d'égaler par l'expression et Beethoven et Murillo. Cet espoir immense m'était assuré. O malheur, de quitter la vie ! ô malheur de n'avoir pas laissé un nom ! hélas ! mon père et ma mère, l'ambition de la célébrité était aussi forte que mon amour pour vous, et l'expression de mon dernier regret pour la gloire s'est confondue avec l'expression de tout cet amour ; mais toi, mon père, mais toi aussi n'étais-tu pas idolâtre de mes talents et de ma gloire ! je ne pouvais mieux te faire sentir l'horreur de quitter la vie qu'en t'appelant alors d'une voix éteinte, que toi seul entendîs, pour te dire : hélas ! mon père, et mes talents ! et mes talents, mon père ! O douleur ! tout mort que je suis, à ce souvenir de mes derniers accents de désespoir, je ne puis m'empêcher de redevenir un moment faible comme les hommes ! je ne puis m'empêcher de verser des larmes !

Mais, mes larmes, mon père, je te l'ai déjà dit, mes larmes sont des espérances, j'espère ici avec plus d'espérance encore : tu vois, je ne saurais comme toi avoir les mêmes expressions de la

douleur, car l'univers des âmes, comme tu veux bien appeler le séjour de notre éternité, car l'univers des âmes n'a plus que des affections à attendre : nos affections, nos espérances ou nos larmes, larmes d'émotion des âmes spirituelles qui désirent aux cieux les affections de la terre! Nos larmes ou nos espérances ne s'inquiètent plus du temps que les hommes voient s'écouler avec peine; il n'y a plus de temps pour elles, mais l'éternité : la vie de l'homme est si courte qu'elle n'est pas une seconde pour elle! nous ne sommes pas séparés de vous, mortels, car les morts vivent dans l'éternité et n'attendent pas! C'est pourquoi, mon père, mon âme près de la tienne ne s'en trouve pas séparée, seulement ton corps empêche que nos deux âmes se voient; mais elles se verront un jour! Aime, aime, mon père, aime sans cesse l'âme de ton fils, ne l'oublie pas un moment! et tu seras grand dans l'avenir par mes larmes ou mes espérances, tu seras grand parce que j'aurai prié pour toi, car on ne cesse au ciel de prier pour les hommes et pour son père et pour sa mère, tandis que les hommes oublient sitôt les morts sur la terre! tu seras grand par l'amour, grand par le malheur, grand par la réflexion, grand par ton courage, grand par ta mor alité! Hélas! hélas! mon père, recueille avec soin toutes tes larmes à toi, ce ne sont pas des espérances, mais de la douleur qui touche le père des hommes, il descendra du ciel au moment de quitter ta vie, pour voir lui-même si ton âme donnera au monde l'exemple qu'une âme pure et sans tache doit lui donner, pour voir en toi la mort du juste, comme il vit la mort de ton fils qui s'offrit à lui, grand et sublime, parce que, jeune et plein d'espérances humaines, il en fit le sacrifice pour ne penser qu'à Dieu, pour ne penser qu'à son éternité! Viens, viens, dis-je à Dieu à ce moment suprême, viens; tu le vois, mon Dieu, mes débiles mains montrent ton ciel à ma mère! Vois, vois aussi comme mon âme est pure! je le sens à présent, je suis l'enfant de Dieu, reçois-le donc dans le sein de ton éternité!! et ton fils, mon père, et ton fils mourut. Il mourut calme et résigné, parce que sa vie fut résignée et calme, malgré tous mes désirs à la gloire, malgré tout mon amour pour toi, malgré tout mon amour pour ma mère! Je te le dis, mon père au moment suprême où notre âme va se joindre à l'âme universelle, tout amour terrestre s'évanouit, car nous devenons alors Dieu nous-mêmes pour protéger nos affections et pro-

téger les hommes. Nos larmes, enfin, et nos espérances se confondent pour nous rendre plus grands encore que nous ne le fûmes sur la terre : la stoïcité et la prière sont les vertus que les morts emportent aux cieux !

IV.

Et maintenant, mon père bien-aimé encore, car je n'ai plus de sacrifice à faire sur la terre, permets-moi une dictée de mon âme avec ton langage; je veux, et pour toi et pour les hommes, te donner quelques maximes dont les hommes et toi pourrez avoir besoin. Tu les intituleras : *les Maximes d'un enfant qui n'est plus*, pour l'instruction morale des peuples, toujours par les souvenirs. Ces maximes, je les tire de mon expérience; un mort, quelque jeune qu'il ait quitté la terre, a toujours plus d'expérience que tous les hommes réunis ensemble. Dis-leur, mon père, qu'ils n'oublient pas que les morts, enfants de Dieu et des hommes, ont le génie des souvenirs, et que c'est surtout par ce génie que leur expérience ne faillit pas comme celle des hommes !

Maximes d'un jeune enfant qui n'est plus.

Eh bien ! mon père, tu sacrifies déjà le titre de mes maximes à ton impatience ! Mais ne sais-tu pas que les morts inspirent ta pensée et ne l'expriment pas ! Achève donc toute la mienne, dis : d'un enfant qui n'est plus sur la terre ! tu oublies trop que la patience est la conseillère de l'âme des vivants. Ne sois donc pas si pressé de vivre. Hélas ! tu n'en es pas encore au temps de la plus vive douleur ! puisqu'elle ne t'a pas encore atteint, ne l'attire pas par ton impatience; il est toujours trop tôt pour souffrir ! sers-toi désormais de la pensée, de la bonne pensée : reposes-y ton âme et ne la rends pas si fugitive. Taris tes larmes ou plutôt espère comme les morts. Je t'ai dit : que les larmes n'étaient pas l'expression de la douleur des âmes célestes. Je reviens sur cette pensée pour te la faire bien comprendre : nos larmes, si tu le veux, expriment la douleur des morts qui vous désirent et vous attendent au ciel ; mais nos âmes y sont si heureuses que ce désir et cette attente sont

pour elles, non pas de la douleur qui puisse faire répandre des larmes, mais les seules espérances que nous puissions concevoir dans l'immensité de l'univers où nos âmes se répandent et où nous ne cessons de vous voir, de vous aimer et de vous secourir.

Écoutez, mortels, toujours vos inspirations intimes ou bien celles qui vous viennent à l'aspect ravissant de la nature, les âmes de vos amis y prient pour vous, quand vous restez sur vos bonnes pensées, ne me demandez pas pourquoi vous en avez de mauvaises, cette question en serait une même que vous ne devriez pas, sans affliction, faire entendre aux hommes. Ne pénétrez pas dans les secrets de l'Éternel, quand il vous dit de souffrir, souffrez et ne murmurez pas ! Sa justice ne peut faillir à l'égard d'un atôme inaperçu du haut des cieux, et que l'œil même de l'homme n'aperçoit plus à une légère distance de la terre. L'homme peut être l'objet de l'injustice des hommes ; mais ses cris ne sont pas entendus de ceux qui ne le voient plus, et dont la pitié n'existe pas alors pour lui ; tandis que l'Éternel, esprit créateur des mondes, peut entendre les hommes du point le plus éloigné, car cet esprit divin est partout ! il pénètre tout et jusque dans l'âme des vivants qui est son âme ! Vivants, évitez d'être ingrats et évitez d'être sacriléges !

Hommes, vous êtes formés de deux natures : l'une est l'esprit, l'autre est la chair ; ou les bonnes passions et les mauvaises passions : ces deux natures s'affligent sans cesse des combats qu'elles se livrent. Nés faibles, il faut devenir forts en dépit d'eux : fort par la réflexion, fort par la constance, fort par la résignation, fort par les souvenirs, fort par le courage, honte à celui qui faiblit ! Plus nos passions sont vives, plus elles nous épurent, si l'esprit et la chair se couvrent de souillures, le repentir et la prière doivent les laver. Quand votre âme vivra tranquille et heureuse de vos bonnes pensées, de vos bonnes passions ; oh ! alors, la terre sera un Eden pour vous : vous vivrez comme l'âme des morts qui n'a, elle, que de bonnes inspirations et que de bonnes espérances ; l'âme des morts au ciel ou à la terre n'espère plus que la félicité des vivants, elle n'y prie plus que pour leurs sacrifices. Hâtez-vous donc, mortels, d'épurer vos âmes ; ne faites pas espérer si longtemps les morts, vous les rendriez malheureux même par cette espérance, s'il leur était possible de l'être ! Les morts ont une existence céleste qu'ils ne peuvent expliquer aux vivants, leur bon-

heur ne peut souffrir de la douleur des hommes, ils la voient, ils la plaignent et prient pour elle. C'est l'espérance alors qui les anime pour les vivants; car ils voudraient déjà voir leurs âmes épurées et libres de leurs liens terrestres.

Dans votre orgueilleuse indifférence, vous ne courbez pas votre fragilité même devant les vérités que je vous annonce! vous dites que ces vérités ne frappent ni vos yeux, ni vos consciences, vous dites enfin que ces vérités ne vous convainquent pas! Mais l'aveugle niait aussi la lumière; et, elle n'en existait pas moins; mais l'enfant au berceau vivait de sa vie matérielle; et, il ne pensait ni à la terre, ni à Dieu, ni à l'univers; est-ce ici l'univers? Dieu et la terre, le prétendrez-vous, mortels, n'existaient pas? Comme l'enfant au berceau, vous êtes des aveugles, vous dis-je! et vous resterez aveugles même avec des yeux clairvoyants.

Mais si vous êtes si forts de votre raison sur l'inanité de la vie: mais si vous vous croyez des animaux par la matière et l'intelligence, ayez au moins le courage de vos opinions athées. Vous ne l'aurez pas! osez afficher sur votre front, et en gros caractères : je suis la vérité, mes frères, je viens vous la dire parmi vous tous, afin que vous la sachiez et que vous vous moquiez désormais de la puissance de vos mauvaises pensées et de vos mauvaises passions; enfin, je suis l'incrédule, je suis l'athée, je suis celui qui nie la Divinité! Niez donc, comme moi, et son pouvoir et son existence! Je vous le dis : rien, après nous, qu'un peu de poussière qui va se confondre avec celle des morts, avec celle des animaux les plus immondes!

Malheureux athée, vos frères vous crient déjà : voilà l'insensé! évitons-le! C'est l'empoisonneur des âmes, c'est le fléau des familles, c'est la mort de nos plus chères espérances! Cet homme n'est pas méchant, sans doute, mais cet homme est nuisible! Par pitié et par humanité arrachons-lui son affiche impie et sacrilége, qui le ferait haïr des hommes!

Si vous voulez être des martyrs, mortels, soyez-le pour des vérités célestes et non pour des mensonges qui vous rendraient plus malheureux sur la terre. Disposez toujours vos âmes de manière qu'elles n'aient que de bonnes pensées, et que les hommes les puissent lire au front; n'exposez plus l'affiche des mauvaises à leurs

regards : le spectacle de vos bonnes actions elles-mêmes n'en serait plus apprécié, car vous les saliriez de votre incrédulité !

Quand j'étais sur la terre, je ne craignais pas l'affiche de mes pensées; elles étaient pures et heureuses de toutes les bonnes passions : les exemples qui m'étaient donnés chaque jour par ma mère bien-aimée et mon père, moralisaient mon âme. Si j'ai eu quelques reproches à me faire, j'en accuse cette trop vive ardeur qui m'animait dans l'espoir de les rendre heureux et fiers de leur fils, que me donnait ma célébrité future. Il ne faut pas trop sacrifier aux arts, l'orgueil en peut naître et l'orgueil peut être le père de bien des vices : il tue d'abord la modestie; la modestie, si belle aux yeux des hommes et si aimée d'eux! Je ne connais rien de plus affligeant aux yeux de l'humanité que l'importance que se donnent les enfants quand ils se croient des hommes.

Vous tous, mortels, vous vous faites souvent des illusions trompeuses qui vous abusent vous-mêmes. Les grands sur la terre profitent de votre erreur : votre crédulité les perche sur des piédestaux de bronze aussi haut que votre imagination les a conçus. Quand vous aurez au ciel le jugement qui vous manque sur la terre, vous vous étonnerez de la célébrité vaine et malheureuse que vous aurez départie à beaucoup d'hommes sans consulter et votre cœur, et votre conscience, et votre humanité!

Si j'ai trop cherché la gloire sur la terre, du moins je ne l'ai cherchée qu'en enfant modeste qui écoutait les avis et ne les rejetait pas. J'étais heureux des bons avis qui m'étaient donnés. J'avais mon père d'ailleurs qui était le régulateur de mes jugements, il était trop modeste pour souffrir chez moi que je ne le fusse pas!

Par mes travaux mêmes, dont les accents de l'âme étaient la pensée, quand dans sa pureté l'âme se plaint des impuretés du corps, car l'âme ne souffre que de la douleur de notre organisation matérielle, où l'âme se répand pendant la vie, et que nos mauvaises passions rendent malheureuse; par mes travaux mêmes, dis-je, j'apprenais à être pur, grand et sensible par l'âme et la pensée : je connaissais la douleur, je connaissais l'espérance; je m'appliquai donc dans mes chants à rendre noblement par ma pensée et mon âme, et l'espérance et la douleur! Oh! que les expressions du génie de mon âme avaient de charmes pour moi, quand je me figu-

rais d'avance qu'elles avaient l'approbation de mon père! Mon père était, pour moi, mon immortalité! immortalité heureuse sur la terre, qu'un fils, qui aime son père, n'abandonne jamais dans sa pensée en s'occupant de ses créations.

Mes créations, à moi, ont été celles d'un enfant de seize ans, mais elles renfermaient déjà les expressions les plus vives de l'homme qui a souffert. La douleur et toujours la douleur, ou bien l'espérance et toujours l'espérance, profondément senties et noblement exprimées, étaient mes points de départ. Il était impossible, avec ses éléments créateurs dont j'avais le principe dans mon âme, il était impossible que je ne devinsse pas ce que j'avais si ardemment désiré de devenir. Je parle ici comme mortel ; comme mort, je ne tiendrai plus ce langage : la célébrité aux cieux ne consiste plus dans les talents, on y compte les heureux qu'on a faits. L'humanité y tient la première place, viennent ensuite les talents ; mais les talents qui ont conduit à l'humanité sont mis sur le même rang qu'elle, et peut-être même la dominent, car, souvent l'humanité ne peut exister sans eux. Ainsi, humains, rendez-vous chers à vos contemporains d'abord par votre humanité, ennoblissez ainsi la fortune qu'on vous a laissée ; et, si vous voulez être plus aimés et plus honorés, soyez-le aussi par vos talents. Et vous, pauvres artistes, qui n'avez pour l'avenir de l'humanité que votre génie, les cieux pour vous n'auront pas d'âmes qui vous soient préférées par la Divinité. Je me rappelle ici que ce n'était pas seulement la gloire du génie que j'enviais, mais encore la gloire de l'humanité. Je voulais illustrer mon nom. Mais d'abord, je voyais trop souffrir autour de moi et l'humanité et le génie, pour que je ne conçusse pas qu'un nom d'homme n'est réellement recommandable, à son siècle et aux siècles à venir, que par le génie et l'humanité.

V.

En racontant ici mes espérances sur la terre, et les faisant exprimer par mon père sous le titre des *Maximes d'un enfant qui n'est plus*, c'est dire ma vie, car ma vie ne s'est écoulée qu'en espérances. Ces espérances ont touché quelquefois mon cœur, et m'ont fait vivre avec ivresse de trop courts moments sur la terre. Eh bien! je ne regrette pas ma vie! elle a été remplie! elle le fut

par mon amour pour ma mère et mon père; elle le fut, surtout, par mon amour de la gloire. Je la rêvais délicieusement, mais souvent avec trop d'amertume quand j'entendais des désapprobations ignorantes ou peu réfléchies de mes premiers essais, elles m'affligeaient pour ma mère et mon père. Ah! c'est que mon père et ma mère m'aimaient bien! trop, peut-être! Aurais-je payé de ma vie des soins trop tendres, des soins trop recherchés, des soins trop assidus! Mais ici, tout mort que je suis, mes regrets ne doivent pas me rendre injuste. N'ai-je pas moi-même été l'artisan de ma courte existence? pourquoi tant d'amour, pourquoi tant de persévérance pour un art que je pouvais acquérir avec plus de temps, avec plus de modération? Je tenais de la nature de mon père, impatient, je voulais arriver vite et j'échouai; et je précipitai cette force morale dont j'étais doué dans le néant, parce que je l'usai outre mesure, parce que je tirai des fruits trop précoces d'une jeune imagination qui ne me les donnait qu'au prix de ma vie : l'idolâtrie n'est jamais raisonnée! Mais, que dis-je? je suis encore ici injuste envers mon père, et injuste envers ma mère; la tendresse ne fait pas mourir, elle fait vivre plutôt et prévoir pour la vie des enfants! J'étais d'ailleurs assez fort pour tous les travaux que j'entreprenais. Je ne dois pas oublier, dans le récit de ma triste vie, de dire cette fatalité qui me rendit victime d'une maladie funeste, la hideuse coqueluche, qui frappa les enfants de mon âge au temps où je vivais. C'est ici que j'ai payé de ma vie quelques délassements que j'ai cherchés à mes travaux. Voilà la source de mes malheurs, et des malheurs de ma famille. Vous le voyez bien, mortels, qu'un fils qui accuse ses parents sans réflexion a toujours tort, même dans le ciel! Mais mon père et ma mère me pardonnent ici, car ils voient aussi que je n'ai pu empêcher de m'attendrir au récit des vifs regrets qu'ont fait naître mes talents et ma mort prématurée sur la terre; ces regrets m'arracheraient des larmes, ou plutôt des espérances, si le ciel ne m'ordonnait de ne pas les précipiter, car le malheur des hommes sur la terre est le prix de leur immortalité! Dieu verra-t-il avec bonté mes larmes ou mes espérances? il les a vues, car Dieu est bon pour ceux qui ont mérité la vie! il n'est redoutable qu'aux méchants qui l'ont méconnu! J'arrête là les maximes que j'ai renfermées dans le récit de ma vie terrestre pour ne plus m'exposer aux reproches de Dieu

quand je parle de mon père et de ma mère. La stoïcité et la prière, je l'ai déjà dit, doivent être les vertus que les morts emportent aux cieux; les larmes, leurs espérances; l'amour, leur éternité! Je prie donc mon père de ne plus prolonger l'histoire de ma vie. Vous la reprendrez plus tard, mon père, quand les larmes et les regrets ne vous en ôteront plus le courage!

Maintenant, mon père, réunissons les maximes d'un jeune enfant qui devraient être la religion des hommes :

Les morts inspirent la pensée, les vivants l'expriment.

La patience doit être la conseillère de l'âme des vivants.

Ne soyons pas pressés de vivre, la douleur nous attend.

Reposons nos âmes sur les bonnes pensées, ne les rendons pas fugitives.

Les larmes des hommes sont les espérances de l'âme des morts dans les cieux.

Tarissons nos larmes, espérons comme les morts.

Ne rejetez jamais les bonnes inspirations qui vous viennent ou des morts, ou de vous, ou de la nature.

Ne demandez jamais à Dieu pourquoi vous avez de mauvaises pensées, cette question en est une déjà.

Souffrez, et ne murmurez pas! la justice de Dieu ne peut faillir à l'égard d'un atôme.

La pitié de l'homme pour l'homme commence à s'éteindre à une légère distance des yeux.

Dieu est dans tout : l'âme des morts et des vivants est son âme.

Évitons d'être ingrats et sacriléges.

Combattons la chair par l'esprit.

Combattons nos vicieuses passions par les bonnes.

Nous nous épurons par les combats que se livrent nos passions.

Hâtons-nous d'épurer nos âmes.

L'incrédule n'oserait afficher au front son incrédulité.

Soyons martyrs de la vérité seulement.

Disposons nos âmes pour ne plus rougir devant les hommes de nos pensées.

Ne nous croyons jamais de grands hommes.

Auteurs nous-mêmes de nos misères, n'accusons jamais ni Dieu ni nos pères, ni nos mères.

Pensons aux félicités que nous avons déjà goûtées sans les mériter, et espérons celles du ciel par nos souffrances.

Heureux, nous n'accusions pas! malheureux, sachons souffrir!

L'homme aux bonnes pensées ne craint pas les stygmates des mauvaises imprimées au front.

Apprenons à être grands par les actions.

On compte aux cieux les heureux qu'on a faits.

On y vit immortel par la douleur qu'on souffrit sur la terre.

Dans la vie, appelons Dieu; dans la mort, offrons lui le sacrifice de la vie; la mort bientôt nous semblera désirable, car la mort est le moment de notre heureuse immortalité : heureuse par Dieu, heureuse par nos affections de la terre, heureuse par celles des cieux! Mon père, mon père, voyez-y et votre père et votre Gustave heureux par Dieu, heureux par sa mère, heureux par vous! En grâce, en grâce, mon père, ne pleurez plus!

Eh! le puis-je! toi qui m'inspires ce triste récit! Est-il en mon pouvoir de m'empêcher d'apprendre aux hommes et mon malheur et mes larmes? ne dois-je pas leur dire que dans mon impatience, dont je n'ai pu me défendre, je t'ai prêté un langage qui n'est pas le tien? Ah! que les hommes en soient persuadés, si ton âme avait pu un moment se revêtir de leurs formes humaines, si ton âme avait pu reprendre sa puissance terrestre pour leur parler, tu l'aurais fait bien plus dignement que je viens de le faire! O mon Gustave, mon Gustave, rien n'égalait ton éloqence! tu étais grand, tu étais grave, tu étais pénétrant par elle! C'était le fruit de tes lectures sérieuses. Toi aussi, vivant, tu ne te plaisais qu'avec les morts; tu n'estimais que ces générations qui avaient eu pour eux un saint respect; ces générations étaient par toi honorées de tes pieux souvenirs! Si j'avais recueilli les accents de ton éloquence, que douze années de douleurs ont effacés de ma mémoire; si j'avais recueilli ces accents si élevés de ton âme qui se sont éteints dans mon âme malheureuse, aujourd'hui je pourrais les faire connaître à tes contemporains; mais hélas! de toute cette éloquence si pénétrante qui partait de ton âme vivement affectée, lorsque tu voyais ta vie s'écouler si malheureusement dans les souffrances, de toute cette éloquence si pénétrante, renfermée dans une tombe avec tes talents! Je n'ai pu retenir que les expressions les plus tristes quand elles s'échappaient de tes lèvres tremblantes à tes

derniers momens. Ces expressions, que j'ai déja dites, j'aurais voulu les redire, entourées de toutes celles dont tu affligeais mon âme attentive à les recueillir. Ta voix était déjà mourante, et à peine dans ma douleur ai-je pu entendre : hélas! mon père et mes talents! qui furent les derniers mots que ta bouche prononça en quittant la vie! Quelques jours avant ce moment funeste, tu avais dit : Dieu descend! et tu le montrais de ta main défaillante, pour la consoler tu le montrais à ta mère!! Ta mort dans ta stoïque résignation, ta mort ressembla à la mort du juste, en te voyant tu vivais encore! tu vivais dans l'éternité qui venait de s'ouvrir pour toi! et ton malheureux père, et ta malheureuse mère n'avaient plus d'appui, n'avaient plus d'espérance au monde! Hélas! voilà donc la fin de tout notre amour, de toutes nos anxiétés pour toi! alors que nous te croyons homme, et tu l'étais aussi, la maladie funeste; la fatale maladie des enfants enlevait un homme aux hommes, et à son pays une gloire, qui devait devenir chère à toutes les nations; on eût dit : Gustave, Beethoven et Murillo! comme on le dit depuis longtemps des deux derniers génies qui furent tes modèles! Hommes immortels, consolez votre émule au ciel, si jamais les douleurs des hommes peuvent pénétrer jusqu'à vous! Et toi, mon Gustave, Dieu entre les Dieux qui habitent au-dessus de la voûte azurée, laisse-moi toujours, laisse-moi répandre des larmes pour toi; mais n'en suspends pas les espérances! Ces larmes sont tout le bien qui me reste sur la terre : je suis moins malheureux par elles : quand je pleure, tu es plus présent à mon âme, je suis alors tout à toi, et je m'isole des hommes et je quitte la terre pour ne penser qu'aux cieux! où je te vois, où je te suis, où je t'espère! Hélas! hélas! mon fils, mon fils, donne-moi une longue vie qui puisse, par mes vifs regrets et mes larmes, honorer et rendre cher aux hommes ton doux nom de Gustave, que ma bouche aimait tant à prononcer quand tu vivais, et qui m'échappe malgré moi et malgré ma douleur, quand je me parle ou que je parle aux hommes. Cher Gustave! âme de ma pensée, tu ne vis donc plus que dans la pensée de mon âme! Hélas! immortalité que j'attends, immortalité que je rêve, apparaissez-moi pour adoucir mes maux, apparaissez-moi dans les nuages avec l'image de mon fils, comme autrefois vivant et le pressant sur mon cœur, je le voyais encore sur un nuage blanc dans les cieux!

Les Souvenirs.

11 septembre 1845

A mes jeunes Contemporains.

I.

Dans ce nouvel écrit, je dirai aux enfants du peuple : voulez-vous marcher dans la vie le front haut, le cœur bouillant, l'âme ardente, l'esprit sain et la raison forte ? Soyez constamment réfléchis, pour penser noblement et pour agir plus noblement encore!

Eh bien ! ce que je dirai aux enfants du peuple, je voudrais pouvoir le dire aux enfants de toutes les générations, au monde, à la société entière!

Mais, qu'il y a loin de ce désir, que je ne cesse d'exprimer dans d'autres termes, à l'impression pénible que je reçois de cette société où je vis encore! C'est en vain que je fais des efforts pour conserver, de toutes les vertus qui protègent le plus les hommes, celle du moins qui devrait me protéger moi-même : mais la tolérance me fuit, malgré moi, à l'aspect de tout ce désordre d'actions et de paroles qui caractérise le peuple de l'ancienne génération; et bien que je ne puisse m'isoler d'elle, car cette génération est enfin la mienne, et bien qu'à mon insu je sois parfois aussi coupable qu'elle, je sens si bien que la raison et la conscience sont nécessaires aux hommes, pour leur bonheur présent et leur bonheur à venir, que, lorsque je ne vois plus régner parmi eux cette con-

science et cette raison, seule religion des peuples que Dieu leur a donnée, je suis triste, je suis affligé de ce continuel et coupable abandon : ce que je devrais alors me dire à moi-même, quand je ne suis pas plus sage qu'eux, je ne puis m'empêcher de l'exprimer pour tous les hommes, parce que j'en souffre malheureusement trop pour pouvoir me taire; mais dans ma douleur, quand j'accuse, je m'accuse moi-même : ainsi, si je me plains de toute cette civilisation ancienne, dont nous n'avons pu éviter les influences funestes, c'est pour déplorer plus encore notre faiblesse, d'avoir si souvent négligé de les combattre par ces élans d'indignation que l'âme ne cesse d'éprouver au spectacle du monde, où nous avons, hélas ! des rôles si bas, et où nous-mêmes assistons sans avoir su jusqu'à présent profiter constamment des salutaires et saintes inspirations de la raison et de la conscience.

C'est dans un de ces moments d'irritation morale, que je m'écrie : hommes de l'ancienne civilisation, laissez-moi, vous dis-je, laissez-moi, vous avez trop vécu! La nature est flétrie en vous, vous n'êtes plus l'homme de la nature, vous n'êtes qu'un être avili par les passions !

Et alors, arrivé à cet état d'exaltation, qu'à regret je ne puis plus maîtriser, je continue de m'écrier et j'ajoute : qu'apprendrai-je, en effet, à vous écouter ? Victime d'abord de vos séduisantes paroles, voulez-vous, enfin, m'accabler de vos discours familiers? ou plutôt de vos discours intimes, qui sont la glace insipide réfléchissant toute votre individualité morale! Allez, vous ne la déployez que trop à mes yeux, chaque jour sous des couleurs nouvelles et toujours plus flétrissantes.

Si vous êtes des hommes riches, vous êtes de mauvais riches au cœur sec, au regard stupide, à la parole glaciale : et toujours, quand vous parlez, et toujours votre fortune! et jamais pour le peuple! et jamais pour les malheureux! Elle est donc toute votre éloquence? Elle est donc toute votre âme? Quand vous lasserez-vous de l'avilir!

Si vous êtes des hommes du monde, qui ayez vu, malheureusement pour moi, la haute société, souvent si basse! Je vous croyais raisonnables, et vous n'êtes quelquefois qu'un composé de ces petites passions si ridicules dont le langage fleuri vous fait passer pour des hommes aimables, quand au fond vous gâtez les ver-

tus qui vous font aimer. Laissez, laissez donc ces titres, ces honneurs, cette fortune des grands que vous ne cessez de nous citer! Je les tolère quand c'est l'héritage qui les donne; je les méprise quand c'est l'intrigue! Que d'hommes, en effet, n'en devraient pas avoir, s'ils étaient le prix du mérite et de l'honneur!

Si vous êtes des hommes instruits, saturés d'ailleurs de toutes les sciences humaines, eh bien! toutes ces sciences humaines n'ont pas su faire de vous des êtres pensant sagement et justement, vous ressemblez en cela à la plupart des hommes de l'ancienne civilisation. Il faut éviter de vous parler de Dieu, ou bien, l'ironie, qui s'échappe aussitôt de vos lèvres, fait penser, et vous n'en êtes pas fâchés, que vous y croyez peu; alors, vous vous croyez des esprits forts! Cependant, vous observez les pratiques religieuses que vous n'osez soumettre à votre jugement; il n'est même pas permis de douter, devant vous, de la divinité de Jésus-Christ; enfin, vous avez vieilli sans vous éclairer. Mais, du moins, si l'on vous laisse votre croyance sans la vouloir raisonner, en retour vous devriez aussi nous laisser croire à un Dieu éternel, par qui existe l'univers. Vous devriez, surtout, renoncer à ne plus salir votre imagination d'un honteux et vieux scepticisme.

Et vous tous, hommes de l'ancienne civilisation, si vous voulez avoir une juste idée de Dieu et de sa puissance, sachez auparavant vous en faire une juste sur le génie, sur le génie que Dieu a donné à l'homme, vous ne douterez plus alors qu'un seul Dieu puisse être créateur de l'univers!

Le génie de l'homme! lisez, lisez et tâchez de les comprendre! lisez Newton, Buffon, Raphaël, Bossuet, Mozard, Massillon, et vous saurez ce que c'est que le génie de l'homme! Vous ne vous étonnerez plus qu'il cherche sa renommée, vous ne vous étonnerez plus qu'il cherche sa récompense. Le génie! eh! ne se dévoile-t-il pas, malgré lui, à tous les yeux, au monde, à la nature entière qui l'a inspiré!

Mais, qu'ai-je besoin de prolonger davantage les motifs qui m'éloignent de vous, ô hommes de l'ancienne civilisation, n'est-ce pas vous qui la retenez dans ses abus? n'est-ce pas vous qui la maintenez dans ses vieilles habitudes? vous ne marchez pas quand elle veut marcher : stationnaires par entêtement, tout ce qui est nouveau a l'art de vous déplaire : le gaz enflammé vous fait mal à voir; les

rapides chemins de fer vous font trembler : de vos habitations mêmes vous avez peur d'être engloutis sous leurs noires voûtes, ou vous vous croyez plongés dans un abîme du haut de leurs ponts élégants ; laissez-moi, laissez-moi, vous dis-je encore une fois, vous attristez mon âme ! Je perds auprès de vous le peu de bonheur, le peu d'espérance qui me restent, et ma vie prête à s'écouler, le reste de ma vie que je veux employer à aimer, à espérer encore, que je veux consacrer, enfin, à voir, à entendre, à honorer tout ce qui me semble honorable.

Si autrefois je me suis plu avec les hommes de l'ancienne civilisation, depuis mes yeux ont été dessillés. Je vois aujourd'hui que j'ai traîné ma vie parmi des hommes que je croyais d'un esprit supérieur, et qui n'étaient, et qui ne sont encore que de vieux enfants avec les préjugés des vieux âges, avec l'éducation et les passions des vieilles écoles ; j'y renonce donc, ou plutôt je ne veux désormais de l'ancienne civilisation que ce qui me paraîtra véritablement raisonnable et véritablement humain.

C'est le peuple, c'est le peuple travailleur qui excitera à l'avenir mes sympathies ! Lui, du moins, n'est pas entaché, à un si haut degré, de ces anciens préjugés sociaux qui faisaient une si mauvaise compagnie à voir ou à entendre, des hommes de mon temps lesquels se croyaient supérieurs au peuple et qui n'étaient que ses corrupteurs.

Oui ! c'est dans le peuple seul qu'on trouve le plus de raison, le plus de moralité et le plus d'humanité : toutes les vertus les plus dignes de l'âme, les plus dignes de la conscience, semblent s'être réfugiées chez le peuple !

C'est véritablement merveilleux, quand on veut y réfléchir, de voir le mouvement et la préoccupation du peuple soit sur nos places publiques, soit dans nos jardins, soit sur nos boulevards, soit dans nos grands marchés, soit encore dans nos rues ! Que fait-il là ? Quelle pensée et quel intérêt l'animent ? il travaille, non pour se faire une fortune, mais seulement pour ses enfants ; et, ce travail pénible est le travail de chaque jour !

Vous croyez, hommes des villes, qu'il n'y a pas là beaucoup d'humanité et beaucoup de vertus ? Elles sont immenses ! Si je sais, comme vous, qu'il y a chez le peuple nécessité de les avoir, je sais, mieux que vous, reconnaître qu'il y a aussi chez lui abné-

gation de l'amour de soi, conscience, devoir et amour de la famille, le saint amour de la famille qui dédommage si bien le peuple de s'oublier lui-même pour ne penser qu'aux enfants : et, il n'a que cette pensée! il ne se plaint pas, lui, d'une civilisation injuste qui a rendu le peuple tributaire du travail, tandis que, si dès le principe du monde les hommes eussent écouté leurs cœurs et leurs consciences, cette civilisation, si triste et si inhumaine pour quelques-uns, eût été tout autre pour tous.

Mais, si le peuple travailleur ne se plaint pas de sa civilisation, s'il sait qu'aujourd'hui il n'est plus temps d'en désirer une autre qui soit plus générale pour tous les peuples et sache ménager les intérêts de chaque individu, il ne peut s'empêcher de désirer au moins que l'ancienne civilisation se modifie de manière à ce qu'il ne lui manque jamais de travail : la raison du peuple à cet égard doit être encouragée.

Je ne vois que les progrès de l'industrie qui puissent remédier à l'injustice de l'ancienne civilisation envers le peuple. Par l'industrie seule le travail lui est assuré, car elle ne cesse d'avoir besoin de bras dans ses développements successifs; dès lors la cessation du travail ne sera plus à craindre du peuple et de ses enfants si on encourage aussi les efforts de l'industrie : le bien-être du peuple doit donc s'améliorer par l'industrie et elle-même par le peuple.

S'il est donné à l'industrie seule le pouvoir de nourrir, par le travail de chaque jour, les enfants et le peuple de notre ancienne civilisation, c'est ici un pouvoir pour ainsi dire matériel qui doit être soutenu par une impulsion morale qui prépare aussi le travail de l'âme de chaque jour de la nouvelle génération, je veux dire de l'âme des enfants du peuple qui a besoin d'une tout autre instruction que celle que nos institutions d'enseignement sont destinées à lui donner. Ces institutions se ressentent trop encore des anciens préjugés, pour que les enfants du peuple puissent recevoir d'elles l'impulsion morale que je voudrais leur donner.

Nous laisserons à nos anciennes institutions d'enseignement, car je ne veux rien détruire, mais améliorer; nous laisserons, dis-je, à ces anciennes institutions, l'instruction littéraire de la jeune génération; mais nous lui recommanderons, ainsi qu'aux enfants

de cette heureuse génération qui entrent dans la vie, qu'en sortant du banc des écoles, ils oublient dès aussitôt l'instruction littéraire elle-même des anciens préjugés sociaux ou religieux qui faussent l'esprit, qui gâtent le cœur et qui affaiblissent la raison.

La véritable impulsion morale que la raison et le cœur des enfants doivent recevoir, vient de l'exemple que le peuple donne chaque jour de son abnégation et de son courage : que les enfants les aient sans cesse sous les yeux, que leur reconnaissance soit toujours émue des sacrifices que leurs parents font chaque jour pour eux, alors leur âme se moralisera et leur esprit aussi par leur âme ; tous deux bientôt seront l'image fidèle des sentiments élevés qui auront constamment guidé les actions des parents, c'est-à-dire, des actions du peuple qui, en tout ce qui a rapport à la famille, est si honorable et doit être si honoré de tous ceux qui ont un esprit sain et réfléchi : ils le voient vivre par ses vertus et régner par ses travaux !

Et maintenant que j'ai fait connaître, le plus rapidement qu'il m'a été possible, la moralité du peuple, qui me laisserait encore tant à dire si je me laissais aller aux réflexions qu'elle me fait naître, qu'il me soit permis à moi, faible penseur, de prendre pour ainsi dire par la main les enfants du peuple, purs comme leur âme à leur âge : mon intention est de les conduire dans notre grande ville ; ils la connaissent déjà. Mais je ne crois pas que personne jusqu'à présent leur ai dit l'impression qu'elle nous fait à nous autres hommes qui avons vécu, accoutumés, hélas ! à réfléchir par la douleur, à espérer sans espérance qui attache à la vie. Ce sera sans doute mon dernier ouvrage, car je sens que je me réfléchis moi-même dans tout ce que j'ai déjà écrit ; toutefois, en l'essayant ici, ce serait encore une action méritoire si je réussissais à éclairer par quelques réflexions nouvelles nos très jeunes contemporains.

Et d'abord, enfants du peuple, voulez-vous marcher dans la vie le front haut, l'âme ardente, le cœur bouillant, l'esprit sain et la raison forte ! Soyez constamment réfléchis : pensez aux affections de vos parents, imitez-les ! puis, après avoir donné votre âme à Dieu, après avoir satisfait aux devoirs que la société, où vous vivez, vous impose à tous, sachez enfin, dans vos loisirs, dans vos

délassements, penser avec noblesse et agir avec plus de noblesse encore! Vous puiserez vous-mêmes plus tard ce saint enseignement des exemples que vous donnera le peuple, vous les analyserez plus mûrement encore, après avoir parcouru avec moi la grande ville, après avoir appris, enfin, le grand art de la réflexion par qui l'âme s'épure pour s'élever un jour vers les cieux!

Grand Dieu! Dieu créateur! Dieu bon! Dieu juste! Dieu éternel! Quand l'homme veut réfléchir, c'est à toi d'abord qu'il doit penser. C'est en jetant les yeux sur tes cieux que l'inspiration nous naît heureuse à nous faibles mortels. Pardonne, si j'ai osé aujourd'hui abaisser ma pensée sur la terre, quand je devrais être tout à toi; tout à l'espérance que tu me montres du haut de ta divine éternité, du haut de tes cieux majestueux, palais azuré où tu renfermes pour nous ton existence invisible, jusqu'au moment où tu nous jugeras dignes de te voir, où tu nous jugeras dignes de te connaître!

J'ai déjà rendu hommage à ton soleil qui vivifie, en l'éclairant, tout l'univers; j'ai déjà admiré avec recueillement ton astre des nuits, dont tu te sers pour interroger la conscience des hommes. J'ai visité, encore ému de toutes les merveilles que tu répandis dans l'immensité, j'ai visité les ornements dont tu t'es plu à couvrir la terre où tu m'as attaché: en parlant, après tes œuvres, qui sont des miracles, des œuvres des hommes, c'est encore m'occuper de toi; car, les hommes sont tes enfants; ils pensent, ils créent par toi! Mais c'est en t'aimant, c'est en te connaissant mieux encore que l'esprit humain sera un jour plus digne de tes regards augustes; alors, il s'élèvera à la hauteur des cieux pour laisser à la terre les monuments impérissables que la conscience, que la raison, que la paix, que l'humanité, enfin, lui auront inspirés!

II.

L'esprit humain marche et s'éclaire si lentement, qu'à chaque pas qu'il fait, dans l'intérêt des générations à venir, il a à détruire: des habitudes vicieuses, des mœurs corrompues, des préjugés grossiers qui, tout en nuisant au peuple, n'en sont pas moins pour lui des idoles auxquelles il craint de toucher.

C'est à force de persévérance et souvent de sacrifices, que, de tout temps, les hommes humains et éclairés parviennent à combattre et à vaincre une à une les mauvaises inclinations et l'ignorance du peuple; mais les progrès et le succès en paraissent si tardifs qu'on ne saurait dire de combien de siècles de ténèbres et de barbarie il a fallu que notre siècle fût précédé, pour nous faire atteindre à la hauteur où sont arrivés aujourd'hui les sciences et les arts : croire qu'environ six mille ans ont pu suffire aux hommes pour rendre notre civilisation si brillante sous ce rapport, ce serait prolonger l'ignorante et ridicule crédulité du siècle où cette époque si récente de six mille ans a été donnée à la naissance du monde. De trop grandes lumières nous guident en ce moment pour nous faire persister dans une erreur qui trop longtemps nous a fait croire à une rapidité de conception que l'homme n'eût jamais et qu'il n'aura dans aucun temps.

Six mille ans! mais, qu'est-ce donc que six mille ans pour l'éternité? et, qu'est-ce encore que six mille ans pour porter l'esprit humain à concevoir, à créer les connaissances humaines, telles que les ont créées et conçues des Newton, des Raphaël, des Murillo, des Laplace, des Beethoven, des Molière, des La Fontaine, des Jean-Jacques Rousseau, des Voltaire et tant d'autres grands hommes qu'il ne nous est plus possible d'égaler depuis longtemps.

Qui pourra jamais dire l'éloignement où Dieu lança dans l'immensité tous ses mondes qui s'y soutiennent éternellement? « Éternellement, s'écriera-t-on! » Oui, sans doute; où donc voulez-vous que chacun d'eux puisse tomber? puisque l'univers n'a pas de limites : créés, ils sont de toute éternité; d'ailleurs, leurs places ne sauraient être occupées matériellement qu'en raison de leurs capacités relatives dans l'espace : Dieu les y voulut, comme il voulut plus tard que l'homme lançât lui-même dans les airs un gaz plus léger, qui par son élévation cherche et y trouve aussi son centre de gravité. Mais revenons pour mieux nous entendre encore :

Celui qui dirait le premier jour de l'existence des mondes, pourrait dire aussi le premier jour où il plût à Dieu de les peupler de ces milliers d'êtres, si divers, qui s'y meuvent. Mais c'est

encore ici un secret impénétrable comme tous ceux que le créateur nous révélera un jour. Je veux seulement faire sentir qu'il a été puéril à un être aussi faible que l'homme d'avoir voulu fixer des époques aux créations de Dieu; qu'il a dû nécessairement ignorer toujours. Abandonnons, pour n'en plus parler, une de ses erreurs, et ne nous occupons plus que de ce qu'il a fait réellement d'admirable dans cette grande ville, dont je vais esquisser le tableau aussi rapidement que j'en ai l'habitude quand j'entretiens ceux qui veulent bien me lire sur d'autres sujets.

Je ne puis dire au peuple : voyez donc le Jardin des Plantes, le cabinet d'histoire naturelle et les animaux; il les a vus et admirés aussi bien que moi : là, sans doute, les trois règnes de la nature nous sont sensibles, c'est prodigieux !

Je ne puis dire au peuple : voyez-donc les Tuileries, le Palais-Royal, la Monnaie, le Louvre, où le génie de la peinture et de la sculpture se montrent dans tout son éclat ; le peuple les a vus aussi, et comme moi, en les voyant, il a admiré encore là le génie des hommes !

Je ne puis dire au peuple : voyez donc nos monuments pieux, le Panthéon, Saint-Étienne-du-Mont, vieille et charmante sœur de Sainte-Lorette la jeune; Saint-Sulpice, Notre-Dame, il les a vus également, et comme moi il y voit encore et le génie de l'homme et le génie de chaque siècle !

Je ne puis dire au peuple : voyez donc la Bourse, car, le peuple en a horreur : il pense que là s'engloutissent les fortunes des familles, tandis qu'elles n'y changent que de famille, l'or y va de l'une à l'autre, par un commun accord : c'est là de la liberté qu'on doit respecter !

Je ne puis dire au peuple : voyez donc nos places publiques, nos fontaines, et ces quatre monuments qui entourent un monument égyptien transporté à si grands frais : celui-ci n'a pour moi qu'un faible intérêt, la naissance des arts s'y faisant remarquer à peine ; le peuple l'admire peut-être, laissons-le à son admiration. Moi seulement j'admirerai avec lui la Madeleine, le château des Tuileries, l'Arc de Triomphe, le palais des députés et cette place de la Concorde avec ses mille étoiles et ses fontaines. J'admirerai

surtout avec lui cette longue et toujours admirable allée des Champs-Elysées qui est en ce moment éclairée de ses deux guirlandes de gaz en feu, lesquelles nous paraissent de loin deux colliers de diamants dont la vive clarté se répand encore sur deux esplanades qu'embellissent à leur tour de charmants pavillons et des fontaines dans le style moderne. J'admirerai enfin avec lui ces monuments que Paris offre encore à nos regards étonnés et qu'il m'est impossible, dans le cadre étroit que je me suis tracé, de pouvoir ici admirer encore.

Mais, tout ce que je ne dois plus dire au peuple, parce qu'il le sent et le sait aussi bien que moi ; je ne puis éviter de l'apprendre aux étrangers qui, ayant visité plusieurs capitales de la France, n'ont pas seulement admiré et la France, et son ciel, et ses capitales, mais ont encore le désir de voir et de connaître de toutes les capitales du monde, celle où les arts et les sciences paraissent avoir épuisé tous leurs trésors. Je dis à ces étrangers, qui sont nos frères et seront bientôt nos amis : Voyez à votre tour ce que le peuple de Paris et moi avons vu de Paris; il faudrait des volumes pour le bien dépeindre : vos yeux, attachés un moment sur chacun de ses monuments, vous en apprendront plus que tous deux nous ne pourrions le faire ensemble; et, après avoir donné cet avis qui me dispense d'une narration inutile, je finis par dire sérieusement à la génération présente, aux nationaux, aux étrangers : maintenant que vous avez vu, que vous avez satisfait vos yeux, votre esprit, votre curiosité, votre admiration, enfin, jetons ensemble un regard philosophique sur cette réunion de monuments divers composant la capitale d'un grand royaume, sur tous ces peuples qui y circulent en tous sens la nuit, le jour et à toute heure !

Les arts et les sciences, comme nous l'avons déjà dit, sont à leur apogée. Pour s'en convaincre, il ne faut que jeter les yeux sur tout ce qui nous entoure : nos rues, surtout, nous en donnent une juste idée : ce qu'on nommait jadis des boutiques, ne sont plus aujourd'hui des boutiques, mais des salons élégants où ne se tiennent plus avec ennui les maîtres ou leurs maîtresses : l'or, les étoffes de soie, les ornements de toute nature y brillent, le gaz enflammé y règne par sa vive et vacillante clarté. Pour n'en citer qu'un exemple, ne se croirait-on pas, de la rue Vivienne aux boule-

vards, dans une suite de salons les uns plus remarquables que les autres? Les boulevards eux-mêmes offrent les mêmes effets, et peut-être, plus brillants par l'immensité de ses établissements où le luxe des décors est si extraordinaire qu'une description minutieuse n'en donnerait qu'une faible idée.

Mais à quoi bon reprendre la description des objets divers que nos rues, que nos boulevards pourraient nous offrir encore? Ce sont les peuples qui les visitent, ce sont les habitants surtout qu'il faut examiner : les réflexions qui naîtront nécessairement de cet examen doivent être morales pour les reporter ensuite au jeune peuple pour qui nous les écrivons. Laissons-le un moment à sa réflexion, elle le disposera mieux sans doute à nous écouter et à profiter, nous osons l'espérer du moins, des salutaires avis que le temps et l'expérience nous donnent le droit de lui donner. Moins heureux que lui, nous n'avons pas toujours eu devant les yeux le tableau moral d'une grande ville, il a fallu, pour le faire, avoir appris à la détester par ses vices; il a fallu, enfin, avoir appris aussi à l'aimer par ses vertus!

III.

Si, tout pensifs et solitaires sur cette terre où nous ne resterons pas certainement, pas plus qu'y sont restés nos amis, hélas! nous nous demandons ce que nous sommes réellement : les cieux nous inspirent d'abord la pensée de notre immortalité, et l'univers celle d'un Dieu créateur! Bientôt nous réfléchissons par elles à la distance incommensurable de Dieu à l'homme; notre intelligence et notre pouvoir s'évanouissent alors : comparé à tous les êtres vivants, l'homme est moins qu'un atôme; comparé à l'univers, c'est moins qu'un peu de terre imperceptible. Mais, tout inaperçus que nous soyons dans cet univers, notre existence venant de Dieu et devant retourner à Dieu, cette destinée même nous grandit à ses yeux; elle nous donne la pensée aussi de tous nos devoirs, elle en rend l'accomplissement inévitable, notre avenir nous les prescrits.

Quand nous levons les yeux aux cieux, l'âme est déjà pensive; elle nous fait croire bientôt à la réalité d'une illusion qui nous est chère un moment : on a du bonheur à se persuader que les étoiles

répandues dans l'immensité ont été les âmes de toutes les générations qui ont habité la terre; quand le firmament reçoit une nouvelle constellation, c'est une âme alors qui s'est dépouillée de ses liens terrestres pour aller vivre éternellement dans l'immensité des cieux!

Ah! pourquoi ne concevrait-on pas que toutes les âmes des générations pussent trouver leurs places et vivre dans l'immensité de l'espace quand l'univers n'a pas de limites?

Il n'y a point d'idéalités qu'un beau ciel, éclairé par le flambeau des nuits, ne puisse faire naître; et, puisqu'il nous est impossible de deviner l'avenir d'une âme humaine, bien qu'elle soit pour nous une émanation de l'esprit de Dieu, plaçons-la, pour nous la rendre sensible, plaçons-la dans le ciel! l'âme qui fut la plus bienfaisante et la plus aimée au ciel sera pour nous l'étoile la plus brillante, la plus digne des hommages des hommes sur la terre.

Après avoir dit au jeune peuple ces inspirations des cieux, disons-lui celles de la terre.

Si l'on revoit aux cieux l'âme qu'on chercha et qu'on aima sur la terre, nous désirons toujours une âme qui sympathise avec la nôtre. La beauté du corps fait naître nos premières impressions et nos premiers désirs; la beauté de l'âme seule sait nous toucher et nous faire véritablement aimer : l'âme s'épure et s'élève, tandis que le corps se modifie et périt.

Mais, jeune peuple, prenez garde! Parmi toutes ces nymphes qui voltigent autour de vous et qui passent comme une ombre chérie, comme une gaze légère emportée par les vents, il y a certainement une âme qui pourrait dire à la vôtre : Je t'aime! qui pourrait vous dire aussi : Viens, toi qui cherches à aimer, viens avec mon âme! la mienne et la tienne s'entendent, nos yeux nous l'ont dit; que ma bouche te le dise encore! que ma main dans la tienne te le répète! enfin que tous tes regards, tous tes mouvements, tous tes désirs et tout ton avenir se confondent avec les miens! et nous vivrons pour nous aimer avec ces ivresses des sens, avec ces douces extases du cœur, avec ces divines espérances de l'âme de nos enfants qui nous aimeront tous deux comme je t'aime!

L'accord des âmes est sans doute la félicité suprême; mais les apparences de cet accord sont souvent trompeuses. Toutefois, jeune peuple, pensons que vous avez été heureux dans le choix de vos

affections, et que l'âme qui s'est donnée à votre âme est pure comme la vôtre. Si vous voulez conserver sa pureté, si vous voulez toujours aimer, si vous voulez être heureux par votre amour, préservez-le du contact des hommes. L'amour n'est durable que dans le secret; ses charmes augmentent alors, parce qu'il n'y a qu'un seul objet qui lui donne la vie. Que la constance, cette compagne assidue du bonheur, soit une sœur qui l'attise sans cesse.

Mais, imprudent jeune peuple, vous n'avez jusqu'ici vu la ville qu'au jour ou plutôt qu'à la nuit seulement avec l'objet de vos amours, avec l'objet de vos jeunes désirs. Par ses mille distractions, Paris a su ne pas affaiblir le vif sentiment qui vous fait aimer la terre, les forêts, les bois, la plaine, le ciel et ses étoiles : la nature est belle quand on pense! elle est plus belle encore quand on aime!! Mais il faut aimer seul, ou bien le dire au ciel, aux étoiles, à la lune; le dire à un ami, peut-être; le dire au soleil toujours et le remercier de votre bonheur; ne pas en parler trop souvent à Dieu, car Dieu doit ignorer un peu ce qui fait palpiter le cœur des hommes pour d'autres dieux que pour lui-même : l'affection du cœur est pour l'amour, l'affection de l'âme est pour Dieu! Demander à Dieu qu'il nous conserve nos affections de cœur, c'est lui demander un bonheur trop grand sur la terre! Nous ne devons être parfaitement heureux qu'au ciel seulement après l'avoir mérité. On ne peut enfin s'attacher à une âme humaine comme on doit s'attacher à Dieu : craignez, craignez toujours de n'être pas assez purs, de n'avoir pas assez fait encore pour l'invoquer! Il est la source de nos espérances, de notre avenir, de nos affections; c'est pour elles qu'il faut le prier!

Mais vous ne vous contentez pas de le dire à Dieu ou à la nature, vous voulez encore le dire aux hommes cet amour d'une âme qui s'est si heureusement dévoilée à la vôtre. Cette âme jeune, candide, aimante, est celle de votre jeune amie; vous en aviez fait votre sœur, votre femme, votre compagne chérie. Votre bonheur est grand sans doute, mais vous le rêvez encore plus grand en voulant le faire paraître à tous les yeux. Vous pénétrez alors dans les habitations de la grande ville : là commence pour vous une ère d'émotions nouvelles, qui sont mieux senties encore par la jeune épouse que vous vous êtes donnée; bientôt le bonheur que vous

aviez demandé au ciel, que vous aviez rêvé et trouvé sur la terre, n'y sera plus pour vous, hélas!

Ne voyez-vous pas qu'aussitôt que l'homme a perdu les illusions enchanteresses des jeunes années, l'ambition vient le corrompre! elle lui fait désirer avec le faste des plaisirs le faste des grandeurs : si la fortune seconde ses efforts, ses talents, sa probité, ou plutôt ses intrigues, ses bassesses, ses spoliations, déjà son habitation somptueuse est remplie de flatteurs qui cherchent les moyens de s'en faire un appui; ses nouveaux désirs sont toujours de la même nature : ministre, il ne veut pas le bien du peuple, que dis-je! il n'y pense même pas, il cherche seulement son propre bien et à tout prix, fût-ce aux dépens du peuple. N'écoutez pas son langage, il est menteur! L'homme de la tribune est l'homme extérieur, l'homme intérieur n'en a plus le masque; il se rit lui-même du prestige de ses maximes populaires qu'il conserve pour rester à une place qu'il n'a pas méritée.

Et vous-même, jeune peuple, ces maximes vous séduisent; vous êtes tout de feu pour parler au ministre : on vous voit dans ses salons quêter un regard qu'il ne vous donne pas si vous n'êtes pas prince ou d'un grade supérieur au sien, car chez lui la position sociale est tout : où une grande fortune n'est pas, il lui faut au moins un motif secret qui vous mérite son attention. En attendant, vous vous accoutumez à son indifférence, vous n'y pensez même plus, et vous jouissez au moins des plaisirs que le ministre offre à ceux qui le visitent; des réunions brillantes, des fêtes splendides attirent chez lui les femmes élégantes; vous y conduisez la vôtre, car c'est le rêve que vous avez fait ici : il vous semble que, parce qu'on la trouvera belle, votre bonheur s'en accroîtra. Hélas! hélas! quelle erreur est la vôtre!

Mais pensez donc que vous avez cherché une âme, l'âme de votre jeune épouse, si belle! Craignez qu'elle ne s'accoutume trop à la vôtre; vous négligez déjà ces hommages qui l'entourent; vous les négligez, parce que vous-même vous n'êtes plus qu'un homme heureux par l'orgueil : vous sentez déjà, comme elle, le plaisir d'être remarqué, et surtout de l'être par les femmes. Vous l'êtes enfin, car on est jaloux de votre bonheur, et le troubler offre un vif attrait à quelques méchants : ils vous trouvaient trop heureux!

Hélas! pauvre femme, vous êtes bien belle! vous satisfaites en

ce moment à un orgueil humain qui ne sait pas tout le prix que vous valez. Défendez un moment vos charmes du charme séducteur de quelques hommes par leur langage ; la beauté de votre âme vous apprendra à les connaître, à les dépouiller un à un des masques dont ils se couvrent pour cacher leur hideuse moralité ; elle vous l'apprendra pour revenir et le dire un jour à celui que vous avez tant aimé !

Le mauvais riche, l'ambitieux, le solliciteur ardent, l'homme ruiné, le spéculateur souvent malheureux, le notaire dévot et hideux spoliateur de ses clients, le fournisseur avide d'or, n'en ont pas moins des passions qui les font constamment sacrifier à la volupté ; plus ils sont les victimes de leurs poursuites hasardeuses, plus ils se dédommagent dans l'orgie des traits acérés de la fortune qui ne les protège plus.

Votre étoile elle-même baisse, jeune peuple, vous avez trouvé des charmes séduisants sans doute ; mais une âme est rarement attachée à des charmes qui envient l'éclat et le reflet des lumières ministérielles. Ce sont les charmes d'un corps inanimé que vous avez trouvé chez le ministre, que vous trouverez aussi dans les salons d'hommes moins haut placés ; car les mêmes passions sont chez tous les hommes. Désabusé, c'est alors que vous revenez à votre femme : hélas ! il est trop tard ! le bonheur n'est plus dans son âme, ni la candeur, ni l'innocence : elle a rêvé sans être coupable, elle a rêvé à des plaisirs dont on lui a embelli la pensée, elle les a rêvés comme vous, elle les a cherchés par l'âme toujours, et aucune âme n'a répondu comme jadis la vôtre répondait à la sienne.

O jeunes femmes, quoique abandonnées un moment par vos maris, ne gâtez pas votre âme, restez toujours ce que vous êtes ; ne l'oubliez jamais : que vos actions soient pures comme vos paroles, vous en êtes toujours plus heureuses et plus honorées !

La femme a plus besoin de l'estime des hommes que nous-mêmes n'avons besoin de la sienne ; car une fois perdue, elle ne peut plus la reconquérir entière. Ce n'est que par l'estime seule qu'une jeune femme règne constamment sur le cœur de son mari et que tous les hommages la suivent en tout lieu : on l'aime d'abord parce qu'elle est belle, on l'adore bientôt parce qu'elle est bonne, sensible, ai-

mante, et surtout estimable par sa noble conduite; c'est cette jeune femme que le soupçon ne saurait atteindre!

Jeune peuple, s'il vous reste encore une âme que vous n'ayez pas tout à fait salie, hâtez-vous de retourner à vos premiers feux. L'âme d'une femme fut toujours plus difficile à corrompre que la vôtre.

La femme est si bien l'œuvre la plus miraculeuse et la plus chérie des cieux, que son âme est toute spirituelle, son cœur tout amour, son esprit tout aérien; son être est délicat et fort en même temps; ses formes sont douces et arrondies; rien chez une femme heureusement bien née, heureusement bien constituée, n'annonce d'aspérités à l'œil le plus scrutateur : elle charme par ses perfections physiques et morales; elle est sublime par son dévouement et sa charité. Honneur à la femme! honneur et adoration à la femme aimée! pardon, oubli et affection à la femme repentante! La femme est trop sensible pour cesser d'être estimable; il est toujours temps pour elle de revenir à la vertu : son âme me semble incorruptible!

J'aime l'âme d'une femme : je la vois dans ses mouvements, ses paroles, ses gestes et son regard; je la sens dans ses yeux, je la presse dans sa main, je l'aime dans son cœur. Mon Dieu, mon Dieu, que la femme est belle! faut-il que tant d'amour et de bonheur qu'elle nous donne s'envolent, hélas! avec nos années! On voudrait toujours vivre par elle et pour elle, si Dieu ne nous avait donné un amour plus vif et plus heureux encore pour nos enfants. Jeune peuple, j'ai commencé par parler votre langage, j'ai dû finir par parler le mien, que vous comprendrez plus tard.

Et maintenant, jeune homme, allez, courez aux champs avec votre jeune épouse; tâchez tous deux de ressaisir l'innocence heureuse, la joie naïve, le bonheur sans l'analyser. Admirez ensemble le soleil des nuits sur la terre, le soleil des morts sur les tombeaux; voyez-le se couvrir de nuages, voyez-le derrière les forêts, à travers les bois et sur les plaines; voyez-le éclairant la nature de sa pâle et mélancolique lumière : ce spectacle est plus beau que le jour, déjà si beau des clartés de cet astre resplendissant qui donne la vie à tout l'univers!

Quand le soleil couvre la terre, il l'aime, il l'échauffe et la rend féconde; mais il faut se cacher de son amour. Son amour brûle de

ses rayons ardents les yeux, l'esprit et l'âme : on ne peut, on ne doit pas le regarder, c'est un Dieu trop majestueux, c'est un Dieu trop bienfaisant connu des hommes; sensible à notre amour, il veut notre reconnaissance seulement; notre admiration l'irrite; y persister, ce serait mourir. On pense au soleil, à sa puissance, à ses bienfaits; il est le génie de Dieu qui veille à toutes ses créations. La lune fait réfléchir, elle fait renaître l'innocence, elle fait aimer encore et regretter la vie!

Jeune homme, si ton cœur n'a pas encore aimé, choisis ta compagne, choisis ta compagne, te dis-je, aux champs; déjà la nature l'y a élevée, elle lui a donné une âme candide, un esprit juste, des yeux chastes comme le corps. Cette jeune femme ne regarde pas pour qu'on la regarde; elle n'a qu'à se montrer pour plaire, pour séduire, pour attacher. Si tu veux lui donner l'éducation des villes, si tu crois ainsi l'élever jusqu'à toi, quoiqu'elle te soit bien supérieure, élevée aux champs, forte, aimante et fière! ne la mène pas du moins aux salons des villes. Partout où tu la conduiras, sois sûr d'avance que ses yeux, son cœur, son âme vont se salir des actions et des vices des hommes; car eux ont vécu! et elle voudra vivre, parce qu'on lui dira qu'elle ne vit pas!

Citadins menteurs et vicieux, quand cesserez-vous d'infiltrer l'enfer de vos sales voluptés dans l'âme de l'innocence, dans une âme heureuse? heureuse par ses affections, heureuse par ses douces pensées, heureuse par un avenir plein de sécurité et d'espérances; car pour elle la nature, par ses beautés mêmes, lui a appris, non à craindre, mais à espérer toujours!

La seule éducation des villes consiste à la savoir analyser pour se préserver de ses vices, et l'analyse n'est pas aussi difficile qu'on le pense. Mais il est inutile de s'appesantir sur les vices des villes elles-mêmes et d'en faire le hideux tableau : à des yeux peu clairvoyants, ils se dévoilent partout dans toutes leurs diversités.

Des écrivains qui, dans des écrits impurs, présentent au peuple les scènes honteuses où conduisent les vices des hommes qui se sont dégradés ou qui se dégradent par leurs passions; de tels écrivains, dis-je, corrompent le cœur du peuple; s'ils ne corrompent pas son cœur, ils salissent du moins son imagination qui n'est déjà que trop salie. Ils déshonorent eux-mêmes leurs talents en se traînant dans la fange pour la reporter ensuite à l'âme du peuple, qui

trouve à son insu un certain attrait de se voir dépeint parfois dans l'orgie que des plumes vénales se sont plu à lui retracer. On peut parler des mauvaises mœurs, mais il est une manière de le faire qui ne blesse pas les mœurs publiques, qu'on doit toujours chercher à épurer pour préserver la jeune génération du malheur de n'être pas moral dans les actions, noble dans les paroles, et constant dans les principes qui honorent la vie des hommes ici-bas.

Je m'aperçois que je dépasse en ce moment le cadre que je m'impose ordinairement dans mes considérations sociales, afin de ne pas fatiguer ceux qui veulent bien les lire; néanmoins, ici encore, je crois être parvenu à leur éviter des descriptions d'objets matériels qu'ils connaissent déjà, et qui par cela même n'auraient été d'aucun intérêt pour eux. S'il en est qu'il me faille citer plus tard à mes jeunes contemporains et toujours en substance pour compléter le tableau moral de Paris que je donne à ma manière, je le ferai toujours avec la même parcimonie. Notre grande ville serait un sujet inépuisable même pour moi, faible écrivain, si je le voulais et en avais le courage. Mais en tout je préfère le côté moral des choses, et j'abandonne le reste comme indigne de l'âme. L'âme est le principe de toutes les inspirations qui plaisent le plus au peuple, et qu'il sait sentir assurément aussi bien que personne au monde. On a dit avec raison que la voix du peuple est la voix de Dieu; eh bien! c'est donc son jugement favorable qu'on doit chercher à mériter avant tout. Il faudra nécessairement qu'il le devienne pour tous les hommes quand ce jugement aura pour appui et la raison et la conscience du peuple, et qu'eux-mêmes n'écouteront plus d'autre raison et d'autre conscience, dans tout ce qui évitera leurs sympathies, que celles dont l'âme est la source.

IV.

Si Paris étonne par ses monuments, il étonne bien davantage encore par tout ce mouvement du peuple qui l'habite. J'ai déjà dit : voyez-le sur nos places publiques, aux grands marchés, dans nos rues; mais je n'ai pas dit encore : voyez-le à ses fêtes, à ses plaisirs, aux spectacles, aux bals. Dans toutes ses réunions, à lui, la vie de l'homme se montre sur toutes ses faces; il y a chez lui : désirs, agitations, besoins, industrie, avidité de gains, avidité de

loisirs, intelligence inconcevable et modification dans ses mœurs, oui surtout, modification dans les mœurs, qui ne sont plus celles d'autrefois. On n'était peut-être pas plus pur alors dans les actions, mais du moins il y avait plus de noblesse dans les gestes, plus de décence dans les paroles, plus de bonnes habitudes dans tous les rangs du peuple. Aujourd'hui tous les rangs paraissent se confondre, ce n'est pas un mal sans doute; mais je voudrais aux hommes de tous les rangs plus de bienveillance dans le regard, plus de douceur dans le caractère, plus d'élégance dans les manières, principalement plus de sincérité dans les discours. Ce n'est pas ma faute à moi si je me répète ici; mais tant que je ne remarquerai pas de progrès à cet égard, tant que je verrai toujours dans la société le plus adroit chercher à duper le plus sincère, il est peu probable que je sois prêt à ne plus me répéter.

Si l'on voulait bien y regarder, on ne trouverait peut-être rien de changé dans le cœur du peuple; tandis que ce qui tient à ses habitudes, à ses mœurs, a subi une modification immense.

Transportez-vous encore une fois sur nos boulevards, eh bien! y a-t-il dans les capitales de tous les empires un coup d'œil plus ravissant? Là, pendant nos belles soirées du printemps, tout le luxe des villes est répandu à profusion. Tant mieux! il faut que le luxe, dans ces heureux temps du progrès des arts et des sciences, grandisse et charme nos yeux; il fait d'ailleurs vivre toutes les existences ouvrières, voilà l'essentiel! Là encore, à côté d'un luxe général qui règne dans tous les objets et ne cesse d'étonner les yeux, la jeune femme élégante, le luxueux héritier, le banquier heureux et les oisifs de tous les rangs viennent chercher un délassement à leurs travaux, un nouvel attrait à leurs plaisirs. Que de lumières étincelantes! quelle heureuse indifférence! quelle liberté de pensée! quelle liberté de mouvement parmi tout ce flot de peuple! et quelle élégance de costumes, et quelle diversité de luxe dans tous ces équipages! S'il pénètre là, le malheur y est certainement bien caché; mais n'en soulevons pas le voile, hélas! le malheur est partout!

Que des considérations moins affligeantes nous fassent finir par juger du riche, du pauvre, du travailleur, qui semblent se réunir là pour y chercher les mêmes sensations.

O bien certainement, si je voulais les suivre dans leurs jours de

fête jusqu'à l'arc triomphal de l'empire, pour se diriger ensuite vers ce bois, qui devient chaque jour le jardin du peuple, parce qu'il y peut mieux admirer les merveilles du ciel et y jouir de celles de la terre, j'aurais bien des choses à dire encore au peuple : je le prierais, car je prie toujours le peuple et pour le peuple, je le prierais de s'arrêter un moment près de cet arc-de-triomphe que je ne puis admirer que sous le rapport des arts, et parce qu'il a occupé des bras nécessiteux ; je le prierais, dis-je, de regarder un moment le palais des rois, les étoiles qui brillent au ciel, celles aussi qui sont sur la terre au bout de l'allée toujours admirable des Champs-Élysées. Mais qu'est-ce donc que toutes ces lumières étincelantes de mille couleurs qui marchent et se croisent en tous sens? quels bouquets de diamants! ils ornent bien les deux guirlandes enflammées placées près des arbres et qui sont si jolies aussi à voir de profil. Ces bouquets de diamants, étoiles des hommes, plus faciles à connaître que celles du ciel, sont tout simplement des équipages qu'on a éclairés et qui se réunissent auprès de la promenade la plus suivie des Champs-Élysées. En ce moment la mélodie et l'harmonie y charment et le riche et le pauvre de tous les rangs. Ce point de réunion devient central et s'embellit tous les jours; bientôt il réunira le peuple industriel au peuple élégant de Paris, parce qu'il y a là plus d'air, plus de liberté et plus d'illusions encore qui les font vivre.

Homme de la paix, j'ai peu parlé des monuments élevés pour perpétuer la mémoire de quelques hommes illustrés par la guerre. Si je tolère les colonnes triomphales que le peuple aime encore, parce qu'il ne veut point raisonner ses amours à lui, moi je préfèrerais, à sa place, l'air et le ciel qu'elles me cachent! D'ailleurs elles me rappellent trop, malgré moi, les sacrifices qu'elles ont coûtés; elles me rappellent trop aussi ce monument, triste effet de la guerre! qui renferme des malheureux mutilés par la guerre encore. Ah! si le peuple sentait, comme moi, toutes les horreurs de la guerre, il serait comme moi homme de la paix, de la bienfaisante paix qui ne détruit pas, elle! mais qui fait chercher les moyens d'être utile aux malheureux et à l'humanité entière. C'est elle enfin qui me fait dire : Hélas! quel malheur de n'être un opulent citoyen, et quel malheur de n'être pas roi!

Il faut à un citoyen, il faut à un roi si peu de chose pour vivre!

Si j'étais roi, je ne voudrais vivre que pour le peuple : sensible à ses souffrances, que je connaîtrais, que je chercherais toujours à connaître, je lui dirais : Malheureux peuple, notre civilisation est depuis trop longtemps répandue sur toute la terre pour qu'elle puisse être changée dans l'intérêt de chaque individu : des nations civilisées ne le voudraient pas, les nations non civilisées ne nous entendraient pas. On peut modifier la civilisation de chaque peuple, on peut l'améliorer par les secours des sciences et de l'humanité ; mais la détruire par des civilisations nouvelles, jamais ! il faudrait pour cela une même âme, un même cœur, une même éducation, les mêmes goûts, les mêmes mœurs, la même humanité chez tous les hommes. Où donc alors serait la variété de la nature ? que deviendraient donc ces sacrifices humains faits au travail et à l'amour de la famille qui doivent nous sanctifier aux yeux de l'Éternel ?

Mais, si je ne puis vous rendre tous heureux par les richesses, je vous réunirai du moins à des époques fixes autour de moi pour vous partager les richesses qu'une fortune prodigue m'a données. Je les distribuerai moi-même aux malheureux, et alors, n'en doutez plus, je serai des rois de la terre le plus aimé, et des citoyens d'un royaume le plus heureux !

Amour de la paix, croîs donc dans les cœurs des peuples, et fais que leur raison et leur humanité en soient plus puissantes pour affaiblir leurs passions : nous ne craindrons bientôt plus les ravages et les maux dont elles ne cessent de nous accabler ; nous ne craindrons bientôt plus enfin autant cette vieille civilisation des premiers hommes, née de l'égoïsme et de l'instinct grossier de l'amour de soi, et alors les peuples seront rois, et les rois citoyens !

Les Souvenirs.

7 juin 1843.

A peine avaient-ils vingt ans!!

Et maintenant que l'auteur des *Souvenirs* a dit à ses jeunes contemporains les beautés, les mœurs, les vices et les vertus de la grande ville; voyons pour terminer ce tableau ce que le vieillard, lui, pense de la jeune génération qui s'élève sous ses yeux et quels souvenirs il lui présentera après l'expérience d'un demi-siècle.

Cinquante années d'événements publics suffisent pour faire de l'histoire aux générations qui couvrent cette terre; ces événements confondus avec ceux de la propre existence du vieillard, lui rappellent à peine la société où il vécut lui-même à une place que le hasard bien plus que sa volonté lui avait donnée : en effet, que de faits divers ont échappé de sa mémoire! Au moment où ces faits s'accomplissaient, il vivait, captivé par eux, avec toutes ses sensations aussi qu'on n'a que dans la jeunesse : aujourd'hui, froid au souvenir de ces mêmes faits, s'il peut se les rappeler encore; le vieillard se dit : étais-je donc puéril dans mes excitations passées! Devais-je y perdre un instant de ma vie! Alors, il regrette de n'avoir pas été toujours indifférent à tout ce qui laisse de vagues souvenirs, à tout ce qui n'attache pas à l'avenir, à tout ce qui ne

fait pas battre le cœur, à tout ce qui n'excite pas l'âme, à tout ce qui ne fait pas naître une espérance!

Eh! qu'importe en ce moment au vieillard, qui a l'expérience des hommes et de la vie, que lui importe la politique de la république, la politique de l'empire, la polique de la restaution? Pour lui, le voile de tout ce qui fit agir ces politiques, le voile a été levé! il voit maintenant à nu les actions des hommes; il ne se laisse plus abuser par le geste, la parole, le costume : il a d'ailleurs trop souffert du passage des hommes politiques de son temps pour n'avoir pas cherché à en éloigner la pensée à mesure qu'il avançait dans la vie. Ce qui le touche le plus aujourd'hui ce sont les maux qu'il souffrit, ce sont les peines qu'il se rappelle et qui laissent dans son esprit cette mélancolie qui ne le quitte jamais : car, si le temps, où il vit encore, a avec lui des événements qui diffèrent peu de ceux qu'il a vu s'éteindre dans le passé, le temps aussi lui apporte de nouvelles douleurs : au regret de n'avoir pas su employer plus dignement sa vie, il ajoute le regret de ne pouvoir la prolonger avec son expérience et ses lumières; quand il sait comme on doit vivre, il n'est plus question bientôt pour lui que de savoir mourir! C'est cette certitude prochaine qui rend le vieillard triste; qui, malgré sa force, lui arrache souvent des larmes; il oublie son courage alors et devient sensible pour lui-même. Il se plaint surtout d'avoir vécu à l'aspect d'une nature qui ne cesse de lui paraître toujours jeune, toujours radieuse, toujours forte, toujours féconde!

Vous, qui vous croyez si forts avec vos vingt ans, ne riez pas de la tristesse du vieillard! nous sommes dans un siècle où il n'y a plus de jeunes hommes, mais des hommes faits dont l'intelligence, l'esprit et l'instruction sont si précoces à vingt ans, qu'ils n'ont plus déjà les illusions de cet âge heureux!

Autrefois, on n'avait nulle expérience de la vie : on se laissait entraîner par les événements et les passions sans opposer de résistance, on vivait à leur gré. A présent, on calcule d'avance l'impression qu'on doit ressentir, le but qu'on doit atteindre : on a déja tant vécu aux vingt premiers printemps de la vie, qu'ils sont de la vieillesse pour tous les hommes. La société actuelle n'est pour ainsi dire composée que de vieillards!

Plus ou moins jeunes, nous pouvons être frappés par la mort !

La tristesse réelle du bon vieillard, dont je viens de parler, doit donc être respectée. Elle doit d'ailleurs apprendre aux jeunes hommes que si les événements, qui se sont passés il y a cinquante ans, sont de l'histoire pour eux qui ne laisse à l'esprit que des noms propres et des faits d'un faible intérêt, que si le vieillard aussi se les rappelle avec la même indifférence, du moins c'est avec douleur; qu'il y a pour eux aussi une destinée semblable, une destinée inévitable qui les atteint plus vite encore en raison des lumières et des progrès du temps où ils vivent.

L'instruction n'est pas acquise impunément; si elle éclaire la raison, elle affaiblit les organes principaux de la vie. Je voudrais pour les jeunes hommes plus d'instruction morale : c'est ce qui leur manque principalement aujourd'hui.

Quand un heureux esprit sera-t-il guidé par Dieu lui-même parmi les hommes avec une morale à l'esprit, un amour au cœur, une conscience à l'âme pour le bien de l'humanité?

Quand, sans l'éclat d'une vaine éloquence qui jusqu'à ce jour n'a presque rien fait des hommes, leur dira-t-il en substance : toutes les sciences seraient sans doute désirables; mais si elles apprenaient à être vrai, attaché, constant, modéré, honorable, humain. J'ai le malheur de ne pas remarquer ces progrès chez les hommes; je vois seulement qu'en s'efforçant de se rendre remarquables par des talents, ils négligent de se rendre meilleurs. Cependant la société d'à présent a plus besoin de bontés que de lumières; il est difficile de devenir savant, il l'est plus encore de devenir bon!

Il serait temps, je pense, de moins appliquer les enfants sur des livres, et de leur apprendre à admirer et à aimer la nature; un instituteur habile devrait la leur analyser au milieu des bois, au milieu des champs, parmi toutes ses productions et en face de ce ciel qui l'inspirerait, pénétré d'ailleurs de la pensée sublime du Dieu qui anime et les hommes et les enfants; je pense, dis-je, qu'une telle instruction, renouvelée à des époques fixes, donnerait aux enfants l'idée d'une saine morale, laquelle, pour eux, deviendrait le principe régulateur de toutes leurs actions comme hommes : Dieu et la nature en seraient l'âme et la pensée constantes! Quand l'instituteur voudrait faire sentir à son jeune auditoire les devoirs qui doivent unir les hommes entre eux et les former en société, ce ne

seraient plus les champs, ce ne seraient plus les bois qui lui serviraient d'enseignement; mais il le conduirait dans la grande ville, là, il leur ferait remarquer les monuments précieux des arts, les efforts qu'ils ont coûté et l'honneur qu'ils ont attiré à leurs auteurs; pour le rendre plus recueilli encore, il le conduirait aux grands marchés de la ville et lui dirait : expliquez-vous maintenant la nécessité et le but des productions de la nature : concevez, s'il vous est possible, la possibilité qu'elle puisse nourrir ces flots de peuples qui encombrent et nos rues, et nos places, et nos boulevards. Eh bien ! la nature et le travail des hommes n'en laissent périr aucun de faim. Pour rendre humain son jeune auditoire, il le conduirait aussi dans nos hôpitaux : hélas! c'est là qu'on connaît et qu'on plaint la douleur! c'est là qu'on remercie Dieu de n'être pas si affligé! Il n'en resterait pas là, l'instituteur habile, il visiterait aussi avec ses enfants ces maisons de pieuses femmes qui se vouent à la charité, qui se consacrent aux devoirs si pénibles de panser les malades. Il croirait plus sûr par ces exhortations pratiques de faire concevoir aux enfants, aux hommes mêmes qui voudraient les suivre, le bienfait des institutions de leur pays : il leur apprendrait à les aimer, à les respecter, et par elles les hommes, les enfants et l'instituteur en deviendraient meilleurs; car, toutes ces institutions ont de la bonté à nous inspirer, si nous voulons les bien connaître.

Voilà par quels moyens une instruction morale peut être donnée aujourd'hui aux jeunes gens. Tant que vous n'aurez que des colléges où l'on n'ira apprendre simplement que les sciences, vous ferez des hommes instruits, mais non des hommes humains, c'est-à-dire, rendus charitables par l'explication de la nature, par l'explication de ce que Dieu a créé, de ce que l'homme a créé lui-même après des siècles par l'inspiration de Dieu!

Il faut nécessairement avoir vécu longtemps pour concevoir de telles pensées; le vieillard sensible qui les a et les conserve, malgré l'éternité qu'il entrevoit, doit être d'une moralité forte et sûre : il ne répand pas toujours des larmes sur lui-même; il sait s'intéresser à ceux qui l'entourent, parce qu'il sait que si les hommes et les enfants ne sont pas meilleurs, c'est plutôt la faute des institutions que le mauvais vouloir des enfants et des hommes!

On n'a pas su jusqu'à ce jour apprendre à être bon et charita-

ble : ce sont les exemples du malheur et de la misère qui instruisent les hommes : les paroles sont insuffisantes!

Et, où peut-on mieux apprendre encore à respecter le malheur, à le plaindre, à le redouter, à s'y préparer? ce sont nos tombeaux! Là, tous les sacrifices faits à la patrie, aux arts, aux talents, sont rappelés à la génération qui veut les connaître. C'est encore ici le vieillard qui instruira ses jeunes contemporains : en parcourant les divers monuments renfermés dans nos derniers asiles, triste du peu de recueillement des hommes qu'il y trouve, il s'en écarte bien vite et va chercher les pieux souvenirs parmi les monuments les plus isolés. Là, après avoir passé avec douleur près de celui qui contient tout son bonheur, toutes ses illusions passées, il est avide de connaître quel fut le père, quelle a été la mère aussi à plaindre, aussi malheureux que lui; des inscriptions le lui disent : Hélas! que de jeunes êtres ont connu la vie, ont travaillé pour la prolonger honorablement, soit pour la patrie, soit pour les arts, et se sont vus arrachés à la vie, à l'amour de leurs parents! A peine avaient-ils vingt ans! Il y en a même qui n'ont pu parvenir à ces années et qui déjà étaient remarquables. Le vieillard alors trouve qu'il a assez vécu et dit aux hommes : plaignez-vous donc de la vie! vous ne visitez donc pas les tombeaux? et si vous les visitez, ne vous apprennent-ils donc rien? Ce gouffre où le pauvre confond ses restes avec les restes du pauvre, n'est-ce pas le peuple? n'est-ce pas la patrie qui meurt? Toutes les joies, toutes les misères humaines ne sont-elles pas là réduites en poussière? Si l'âme avait la destinée du corps, à quoi serviraient la vertu, le courage, l'humanité? Le monument élevé à prix d'or a beau se distinguer de ce gouffre commun où vont s'éteindre les générations passées, le monument aussi du riche donne les mêmes pensées : il contient aussi des restes inanimés qui n'auront plus la vie de l'homme, mais qui ont renfermé une âme immortelle! Le vieillard, pénétré de toutes les graves et tristes réflexions que lui font naître l'aspect des lieux qu'il parcourt en ce moment, en sort pour y revenir bientôt plaindre et pleurer ceux qu'il a aimés, et rapporter tout à un Dieu qui a voulu que l'homme passât par toutes les peines pour mériter l'immortalité! Loin d'affaiblir son courage ici, il vient au contraire le fortifier, afin que cette pensée sublime d'un Dieu ne l'abandonne jamais, quand il se sent acca-

blé du souvenir de ce qu'il y eut de bonheur pour lui sur la terre. Jeune encore d'années, mais vieux par la réflexion et le malheur, il veut vivre pour aimer par le souvenir, espérer par la prière et croire à un avenir qui le réunira à ses affections par la puissance et la bonté du père des hommes et de la nature!!

Les Souvenirs.

2 septembre 1842.

J'ai besoin de toute la nature.

Depuis que je ne suis plus si attaché à la vie, j'ai besoin de toute la nature! Le temps de la plus vive douleur est déjà loin: beaucoup d'années en ont changé, affaibli l'expression. Dans les premiers moments de mon malheur et bien longtemps après, j'aurais voulu voir l'univers enseveli sous des ruines; peu à peu je me suis calmé : aujourd'hui je porte en tout lieu mon affliction, je ne pense que par elle ; seule, elle est mon inspiration. D'ailleurs elle me fait interroger tous ceux qui se trouvent sur mon passage, afin de bien me pénétrer que je ne suis pas seul à souffrir sur la terre. Hélas! combien de familles se sont détruites comme la mienne! Tous les jours, c'est une mère, c'est un père qui me racontent, avec des regrets sincères et vivement exprimés les pertes qu'ils ont faites soit d'un fils, soit d'une fille! Combien de bonnes âmes sont ignorées! et l'on dit que les hommes sont nés méchants! Non! ceux qui conservent cette opinion n'ont pas l'expérience de la vie; ils ne savent pas causer avec les hommes, ils ignorent toute l'étendue des sentiments honorables que renferme leur âme.

Je suis étonné de voir chez des personnes dont l'éducation a été si négligée, tant de délicatesse de cœur, tant d'expressions exquises, d'affection et de souvenir que tout l'art des poètes ne saura jamais trouver, surtout chez les femmes : elles expriment si bien la douleur, et elles la portent si longtemps au cœur!

Il est rare, quand je me trouve avec une pauvre malheureuse

mère qui a perdu son enfant, que je ne passe pas de longues heures avec elle, en admirant la fécondité de ses tristes pensées et confondant ma douleur avec la sienne. Quand je la quitte, je suis plus affligé alors, car elle vient d'évoquer le souvenir de mes plus vives peines : mais, j'apprends par elle à me résigner, ou plutôt j'apprends à souffrir avec plus de courage.

J'ai aussi rencontré des hommes d'une grande sensibilité : ils méritent un souvenir qui les honore. Toutefois on ne peut avec eux méditer le malheur et s'affliger aussi longtemps, aussi profondément. Mais alors on abandonne douloureusement le souvenir d'un bonheur qui n'est plus pour passer à un sujet généralement senti et sur lequel on est sûr d'être écouté, celui de la politique du jour et des événements qui la signalent.

Tracerai-je ici l'émotion qui règne dans toute la France à l'occasion des nouvelles élections? nous sommes en juillet 1842. Malgré ma répugnance pour les dates, que je ne trouve nullement sentimentales, j'indique celle-ci, afin qu'on sache plus tard l'époque à laquelle j'écris rapidement ces réflexions. Les dates ne sont intéressantes que pour la postérité qui se complaît à voir ce qui se passait un siècle avant elle.

On est aujourd'hui dans une grande anxiété, celle de savoir si les électeurs nommeront plus de députés conservateurs dynastiques que de députés populaires progressifs.

Hélas! c'est une triste chose de voir des habitants d'un même pays se diviser faute de s'entendre! Dans ces dénominations de députés conservateurs ou de députés populaires, l'on croit voir la paix ou la guerre : si les conservateurs sont en majorité, le ministre reste ; si ce sont les populaires, il tombe. Alors il faudra porter au pouvoir un ministère qui fera peur de la guerre. Voilà où en sont arrivés les esprits français après cinquante années de révolution : quel triste progrès !

Mon Dieu, le peuple ne verra-t-il jamais que c'est l'ambition ici de quelques hommes qui exploite ses passions !

Si j'étais le peuple-électeur, je dirais à mes contemporains : Il ne s'agit entre nous ni du ministère populaire ni du ministère conservateur que nous dédaignons, mais seulement du pays et de sa prospérité. Nous nommerons donc des hommes probes, instruits et consciencieux à qui nous recommanderons de n'avoir comme

nous aucune couleur politique, celle du drapeau de la paix est encore à trouver! et nous leur dirons : Oubliez comme nous et avec nous ce que vous êtes pour ne penser qu'au bien de vos concitoyens en discutant les lois que vous présenteront les ministres. Quant à eux, qu'il soient l'idéalité ou de la paix ou de la guerre, qu'importe, nous n'en changeons jamais!

N'est-il pas en effet déplorable qu'un ministre, dont les antécédents politiques ont varié autant que les événements, vienne influencer les délibérations d'une Chambre législative, parce qu'il aura eu l'art de se former la majorité de cette Chambre? Mais n'est-ce pas là gouverner? n'est-ce pas ôter à la Chambre la liberté d'agir avec conscience? n'est-ce pas là enfin tomber dans le despotisme avec des formes représentatives?

Députés, quand vous les aurez nommés, conservez les ministres, fussent-ils corrompus! Point de bouleversement dont les ambitieux et les méchants puissent profiter! Vous rendrez les ministres bons si vous êtes bons vous-mêmes; vous les rendrez économes et généreux pour le peuple, si vous l'êtes vous-mêmes; vous les rendrez enfin populaires à force d'exiger d'eux de bonnes lois qui garantissent les intérêts de tous. Ces dénominations de députés conservateurs, et dynastiques, et populaires et progressifs ne doivent avoir qu'un sens, celui de la stabilité des institutions qui seule les fait respecter. J'aime mieux des institutions portant l'empreinte des imperfections humaines, que d'en attendre de parfaites du choc des passions populaires : il n'en sort ordinairement que l'anarchie et le désespoir des familles.

C'est donc une Chambre d'hommes, sinon d'une même opinion, du moins d'une même tendance de vues politiques qu'on doit désirer : ils n'auront pas le même esprit, la même valeur, la même éloquence, mais tous chercheront à s'entendre pour le bien commun. En travaillant avec constance à l'élaboration des lois, ils les arrêteront et les ministres ne seront que leurs secrétaires, le roi la dernière sanction qui rendra obligatoires ces mêmes lois. Dès lors plus de passions, plus de haines de député à député, mais amour, mais effort simultané pour la prospérité publique. On ne criera plus : vive la droite, vive la gauche, ou, vive le roi, vive la Ligue; mais toujours, toujours, vive la patrie, qui se composera du peuple, des députés et du roi!

Mon intention n'est pas de donner ici un long développement aux ressorts de nos institutions constitutionnelles, des publicistes habiles les font connaître chaque jour à mes concitoyens ; je voudrais seulement, malheureusement ce sont toujours des vœux que je forme, je voudrais, dis-je, leur faire sentir qu'il n'y a réellement progrès et amélioration à espérer que d'un accord parfait entre toutes les opinions ; que de leur fusion seule doit résulter leur bien-être ; qu'il est temps de renoncer à ces habitudes depuis longtemps prises de considérer la Chambre législative comme une arène où des députés croient plaider la cause du peuple, tandis qu'ils n'y représentent que leurs passions, et n'y disputent souvent qu'un prix à donner à tel ou tel ministre pour son impunité passée, oubliant que tout ministre qui a voulu la guerre et ses apprêts sans en bien calculer les sacrifices, a été un mauvais ministre et peut-être même un mauvais citoyen.

La guerre désormais ne peut être tentée qu'à la dernière extrémité ; les calamités en sont si funestes, elles troublent tellement toutes les existences, que c'est être méchant d'en provoquer la pensée. Les bons esprits, au contraire, l'éloignent de tout leur pouvoir, et ils cherchent à quelque prix que ce soit, de faire naître des relations internationales qui en détruisent les prétextes : il y a loin de là à les susciter!

On s'est trop fait la guerre de nation à nation depuis que le monde existe ; si l'on s'était occupé de la paix avec autant d'acharnement, si l'on avait pensé qu'il est monstrueux qu'un homme en détruise un autre par la force physique ou par les armes, depuis longtemps la terre aurait une autre civilisation : on ne se dirait plus frères en se traitant en ennemis ; tous les efforts auraient été dirigés vers une confraternité mutuelle de mœurs, de sentiments et de secours qui eussent aidé à rendre la terre fertile pour tous ses habitants : dès lors impuissantes auraient été les passions de quelques hommes qui se seraient opposés à cette confraternité et à des efforts aussi heureux.

Un peu de cet esprit d'union et de bienfaisance générale commence à naître ; les nations se civilisent ; elles semblent vouloir fraterniser ensemble, se donner les mêmes mœurs, les mêmes goûts, les mêmes arts ; déjà les langues étrangères sont apprises : l'on s'entend sans efforts avec le désir de se connaître, de s'aimer,

de faire disparaître, pour y parvenir, les aspérités de caractère que chaque nation jadis semblait vouloir conserver pour se distinguer l'une de l'autre et s'en mieux haïr! et c'est au moment d'une si heureuse tendance que des hommes qui se disent mandataires du pays, viendraient l'arrêter dans sa civilisation avec ceux qui l'entourent! Ils s'accorderaient en cela avec des idées nouvelles germant dans la tête de jeunes gens qui, sans avoir encore aucune expérience de la vie, dédaignent déjà les affections qui y attachent! C'est donc la guerre que les uns et les autres appellent de tous leurs vœux!!

Songez-y, mes concitoyens, ne recommencez pas les épreuves des cinquante années qui viennent de s'écouler : jouissons du bien qu'elles nous ont valu; rendons impossible le retour des maux qu'elles ont entraînés avec elles. Aujourd'hui les conquêtes ne sont plus conçues; d'autres gloires doivent nous faire connaître pendant la paix : les esprits généreux et féconds grandiront l'industrie, le peuple jouira lui-même de ses fruits en s'associant à leurs efforts, et bientôt toutes les intelligences se tourneront vers ce but moral : l'humanité, qui jusqu'à ce jour n'a régné que faiblement sur la terre.

Ces idées sont simples, à la portée de l'homme des champs et de l'homme des villes; on peut les redire avec d'autres expressions plus compréhensibles encore, j'en suis convaincu : il m'a fallu peu de rencontres d'hommes consciencieux pour me confirmer dans cette opinion. Je m'étonne seulement qu'à une époque où les lumières sont si grandes, il ne s'en trouve pas un seul qui ait le courage de le dire à sa manière à ses concitoyens.

Hommes probes, occupez-vous moins de vos intérêts ou de vos plaisirs; mais plutôt arrachez-vous à cette apathie naturelle à tous les hommes, pour rendre la presse utile à vos concitoyens : vos discours familiers, vos conversations intimes sont sans doute judicieux, remplis d'idées d'ordre, d'économie et de justice; mais prenez enfin la plume, et dites ce que vous pensez : faites sentir tout le prix de la paix que vous aimez, les bienfaits qu'on doit en attendre; devenez du moins auteurs pour le bien public, si ce n'est pour votre gloire!

Mais nous laissons élever la voix redoutable de l'anarchie, et nous restons muets! mais nous avons horreur des combats inu-

tiles, et nous laissons prendre les armes. Désarmés que nous serons, que ferons-nous quand les fureurs révolutionnaires nous auront envahi? lèverons-nous la tête? Alors il sera trop tard pour chercher à faire concevoir l'immoralité de la guerre : C'est du sang bientôt que devra renaître la paix, car les méchants auront beau faire, on y revient toujours par de nouveaux sacrifices.

Je voudrais donc, car je désire sans cesse, je voudrais qu'à défaut des hommes dont je viens de parler et qui n'ont pas encore eu le courage de vaincre leur inertie pour faire adopter les saines idées qu'ils sentent et qu'ils expriment si bien en parlant; je voudrais dis-je que des écrivains célebres fissent au peuple des discours simples et concis, inspirés d'ailleurs par la raison et l'humanité, au lieu de ces diatribes quotidiennes dont on fausse son humanité et sa raison, au lieu de ces doctrines qui lui aigrissent et le cœur et le caractère. Pour moi, je ne saurais remplacer ces écrivains; j'ai seulement à mon usage quelques pensées et quelques mots que j'emploie aussi bien qu'il m'est possible de le faire pour l'engager à réfléchir et à se trouver moins malheureux; je le suis moins moi-même, quand je crois avoir atteint ce but; et puis, je vais chercher encore des êtres malheureux dont je puisse apprendre les chagrins, et les plaindre si je ne puis les soulager!!

Les Souvenirs.

1842.

On ne rétrograde pas impunément en politique...

Je ne puis concevoir de quel intérêt si puissant peut être pour nous l'histoire des événements des siècles passés, quand je juge d'eux par ceux qui se sont succédé depuis douze années. Il y a des personnes qui retiennent jusqu'aux moindres particularités historiques. Pour moi, je conserve à peine la mémoire des faits contemporains les plus remarquables : de tout temps j'ai été absorbé par mes affections de famille. D'ailleurs je n'ai jamais estimé assez les actions humaines qui avaient une origine politique pour chercher à les recueillir, à les graver dans mon imagination, pour chercher du moins à les évoquer de temps en temps avec complaisance et y trouver de l'attrait.

Si donc je voulais faire l'historique des douze années qui viennent de s'écouler, je serais fort embarrassé de ne pas le remplir d'inexactitudes. Mais qu'importent les inexactitudes! Ce ne sont point des dates que je veux faire connaître, mais l'esprit qui a dirigé les événements, c'est-à-dire l'esprit sous l'influence duquel je crois que ces événements se sont réalisés.

Un roi avait solennellement juré le maintien d'un acte politique qui le liait envers la nation ; il était difficile de penser qu'un jour ce même roi voudrait manquer à son serment. Cette déloyauté allait se consommer sous le prétexte que trop de liberté était laissée au peuple, qu'il en abusait. Eh bien! le peuple ne voulut plus des

ordonnances d'un roi parjure; de là cette révolution de 1830, qui a une origine populaire à laquelle donna seul naissance un roi malhabile et des ministres plus malhabiles encore. Ensemble ils légitimèrent à leur insu cette révolution, ils la rendirent de plus nécessaire; car sans elle nous rétrogradions pour ainsi dire d'un demi-siècle : étrangers aux progrès de la civilisation, le roi et les ministres n'en avaient rien appris qui leur rappelât leurs devoirs, surtout la nécessité de les remplir s'ils ne voulaient pas tomber; enfin ils ont su, à leurs dépens comme aux nôtres, qu'on ne rétrograde pas impunément en politique.

Une révolution en France ne se fait pas sans des collisions sanglantes, surtout quand cette révolution met en présence des passions armées et rend inévitable la guerre la plus cruelle, je veux dire la guerre civile, qui a duré trois jours en 1830!

C'est un affreux spectacle de voir des citoyens animés contre d'autres citoyens avec des menaces à la bouche et des armes toujours prêtes à les exécuter : telle fut l'irritation des passions politiques de cette époque. On voulait enlever au peuple ses libertés légales, on voulait le frustrer des lois qui garantissaient une indépendance acquise par quarante années de révolution : c'était d'un coup lui faire perdre le fruit de ses sacrifices. Mais en vain le ministère royaliste essaya-t-il ses forces dans des complots simulés qui troublèrent un des quartiers les plus commerçants de Paris; sa victoire sur l'émeute sérieuse de la rue Saint-Denis fut d'un plus mauvais présage encore : quand le peuple ne bouge pas et laisse faire, c'est qu'il juge qu'il y a quelque équité dans la répression, ou bien que le temps n'est pas venu pour faire sentir aux gouvernants l'impopularité de leurs mesures. Cette vérité s'est réalisée en 1830.

Mais tracerai-je ici tout le mouvement du peuple à cette époque? Est-il bien nécessaire que je mette d'un côté trois mille citoyens, à qui des ordonnances royales enlevaient l'état et le pain de leurs familles, et d'un autre des soldats gag és ou nationaux animés du désir de soutenir et de défendre leur souverain, oubliant que c'étaient des frères qu'ils avaient à combattre, et des frères qui ne réclamaient d'ailleurs que le maintien des libertés publiques?

Assez d'écrits déjà ont fait connaître ces hideux combats; je ne m'armerai pas du courage de l'historien pour les retracer de nou-

veau. Cependant ils sont présents à ma mémoire : je pourrais dire l'effervescence du peuple à l'aspect du premier cadavre porté sur une litière par des hommes criant : vengeance ! L'émotion du peuple alors fut à son comble : les boutiques se fermèrent ; Paris ne fut bientôt qu'un champ de bataille où des citoyens alarmés attendaient avec anxiété qu'un des deux côtés triomphât. On était si consterné du mal qui s'était fait pendant deux jours, qu'au troisième on n'était plus ennemis ; mais si déjà un roi et son armée avaient cessé de régner, beaucoup d'hommes, hélas ! avaient aussi cessé de vivre !!

Malgré ma répugnance à tout raconter, je ne puis m'empêcher de le faire en courant ; mais je suis plus pressé encore à dire toute mon indignation passée à l'aspect d'une liberté teinte du sang de mes concitoyens. Eh bien ! qu'on s'en pénètre bien, une telle liberté, acquise par ce sacrifice, laisse un profond dégoût et pour les rois et pour les peuples : pour les rois d'abord, qui veulent régner à tout prix avec des systèmes absurdes ; l'absolutisme pour base d'un gouvernement à la moitié d'un siècle éclairé sur tous les droits des citoyens est une chimère royale qui ne peut naître que dans une tête inepte, ou bien sortir d'un cœur sans humanité, car il faut nécessairement confondre toutes les idées reçues et passer sur des cadavres pour imposer les principes de cet absolutisme à un peuple depuis longtemps accoutumé à des lois représentatives : il fallait du moins ne pas les consacrer par des serments.

Mais si je parle ici de cadavres, c'est que j'ai vu ceux des victimes de juillet. Ils étaient amoncelés soit dans des voitures de transport de pain, soit dans des sépultures improvisées, car il fallait d'abord échapper à l'air pestilentiel qu'ils exhalaient ; soit encore sur des bateaux aux bords des quais, d'où ils avaient été lancés pour dégager les voies publiques. Des rois ont pu laisser écrire avec indifférence : laissez passer la justice des rois ; ici du moins le peuple s'est interdit cette ironique et inhumaine parole : les victimes de juillet, transportées des quais de la grève au Champ-de-Mars, avaient pour escorte tout un peuple consterné ; sa justice à lui le frappe comme son ennemi !

A l'aspect de ces corps déchirés, de ces bras tendus, de ces têtes livides, à peine ayant cessé de vivre, combien de fois n'ai-je pas senti la vanité et la folie des combats qui avaient la politique pour

cause! On les a dit victimes de juillet, mais ils l'étaient déjà du fanatisme de leurs opinions. Le peuple ne s'était pas levé en masse; s'il l'avait fait, qu'auraient pu oser un roi sans facultés morales et son armée? Rien! sinon obéir à une opinion générale.

Quelle que soit la générosité des combattants de juillet, je ne saurais l'exalter comme le fit la presse du temps. Je crains toujours que ces minorités armées se formant dans l'ombre ou naissant spontanément du sein d'un peuple, qui doit attendre sa civilisation des lumières, du temps, de l'expérience et de la raison, je crains toujours, dis-je, que ces minorités, qui n'ont d'ailleurs rien à perdre, ne nuisent, pour s'enrichir, aux intérêts généraux; je crains surtout d'elles des révolutions qui feraient sans doute beaucoup plus de mal que tout le mal qu'elles semblent vouloir combattre.

Les rois enlèvent souvent au peuple ses lois les plus chères; s'ils tombent aussi vite qu'en juillet, et que la minorité qui combat se conduise aussi sagement après la victoire, les suites d'une telle révolution sont rarement dangereuses : le peuple et les combattants aident à les régulariser; il se trouve bientôt au milieu d'eux des hommes instruits et consciencieux qui leur donnent une issue législative. Mais, malgré la sagesse miraculeuse des mouvements populaires, il en sort toujours une exaltation pour les combats qu'il est difficile de contenir.

Il a fallu une grande résolution en 1830 pour ne pas sacrifier à cet instinct du peuple qui le portait à poursuivre sa victoire : il avait combattu; mais, étonné d'avoir vaincu si vite, il en était pour ainsi dire fâché. Il eût voulu que le gouvernement qu'on lui donna, car il ne combattit seulement que pour détruire celui qui lui enlevait ses lois, il eût voulu, dis-je, que ce gouvernement nouveau profitât de l'ardeur généreuse qui l'animait pour courir à de nouvelles conquêtes : dans ses rêves aussi faux qu'irréfléchis d'une grandeur passée, il lui semblait qu'il n'y avait plus de puissance au monde qui pût opposer des obstacles à les réaliser encore après sa victoire.

Le roi qui se mit à la tête du mouvement des trois journées sentit que c'était là l'excès de ce mouvement; il s'efforça donc à le maintenir, à ne lui donner qu'une extension raisonnable, à le renfermer dans les limites de la paix, à le préserver surtout des

illusions de la guerre, qui n'avait pas été son principe. Mais qu'est-il arrivé? C'est que la minorité qui avait combattu, étant refoulée ainsi dans son élan, en porta toute l'énergie, et malgré la prévoyance du roi contre la nation, qu'elle trouva trop tiède pour la bien concevoir : dès lors elle chercha à en recueillir des éléments politiques qui répondissent aux siens et eussent le même besoin de se produire.

C'est alors qu'on a vu ces émeutes d'ouvriers de toute profession demander augmentation de salaire et diminution de travail. La sagesse de la minorité ne se remarquait plus déjà ; on l'avait arrêtée dans ses vœux, elle devenait coupable. Bientôt elle oublia ses barricades contre les efforts d'un roi et d'une armée aristocratiques pour en élever de nouvelles où des citoyens, changés en chasseurs impitoyables, tiraient sur des soldats qui du moins avaient, eux, des ordres à remplir. C'est à ce moment que d'atroces représailles eurent lieu : le soldat, irrité d'avoir été atteint quand il ne faisait qu'obéir, ne connut plus d'humanité ; une malheureuse rue, appelée Transnonain, vit l'horrible et douloureux sacrifice de sa vengeance; les habitants d'une maison eurent beau protester de leur innocence, le vieillard prier pour sa fille et la fille pour sa mère ; tous, jusqu'à l'enfant au berceau, durent payer l'audace et l'adresse des chasseurs de la barricade. Pour un soldat atteint, il fallut ces innocentes victimes! et les minorités armées ne seraient pas à craindre!!

La minorité qui combattait alors dans les rues et élevait des barricades n'avait pas l'assentiment du peuple. Elle n'était soutenue que par des factions hostiles au gouvernement, par conséquent elle était très condamnable : mais ce gouvernement, à peine établi, lui déplaisait déjà. Le souvenir des trois journées lui donnait l'espérance qu'un changement politique pouvait se réaliser subitement. Elle fut arrêtée dans ses tentatives du mois de juin ; malgré sa défaite, une seconde minorité les renouvela en avril. Ces deux minorités, ayant les mêmes passions et le même fanatisme, furent à peu près identiques dans leur marche ; seulement la seconde choisit un des boulevards les plus populeux de Paris pour théâtre principal de ses démonstrations factieuses. Mais elle y rencontra des forces tellement imposantes, qu'elle fut forcée à se retirer de toutes parts et à s'anéantir elle-même en fuyant. On n'eut pas à déplorer ici ni

les excès des citoyens ni la vengeance des soldats. L'on sentait déjà que le nouveau gouvernement régularisait sa répression, et que les factions et les minorités perdaient et devaient perdre de leurs forces et de leur audace.

Ce n'était plus le temps où la presse exaltait tellement le courage des héros de juillet, qu'il n'y avait rien de si honorable à ses yeux qu'un ouvrier, un citoyen, un soldat ayant combattu dans les rangs des libéraux contre l'armée royaliste; ce n'était plus le temps où des enfants se flattaient d'avoir *descendu*, c'était le terme consacré, des militaires en les frappant par derrière : horrible gloire, horrible éloge, qui ne trouvent d'admirateurs que dans des temps de guerres civiles!

Depuis l'émeute du mois d'avril, qui se voyait vaincue, les partis se divisèrent : ils ne conspirèrent plus ouvertement et en armes en places publiques, mais formèrent bientôt en secret des complots qui firent diriger des machines infernales contre le chef de l'État, qui n'en fut jamais atteint; mais à la place du roi moururent beaucoup de citoyens. Il est inutile de rappeler les Fieschi de cette époque à face hideuse et la lie des révolutions!

On devait croire enfin que le fanatisme des partis vaincus était prêt à s'éteindre; erreur! il se montra encore sous des couleurs nouvelles dans la dernière émeute de mai, pendant laquelle une poignée de jeunes gens furent assez audacieux pour désarmer des postes militaires. Je dois ici des regrets à un des commandants de ces postes, qui, pour éviter de répandre inutilement le sang de ses concitoyens, empêcha sa troupe de tirer sur eux et n'en fut pas plus épargné. Pauvre officier! si vous aviez fait feu, on vous eût blâmé; vous avez fait le contraire, et vous l'êtes encore!!

Mais telles devaient être les phases d'un faction courageuse qui, après avoir été vaincue en plein jour, devait nécessairement renaître dans le silence et dans l'ombre à l'insu des pouvoirs, au mépris des lois du nouveau gouvernement. Ce fut là l'origine de toutes ces sociétés secrètes où ses ennemis venaient s'affilier à divers titres, jurant sur le poignard à lui être contraire jusqu'à la mort. Le régicide fut donc évoqué de nouveau, et le roi, qui avait mis un frein aux passions populaires, qui avait arrêté l'anarchie si prête à paraître en juillet, fut le point de mire des Alibaud, qui tentaient d'arriver à la postérité par la haine des rois. Cette haine n'est point

encore éteinte ; d'autres pays que le nôtre l'ont aussi. On tente de la flétrir.

Mais au nom d'Alibaud, malgré ma répugnance à parler de ces hommes, je ne puis m'empêcher de me défendre d'un certain intérêt. Il a été le plus remarquable des régicides de nos jours : il fut le premier qui donna le signal d'une si triste célébrité et fut homme de cœur. Pourquoi des natures ainsi organisées sont-elles nées dans des temps orageux d'une politique exagérée ! Dans d'autres temps, un Alibaud eût été le modèle de la force morale, de la constance dans les serments. Mais il n'était pas assez homme de bien pour rester, avec son caractère, inactif au sein d'une révolution. Après lui sont venus des imitateurs obscurs et sans capacités, dont les noms, flétris par leurs coupables tentatives, cesseront un jour de retentir dans la postérité.

Faire l'historique rapide des crimes et des événements politiques de cette époque, c'est donner la mesure de ce qu'il a fallu de patience, de force et de prudence pour arrêter ces flots d'oppositions armées, ou pour se défendre de ces individualités fanatiques qui cherchaient le piédestal de la renommée jusque sur l'échafaud !

Le roi n'avait pas seulement à combattre les répugnances qu'il rencontrait au dedans, mais encore celles qui s'élevaient au dehors contre son élévation. Les rois légitimes avaient à lui pardonner la légitimité populaire qui l'avait rendu leur égal. Il est peu de souverains qui aient été l'objet d'attentats aussi successifs que ceux qui ont affligé le chef de la nouvelle dynastie. Surnommé le Napoléon de la paix par quelques détracteurs, il est plus justement le martyre de tous les tourments qu'on peut éprouver sur un trône ; il n'y a pas jusqu'à ses enfants à qui l'on ne fasse un crime de l'être, et qui n'aient été aussi l'objet des mêmes attentats ; et cependant, bon père de famille, donnant l'exemple des vertus domestiques, il méritait plus que tout autre souverain l'amour de ses sujets, je veux dire des Français. A lui seul il a eu à combattre des sociétés secrètes renfermant le royalisme des aînés des Bourbons, le bonapartisme des hommes de l'empire et les passions des héros de juillet, qui ont trouvé qu'il ne se conduisait pas selon leurs vues ambitieuses, c'est-à-dire l'esprit des conquêtes qu'ils avaient rêvées. A présent ce roi, qui a tant fait pour prouver sa capacité comme grand politique, est accablé d'un malheur imprévu dont

l'aîné de ses enfants vient d'être frappé. Je le répète, il est peu d'exemples d'une existence royale plus tourmentée et plus courageuse; puisse sa douleur ne pas être un nouvel espoir de troubles aux méchants qui l'ont haï jusqu'à ce jour!

Mais déjà les passions politiques se montrent de toutes parts : les hommes de l'ancienne légitimité rêvent celle d'Henri V; les hommes de l'ancien empire celui du prisonnier de Ham! Quand cesseront ces prétentions absurdes à un trône si dignement occupé?

La France n'a pas besoin d'une personnification, si je puis le dire ainsi, d'une fiction qui donnerait le droit de la gouverner et le pouvoir de la rendre heureuse; mais elle a réellement besoin de sagesse et de cet esprit de suite et de mesures qui préparent sa prospérité; elle a surtout besoin d'éteindre cet esprit révolutionnaire qui la met sans cesse sur un volcan, et dont quelques-uns de ses enfants donnent le déplorable exemple depuis quelques années. Je viens de le signaler par les événements les plus remarquables; je les ai dit sans ordre, sans exactitude, car ces événements se perdent chaque jour dans ma mémoire. Ils seront sans doute plus présents à l'esprit de ceux qui voudront bien me lire. J'ai senti d'ailleurs que je n'avais qu'à les rappeler pour donner une juste idée de ce qu'était réellement l'histoire : le tableau succinct et rapide que je viens de faire des douze années de notre légitimité constitutionnelle en sera certainement un jour. L'histoire de la révolution de juillet 1830 jusqu'à ce jour, 19 juillet 1842, ne paraîtra pas sans doute à la postérité ni moins féconde en événements, ni moins féconde en attentats de toute nature que les histoires passées de nos légitimités éteintes. Dans ces dernières légitimités, ce sont des ambitions royales de famille à famille, où le poison joue le principal rôle, pour la succession des dynasties, où le fanatisme des religions enfante de nouveaux supplices : les Ravaillac, les Saint-Barthélemy; où le peuple est toujours malheureux, toujours victime, toujours superstitieux. Y a-t-il, comme certains enthousiastes le prétendent, une philosophie à connaître, une moralité à retenir de toutes ces histoires? Oui sans doute, si l'on veut être sincère, c'est le dégoût dont elles vous pénètrent : pour un seul beau caractère qu'elles vous présentent, il en est mille qui vous font soulever le cœur, qui vous indignent contre la nature humaine.

Pour moi, je n'ai jamais pu parcourir des yeux ces pages san-

glantes de nos troubles religieux, de nos conquêtes injustes sur d'autres nations, au prix du sang des peuples et du bonheur des familles, sans rejeter bientôt après loin de moi le livre qui les retraçait; il n'y a pas jusqu'à cette gigantesque révolution de 89 qui ne m'indispose contre ses auteurs : unis d'abord pour renverser d'anciennes idoles qui rendaient esclaves, mais bientôt ennemis l'un de l'autre, s'envoyant tour à tour à l'échafaud pour régner sur un peuple qui les laissait faire! il y avait unanimité de sentiments chez le peuple alors; mais il y avait encore malheureusement en lui cette apathie naturelle qui n'en soulève qu'une faible minorité qui le gouverne!

Quand le peuple voudra-t-il sentir qu'une nationalité commune le rendrait redoutable aux ambitieux, aux despotes, aux tyrans? quand se lèvera-t-il, comme un seul homme, pour les anéantir au moment où ils voudraient l'asservir? Mais que pourrait donc faire un roi imbécille et méchant et son armée? contre des millions d'hommes occupant le pays, animés des mêmes passions, excités par les mêmes besoins! Ils seraient étouffés avant qu'ils pussent faire un mouvement. Dès lors, tous ces hommes qui se croient si puissants et si à craindre, entourés de flatteurs cupides et de soldats fanatiques, tous ces hommes, dis-je, qui trompent la nation, rentreraient dans la vie commune, d'où ils n'auraient dû jamais sortir pour le bien de l'humanité!

Ces idées, je les ai toujours eues; oui sans doute, j'ai toujours cru que celui qui cherchait à régner, en invoquant sans cesse le bien public, avait un caractère ambitieux de toute autre gloire : c'est seulement la sienne qu'il veut assurer, il y sacrifie ses plus nobles pensées, ses plus nobles penchants; arrivé au but par tout chemin, il parle alors d'une justice générale des peuples, d'intérêts nationaux à ménager, c'est-à-dire qu'il fait de la morale pour se maintenir à son poste, pour faire croire à ses concitoyens qu'il en était seul digne. Les nations procèdent à peu près de même à l'égard des autres nations : les plus puissantes, les plus fortes invoquent également la justice commune des peuples pour se donner les airs d'avoir eu raison dans les combats qu'elles ont livrés et faire oublier leurs forfaits. Voilà comme l'histoire nous peint les événements de chaque siècle; collectifs ou individuels, ils découlent toujours de la même nature, de l'intérêt et de l'égoïsme des

hommes. Il n'y a donc pas de missionnaires sincères, mais seulement des ambitieux; les plus adroits sont ceux qui réussissent, sont ceux qui règnent; heureux encore qu'après la victoire, obtenue souvent si vilainement, le peuple ait eu des hommes qui se soient rappelé d'une justice commune!

Avec ces idées que je suis si pressé d'exprimer, on doit croire que la moralité et la philosophie de l'histoire ne sont rien pour moi: je n'y vois toujours que la violence et la force qui dominent. Les bons gouvernants sont comme des fruits verts qui peuvent mûrir plus tard et devenir bons : tant mieux pour les peuples qui ont pu remarquer ces progrès et en jouir; mais encore matière du hasard. Quand les hommes arriveront à la bonté, à la raison, à la confraternité sans secousses violentes, je penserai alors qu'il y a une justice générale des nations qui les aura réunies en une seule. Mais, hélas! c'est encore là une chimère : la variété seule est dans la nature des choses et des sentiments humains; voilà la grande pensée du créateur, puis le mouvement! C'est à les bien régler qu'il faut seulement s'appliquer; mais, avant tout, développons nos facultés morales, viendront après nos facultés physiques!

Anathématisons cette fièvre qui s'empara des jeunes esprits de l'époque que je viens de décrire d'envier la célébrité des Danton, des Robespierre et des Marat, d'en renouveler les maximes, d'en affecter les costumes. Mettons à côté de ces fiers républicains, qui eussent régné sur des cadavres s'ils l'avaient pu, ces hommes moins ardents qui furent les victimes de leurs opinions, les Bailly, les Lavoisier, les Condorcet, les Roland, les Barnave et bien d'autres à citer qui sentirent, mais trop tard, qu'il n'y a pas de république possible avec des Hébert, des Henriot et des Santerre, étouffant par le bruit du tambour le dernier cri du condamné! Que ces tristes souvenirs apprennent au peuple à modérer ses transports, à raisonner sa politique et à craindre les excès des révolutions. Que les chambres elles-mêmes qui vont se succéder se rappellent ces mêmes excès : qu'elles ne donnent plus l'exemple de ces coalitions qui ont eu toujours pour prétexte le bien public, mais à la tête desquelles se mettait un ministre tombé pour rendre impossible la majorité d'un ministère à tomber. Il y a eu à cet égard déraison de la part des chambres, qui donnèrent ce funeste exemple : elles ont entravé inutilement la marche du gouvernement; elles lui ont sus-

cité des embarras inextricables, et plus malheureusement encore involontairement encouragé les passions hostiles de ses ennemis et du roi.

Le fanatisme religieux n'est pas le seul qui enfante des Ravaillac. Un jeune fanatique politique a pu croire que, puisque les chambres elles-mêmes ne marchaient pas d'accord avec les autres pouvoirs de l'État, il pourrait rendre un service en les attaquant par des moyens extrêmes et plus violents à coup sûr que des coalitions de députés : Craignons de mettre le poignard à la main de nos ennemis!

L'esprit des chambres doit être un et n'avoir qu'un but : l'ordre, l'économie et la justice pour tous; peut-être cela exigerait-il que le député renonçât à toute fonction publique, mais c'est là une question secondaire dont je ne puis m'occuper. Ce que je recommanderai toujours aux députés, c'est de ne pas se croire au palais Bourbon au milieu d'une Convention; les temps sont changés : aujourd'hui nos besoins politiques ont des aliments plus doux que ceux dont se nourrissaient nos pères; ils nous ont donné la vie des institutions légales qu'ils avaient rêvées. Ces institutions ne doivent plus être détruites, mais seulement améliorées. Je ne saurais trop le dire, ne soyons pas les singes de ces énergiques républicains de 89, qui ne se verront pas deux fois dans un État : nous n'avons pas leurs vertus, leurs forces, leur courage, leur abnégation : eux savaient mourir pour la patrie, et, dans leurs excès même, trouvaient le moyen de la servir, ils le croyaient du moins; tandis que nous, nous voulons vivre de ces honneurs, de ces richesses même auxquelles conduisent souvent les députations.

Enfin, pour un Manuel, qui a eu le courage de dire en pleine tribune la vérité aux rois, n'allons pas compromettre la prospérité publique, et changer de mœurs politiques tout un peuple qui, à son tour, pourrait dire à ses députés : C'est avec répugnance qu'on vous voit; car, depuis vingt-cinq ans, aucun de vous n'a eu la force, le courage de s'attacher aux vrais principes qui devraient animer une chambre législative, aucun de vous n'a su donner la preuve d'un parfait désintéressement et d'une sollicitude constante pour le bonheur du peuple, et cependant nous ne vous trouvons pas indignes, plus sage en cela que la chambre, qui laissa séparer d'elle le député consciencieux qui exprima une vérité dure sans

doute, mais qui donnait au roi avis de faire oublier son origine : l'expulsion de Manuel fut d'un mauvais augure pour le roi qui la souffrit.

Mes souvenirs remontent un peu trop loin dans le passé; arrêtons-nous un moment, et ne nous écartons plus du cadre que je me suis tracé; finissons par dire au peuple : Vous avez vu les malheurs qu'ont enfantés les passions politiques de ces derniers temps; elles n'ont pas seulement perverti les mœurs des jeunes gens, enlevé des pères à leurs familles, frappé les plus heureuses affections, teint de sang humain le pavé de nos rues, les murs de nos palais, de nos habitations, mais encore engendré une monomanie, une haine injuste envers les rois, qui chaque jour menace votre tranquillité et votre situation sociale. C'est vouloir le renouvellement de toutes ces calamités que d'entretenir, même par la pensée, l'espoir que l'une de ces passions politiques peut avoir raison un jour : pourquoi la pensée est-elle de trop? C'est qu'elle perce malgré vous dans toutes vos paroles, et que la presse s'en empare pour vous la présenter sous des formes plus séduisantes : chaque jour elle vous rend fanatique de vos propres opinions; vous l'aidez à votre insu dans son œuvre de destruction, par qui elle semble vivre!

Attaquer constamment tous les pouvoirs de l'État, c'est préparer la ruine du pays. La victoire de juillet devait avoir une autre issue : elle devait faire concevoir la nécessité de se réunir à une seule et même opinion, de laquelle on devait attendre patiemment l'amélioration et le développement progressif de nos lois constitutionnelles pour la prospérité de la patrie. Mais nos divisions retardent cet avenir. Nous sommes le peuple le moins patriote de la terre après avoir donné l'exemple d'un patriotisme exagéré. Enfin nous parviendrons à faire dire aux nations qui nous avoisinent : Laissez-les faire, ils se détruiront eux-mêmes. Alors, arrivés à ce point d'anéantissement volontaire, il leur sera facile de nous laisser croire qu'elles ont travaillé à nous donner une légitimité qui nous rendra heureux; il leur sera plus facile encore de nous renfermer, pour ainsi dire, dans un petit royaume que j'appellerai le royaume des Tuileriés, dont les limites ne s'étendront guère plus loin que nos murs d'enceinte; nos forts même les aideront à ne plus permettre aux passions révolutionnaires de troubler les pays étrangers, na-

guère français, au-delà de nos nouvelles limites. Dès lors, nous trouverons, n'en doutons pas, d'honnêtes royalistes qui exprimeront une reconnaissante joie à ces bonnes nations qui leur auront amené un jeune roi pour le doter d'un palais, héritage naturel de ses pères, en même temps la patrie, la nouvelle France aux blancs drapeaux! L'heureux avenir pour des enfants d'Austerlitz et de Waterloo! Ce n'était pas la peine, pour arriver là, de passer par la république, l'empire et la restauration; il fallait tout simplement continuer à baisser la tête sous le joug de la féodalité; nos pères n'ont réellement pas eu le sens commun de vouloir nous rendre tous égaux devant la loi!

Mais quittons l'ironie : sentons en commun la nécessité de nous défaire de cette manie d'opposition qui nous tient toujours; ne méconnaissons plus les devoirs du bon citoyen; continuons l'œuvre admirable de 89, ou plutôt faisons nos efforts pour maintenir enfin et faire respecter nos institutions constitutionnelles, qui ont reçu et doivent recevoir encore des forces nouvelles de la révolution de 1830. Apprenons que la France est nécessaire aux nations, qu'on ne peut pas plus arrêter ses progrès que son existence. Les factions auront beau renaître de leurs cendres, le bien dominera toujours le mal! Les hommes consciencieux se réuniront toujours pour les éteindre; moi-même je n'écris ici que pour détruire les révolutions qu'elles cachent encore et dire aux hommes égarés qu'ils sont eux-mêmes des obstacles pour hâter l'heureux avenir de la patrie. Quand le peuple sera convaincu que cet avenir ne peut résulter que de l'accord de toutes les opinions, qu'une nationalité est enfin nécessaire à la France, il ne restera plus rien à dire que pour faire connaître sa grandeur aux générations futures!

Les Souvenirs.

1842.

Je ne condamne pas le deuil public à la mort du Riche...

Et maintenant que j'ai dit à mes contemporains politiques les excès qu'ils doivent éviter pour rendre le pays prospère, revenons à des sentiments plus intimes; revenons aux illusions que nous nous faisons tous et qui nous bercent comme des enfants pour nous endormir sur les tristes vérités de la vie : là, je suis plus fort que sur la politique, j'ai plus l'espoir d'être compris, et de l'être avec plus d'indulgence.

Des illusions! eh! qui ne s'en fait pas? à peine sommes-nous sortis des mains qui prirent soin de nous conduire aux portes de la vie avec ce peu de raison qui nous guide alors, et ces désirs immodérés qui partent du cœur et qui vont enflammer notre imagination, déjà, nous rêvons! Ce ne sont plus ces jeux heureux de l'enfance qui sont le bonheur même qu'on goûte et qu'on ignore, mais des réalités qui parlent à nos sens, qui font naître et les besoins et les regrets.

Les réalités! au sein de cette civilisation si brillante, au sein de cette nature si féconde en prodiges, les réalités sont faciles à goûter; il ne faut pour cela au jeune riche, à qui des parents ont donné aussi des honneurs inventés par les hommes, il ne faut au jeune riche que se donner la peine de le vouloir, et il le veut bientôt : à seize ans à peine, accoutumé déjà au luxe qui l'entoure, mais qui n'est pas à lui, il veut une maison de ville, des valets, des flatteurs, une cour; il veut aussi une campagne où il puisse

recevoir des amis qui, comme lui, fassent les mêmes rêves, ayant les mêmes goûts, la pêche, la chasse, les chevaux et bien d'autres plaisirs qu'on lui laisse désirer encore quelque temps. Enfin, ces réalités on les lui donne : il a bientôt femme, enfants, loges à tous les théâtres et voitures pour franchir les distances et recevoir les hommages que la renommée de son nom, de son luxe et de sa destinée lui font rendre en tous lieux. C'est certainement là, vivre de tous les bonheurs qu'on peut avoir sur la terre. Eh bien! laissons-lui ce bonheur; pensons d'ailleurs qu'il l'a mérité par la douceur de son caractère, par l'instruction qu'il a su retenir de ses maîtres, par son courage même, il est si rare d'en avoir avec son avenir! Pauvre jeune homme, je vous plains et vous n'êtes pas à plaindre : vous avez vécu le tiers de la vie de ce que les hommes peuvent désirer de plus séduisant, de plus honorable; et, pour comble d'un bonheur qui a été constant pour vous, vous êtes enlevé à la terre sans avoir compris que vous la quittiez, et tous les regrets de ceux qui vous ont connu honorent votre fin; le siècle même où vous viviez en consacre la mémoire : tous les hommes, hélas! ont connu les regrets, vous seul n'en avez pas connu!

Si, auprès de ce tableau, je mets celui de la destinée ordinaire des hommes, que voyons-nous? une nature semblable à celle que je viens de décrire : oui, à seize ans, nous voulons tout connaître et tout sentir; mais pour sentir et connaître, je ne dis pas la volupté que j'abandonne comme un arrêt de la vie qu'on ne doit pas désirer; il faut songer aux moyens que vous n'avez pas; alors, le travail et les efforts occupent vos plus belles années; il n'y a pour vous que peines continuelles, que privations de toute nature qui rendent vos efforts et votre travail plus pénibles encore. Enfin, supposez que vous vous soyez formé un état. Bientôt les rivaux se rencontreront sur votre passage; si vous êtes au-dessus d'eux, l'envie ne cesse pas de vous persécuter. Ajoutez à cette existence les peines du cœur, la vieillesse de vos parents auxquels vous survivez, et les pertes plus douloureuses encore que vous pouvez faire de vos enfants, et vous sentirez toute la différence de vos illusions et de vos réalités avec celles du jeune riche qui a quitté naguère une terre où les douleurs qu'éprouvent tous les hommes lui étaient inconnues.

Mais encore, si partant d'une nature exceptionnelle, d'un être

qui, pendant le cours de ses travaux, aurait senti le pouvoir d'atteindre à une célébrité que Dieu n'a pas donnée à tous les hommes, d'un être qui, à seize ans, avait déjà su toutes les peines de la vie, je faisais connaître une existence plus tourmentée! Ce ne serait plus ici un malheur subit qui frappe un jeune homme brillant d'avenir et de pouvoir sur les autres hommes; mais un pauvre enfant qui a pu souffrir de tous ses efforts, de tous ses vœux à une célébrité qui se montrait inévitable par des talents innés, un pauvre enfant qui se voit arrêté par la fièvre et la maladie au moment où il entrevoit la gloire prête à le récompenser; mais encore, si cette maladie et cette fièvre, rendues plus opiniâtres par les secours mensongers d'un art trop honoré des hommes, le laissent pendant des mois entiers dans la certitude cruelle qu'il faut enfin cesser de vivre, hélas! avec tant de raisons pour aimer la vie; oh! alors, chers contemporains, je n'en doute pas, en le plaignant ici vous le trouverez plus malheureux que l'enfant du prince!!

Je ne condamne pas le deuil public à la mort du riche dont je viens de parler, je le répète, on dit qu'il l'a mérité. Mais je ne saurais entendre, sans les désapprouver, ces explosions de regrets qui ne peuvent être sincères quand on veut faire regarder sa mort non comme une douleur, mais comme une calamité publique.

La France s'est instruite par cinquante années de révolution, elle est éclairée et forte : il ne doit désormais jamais dépendre d'une seule existence de la rendre heureuse ou malheureuse. Les pouvoirs de l'État doivent être organisés de manière à ce que l'absence de l'un de ses pouvoirs, le plus fort, si vous le voulez, ne puissent ébranler les autres; elle doit attendre sans secousses qu'ils se complètent. Si tous les Français étaient attachés à leurs institutions, ils les regarderaient comme indestructibles et craindraient, surtout, de faire penser, de faire dire, de faire supposer que la France ou ses pouvoirs puissent être compromis par la mort d'un seul homme.

Je le dis encore, je m'associe à la douleur publique : je crois que personne au monde ne peut la sentir mieux que moi : cette douleur me rappelle à la mienne, celle que j'éprouve, que je porte au cœur et qui ne me quitte jamais. Mais c'est comme père, comme citoyen tourmenté par le plus douloureux souvenir : comme roi, la perte de mon fils unique, mon espérance, mon amour, me serait

moins sensible, car, comme roi, je me sacrifierais tout entier à mes devoirs publics; mais à ce prix, de tout temps j'aurais préféré rester citoyen et être tout à ma famille, à des affections qui sont seules le bonheur!

J'ai vu la cérémonie funèbre des derniers honneurs rendus au fils d'un roi : que dire encore de ces tristes représentations? c'est bien! cela doit être; mais, je suis plus touché du récit qu'on m'a fait de la présence du père aux chambres, en leur disant la nécessité de s'occuper ensemble d'une régence pendant la minorité des jeunes princes. La tristesse du roi a été comprise et a fait répandre d'abondantes larmes.

Chaque époque a sa douleur publique ; elle se renouvelait souvent sous l'empire; je me rappelle ici le convoi du maréchal Lannes : la pompe funèbre de ce convoi fut imposante : comme aujourd'hui les autorités civiles et militaires assistaient les autorités ecclésiastiques. C'est là qu'on entendit pour la première fois un instrument de cuivre inconnu du peuple et qui le frappa par ses sons déchirants. C'était comme si le monde se brisait! On n'était pas moins religieux à cette époque qu'on ne l'est aujourd'hui pour rendre plus dignes les derniers devoirs des citoyens aux hommes qui avaient servi leur patrie.

Je ne saurais qu'applaudir à la pompe de ces cérémonies. De nos jours, celle des derniers honneurs rendus aux cendres de Napoléon laissera également un long souvenir parmi le peuple; l'histoire le perpétuera d'ailleurs : elle fera connaître que, malgré un froid des plus rigoureux tout le peuple accourut pour saluer le char funèbre portant des restes qui, vivants, avaient commandé à l'Europe entière!

Mais, pourquoi rendre seulement ces honneurs à des hommes politiques! ne devrait-on pas accoutumer le peuple à honorer tout ce qui est honorable? Je voudrais que tout citoyen, qui aurait cherché à rendre son nom cher à sa patrie par des travaux utiles ou de grands talents, sut d'avance quels témoignages d'estime publique lui seraient donnés à sa mort, et quels regrets elle ferait éprouver. Les arts ne seraient pas exclus de ces pieux souvenirs et de ces dernières illusions; car, un Méhul, un Mozard, un Beethoven, contribuent aussi à rendre le peuple plus heureux, à le moraliser : c'est par la mélodie et l'harmonie qu'ils savent être élo-

quents, qu'ils savent lui inspirer les sentiments les plus élevés. On ne reconnaît pas assez que la musique est, de toutes les sciences humaines, celle qui plaît le plus au peuple : dans tous les plaisirs il la désire, dans toutes ses actions il la trouve; à sa mort même elle est encore! La poésie, la peinture, la sculpture ont aussi une égale puissance : soyez correct et inspiré comme Corneille et Racine; anathématisez le fanatisme comme Voltaire; soyez moraliste comme Bossuet et Massillon, trop d'hommages ne sauraient vous être rendus!

Je voudrais aussi que ces jeunes talents, enlevés trop tôt aux sciences, aux arts, à leur patrie, comme Bellini et bien d'autres pauvres jeunes hommes dont les noms m'échappent ici, fussent honorés de leurs concitoyens par des cérémonies funèbres qui apprendraient au peuple à se rappeler des efforts qu'on a faits ou pour lui plaire ou pour lui être utile.

Mais, si je demande au peuple des honneurs qu'il n'a pas besoin de lui être dictés quand on a su réellement avoir un talent populaire, je veux aussi interdire ces mêmes honneurs aux ministres qui n'ont envié de l'être que pour eux-mêmes : oubli à ces hommes ambitieux, plus nuisibles qu'utiles et honorables à leur patrie!

J'entends dire en tout lieu qu'après un premier ministre qui cesse aujourd'hui de plaire à la presse précisément parce qu'il est ministre, celui qui le fut avant lui devra nécessairement revenir au ministère; on fait même entendre que son talent le rend inévitable. Ah! qu'à bon marché on fait honneur à un talent, ou plutôt que les* politiques coûtent cher à la France, quand le génie même est méconnu.

Est-ce par beaucoup de paroles, mes chers contemporains, qu'on arrive et qu'on doit arriver au pouvoir? Ne tiendrez-vous jamais compte d'une opinion consciencieuse, de sa suite, de la persévérance dans cette opinion? Voudrez-vous enfin ne pas reconnaître le pouvoir de la probité politique, même de la probité qui se trompe? Quant à moi, je ne veux plus de ces hommes usés par la presse et par leurs actions comme ministres; je ne veux plus de ces hommes qui sont désignés d'avance aux nations comme un signe de paix ou comme un signe de guerre, et qui, après tout, ne sont véritablement que des hommes vendus à une autorité qui

* les talents politiques

les fait mouvoir à son gré. Cette autorité n'est pas celle des chambres, si un ministre règne par elles, c'est une comédie qui les dupe et le peuple aussi de son fol engoûment.

Députés, défaites-vous des hommes à deux faces : renvoyez-les à leurs travaux scientifiques et prenez pour règle invariable : qu'alors qu'un ministre ne sait pas conserver le pouvoir que ses concitoyens lui ont délégué, c'est qu'il s'en est rendu indigne : un ministre tombé ne devrait plus l'être. Mais à voir la persistance des chambres et du pouvoir, on dirait qu'il n'y a en France que deux hommes qui puissent gouverner la France : ô l'inepte croyance! J'aimerais cent fois mieux être conseillé par un ignorant probe, ayant des vues désintéressées et à peu près justes pour la direction à donner aux affaires, que de voir l'état à la merci des ambitieux à la parole habile et trompeuse qui obéissent aux rois pourvu qu'ils soient ministres.

Le peuple n'est pas ingrat : des chambres elles-mêmes qui seraient réellement les bienfaitrices du peuple, par cela même deviendraient inamovibles. Ce serait un bienfait pour le pays : il n'aurait bientôt plus de secousses politiques à craindre; ce serait aussi un bienfait pour le commerce qui n'aurait aussi rien à redouter de la cessation des relations internationales. Alors les citoyens apprendraient à ne plus se laisser tromper par cet ancien préjugé qui leur faisait croire qu'on ruine le pays par le luxe; quand aujourd'hui ce préjugé est une erreur.

Un peuple aussi intelligent et aussi considérable que le nôtre ne peut se trouver dans une civilisation si avancée et si brillante sans qu'elle ne leur crée des besoins qui ne puissent être satisfaits; ils doivent l'être d'ailleurs afin que tous les bras nécessiteux trouvent à s'occuper. Quand l'ouvrier, qui n'a que son travail pour vivre, pourra vivre de son travail. Qu'il verra que celui qui possède à côté de lui, ne retire pas son or dans un coffre, mais l'emploie avec sagesse et sans nuire à personne, à faire travailler l'ouvrier nécessiteux : dès ce moment, l'ouvrier reconnaissant et tout entier à l'enthousiasme de son art, car, chaque art a sa perfection et son intérêt, dès ce moment l'ouvrier ne songera plus à s'assembler sur des places publiques pour saisir à tout prix l'occasion de gagner un peu d'argent : alors l'oisiveté n'en fera plus un mauvais homme, un mauvais père de famille, un mauvais citoyen.

Combien n'a-t-on pas trompé le peuple par des préjugés qu'il croit justes et qui ne sont que des erreurs! C'est à le démontrer qu'on doit s'appliquer : souvent il s'irrite contre les riches, c'est à tort, car, plus les riches sont luxueux et recherchés, plus ils doivent être loués. Le luxe pouvait ruiner le pays dans des temps plus reculés, mais aujourd'hui il sert le pays. Quand les mœurs sont changées, les besoins ne sont plus les mêmes, or, on doit aussi changer les maximes populaires et ne plus se servir des anciennes pour exciter à la révolte. Je dirais au peuple : ne soyez plus la dupe de ceux qui vous parlent : consultez votre conscience et votre raison; elles sont plus sûres que la raison et la conscience des ambitieux politiques de toute espèce qui cherchent par le brillant du langage à vous séduire dans leur intérêt seul, au prix souvent de la tranquillité de toutes les familles, car on ne trompe pas le peuple, on ne le soulève pas sans faire beaucoup de mal.

Dîtes-vous, peuples, que puisqu'on a l'art de vous réunir en corps sur tel point et à telle heure, que puisqu'on a l'art de vous faire rentrer dans vos habitations avec le même ordre et la même obéissance, dites-vous, dis-je, que ces rassemblements, que ces émeutes coupables ne sont que le produit de votre inaction, de votre crédulité en des hommes plus adroits que vous : ils vous donnent l'odieux d'une action qu'ils vous font faire, et qui, en définitive, nuit pour l'intérêt d'un jour à l'intérêt d'une année; car, croyez-le bien, vos émeutes qui ne sont plus populaires, mais un métier sans honneur, vos émeutes troublent tellement toutes les positions sociales, que les riches bientôt ne songent plus à la nécessité de faire vivre l'ouvrier par le luxe de toute nature que notre civilisation rend nécessaire dans un temps de paix.

Notre existence est tellement liée aujourd'hui aux événements politiques, qu'il est impossible de les en séparer un moment sans y être ramené aussitôt malgré soi. C'est cette influence, à laquelle je ne puis échapper, qui m'a fait abandonner le dessein de ne plus parler que d'affections intimes par lesquelles je crois plus facile de plaire à mes contemporains : puisque ces affections cessent de m'engager à écrire, j'y reviens donc avec l'espoir de faire supporter ma faiblesse par leurs faiblesses ou par leurs espérances : une sensibilité sans cesse excitée par de tristes souvenirs éveille la sensibilité qui écoute, elle tient lieu d'éloquence; les mots ont une magie

qui étonne l'esprit, mais je sens qu'ils ne touchent pas le cœur, mais ils ne font pas répandre des larmes. Que je sache rappeler simplement une affliction que j'ai vivement ressentie, qu'on peut ressentir ou qu'on redoute, oh! alors, mon affliction est comprise et j'espère !

Oui, j'espère que mes contemporains voudront bien, parmi toutes les expressions de douleurs qui m'échappent, me pardonner les conseils que je donne, ne pas trouver ma compassion pour les douleurs publiques exagérées. Je suis malheureux, et je voudrais éviter qu'on le fût autant que moi. Hélas ! si je n'ai qu'une illusion, pourquoi les enlever toutes aux autres ! chacun ici-bas n'a-t-il pas à vivre? dire à chacun ce qu'il doit éviter, c'est préparer la durée des illusions qui rendent heureux, c'est apprendre à le devenir ; à ne plus redouter enfin les regrets qui en sont ordinairement inséparables !

Les Souvenirs.

1843.

La Liberté que j'aime...

Quand écouterai-je les enseignements de la raison et de l'expérience! les mettrai-je sans cesse en oubli! et, sentirai-je toujours la nécessité d'y revenir, comme un guide qui m'est indispensable pour combattre les passions qui m'agitent malgré moi! je veux donner des conseils et je suis l'homme du monde qui en ai le plus besoin. Certes, je ne me crois pas le seul malade de cette manière: ne voyons-nous pas tous les hommes proposer aux hommes et leur raison, et leur humanité, et leur philosophie? Décidément, c'est une erreur que nous devrions reconnaître : le monde va, laissons les hommes aller aussi ; chacun sent et voit à sa manière, personne d'ailleurs ne sacrifie ses opinions pour adopter les opinions d'autrui. Ainsi, les conversations les plus animées n'aboutissent à rien: vous parlez, eh bien! celui qui écoute pense ou vous dit : ce n'est pas cela!

S'il était possible de ne plus se parler avec des paroles, la paix du monde y gagnerait beaucoup. Nous devrions essayer d'exprimer nos pensées ou nos affections par le toucher et le regard seulement : la main pressant une main amie, les yeux lisant la tendresse, la bonté et la franchise dans les yeux de ceux qu'on aime, ont tout autant de puissance, s'ils n'en ont plus encore, que les discours les plus apprêtés et les plus brillants d'éloquence : on s'entendrait mieux, on s'aimerait davantage!

D'ailleurs, les paroles aujourd'hui n'ont plus de sens direct; chacun les interprète selon ses vues secrètes : un intérêt caché les fait dévier de leur véritable signification. De là, cette confusion de langage et de sentiments qui rendent la sympathie, l'accord et l'union si difficiles à s'établir parmi les hommes.

Eh! qu'ai-je besoin d'ailleurs de cette contradiction incessante que le langage parlé introduit parmi nous! cessons d'en être la victime; puisque je sens le danger de m'exprimer par des mots, je veux cesser d'écrire; mais avant je veux récapituler succinctement mes raisons et les exprimer une dernière fois pour bien m'en convaincre et ne plus y revenir. Les voici, je crois, ces raisons bien déterminantes qui me feront désormais tirer quelque profit de mes réflexions. Si j'ai fait une bonne action et que j'aie le malheur de le dire, je vois aussitôt que l'on pense, quand on a la pudeur de me le cacher, qu'un intérêt personnel, qu'un amour-propre exagéré me l'ont fait faire, il était donc inutile que je fisse part de mon action quelque bonne qu'elle pût être; si j'ai fait un ouvrage, où je crois avoir été sincère et peut-être utile aux hommes, ma raison, mon humanité, mes opinions, ma conscience, ne sont pas la conscience, les opinions, l'humanité et la raison de celui qui me lit ou de celui qui m'écoute; pour me blâmer, il déplace un mot, une virgule ou plutôt change toute l'économie de mes discours et l'ordre de mes pensées; je souffre alors sans avoir atteint le but que je me proposais, ce n'était pas la peine de parler ou d'écrire! si ma voix s'élève au milieu d'un groupe d'hommes animés chacun par leurs passions, si ma voix s'élève seulement au nom de la raison, de la paix du monde, c'est à peine si je suis écouté; les hommes veulent la guerre, je n'ai même pas le temps d'exprimer mon horreur pour elle : il valait donc mieux me taire!

Eh! quel démon aussi me pousse à cette monomanie de prosélytisme! mes frères ont leurs existences, leurs mœurs particulières, leurs intérêts divers; tant que cette individualité ne trouble pas les intérêts de tous, ne nuit pas aux intérêts généraux et aux rouages de l'administration sociale, ne blessent pas les lois du pays, les mœurs publiques, laissons à chacun ses inclinations, sa religion, ne forçons pas les consciences à suivre en tout les impulsions de la nôtre. Eh! mon Dieu, à quoi bon se donner tant de mal? la vie est déjà assez remplie d'anxiété et de tourments de

toute nature, sans y ajouter ceux qui naissent de notre imagination et de l'incertitude du langage!

Hors l'honneur, qu'on ne doit jamais abandonner, tout est vanité. Je n'ai plus besoin pour sentir cette vérité de la leçon des tombeaux; pour moi, de la mort naît la vérité de la vie : toutes les générations qui ont disparu de cette terre doivent nous apprendre à être sobres de paroles et forts en sentiments honorables; elles doivent nous apprendre à respecter la liberté de chacun; car chacun de nous, nous tous enfin avons à vivre selon notre cœur, notre conscience, notre libre-arbitre. C'est donc être déraisonnable de vouloir imposer notre raison; n'a-t-on pas d'ailleurs à s'imposer tant d'autres soins? Voyez dans la grande ville, voyez aux champs, tout n'est-il pas animé par un travail constant de chaque jour? L'ouvrier et l'industriel ne s'inquiètent pas des élucubrations de votre esprit; ils sont tout entiers à la tâche qu'ils s'imposent soit par besoin, soit par goût; ils s'honorent ainsi vis-à-vis de leurs concitoyens et méritent la protection des lois. Que chaque homme soit aussi raisonnable, aussi consciencieux, qu'il n'ajoute pas sans une impérative nécessité à ses moyens, à son intelligence et l'intelligence et les moyens d'autrui, la pauvreté alors disparaîtra de la terre et ne fera plus soupirer douloureusement l'honnête homme. C'est par l'honneur et le travail seuls que doit s'achever la civilisation. L'homme honorable par sa vie présente et passée, l'homme qui ne veut point déroger à ses principes, est un homme heureux dans l'avenir, heureux parce que sa conscience ne cesse de lui dire qu'il s'est toujours bien conduit; respectant la liberté de son frère, il ne s'inquiète pas s'il est pauvre ou riche, il laisse vivre les hommes à leur gré et n'a de soucis que de lui-même : la pitié ou l'envie ne sauraient l'atteindre; telle est la liberté que j'aime, que je prêcherais si ma voix était assez puissante pour être écoutée!

O mes contemporains, quand je vous laisse la liberté, laissez-moi ma tristesse, laissez-moi vous dire encore : Dieu dans toute sa bonté pour nous a su mettre le bonheur autre part que dans les richesses; soyez persuadés, qu'il l'est seulement dans des affections pures, une conscience sans reproches et l'espoir d'un avenir immortel. Si vous sacrifiez sans cesse à la fortune, vous courez après un bonheur imaginaire qui ne se réalise que pour un petit

nombre d'êtres privilégiés ; vous troublez le bonheur que chacun de vous pouvez trouver, en dépit de la fortune, au sein de la famille et de vos affections ! !

Les Souvenirs.

1841.

Un enfant de 89 n'aime pas les rois.

J'abandonne ici mes exhortations à la jeunesse française, aux derniers jours de l'année qui s'éteint, d'autres pensées doivent occuper mon esprit; je laisse à l'histoire le soin de raconter les événements politiques de mon pays : elle signalera le mouvement du peuple pendant l'année qui vient de s'écouler; nous touchons au 31 décembre 1841. Nos successeurs apprendront que cette époque a peu différé de celles qui l'ont précédée : une année de troubles et d'agitations vient de succéder à des années d'agitations et de troubles; l'esprit public a de la peine à se calmer, il rêve encore aux conquêtes qu'il avait admirées sans trop les réfléchir, sans en sentir la vanité ni l'injustice. Il faut de la sagesse pour s'accoutumer à la paix, il faut pour elle de la constance, du courage, des vertus qui édifient et non des vertus qui détruisent : la paix fait réfléchir.

Je voudrais que la paix fût assez longue pour que tous les hommes la conçussent dans tous ses bienfaits; je voudrais enfin qu'elle rendît la guerre impossible : voilà à quel degré de civilisation tous les peuples de la terre devraient aspirer. Qu'on ne me dise pas que la guerre est nécessaire; il y a tant à faire pour rendre la terre fertile, qu'elle le sera toujours assez pour nourrir les individus qui la couvrent. C'est sur ce sujet que la nouvelle philosophie de

nos jeunes penseurs devrait s'exercer. Mais je m'aperçois que je donne un cours régulier à mes idées; quelque léger qu'il soit, débarrassons-nous de cet effort continuel de ma raison, de cette tyrannie de mon jugement qui jusqu'ici ne m'a pas permis d'écrire sans entraves : soyons au moins libre aujourd'hui par la pensée et laissons errer à son gré cette fièvre qui m'agite de tout dire sans ordre.

Un enfant de 89 n'aime pas les rois : s'ils sont bons, il les estime. Heureux les peuples et les rois qui n'ont que cet hommage à porter ou à recevoir aux pieds du trône! Mon roi, à moi, c'est celui dont la vie et l'âme me sont connues ; c'est celui que mes yeux ont cherché quand il n'était plus là, près de mon cœur qui l'aime et qui ne lui est pas moins connu; mon roi c'est mon père, ma mère, mon fils, mon amie sa mère. Ah! voilà comme il faut être sujet, dépendant, soumis à des rois! voilà comme il faut en aimer!

Qu'est-ce qu'un état, une nation, la société enfin? ce sont des réunions de familles; n'ayons que les affections de la famille, composée du père, de la mère et des enfants. Respectons les droits de chacune d'elles, protégeons les engagements qui les lient, embellissons leur existence par les arts, les sciences, les découvertes utiles, nous n'aurons alors aucun amour exclusif pour les rois, nous n'en aurons aucun qui nous rendra fanatiques et ennemis l'un de l'autre pour cette passion insensée que l'on nomme la politique. Nous nous renfermerons heureux dans nos affections de famille et l'état marchera lui-même comme elles : il pensera au bonheur dont chaque famille doit jouir, il cherchera à l'assurer par des institutions stables, sages, désintéressées, et le chef qu'on dira roi sera bientôt aussi populaire, aussi simple, aussi heureux, aussi vrai que les chefs-rois de chaque famille composant l'état qu'il a à gouverner. Si la France était assez heureuse pour sentir un jour ce langage sans apprêts, mais vrai; si ses enfants voulaient renoncer à ces opinions que l'ambition leur donne, que ne deviendrait pas la France! bientôt centre des arts, de la civilisation, de la paix, des affections, de la raison et de l'honneur; les étrangers viendraient naturellement nos imitateurs, nos tributaires, nos amis enfin, et tous les travaux de la guerre inutiles, sa gloire pour les combats vaine comme ce qu'elle élève ou ce qu'elle

détruit injuste comme elle. Les arcs de triomphe, les murailles, les forteresses n'engloutiraient plus des matériaux dont on construirait des villes!

Mes vœux, mes illusions, mes souvenirs sont maintenant ma tribune; par eux je suis roi, j'ai mon peuple, mes contemporains; je leur parle, malgré ma faiblesse, je me figure que je suis écouté. Comme roi, qu'ai-je à dire aux délégués du peuple?

Messieurs les délégués, voyez ce peuple ami que j'aime, que je connais, que je conçois, qui n'a plus qu'une pensée, qu'un amour, qu'un guide : la famille, l'honneur, Dieu! Ce n'est plus le temps de vous diviser par opinions dynastiques ou par opinions populaires; une seule opinion bien franche, bien chère doit nous réunir tous, c'est celle du bien commun des familles qui sont la nation, la mienne, la vôtre à la tête de laquelle je me place comme un père. Que vos discours soient simples, vrais, courts; que le cœur et l'humanité les dictent comme l'humanité et le cœur me guideront moi-même dans tout le cours de ma mission pour elle. Dans nos travaux n'ayons qu'un but : le désintéressement, l'ordre et l'économie; que les lois le consacrent, l'avenir et la prospérité de la patrie ne seront plus douteux, car le peuple, vous et moi les auront désirés et formés ensemble. Ce simple discours serait peut-être mieux compris que ceux qu'on dit parlementaires au renouvellement de chaque année.

Si j'étais ministre dirigeant l'opinion publique, administrant les richesses du pays, il y aurait des dépenses que je proposerais de faire, lesquelles, au premier coup d'œil, offriraient un caractère de frivolité ridicule et qui ne seraient au fond qu'un moyen déguisé de ramener le peuple aux sentiments des beaux-arts, les seuls qui les dédommageraient des émotions que je ne voudrais plus qu'il ressentît pour des débats politiques où il ne porte ni assez de sagesse, ni assez de sang-froid, ni assez de lumières pour en faire sentir ou éviter l'exagération et le fanatisme.

Je croirais réaliser un des désirs qui captive le plus le peuple, en instituant pour lui un Théâtre national dont une subvention spéciale ferait les principaux frais. Le peuple lui-même paierait d'une légère rétribution ses plaisirs moraux, car ce qu'on paie a plus de prix que ce qu'on reçoit gratuitement : il y a ici une indépendance, un effort qui sont de la liberté et de l'honneur, deux

sentiments qui ne doivent jamais abandonner le peuple. Il est inutile de faire sentir par quels ressorts dramatiques il serait alors possible de former au peuple spectateur un caractère moral et patriotique; il y aurait sans doute une lutte généreuse entre tous les écrivains pour atteindre ce but honorable et elle serait sans doute aussi partagée par les acteurs eux-mêmes : ils ne voudraient pas d'ailleurs par des rétributions exorbitantes de leurs talents rendre onéreux et peut-être même impossibles à l'État les charges d'administration du Théâtre national. Les plus habiles ambitionneraient l'honneur d'être interprètes des nobles pensées des écrivains. Les plaisirs du peuple inspireraient eux-mêmes une nationalité nouvelle qui, jusqu'alors inconnue, irait se répandre dans toutes les classes des citoyens. J'ose affirmer qu'il y aurait des deux côtés gloire et profit : le peuple en serait plus heureux et plus attaché à leur patrie, les écrivains et les acteurs plus aimés et plus fêtés de lui. Le Théâtre national représenterait tous les arts pour inspirer au peuple avec l'amour des lettres ce qui est décent, noble et généreux. Bientôt, de la classe du peuple lui-même sortiraient des talents ignorés qui sur la scène nationale trouveraient une juste renommée. Voilà l'institution que je proposerais pour le jeune peuple, si j'étais ministre. Voici maintenant celle que j'élèverais pour le peuple penseur qui n'aurait plus besoin d'illusion, mais bien des vérités graves qui font sonder l'abîme de la vie pour savoir où elle doit nous conduire un jour.

Toutes les religions ont leur temple, il en est une qui, née de la conscience, n'a pas le sien ; et cependant celle-là a pour objet saint, sacré, éternel, le culte des devoirs, pour amour Dieu, et pour espérance l'immortalité !

Vous qui vous croyez l'intermédiaire entre l'homme et la Divinité, vous ne savez pas, dit-on, comment vous établir dans ce monument encore inachevé pour exercer avec dignité les devoirs pieux de votre ministère ; laissez-moi ce monument, je saurai le décorer de tous les prestiges des arts : la sculpture, la peinture, l'harmonie mélodieuse viendront à mon secours ; ces trois filles de l'imagination, créatrices comme elle, épuiseront là leur trésor pour glorifier dignement l'Éternel. Elles seules règneront dans le monument ; un silence religieux que l'une d'elles suspendra de

moment en moment par des mélodies célestes de Haydn, Mozard, Beethoven et d'un enfant, d'un ange qui n'a eu, hélas! sur cette terre que seize printemps! Ce silence, plus éloquent que toutes les voix, que toutes les paroles humaines, invitera le peuple, qui voudra penser, prier, adorer, à être lui-même religieux dans ses serments, éternel dans son amour pour le Père des hommes. Il n'entrera qu'avec recueillement, qu'avec respect au monument consacré par la raison et par la conscience à Dieu : desservi par des âmes célestes, celles de nos amis qui firent le bien dans ce monde d'épreuves, de douleurs et de sacrifices, en pensant à eux nous en aurons plus de patience, plus de courage et plus de persévérance; ces vertus nous rappelleront à l'avenir qui nous attend. Nous irons, au monument que je sollicite, aimer, espérer et vivre par la pensée de cette seconde vie qui renferme nos affections passées et des affections éternelles plus pures et plus heureuses encore; nous irons y rêver enfin nos amis, Dieu et l'Éternité jusqu'au moment où notre âme cessera d'être captive dans des liens près de tomber en poussière. Déjà, instruite par l'inspiration des secrets du Père des hommes et de la nature, elle dit ici à la terre: O hommes, donnez un temple à la religion de la conscience, de la raison, de l'amour, de l'honneur et de l'espérance, puisque vous ne savez pas adorer Dieu dans ses œuvres, vous irez vous-mêmes y puiser de pieuses inspirations pour vos devoirs et la pensée de votre immortalité!

Les Souvenirs.

1841.

Quand périra donc la société humaine!

Dans un pays d'une liberté sage, raisonnée, constitutionnelle, il ne devrait pas être permis, sans blesser cette liberté, sans encourir le blâme de ses concitoyens, de se servir du mot : nous voulons! et d'ajouter à cette expression d'une volonté absolue, la menace, la violence, le trouble envers des individus qui, libres eux-mêmes, doivent l'être surtout à la tête de leur industrie et y régner en maîtres, c'est-à-dire en faire mouvoir les ressorts selon leur volonté et le libre engagement des artisans qui ont consenti à les servir; par conséquent, les réunions qui ont pour but de rompre cet accord sont condamnables : elles le sont d'abord en ce qu'elles troublent le pays et paralysent un moment les relations individuelles; elles le sont, surtout, en ce que les efforts de l'administration ne consistent plus qu'à réprimer au lieu d'améliorer.

Pour penser à rendre plus justes les institutions nécessaires à l'état de notre civilisation, il faut un peuple patient, courageux, patriote; il faut un peuple ami qui sache souffrir! Ce peuple obtiendra par ses vertus ce qu'on refuserait à ses vices et à sa violence : les âmes généreuses sentiront enfin qu'il faut venir au secours de l'infortune qui attend, espère et ne demande pas.

Je voudrais que la bienfaisance ne se fît plus par procuration; que les riches allassent eux-mêmes apprendre la pitié compatissante et secourable à l'aspect des livrées de la misère. Au lieu de

parler d'humanité, on devrait la pratiquer, la rendre publique : assemblez-vous, dirai-je aux malheureux nécessiteux, dans un vaste lieu ; nous n'y admirerons pas aujourd'hui des exercices chevaleresques, mais nous y chercherons des êtres souffrants, sensibles et pensants comme nous, que nous signalerons à quelques hommes choisis par la fortune à qui nous donnerons encore le bonheur de les soulager. C'est une vertu du riche de s'ôter même du superflu pour donner au pauvre : car, quelque riche qu'on puisse être, on n'a jamais assez pour soi-même !

Que dirai-je de ce garçon avare, de cet homme seul et sans famille qui, ne dépensant que le sixième de son revenu, vit comme le pauvre, pour adorer son trésor ? La liberté dont je parlais tout à l'heure me fait un devoir de respecter cette sordide existence. Respectons la liberté des individus ; que leurs vies, comme on le dit, soient murées pour que la nôtre le soit aussi !

Tous les individus d'un pays peuvent concourir à sa prospérité : le riche en y dépensant les neuf dixièmes de ses revenus ; le pauvre par sa sagesse, sa modération ; l'artisan par sa constance, son travail qui le conduit souvent à la fortune ; l'État par des lois qui aient en vue l'intérêt de tous. Voilà le seul moyen de partager les richesses auxquelles nous ne pouvons tous prétendre. Un pays où tous les habitants n'auraient rien à envier, serait bientôt aussi malheureux que le plus pauvre des pays : il faut la nécessité et l'appât de l'or pour soutenir ces relations nationales qui sont aussi vives, aussi multipliées dedans ou hors la patrie. Ne raisonnez pas, me dira-t-on, mais trouvez le moyen de diminuer les charges publiques et le nombre des malheureux ; trouvez le moyen, surtout, d'employer les bras inactifs qui ne demandent qu'à s'occuper ! A ces questions je réponds : Ayez une nationalité capable de tous les sacrifices, ne conspirez pas, soyez enfin l'ami de l'Etat ; il trouvera, il le faut, des ressources immenses dans les cœurs généreux ; ils viendront d'eux-mêmes lui offrir leur concours. Quand le peuple sera aussi sage qu'il doit l'être, assez de voix s'élèveront pour lui près de la puissance pour lui faire entendre que son intérêt même l'invite à s'occuper de lui et non seulement du soin de se soutenir contre ses attaques. Mais vous mettez l'Etat continuellement dans la nécessité de se défendre, et vous voudriez encore qu'il trouvât le moyen de donner toute son extension à l'industrie,

de faire produire à la terre tout ce qu'elle doit produire, d'économiser sur les dépenses de la guerre, quand vous lui déclarez la guerre! Alors qu'un ennemi vous demande, il faut s'armer d'un bouclier,

Si j'étais chef d'un Etat, je serais malheureux des douleurs que je ne pourrais soulager; je rêverais sans cesse aux moyens d'atténuer les misères publiques; je souffrirais de ne pouvoir y parvenir. Je ne suis pas gouverneur et n'ai pas le désir de le devenir; mais des idées de gouvernement, comme on le voit par cet écrit, m'agitent sans cesse. Avec mon malheur, je trouve encore le moyen de m'occuper des hommes qui m'entourent, du bien-être que je ne leur vois pas et que je leur désire.

Nous sacrifions tout à la représentation dans nos champs, nos villes, nos campagnes; combien de terrains abandonnés, combien d'allées inutiles que j'utiliserais pour la culture des pauvres! C'est du blé, ce sont des fruits précieux que je sèmerais là. Je me réjouirais d'avance de me voir pressé par ces heureuses plantations, de pouvoir dire : Voilà pour cent familles! Avant de penser aux arts qui font vivre l'esprit, je penserais à ceux qui font vivre le corps, l'esprit peut attendre! Il faut si peu de terre végétale pour toutes les cultures, que j'en ferais couvrir les terres les plus ingrates pour les rendre fertiles. Les chemins de fer me serviraient pour cela.

Voilà bien des rêves irréalisables! je ne sais jusqu'à quel point ils peuvent intéresser? Est-ce que chacun de nous n'a pas les siens! Seulement on est plus raisonnable que je ne le suis, on ne les écrit pas du moins. Si cependant, parmi les simples observations d'une plume inexpérimentée, il s'en trouvait quelques-unes de bonnes, pourquoi ne pas les faire connaître? Eh! d'ailleurs, dois-je abandonner le noble dessein qui m'a mis la plume à la main! qui m'a donné le courage de parler aux hommes! Je ne devais pas les entretenir seulement de mes douleurs; mais aussi de leurs intérêts, je l'ai fait; je le ferai encore si, comme je l'ai déjà dit, ils daignent soutenir les espérances que j'ai conçues.

Nous sommes dans un temps où il est presque impossible de se faire écouter : tant de talents ont paru sur toutes les scènes, tant d'écrivains célèbres ont varié les formes du style, qu'aujourd'hui, plus que jamais, l'admiration est épuisée; l'esprit public n'a plus

d'attention à donner aux faibles voix qui lui parlent. Aussi ce n'est pas seulement au jugement que j'adresse ce faible écrit comme précurseur de ceux que ma main peut tracer encore; mais c'est surtout au cœur, mais c'est surtout à la mémoire bienveillante des hommes que je recommande et rappelle la mémoire de mon fils. Mourra-t-il donc tout entier! Dans sa marche rapide, le temps, qui détruit tout, aura-t-il le pouvoir d'ensevelir dans l'oubli ce qui fut bon, noble, généreux? Le génie naissant n'aura-t-il aucune voix dans ce monde? et la douleur d'un père ne se fera-t-elle pas sentir aux cœurs des pères aussi malheureux que moi! O vous qui êtes bon et libre de toute affection, n'engagez pas votre destinée : ne transmettez pas la vie à des êtres qui seraient votre image vivante; vous avez senti le bonheur, le malheur d'être! Il y a de la cruauté à le faire sentir. Périsse plutôt la société que de la soutenir à ce prix!

Serait-ce donc un malheur si grand de voir cette terre privée d'hommes ? A la cessation de toute créature humaine, à la cessation de tout sentiment humain, le crime et la vertu, la vérité et le mensonge, la pauvreté et la richesse, la douleur et le plaisir ne se verront plus sur la terre, et les vœux impuissants! et les malheurs irréparables! Tout ce spectacle de nos misères, tout ce spectacle de nos félicités qui pour nous doivent cesser un jour, comme ils ont cessé pour nos amis, ne sont certainement pas enviables, et d'ailleurs rien ne nous fait un devoir de les envier : quand périra donc la société humaine!

Les Souvenirs.

1841.

Quand il y a probité, tout individu s'honore vis-à-vis de ses semblables.

Vous qui n'avez pas encore épuisé toutes les joies de ce monde, ne vous étonnez pas des vœux inspirés par la douleur, vous la sentirez un jour ; alors, vous direz comme moi : Quand verrons-nous un printemps éternel ! quand la terre sera-t-elle étrangère aux hivers ! quand l'envie, la calomnie, la duplicité, les maux du corps, les peines d'esprit n'affligeront-ils plus l'humanité ! quand des visages heureux rencontreront-ils des visages amis et confiants ! quand ne craindra-t-on plus la présence et les paroles des hommes ! quand enfin Dieu les jugera-t-il assez sages, assez purs pour faire de la nature entière un paradis où ils ne puissent être qu'heureux !!

La nature est si belle ! le soleil, qui nous fait exister, si radieux ! le flambeau des nuits, qui éclaire si bien la conscience, et si triste, et si majestueux ! ces moissons, qui se renouvellent chaque printemps, et si variées et si bienfaisantes ! ces bois, qui font de la terre un théâtre si imposant, ces bois si imposants eux-mêmes ! Cet accord de la terre et des cieux est trop admirable pour l'homme imparfait qui les voit encore chargé d'iniquités et de souillures : les âmes qui ont su aimer et rester vertueuses devraient seules jouir de ces paradis terrestres jusqu'au moment où les cieux s'ouvriraient pour elles !!

Si les hommes savaient aimer et apprécier les arts comme je les

apprécie et les aime, ils feraient de la ville et des campagnes des lieux enchantés, malgré nos températures humides et glacées : nos yeux, nos pas n'auraient aucun obstacle à éviter ; le respect aux mœurs publiques inspirerait le maintien et les actions des hommes. Que ne le sentent-ils comme moi, bientôt pour eux les raffinements d'une bonne éducation ne seraient plus à désirer : après avoir rempli la tâche de travail, ils songeraient à leur dignité d'homme, et ne voudraient pas faire un contraste frappant avec la nature toujours belle, tandis qu'eux sont si souvent oublieux du soin de leurs personnes. Quand il y a probité et recherche extérieure, tout individu s'honore vis-à-vis de ses semblables, alors l'état le plus simple acquiert du prix, il recommande celui qui l'exerce.

L'homme instruit, s'il est bon, ne peut penser et encore moins écrire, sans chercher d'abord par de sages réflexions à mettre à couvert le cœur des hommes des orages des passions ; il dit au peuple travailleur le bonheur qu'il peut attendre ; il dit aux rois la nécessité de s'occuper d'eux ; aux ministres, d'employer toutes les intelligences au développement des facultés morales ; il veut aussi inspirer l'amour des arts qui sont la vie de l'esprit comme les vertus sont celles de l'âme ! Quand les sujets de ces graves méditations sont mal exprimés, il conserve au moins l'espoir qu'ils peuvent faire naître des sentiments honorables à ceux qui, comme lui, n'ont pas l'habitude de réfléchir au but de la vie, aux devoirs qu'on a à y remplir et à l'avenir qui nous attend tous.

Hommes heureux, car, il en est dans le monde, malgré qu'en disent tous nos philosophes, quelque faible que soit mon intelligence dans l'art de bien penser et de bien dire, vous me le pardonnerez sans doute, quand vous saurez que ma vie avait une tout autre destinée : je la consacrais à rendre le génie d'un enfant utile et glorieux à sa patrie. J'ai usé mes années viriles à poursuivre ce noble dessein. Je fus longtemps merveilleusement secondé par la nature féconde d'une jeune imagination qui n'avait pas sa pareille : à seize ans passés à peine, ses facultés prodigieuses, qui s'étaient développées d'elles-mêmes, étaient des facultés d'homme. Je les avais appliquées à l'art qui rend le plus heureux, celui qui immortalisa Beethoven. L'enfant lui-même ne voulut connaître que plus tard les productions de cet homme di-

vin, tant il craignait de n'être qu'imitateur, quand il se sentait si bien la force d'être un modèle accompli à son tour. J'ai des œuvres de cet enfant que n'aurait pas désavouées le génie que je viens de citer dans le temps de ses plus heureuses inspirations : elles n'avaient ni la simplicité, ni la douceur, ni les grâces de l'enfance ; mais l'originalité, mais l'énergie, mais la profondeur, mais la sensibilité exquise et déchirante qui font penser aux grandes souffrances de celui qui les exprime. D'ailleurs, aucune des perfections de l'art ne lui étaient inconnues ; le goût, la légèreté, l'élégance trouvaient leurs places, quand il le fallait, dans l'expression des sentiments d'une si haute et si jeune intelligence : la musique, langage de l'âme, en a les divers accents ! Je ne prolongerai pas ce portrait des talents de mon fils : quand j'en parle avec cette ardeur qui n'a rien que de juste, avec des regrets qui me rendent si malheureux, on doit croire qu'il n'y a que le cœur, que l'esprit, que l'âme qui aient pu les faire naître. Il joignait d'ailleurs à la beauté morale et la beauté physique et le sentiment des beaux-arts à leur plus haut degré de perfection. Comme moi, il avait désiré une immortalité qu'il avait méritée. Hélas ! pourquoi n'en a-t-il pas joui après avoir tant fait ici-bas ! Les hommes ne savaient pas combien nous étions heureux ! Son malheur et le mien les toucheront-ils ? vivra-t-il dans la mémoire des hommes ? Et du ciel, où j'espère le retrouver un jour, verra-t-il un rayon de la gloire qu'il avait tant enviée et qu'il regretta si vivement en quittant la vie ? Sera-t-il enfin connu de ses contemporains, et laissera-t-il le nom de Gustave cher à la postérité ? Mon fils, mon fils, priez au ciel pour que ce vœu s'accomplisse !!

Les Souvenirs.

1840.

L'Immortalité de l'âme doit être la base de toute société qui se civilise.

Quelle est donc cette destinée de l'homme qui, né d'abord sans qu'il l'ait voulu, faible et sensible, ne peut se connaître que longtemps après avoir reçu la vie; puis, à peine a-t-il atteint cette force morale dont elle reçoit quelque prix, que déjà il se voit décroître pour se réunir à la terre dont il est formé!

Telle est cependant la destinée de tous les hommes; d'ailleurs l'intervalle qui sépare leur naissance de leur mort est rempli de tant de vœux, d'anxiétés et de tourments, qu'en vérité on voudrait ne pas les éprouver, si un anéantissement éternel devait terminer cette œuvre inexplicable de l'existence de l'homme; mais, une fois reçue, on doit la subir ; considérons-la donc sous des rapports plus sensibles.

En général nous naissons avec une organisation complète : il me semble que ce principe nous donne la pensée de la justice de Dieu plutôt que les exceptions à ce principe. Vous qui me lisez, admettez-le, quoique contraire à vos opinions, pour mieux saisir les conséquences que j'en veux tirer : ainsi, pour nous, au physique comme au moral, tout se développe progressivement.

Sans nous appesantir sur les diverses phases qu'a dû subir l'esprit humain, avant de pouvoir se dégager des ténèbres qui le cachaient à la lumière, il est facile de concevoir qu'au moment où

l'homme fut parvenu à cette maturité de raison, à cette hauteur de sentiments qui le distinguèrent des animaux, il porta sa mémoire sur le passé qu'il voulut retenir, il s'attacha au présent qui se compte par minutes et redouta l'avenir, hélas ! trop incertain pour lui !

Disons plutôt que lorsque l'homme aima, sa pensée fut douloureusement affectée de la cessation de son être ; que, pour échapper à une mort éternelle, il créa des Dieux, il créa même une âme universelle, il crut enfin qu'une émanation de cette âme divine faisait mouvoir et penser sa frêle existence : Dieu n'eût-il pas existé, que son intelligence, toute faible qu'elle fût, l'eût créé par la pensée à cause même de ses affections et de ses terreurs. Cette foi tient à notre nature ; elle est commune d'ailleurs à tous les peuples et consolante pour l'humanité ; car, dès que l'âme a été reconnue immortelle, la multitude a reçu du moins un principe sacré qui sert de frein à ses passions : il ne lui est plus possible de faire le mal sans remords ; Dieu a vu ses actions, c'est déjà son châtiment, comme c'est sa récompense quand elle a fait le bien. Or, le principe de l'immortalité de l'âme, la croyance d'un Dieu bon et juste doivent être la base de toute société qui se civilise et qui s'améliore.

Maintenant, si de ces hauteurs de l'état moral de la société, que les esprits saints respectent et que nos pères ont respecté, nous descendons aux croyances que veulent propager certains penseurs du jour, que nous apprennent-elles qui soit si digne d'être conservé ! Est-ce leur comparaison des crânes des hommes avec ceux des animaux ? Dirons-nous, comme eux, qu'il existe ici des analogies, des conformités extérieures qui décèlent les mêmes penchants, les mêmes vices, les mêmes vertus ? croirons-nous qu'on doit en inférer qu'un organe plus ou moins développé donne une destinée plus ou moins inévitable à l'homme ainsi qu'aux animaux ! enfin reconnaîtrons-nous, comme nos penseurs modernes, que nous naissons bons, avares ou méchants, à l'instar des moutons, des fourmis et des hyènes ? Ces conséquences sont forcées : c'est donner à un fait matériel, qui peut être contesté, l'autorité d'un fait moral dont la nécessité, quoique cachée, n'en existe pas moins ; c'est préconiser enfin le système de la matière au préjudice de la spiritualité de l'âme, ou, pour mieux nous entendre, au préjudice

de l'intelligence infinie qui résulte de notre organisation matérielle, laquelle a reçu la faculté de concevoir la pensée et d'éprouver la sensation.

Si cet écrit tombe dans les mains de nos successeurs sur cette terre, qu'il leur apprenne que dans un siècle où les lumières étaient à leur apogée, des hommes voulurent les faire rétrograder au temps où l'homme n'agissait que par l'instinct du bien ou du mal pour lequel il semblait né : il n'y avait pour eux ni Divinité, ni principe de bienfaisance ; mais désir, mais force, mais volonté pour toutes lois ; l'anarchie la plus effrénée eût régné : plus de respect pour les propriétés, plus pour les affections, si le bon sens du peuple n'eût méprisé de vaines recherches qui font la honte de ceux qui s'y livrent pour justifier leur incrédulité. D'ailleurs, si elles n'eussent été que spéculatives, j'aurais évité d'en parler ; mais elles sont immorales, je dois les combattre avec mes faibles lumières. C'est assez pour aujourd'hui de ce premier essai contre la phrénologie, que je ne continuerai que parce que je le crois utile au développement de la raison, de l'intelligence et de la sensibilité de ceux qui le liront quand je ne serai plus.

Les Souvenirs.

1840.

IL FAUT TOUJOURS EN VENIR A LA CROYANCE D'UNE AME IMMORTELLE.

Il est difficile pour celui qui n'a aucune notion des relations qu'ont entre eux les divers tissus que renferme la tête humaine, de comprendre comment il s'en trouve qui aient assez de force pour être affectés à telle ou telle fonction : quelques docteurs prétendent que des expériences ont démontré qu'en la privant de l'un de ces tissus ou, pour nous servir de leur langage, qu'en lui enlevant momentanément le cervelet, l'homme n'a plus de mémoire ni de sensibilité, et qu'il retrouve aussitôt ces facultés quand on remet à sa place l'organe cérébral dont on l'avait privé ; ils en infèrent que la matière s'est organisée d'elle-même ou qu'il n'a pas fallu un principe spirituel pour obtenir son organisation.

Ces conséquences sont spécieuses : si l'expérience du cervelet a pu être faite, ce qui pour moi est imaginaire, ils se trompent de penser qu'elle annonce la puissance de la matière organisée ; mais c'est seulement celle du Créateur qui a rendu la matière ou la terre sensible, et a si bien harmonisé les divers éléments ; que d'abord les sens et les organes donnent à l'âme ou à Dieu le pouvoir de leur faire concevoir des idées, de leur faire éprouver des sensations, de leur faire retenir les faits qui les ont frappés, en un mot à avoir la pensée du passé, du présent et de l'avenir : vicier les ressorts qui donnent cette faculté, c'est démontrer leur ac-

cord, leur action et leur but simultané. Ne raisonnons jamais par la matière, mais toujours par l'âme, mais toujours par Dieu. La matière est inerte et ne pense pas; on l'a créée et elle est soumise à la volonté de son créateur, qui est Dieu.

On cherche vainement à s'en écarter, il faut toujours en revenir à la croyance d'une âme éternelle, à la puissance d'un Dieu qui a tout voulu et qui a tout ordonné. Il fut un temps sans doute où la matière n'était pas, la puissance qui l'a créée est déjà infinie, assez pour faire croire à toutes les puissances, car la matière elle-même, est composée de tant d'éléments qu'elle en est inconcevable et qu'il n'y a qu'un Dieu qui ait pu les combiner. D'ailleurs, on poserait des bornes à sa puissance de croire qu'il a doué chaque organe d'une faculté exclusive et irrésistible, surtout sans le pouvoir de la combattre si cette faculté est nuisible : ce serait ici rompre l'union qui existe entre tous les tissus du cerveau qui concourent ensemble à former la pensée, laquelle apparaît au-devant de notre front et y accumule des flots de lumières qui l'échauffent jusqu'au moment où elle triomphe enfin des mauvaises inspirations; c'est alors que, sous les inspirations de la conscience, là se résument toutes les idées, et que le bien est apprécié et que le mal est haï. D'ailleurs les yeux et l'ouïe sont les principaux agents extérieurs qui alimentent et agitent la pensée; par eux elle réfléchit et elle le fait mieux encore sans leurs secours. Qu'éprouvons-nous en effet dans le recueillement? le pouvoir de la vie matérielle sans doute, mais seulement par la pensée. Ce sont des rêves, ce sont des désirs, ce sont des actions que l'imagination, une des facultés du cerveau, se plaît ou à embellir ou à enlaidir : à côté d'une idée pure se trouve aussitôt l'idée contraire que les mauvaises passions ne cessent de vous inspirer. C'est le génie du bien, le génie du mal et c'est ou le vice et la vertu qui combattent dans une âme de feu : l'un et l'autre a ses amorces, mais la vertu courageuse rejette toujours les tentations de la volupté qui n'ont été imposées à nos sens que pour nous faire sentir le prix et la puissance du bon génie. Dans cette lutte continuelle de désirs, de volontés, d'actions contraires, toujours le libre arbitre nous est laissé; notre décision a reçu un libre cours, aucun organe, aucun tissu cérébral n'a souffert de cette direction, aucun n'a influencé notre détermination pour nous faire préférer le bien au mal. Ainsi

le cerveau humain a la faculté de concevoir des désirs, des volontés, des déterminations, en même temps qu'il a la faculté contraire : le cerveau humain, créateur par l'âme, pense donc le possible et l'impossible ; il réfléchit le bien et le mal, il redoute la crainte, il aime l'espérance, il se réjouit du bonheur, il se fatigue de la douleur, il s'use enfin à force de penser ; mais en s'affaiblissant ainsi, il n'est jamais soumis à une destinée funeste que l'un de ses tissus lui aurait donnée ; or ses fonctions sont essentiellement spirituelles et ne peuvent éprouver aucun obstacle matériel. Nous sentons d'ailleurs sans le démontrer que les tissus si déliés ou les membranes si délicates du cerveau détachés les uns des autres n'ont aucun pouvoir divin ; c'est par leur union seulement que Dieu a voulu qu'ils reçussent la vie et la pensée, comme le corps les reçoit tout entier par une organisation complète de toutes les parties vitales qui le composent ; une seule de ces parties détachée de lui le tuerait, et également le cerveau si on le privait d'un de ses tissus ou d'une des membranes par qui il existe.

Je le répète, qu'on se donne la peine de se recueillir, l'on éprouvera alors que tout est idéal, insaisissable et fugitif, phénomène de la matière, mais toujours immatériel par l'âme : le cerveau abuse souvent de cette faculté de penser, il tend toujours à ce but ; il le dépasse même, si vous oubliez de l'arrêter dans ses méditations ; bientôt il se traîne de pensées en pensées, de conséquences en conséquences et s'éteint, ou bien il tombe dans un désordre de conceptions qui confond le bien et le mal ; dès lors la conscience ne lui donne plus la pensée d'éviter les écueils et les abîmes de l'imagination, c'est là l'excès de sa puissance, mais non une destinée inévitable : car dans cet état anormal le cerveau conserve encore ses facultés intellectuelles, à la vérité sans ordre, mais aussi sans impulsion matérielle à laquelle il est toujours étranger par sa nature, laquelle est de penser avec ou sans raison : frapper un tissu ou une membrane du cerveau d'une destinée funeste, c'est donner naissance à la fatalité qui spirituellement n'existe pas : la fatalité dans ce monde est le produit du hasard et le mal qu'on y fait est volontaire.

Mais, je n'ai plus assez de courage à présent pour continuer mes démonstrations métaphysiques des fonctions du cerveau ; si je voulais les prolonger, j'abuserais moi-même des facultés de penser

qu'a reçu le mien; j'arriverais à mon insu à ce désordre moral qui n'a plus la conscience pour guide, comme le corps n'a plus de mouvement régulier quand le cerveau ne le commande plus avec raison!

Les Souvenirs.

1840.

Je nie la providence!

Il faut un aliment à l'esprit public. Les charlatans, avides de gain, en abusent en lui jetant à la tête des idées si neuves et si absurdes qu'il les croit profondes; des idées simples et bonnes à propager le frapperaient moins; elles feraient moins fortune : parlez raison aux hommes, ils ne voudront pas vous entendre; adressez-leur un langage qui flatte leurs passions, ils seront tout oreille; c'est la maladie du jour. Le système des protubérances n'est pas le seul qui les ait séduits; un autre sytème, qui était inconnu du vivant de son auteur, celui des réunions sociales par sympathies, a le mérite aujourd'hui de fixer l'attention des jeunes gens. Ce système tend à désorganiser la société pour en faire une toute nouvelle qu'on baserait sur les mêmes goûts et les mêmes mérites. Les fourriéristes sont aussi fougueux que les phrénologistes, les partisans en sont aussi nombreux ; il y a même jusqu'à des cours publics de toutes ces folies et par des hommes d'une haute réputation. La liberté de la pensée et de la presse à cet égard ne peut aller plus loin.

Un jour je disais à un jeune docteur de vingt ans : Mais, monsieur, pour organiser la société, il faut d'abord reconnaître ces vérités éternelles aussi vieilles que les peuples : Dieu, la conscience et l'immortalité de l'âme! Si nous parvenions à les faire bien

comprendre, à les faire voir au fond de nos cœurs où elles sont, n'en doutez pas, le reste se ferait facilement; il n'y aurait rien à changer, mais à améliorer. Désorganiser ce que des siècles ont produit, c'est retomber dans le chaos!

Le jeune docteur m'a répondu froidement : Nous ne nous entendrons jamais, monsieur; vous êtes sur un terrain où je ne saurais me placer : vous reconnaissez un Dieu; moi, je n'en admets pas; ne raisonnons plus, vos conséquences et les miennes ne seraient pas les mêmes : je nie la Providence?

Telles sont les réponses auxquelles m'exposent mes promenades habituelles dans cette grande ville, où les vérités les plus saintes sont remises en question par la jeunesse studieuse qui nous considère déjà avec nos pères comme de grands enfants plongés dans les ténèbres. Je n'en continuerai pas moins à réfuter le système des nécessités intellectuelles, puisque j'ai commencé; mais je laisserai Fourrier et ses adeptes se perdre dans la nuit de leurs raisonnements et surtout des temps, avec les Saints-Simoniens qui ont eu aussi leur retentissement dans ce monde, leurs cours, des admirateurs et jamais de martyrs.

Il faut compter sur l'indulgence de ceux qui me lisent pour croire qu'ils voudront bien ne pas regarder comme inutile l'expression de ces souvenirs tracés à la suite de quelques conversations de jeunes gens qui paraissaient se plaire à causer avec moi, et qui étaient quelquefois tout étonnés de me trouver opposé à leur avis, quand il s'agissait entre nous des grands principes de notre ordre social et des ressorts qui le font agir. Si j'en ai le temps, un jour je dirai aussi mes conversations avec des prêtres, qui n'ont pas moins été étonnés de me voir plus religieux qu'eux dans mon culte pour Dieu fondé sur la conscience, sa voix divine, plus puissante que toutes les voix des hommes et qui se manifeste pour moi dans toutes ses œuvres. Voilà encore un projet que je ne réaliserai pas sans doute; mais dont la pensée a du moins le pouvoir de me faire oublier un moment le temps qui s'écoule si péniblement pour moi d'abord. Puisse ce nouvel essai avoir le même pouvoir sur le lecteur en le dérobant un instant à mes tristes méditations!

Les Souvenirs.

1840.

C'est le cœur qui s'est perverti en eux.

Si je me rappelle bien les démonstrations renfermées dans les essais que je viens de tenter contre la phrénologie , elles avaient pour objet de démontrer que nos actions ne tiraient leur origine d'aucune impulsion matérielle; que la nature et la structure de notre cerveau rendraient inévitable, selon certains docteurs; que toujours la conscience nous guidait; que si nous avions préféré le mal au bien, c'était en connaissance de cause et non comme forcés par une puissance irrésistible.

Pour préconiser leur système et le rendre plus concevable à la foule superstitieuse et ignorante, les docteurs objectent encore les analogies existant entre les crânes des malfaiteurs et ceux des bêtes féroces; ils parlent des mêmes aplatissements ou des mêmes protubérances qu'ils ont remarqués sur ces divers individus; ils vous disent aussi leurs mêmes penchants, leurs mêmes vices, leur même fin : mais pour moi ils le font en vain, car, alors qu'on veut tout expliquer sans une base spirituelle, morale et divine, on tombe dans un fanatisme matériel qui donne, comme je l'ai déjà dit, des limites à la puissance de Dieu lui-même. Laissons-les donc se complaire à se signaler la saillie ou l'aplatissement de certains muscles et telles et telles vocations qu'ils semblent indiquer sans en tirer de conséquences sérieuses. Jusqu'ici ils ne se sont pas inquiétés à expliquer pour quelle raison les penchants étaient divers

chez les individus dont les crânes présentaient les mêmes conformations extérieures, ils n'ont seulement signalé que des exceptions; l'on ne peut raisonnablement fonder sur elles un système qui marquerait au sceau du malheur et de la fatalité une portion de l'humanité. Pourquoi d'ailleurs rendre notre nature plus inexplicable, ou plutôt plus malheureuse, en la voyant inévitablement plus mauvaise qu'elle n'avait été vue jusqu'à ce jour ?

Les anciens n'ont pu assigner avec certitude le siége principal de la vie; les uns l'ont placé à la tête, les autres au cœur : on dit un mauvais cœur pour dire une mauvaise tête qui ne pense que le mal et n'a de plaisir qu'à le faire. Oui certes, il y a des êtres méchants; mais ce n'est pas la structure du crâne qui les a fait méchants, c'est le cœur qui s'est perverti en eux par la pratique du vice, et ils le savent bien! Croire le contraire, ou que quelques-uns l'ignorent, ce serait croire à la fatalité, système monstrueux, immoral et désespérant.

Les comparaisons entre les hommes et les animaux ne peuvent être admises, car la raison est donnée à ceux-là, tandis que l'instinct seulement est donné à ceux-ci : les ressemblances entre eux ne sont donc filles que du hasard. D'ailleurs rien dans la nature ne peut être l'objet d'une analyse rigoureuse comparée ensuite à une autre analyse, elles diffèrent nécessairement toutes deux sous le rapport et physique et moral, à cause même de cette variété infinie que Dieu a mise dans toutes ses créations : les minéraux et les végétaux ont leurs propriétés particulières; les animaux, en y comprenant l'homme, sont également doués de facultés distinctes, d'ailleurs inhérentes à chacun d'eux. Ces facultés ne peuvent souffrir entre elles aucune analogie de rigueur qui ne doive être attribuée aux effets du hasard dont il est puéril, s'il n'est pas funeste, de rechercher la nature et les causes, puisque ce sont les seuls effets qui n'en aient pas. Au surplus, l'intelligence de l'homme, si supérieure à celle des autres animaux, aurait dû le garantir de toute supposition qui l'égale à eux, l'assimilation est déjà injurieuse. Cependant on ne peut nier que nous ne soyons soumis aux mêmes lois de mouvement, aux mêmes fonctions vitales; qu'il n'y ait entre notre organisation et la leur des analogies et des combinaisons frappantes. Sans doute, sous le rapport matériel, la machine humaine ou celle des animaux a pour principal

ressort qui la meut le sang et la volonté d'agir, ou plutôt la pensée siégeant au cerveau ; mais doit-on inférer de cette similitude de ressorts palpables une conséquence morale et rigoureuse dans les sentiments, les goûts et les vocations? Nous croyons que c'est là une erreur grossière née de la manie des comparaisons et des résultats qu'elles ont offerts jusqu'à ce jour et qu'en définitive elles ne peuvent être qu'une fiction vaine à laquelle d'ailleurs il serait dangereux de donner trop d'extension et d'autorité.

Nous serions insensiblement conduits au matérialisme, d'accepter toutes, sans un examen sérieux, les prétendues découvertes de nos nouveaux docteurs comme preuve irréfragable de la vérité et de la prédominence de leur système. La matière dans ce monde joue un assez grand rôle sans doute, mais elle n'en est pas moins l'objet du doute comme tout ce qui existe d'ailleurs. Le vide, l'espace, l'immensité se comprennent mieux que les corps terrestres qui les occupent.

Quand on voit les fleurs, les plantes, les arbres, on conçoit d'abord que c'est pour les besoins des hommes et l'ornement de la terre ; mais quelle est la volonté puissante qui les a créés? Comment y a-t-il eu de la terre. par quel moyen a-t-elle été rendue féconde et quelle main divine a pu la rendre sensible et la modifier à l'infini? questions insolubles comme celle-ci : Comment la terre a-t-elle pu être combinée de manière à faire des os, de la chair, des nerfs et du sang pour faire de tout cela des corps sensibles, mouvants et pensants? Cette dernière question, comme celle qui la précède, en fait naître une troisième qui n'est pas plus résolvable : Puisque tout naît, se reproduit et périt, quelle nécessité y a-t-il que cette reproduction ait son cours indéfini? Nous ne voyons pas en quoi les générations passées ont servi, et en quoi les générations présentes et futures pourront servir : c'est comme si la nature et les hommes, n'existaient pas! Seulement il y a nécessité de naître, de produire et de périr; tout est soumis à cette loi, pour nous c'est la grande pensée du créateur : naissance et reproduction et ce qui a servi à cette œuvre disparaît de cette terre pour s'y réunir en poussière comme elle en était sortie!

Il semble que l'homme n'a été créé que pour compléter la création : en effet, sans l'homme, qui admirerait l'œuvre admirable de Dieu, qui serait ravi du spectacle merveilleux de la nature? Mais si

les poètes la prennent sans cesse pour sujets de leurs chants, mais si les peintres les plus inspirés sont ceux qui savent la mieux reproduire, il serait absurde de penser que Dieu en nous créant n'ait eu d'autre dessein que de faire adorer et imiter son ouvrage; qu'il se soit peu inquiété des peines que l'homme peut éprouver dans la vie, pourvu qu'il remplisse cette destination, ce serait là une fin puérile d'amour-propre qui conviendrait tout au plus à des hommes.

D'ailleurs tout pour eux n'est pas admirable dans la nature : il y a des êtres et des objets bien repoussants qui, dans les secrets de Dieu, remplissent leurs destinées sans doute avec utilité sans que cette utilité puisse être sentie : nous ne savons que dire à l'égard de toutes ces créations! Sont-elles une nécessité dans l'ordre de la nature ou une superfluité? notre intelligence s'arrête là : toutefois, si nécessité, si superfluité, ni l'un ni l'autre ne peuvent exister pour qui n'a pas reçu la vie; je crains qu'il n'en soit de même pour celui qui l'avait reçue depuis longtemps lorsqu'en la quittant il dit : Que sais-je, hélas! et où vais-je! quelques moments avant de devenir poussière et de s'unir à la terre qui le soutenait encore. Celui qui eut de tels regrets et de tels doutes fut un être bien organisé : sa tête jouissait de toutes les facultés de la pensée et son cœur de toutes les affections pour bien apprécier les biens et les maux de la vie; il reconnut à ce moment suprême combien l'homme n'est que vérités pour ce qu'il a éprouvé et que doutes pour tout ce qu'il ignore : vérités pour déplorer la nécessité d'avoir vécu pour voir détruire une à une ses affections et pour souffrir les misères du corps, destinée enfin qu'il prévoyait sans cesse et qui l'atteignit! hélas! Ce sont les dernières paroles de mon père que je rappelle ici : Que sais-je et où vais-je!!

Mais, quelles que puissent être les vérités qui l'éclaire, l'homme prêt à périr, le vieillard sur le déclin de la vie, l'homme jeune encore et dans toute sa force n'osent jamais au fond de leurs consciences douter de la Providence, ils espèrent en elle, ou plutôt ils réfléchissent en secret, faibles créatures, et de toute leur intelligence, à la distance incommensurable de lui à elle : ils réfléchissent à Dieu puissant, créateur, impénétrable enfin de tout temps, et source de tout bien et source de toute espérance!

Les Souvenirs.

1840.

L'homme n'est que le jouet de sa vanité!..

Isolons toujours l'homme, ou mettons-le en face de la mort, pour reconnaître les vrais sentiments qui l'agitent : en société son langage est menteur; il veut y paraître un esprit fort et un esprit observateur, et il n'est que le jouet de sa vanité, de son amour-propre, des railleries qu'il redoute. Ceux qui l'écoutent ne sont pas plus sages : en santé ils déraisonnent, ils oublient qu'ils sont mortels. C'est malade, c'est affligé d'une grande douleur, d'une perte irréparable, c'est d'une sensibilité sans cesse excitée qu'il faut attendre l'expression vraie des facultés humaines: alors les préjugés d'une mauvaise éducation ne déterminent plus les hommes et n'influent pas leur jugement. Mettons-nous dans ces dispositions. Hélas! il ne nous est que trop facile de le faire! Qui plus que nous a souffert? et qui plus que nous peut reporter ses souvenirs sur de tristes événements? Eh bien! sommes-nous irrésistiblement portés par la pensée ou par quelque influence secrète à nous plaindre de ce passé qui faisait notre bonheur et qui nous a été enlevé? accusons-nous les dieux de notre destinée? Nous sommes accablés, nous souffrons, nous déplorons l'existence; mais nous ne disons pas qu'elle était inévitable; elle eût pu sans doute

être évitée : quand nous sommes la cause de nos malheurs, nous en accusons la fatalité, ou nous nous en prenons à notre faible nature : il y a dans ce mouvement de l'âme erreur et injustice !

Quelques personnes pensent que la douleur s'atténue, que les grands maux s'adoucissent avec le temps : elles peuvent avoir raison pour la généralité ; mais elles disent avec peu de réflexion qu'il y a nécessairement des êtres méchants et que leur organisation en doit être ainsi faite. Si cette distinction était la leur, à quoi servirait la raison qui leur a été donnée ? Seulement, ils n'en font pas usage : voilà ce qu'on doit dire, et quant à leur organisation, elle n'en peut être accusée.

Le temps porte ses fruits ; tout aujourd'hui invite les hommes à s'éclairer et à se servir ; il y a progrès de lumières et vues de bienfaisance : si donc il y a encore parmi eux des mauvais esprits, ce sont des abstractions qui exigeraient des analyses particulières pour en bien connaître l'origine et le but ; en les cherchant il y aurait probabilité à s'y tromper, tant il est difficile de bien définir la nature des choses et des êtres qui couvrent cette terre, tant les variétés en sont infinies et doivent nous faire craindre que nos jugements soient erronés, surtout quand il s'agit de poser des principes généraux et de fonder un système. N'est-il pas préférable de s'en tenir aux simples notions, aux simples perceptions naturelles ? de sentir et de dire que les idées viennent se former au-devant de notre front, que là se réunissent des rayons de lumières et d'intelligence qui nous rendent sensibles tous les objets et nous font naître toutes les sensations ; qu'un principe, alors venu du ciel, porte l'esprit à toutes les combinaisons, et en fait connaître le bien et le mal ; que la pensée, que l'imagination, les souvenirs nous présentent les divers tableaux de la vie, où nous avons notre place, notre rôle et des devoirs à remplir : peut-on douter que ce ne soient là les principales et spéciales fonctions du cerveau ! Quelle que soit l'enveloppe qui le renferme, il doit penser, il doit sentir le bien, connaître le mal et nous faire agir. Cette organisation est générale, c'est le but de la création et la pensée du Créateur ; elle n'est sujette à des déviations qu'alors qu'il y a perturbation volontaire. L'on doit donc reconnaître que les mauvaises passions portent seules sur des hommes à des actions barbares ou honteuses ; que l'intérêt et l'ambition ont un pouvoir qui change

leur nature et la rendent cruelle et féroce; mais que la volonté d'agir autrement n'est jamais enchaînée.

Cependant, me dira-t-on, pourquoi ces exceptions monstrueuses d'organisation? pourquoi ces inégalités dans les intelligences? Ces questions n'ont pas de solution : c'est demander pour quelle raison les fruits d'une espèce d'arbres, qui devraient être doux, sont amers; pour quelle raison parmi les plantes salutaires il s'en trouve de malfaisantes. Dieu sans doute ici a eu ses desseins.

En définitive, on pourrait admettre peut-être que la conformation naturelle ou accidentelle du crâne, présage plus ou moins d'intelligence ou plus ou moins de facultés morales; mais certes, nous n'avouerons jamais qu'elle rend inévitable notre caractère et nos actions; ce serait raisonner sur les formes, quand on doit seulement le faire sur le fond, c'est-à-dire sur les facultés du cerveau, de ces membranes si déliées et si bien combinées entre elles, qu'elles conçoivent l'action de Dieu qui les met en mouvement.

Les jugements des hommes sur les actions justes ou injustes sont à peu près les mêmes : un méchant, c'est-à-dire un être qui s'est perverti, ne se trompera pas à cet égard : son jugement sera le même que celui de l'homme de bien, s'il prononce sans intérêt; et certainement il y a tant d'êtres pervertis, qu'on ne pourrait les reconnaître à aucun signe extérieur, si ce n'est à leurs actions, qu'ils savent assurément être mauvaises.

Mais les méchants ne seraient pas en si grand nombre si l'éducation publique était modifiée. Les enfants sont ordinairement élevés loin de leurs familles : on les confie à des étrangers comme des troupeaux de moutons; ils vivent ensemble avec les mêmes penchants et les mêmes vices qu'ils reportent en société quand ils sont hommes. Ne nous étonnons donc plus qu'on parle sans cesse d'humanité et que cette vertu soit si rarement pratiquée dans l'état de nos civilisations.

Nous ne signalerions jamais toutes les causes de la perversité des hommes; mais du moins, dans l'impuissance de les prévenir, nous nous abstiendrons d'en inventer de nouvelles qui les rendent plus pervers encore! Et certes un système qui tend à établir du moins à faire entendre que si les hommes sont méchants ou enclins à le devenir, ce n'est point de leur faute, mais bien celle de la nature; qu'ils n'ont qu'à se tâter le crâne, qu'ils y découvriront infailli-

blement les signes certains de ces penchants, de ces fatalités qui doivent se réaliser un jour; je dis que ce système est menteur, immoral, monstrueux, désespérant, et contre lequel toutes les lois divines et humaines viendront se briser; elles seraient impuissantes pour arrêter la prochaine dissolution de la société s'il était généralement compris. Ce système servirait d'excuse aux crimes; ce système frapperait de stupeur et de monomanie les esprits faibles : il s'y établirait en idées fixes de craintes et de terreurs qui dégénéreraient bientôt en actes de cruautés. Parlez à une tête faible des symptômes des maladies funestes, elle se croira les avoir toutes, ainsi vous la rendez malade; parlez-lui aussi des observations auxquelles donnerait lieu l'examen du crâne, elle se croira la destinée que vous voudrez bien lui donner. Ce sera bientôt pour elle une idée fixe si elle n'a pas la force de la chasser; enfin, d'un être qui pouvait être heureux, tranquille et fier des principes d'une raison éclairée, il se considèrera bientôt le plus à plaindre des hommes à qui une destinée funeste aurait été donnée : c'est tout simplement un commencement de folie que vous aurez eu l'art de lui communiquer!

Tels sont nos principes que, tout en reconnaissant le principal mobile des actions des hommes, l'intérêt, l'égoïsme, l'ambition, l'or qu'ils envient, et l'avarice dont ils sont la proie, sont déjà des passions assez funestes sans leur apprendre encore faussement une doctrine qui les justifierait, par cela même leur paraîtra raisonnable. Et d'ailleurs, quel bien pourrait-on en attendre? il n'y a point de remède contre un vice que la nature aurait formé! Sans doute l'or ne prétendra pas pouvoir réformer les torts de la nature chez l'enfant ou chez l'adolescent, en comprimant l'organe qui prendrait trop de développement à l'extérieur du crâne, lequel, d'après la doctrine, annoncerait une destinée funeste! Cette assertion est trop puérile pour que je daigne la combattre.

Je ne vois donc qu'une curiosité inutile, qu'un rapprochement ingénieux dans le système que je combats et les maux incalculables qu'il peut enfanter. Que le savant s'en serve pour aider à la science, et c'est encore un doute pour moi; mais qu'il soit assez prudent pour ne pas transmettre au dehors l'immoralité de ses observations; ou bien, s'il croit devoir mettre sa découverte au jour, qu'il le fasse avec ce doute, avec cette défiance absolue qui pré-

serve l'ignorance ou la faiblesse des torts qu'elles peuvent en recevoir ; que de nouveaux sujets d'alarmes n'affligent pas la société déjà trop tourmentée, fussent-ils mensongers!

Pour nous, les années et l'expérience de la vie ont dessillé nos yeux : nous voyons à nu les sentiments et les actions des hommes; nous avons appris à douter même avec les raisons les plus puissantes pour espérer : à douter du bonheur au sein du bonheur, à douter de l'amitié sans sacrifices, à douter de la vertu qui s'ignore et ne coûte point d'efforts, de la probité, de la sincérité qu'on invoque à tout propos, de la pudeur affectée, de la modestie du talent médiocre, de l'humanité des grands qui répandent l'or par procuration, et de la clémence des rois, qui s'arrogent ce titre par la grâce de Dieu. Faibles créatures, nous sommes soumis à la volonté, à la loi du plus fort, et, quelles que soient les formes des gouvernements, c'est toujours cette raison qui prévaudra et contre laquelle on se déchaînera toujours en vain. Pénétrés de ces doutes et de cette résignation, nous sommes des êtres passifs que le vain spectacle de la société ne touche plus. Jeunes, nous avions été émus de ces espérances de bonheur qui nous faisaient aimer la vie : des temps bien déplorables nous les ont enlevées; si notre cœur a battu dans l'espoir d'être utile, si nous l'avons été, hélas! aujourd'hui, devant un avenir sans joie, sans espérance, nous avons vécu. Nous sommes sans fiel contre les injustices des hommes, indifférents pour leurs folles institutions : nous disons que ces siècles qui se sont écoulés sont dans l'éternité, que les hommes qui s'y sont le plus distingués ont passé comme passeront leurs œuvres ; il n'y a de postérité pour personne devant un milliard d'années! Tout est doute, tout nous échappe, l'avenir lui-même s'éteint dans le passé. Hélas! le temps le plus heureux fut celui des affections! Pourquoi notre cœur si jeune encore n'en ressentira-t-il plus de semblables, ou plutôt pourquoi aime-t-il tant ce qu'il a perdu à jamais? Que de raisons pour espérer! et le cruel doute existe encore!! Il faut donc de tout temps et de toute nécessité en revenir à la raison, à Dieu et à l'immortalité!!!

Les Souvenirs.

1841.

La presse est quelquefois coupable.

Il est une puissance morale dont on a beaucoup parlé depuis un demi-siècle, mais qui n'a pas eu parmi le peuple toute l'influence qu'on devait attendre d'elle pour l'éclairer sur ses devoirs, ses droits et ses espérances. Cette puissance, c'est celle de la presse, laquelle serait en effet un des bienfaits de notre grande révolution, si elle était exercée avec cette liberté sage, dégagée de de tout intérêt privé, de toute licence injurieuse, avec cette liberté sage, enfin, qui n'aurait d'autre passion que le bien public. Mais, hélas! la presse ne peut échapper elle-même à l'influence des passions des hommes qui la dirigent : la presse est dynastique, républicaine, indépendante, novatrice, exagérée et, plus que tout cela, quelquefois coupable, tandis qu'elle ne devrait jamais l'être! Mais, me dira-t-on, comment voulez-vous donc qu'elle soit? Je la veux austère, modérée, conciliante, fidèle à ses principes, gardienne et observatrice des lois, je la veux enfin dynastiquement populaire, car il ne faut pas chaque jour changer de gouvernement; mais travailler plutôt à nationaliser l'esprit public français qui n'est que trop enclin à la nouveauté des formes et des sentiments même dans les choses les plus sérieuses qui s'améliorent par leur stabilité. C'est arrivée à ce point de perfection que la presse atteindrait à une force morale qui n'aurait pas d'égale dans l'État, car elle représenterait dès lors véritablement l'opinion du peuple, et non celle de ses rédacteurs qui perce, malgré eux, dans

leurs débats quotidiens; d'ailleurs adroite, instruite, éloquente même, la presse aurait tous les moyens de bien faire, si elle voulait les employer avec loyauté et sobriété. Mais à côté de ce pouvoir, que la presse exerce quelquefois avec succès, elle a trop souvent une abondance qui fatigue ; ses raisonnements sont monotones, prolixes, acrimonieux, ils ne tendent qu'à animer le peuple sous les plus vains prétextes : qu'est-ce en effet que cet intérêt qu'on voudrait lui inspirer pour une prétendue réforme électorale que quelques hommes obscurs vont prôner dans des réunions secrètes ? Ce ne sont pas des principes de légitimités éteintes que les orateurs de toutes les tribunes doivent prêcher ; mais bien des habitudes, des mœurs, des vertus qui assurent l'existence et la durée des nouveaux principes de notre légitimité constitutionnelle. Quand on aura réformé les hommes, les lois seront faciles à faire, à améliorer, à observer. D'ailleurs l'ancienne loi ne nous donne-t-elle pas assez de députés ! Pense-t-on, qu'alors qu'on aura augmenté les facultés électives, ils en soient plus purs? Veut-on enfin appeler dans les assemblées électorales les plus basses classes de la société ? Mais à force d'immiscer tous les individus dans le gouvernement, on le rendra impossible. Bientôt le vaisseau de l'État, lancé sur la mer orageuse des passions populaires, battu par les flots fanatiques de ces passions, sentira la nécessité de se défendre de son ennemi ; il étendra ses voiles pour tenir tête à la tempête ; mais, dans la lutte, les voiles déployées envelopperont, pour les étouffer, les libertés publiques que nos révolutions nous avaient données.

Qu'est-ce encore que ces déclamations de la presse pour la conversion des rentes, quand déjà un des pouvoirs de l'État s'est prononcé deux fois contre cette mesure? Veut-on, pour la troisième fois, amener l'État à ne plus tenir ses engagements avec le peuple? veut-on lui enlever la moralité, la probité, la force qu'il a enfin acquise? veut-on ternir ses actes, pour quelques millions, d'économie incertaine, sur des individus qui ont eu foi aux engagements de leur pays? La presse était moins violente quand il a fallu le grever d'un milliard pour des déserteurs de la patrie. Mais ces rentiers que vous trouvez trop heureux et que vous voulez réduire, demain peuvent tout perdre, si une révolution insensée

venait à éclater, parleriez-vous alors de les indemniser, la rente n'ayant plus de valeur ?

Je cite ces deux faits, la conversion et la réforme, parce qu'ils ont occupé longtemps notre presse ; elle s'en est servi non pour le bien du peuple, mais comme texte assez puissant sur son esprit pour l'exciter à se soulever dans l'intérêt des passions politiques des ennemis de nos nouvelles institutions. J'aurais pu citer encore la nationalité d'un peuple qui a rendu quelques hommes plus polonais que français, et plus égyptiens dans une question orientale qui a manqué d'enflammer le pays. Mais laissons ces sujets d'une discussion usée, la presse en trouvera bientôt de nouveaux qu'elle usera également pour maintenir le peuple dans la désaffection constante du pouvoir établi depuis quelques années.

Eh ! quel bien, dites-moi, attendre de la presse, quand elle-même aurait besoin d'une seconde presse pour la retenir dans ses écarts !

On ne parviendra jamais à rendre le gouvernement plus sage, plus économe, plus généreux, plus constitutionnel enfin, tant que la haine et le sarcasme le poursuivront. Ce sont ces révoltes, quotidiennement exprimées et saturant la France et l'étranger, qui rendent l'État méfiant et despote ; ce sont ces révoltes qui empêchent le progrès de la civilisation et le bien-être des classes inférieures. On ne se serait pas tant occupé des murailles et des forts sans les attaques criminelles qui se renouvellent si souvent contre le chef de l'État et son gouvernement. La mauvaise presse et le mauvais vouloir de quelques hommes finiront par nous enlever nos libertés légales. On abuse surtout de celle d'écrire : chaque jour voit éclore des systèmes sociaux, impraticables, monstrueux, qui ne sont mis en avant d'ailleurs que pour désorganiser. Nous n'avions pas assez des républicains, des royalistes, des bonapartistes ; il a fallu ajouter à cette liste d'hommes passionnés les égalitaires, les communistes, les fouriéristes et bien d'autres noms d'hommes inconnus qui ne sont certainement pas faits pour inspirer la confiance, et moins encore pour engager à changer l'ordre social établi depuis des siècles. Mais cet ordre est-il donc si mauvais !

Vous qui voulez tout régénérer, homme instruit et homme du

peuple qui vous donnez la main, savez-vous donc ce qu'il faut renverser? Sont-ce les hôpitaux où le pauvre, l'infirme et le malade sont journellement reçus? mais, détruits aujourd'hui, vous les rétabliriez demain, l'humanité vous en ferait un devoir! Sont-ce encore les administrations de charité où des distributions journalières sont faites à des pauvres nécessiteux? mais par quelles institutions de bienfaisance remplacerez-vous ces vieilles institutions? quels sont les nouveaux riches qui les alimenteront de leurs abondantes aumônes? Sont-ce aussi ces maisons de refuge, où des femmes religieuses accueillent, élèvent et instruisent l'orphelin, que vous jugerez à propos d'anéantir? Irez-vous encore, réformateurs d'un jour, demander aux spéculateurs les comptes de leur avoir et ceux de leur débit? troublerez-vous enfin toutes les classes de la société par vos inquisitions iniques, et mettrez-vous l'anarchie à la place de l'ordre afin que des méchants en profitent un moment, en se livrant à la spoliation dont vos imprudentes doctrines leur auront donné la coupable pensée?

Pour raisonner dans votre sens, hommes de la nouvelle génération, nous le savons comme vous, la société organisée comme elle est, présente, à côté du bien, beaucoup d'abus; mais ce n'est pas en bouleversant les anciennes institutions, sans avoir prévu surtout par quelles nouvelles institutions on pourrait les remplacer, qu'on parvient à détruire les abus : il faut de l'ordre même dans le désordre, il faut de la probité même dans l'improbité, de la justice même dans l'injustice; rien de ce qui est humain ne porte d'ailleurs le caractère d'une pureté parfaite. Ce serait une grave erreur d'attendre des hommes nouveaux, qu'un peu d'éducation distingue de la foule, ou des hommes de la nature, à qui la même éducation n'a pas été donnée, d'hommes enfin sans expérience et sans humanité des lumières réformatrices des abus qu'on ne peut s'empêcher de remarquer dans nos meilleures institutions; mais c'est un mal inhérent à notre faible nature qu'il faut tolérer. Il a fallu la civilisation de l'ancienne Grèce et de l'antique Italie pour nous faire arriver à notre civilisation; il nous a fallu dix-huit siècles pour nous débarrasser de nos entraves féodales, pour nous donner enfin des chargés du peuple, et de prétendus régénérateurs, sans caractère et sans mission, viennent aujourd'hui nous dire qu'il faut tout changer, que les bases sociales sont

vieilles, fausses, injustes, qu'il en faut de nouvelles, qu'ils n'ont pas trouvées et qu'ils ne trouveront pas; mais cet obstacle même ne les arrête point : changez toujours, disent-ils, dût le hasard enfanter le chaos! et c'est sur un coin de la terre que des prétentions aussi erronées, aussi inhumaines, aussi ridicules ont lieu, et elles trouvent accès auprès du peuple qu'elles séduisent d'abord, et rendent coupables ensuite? Pauvres hommes sans lumière, sans guide, honnêtes travailleurs, si vous consultiez davantage votre conscience, elle vous dirait : que vous n'êtes que des instruments, dont on se débarrasse quand on s'en est servi. L'ambitieux vous a donné une ambition que vous ne pouvez réaliser dans aucun temps. La force physique, l'adresse, l'esprit naturel même, sont sans doute estimables chez vous : avec eux les palais s'élèvent, les communications s'établissent, les villes se forment et ces établissements honorables dont nous parlions il n'y a qu'un moment; mais pour tout cela, l'esprit naturel, l'adresse, la force physique ont besoin d'une intelligence cultivée qui puisse les guider, sans elle tout est pour ainsi dire stérile. Savez-vous ce que c'est qu'une intelligence cultivée? C'est cette intelligence et cet esprit qui, dès le plus tendre âge, a accoutumé ses organes délicats à penser, à réfléchir, retenir, comparer pour créer un jour; c'est celui qui, bientôt ayant eu pour but la moralité des actions et le bien de l'humanité, travaille incessamment à acquérir les connaissances humaines, à connaître le cœur de l'homme, pour pouvoir à son tour élever des monuments qui lui soient utiles : voilà la tâche du réformateur; il est peu d'êtres qui soient capables de la remplir; la nature est avare de ces hommes-là!

Quand nos réformateurs modernes pourront se rendre ce témoignage : qu'ils sont des hommes instruits, humains, créateurs; qu'ils ont pâli, pour le devenir, sur la science des hommes et des événements historiques, qu'ils viennent alors, s'ils l'osent, se poser vis-à-vis du peuple, ses conseillers comme ceux des rois. Nous verrons à leurs œuvres s'ils méritent ce titre et cet avenir glorieux. Mais ce serait une vaine espérance; car, même avec l'aptitude que ces hommes auraient acquise, ils ne sauraient régénérer la société sans un concours de circonstances qui y place les hommes et qui est dû au hasard plutôt qu'au génie et à l'avenir de l'humanité.

Et ce serait, et ce sont encore aujourd'hui de simples artisans qui conçoivent cette espérance, dans un temps où les sciences et les arts sont à leur apogée, où les hommes qui s'en occupent ont des connaissances générales qui les placent si au-dessus d'eux! Il n'y a donc plus de modestie chez le peuple? nous nous croyons donc tous des législateurs, des Montesquieu, sans avoir rien appris des lois qui nous régissent!

Triste monomanie du moment qui nous fait entreprendre des travaux inutiles à une époque où toutes les lumières, rapprochant les nations, devraient faire éloigner ceux de la guerre pour qui rien ne fleurit; triste monomanie du moment qui fait déraisonner les meilleurs esprits et les tient en suspens sur l'utilité ou l'inutilité de ces mêmes travaux, lesquels d'ailleurs ont fait perdre à notre Chambre législative un temps qu'elle aurait pu mieux employer. Ses murailles et ses forteresses n'empêcheraient pas l'ennemi de nous vaincre; car il y a aujourd'hui contre les systèmes sociaux de nos jeunes réformateurs des alliances, que je n'appellerais pas saintes, mais qui accableraient toujours la nation qui voudrait s'isoler d'elles, c'est-à-dire des autres nations. N'usons pas vainement nos forces. C'est aux frontières qu'il faut se fortifier, c'est là qu'on doit faire sentir à tout prix la force de la nationalité française, mais au cœur de la patrie, jamais! Le sacrifice alors serait trop grand pour envier la victoire; la défaite serait préférable! Il m'en coûte de le dire, mais, avant tout, il faut être vrai : il faut surtout être humain!

Malgré les oppositions diverses et si multipliées qu'on dirige contre le gouvernement, il parviendra, je l'espère, à les apaiser toutes; il trouvera d'ailleurs assez de richesses dans le pays pour faire face aux dépenses folles comme aux dépenses utiles qu'on exige de lui. Je vois avec plaisir que le gouvernement va doter la France de lignes principales de chemins de fer, qui la feront connaître enfin aux Français et établiront des relations de toute nature entre les provinces et la capitale. Voilà par quels travaux il faut combattre le mauvais vouloir et les passions de quelques hommes malveillants, voilà comme il faut employer les bras inactifs des artisans qui jusqu'à ce jour ont cherché si malheureusement la fortune en se faisant le soldat d'une politique qui ne pourra jamais exister et qui ne saurait d'ailleurs les reconnaître

à cause même de leur insuffisance morale. Envions seulement ce qu'il nous est permis d'atteindre et rêvons le reste ; ou plutôt, admirons-le chez ceux que la nature, la fortune ou l'éducation ont porté à une haute destinée. Les intelligences supérieures ont pour point de départ le travail, l'opiniâtreté, le malheur même et toujours un concours d'événements publics, où elles se trouvent impliquées, qui donnent à leurs facultés un développement que la volonté seule ne saurait produire. C'est ainsi que Napoléon s'est fait connaître ; mais sans notre grande Révolution, cet homme, qui brisa des sceptres et fit des rois, ne serait pas remarqué aujourd'hui, tant l'esprit du peuple s'éclaire sur les vertus de ceux qui le protège : le despote est encensé, mais s'il eût souffert une tribune, un général Foy l'aurait anéanti. J'ai entendu cet orateur, la salle était religieusement silencieuse quand il parlait : nouveauté d'expression, abondance, concision, âme, feu, organe, rien ne manquait à sa parole entraînante, c'était l'orateur accompli. Cependant je doute encore que cet homme prodigieux eût les qualités nécessaires pour organiser un État ; il était trop chevaleresque, comme le premier était trop conquérant. Voyez, jeunes réformateurs, que de vertus il faut pour édifier ; pensez-y donc et jugez-vous ! Ne jouez plus le peu de bonheur de la société actuelle pour les rêves politiques de votre imagination, et songez à vos affections que ces mêmes rêves troubleraient autant qu'elle !

Les Souvenirs.

1841.

Les cinq jours à Bruxelles.

Bruxelles, 30 juin 1841.

Mon amie, j'arrive à l'instant dans cette ville que je désirais voir depuis longtemps par tout le bien que m'en avaient dit quelques Belges à Paris; je ne puis t'en parler à présent, car, à peine l'ai-je entrevue et puis je t'écris, et, il fait déjà nuit! De plus, mes seconds yeux ont été foulés aux pieds dans la voiture. Je me porte bien; j'espère que tu vas aussi bien. Demain, je te dirai les particularités de mon voyage. Ne prends pas en pitié, je t'en prie, les trop rapides explorations du voyageur. Tu m'écriras à Bruxelles, hôtel de Groænendal J. van Humbeck.

Emilie, toi que j'aime, adieu!

Bruxelles, 1er juillet 1841.

Je me lève au petit jour, Emilie, aussi pressé de t'écrire que préoccupé de la crainte de manquer le rendez-vous que je t'ai donné chaque jour devant la cathédrale de cette ville, si jamais tu voulais venir me rejoindre.

Décidément, mon amie, il faudra mettre un terme à ma curiosité, il faudra renoncer à mes voyages. Je ne saurais t'exprimer

toute la peine que j'ai éprouvée de me séparer de toi! A mesure que les années s'écoulent, je sens que cette peine devient et plus vive et plus amère : elle a affecté mon âme de la pensée d'une séparation éternelle qui m'est si odieuse; j'étais d'autant plus malheureux que je m'efforçais en vain d'arrêter mes larmes.

Pourquoi éprouvons-nous une espèce de honte à pleurer devant des étrangers? Y a-t-il donc jusqu'aux larmes qu'il faille cacher à ses semblables! et, l'expression de la plus légitime des douleurs doit-elle être renfermée au fond de nos âmes dans la crainte qu'elle nous attire d'injustes soupçons, ou plutôt, une offensante pitié! Hélas! souffrirons-nous toujours de nos faux préjugés!

Si je m'étais trouvé seul dans la voiture, j'eusse moins souffert. J'en ai appelé, Emilie, longtems à ma raison; mais elle n'avait plus d'empire sur ma faiblesse, elle n'en avait plus sur mon cœur malade : mes larmes coulaient toujours; il a fallu me cacher pour les répandre : tout entier à ma douleur, je me suis couvert le visage, et, dans un des angles de la voiture, j'ai fait semblant de dormir. Quand mon cœur a été moins oppressé, quand mes yeux n'ont plus eu de larmes, quand, enfin, ma raison eut repris quelque empire, je me suis éveillé, Emilie; alors, mes compagnons de voyage m'ont félicité de mon long et précoce sommeil.

Ce jugement, dont je ne pouvais me plaindre, puisque j'avais tout fait pour le faire porter; ce jugement, par sa nature même, a calmé mon extrême agitation. Bientôt j'ai senti qu'il était convenable que je prisse part à la conversation des personnes avec qui je me trouvais, puisqu'elles m'y conviaient d'elles-mêmes. D'ailleurs, il fallait rester trente heures renfermés dans un espace où l'on ne pouvait tenir que quatre et qui était rempli.

Nous nous sommes entretenus d'abord de l'élégance et de la commodité de notre voiture de voyage; en effet, elle était neuve et elle roulait parfaitement. Il est bon, mon amie, que je te dise où tu pourrais la trouver : elle part à onze heures précises de la rue du Bouloy, son nom est *les Deux Jumelles*; il est impossible que d'autres voitures vous conduisent plus vite : on doit en excepter cependant les malles-postes qui mettent quelques heures de moins à franchir l'espace de Paris à Bruxelles; mais il faut bien se précautionner, car, même avec les Deux-Jumelles, vous ne pou-

vez disposer d'aucun moment pendant la route; on s'arrête seulement à Valenciennes pour déjeuner; vous êtes alors dans une des villes frontières qui sépare la France de la Belgique.

Jusqu'à Valenciennes, le temps a été superbe : il a fait sentir toute la beauté du pays de France de ce côté même où le terrain commence d'être uniforme et plat. On monte et l'on descend alternativement encore; mais bientôt aucune vallée ne change l'aspect de ces contrées.

J'ai vu des deux côtés de la route d'immenses plaines de blé et d'avoine. J'ai vu aussi des portions de fèves et de petits pois que tous deux, Emilie, nous aimons tant! puis d'autres cultures très bien entretenues. Toute cette végétation est en pleine vigueur. On prend plaisir à remarquer l'ordre et la richesse qui couvrent ces campagnes; l'horizon qui les entoure est peu boisé; on sent déjà qu'on s'approche de la Belgique où les bois sont encore plus rares; mais aussi de plus immenses plaines régnent là, les blés surtout semblent couvrir tout ce royaume!

C'est à Valenciennes qu'on fait viser les passeports. Les Belges sont très minutieux dans la visite des malles : ils surveillent avec le plus grand soin l'entrée de certaines marchandises qu'ils soumettent à des droits malgré leur peu de valeur. Comme mon bagage était fort léger, je n'ai eu aucun désagrément à éprouver à ce sujet; je m'en suis félicité. A ce propos, je dois t'apprendre que la première chose que j'ai faite, en partant de Paris, c'est d'oublier dans la voiture le petit paquet que tu m'avais préparé; il a fallu prendre une autre voiture pour l'aller réclamer : tu me reconnais sans doute à cet oubli qui m'a fort contrarié.

Il est impossible, Emilie, de se faire une idée de la quantité de pauvres dont vous êtes assailli à l'arrivée ou au départ des messageries de Paris et de Bruxelles; il faut toujours avoir de l'argent à distribuer, sans compter celui des pauvres de la route, qui ne sont pas moins inévitables. Mes anciens rêves sur la destruction de la mendicité sont loin de s'être réalisés! C'est encore aujourd'hui une plaie qui fait rougir notre civilisation!!

En quittant Valenciennes, j'ai remarqué aussitôt chez les Belges des traits et un organe qui diffèrent des nôtres : on sent déjà qu'il y a là deux peuples qui se touchent et qui n'en conservent pas

moins des caractères de nationalité qui les distinguent d'abord l'un de l'autre.

Les maisons des Belges sont construites avec de la brique ; ils les reblanchissent chaque année en imitant la pierre. C'est un effet singulier que toutes ces habitations, dont la toiture est rouge, qu'on voit de loin isolées dans la campagne ou sur les bords des chemins, ou bien rassemblées en petits bourgs.

Il y a quelques jolis villages de Valenciennes à Mons ; je ne puis t'en dire les noms : le voyageur qui passe rapidement en voiture les ignore, ou, si on les lui dit, il les oublie, ou bien encore, si par hasard ils sont inscrits sur des enseignes, c'est à peine s'il peut les lire, effacés par le temps. Les administrations locales devraient constamment faire connaître, par des inscriptions disposées à cet effet, et le nom et la direction de chaque commune ; mais la Belgique comme la France oublie souvent cet usage d'une bonne administration, sans doute au préjudice des communes qui ne laissent dès-lors aux voyageurs qu'un souvenir vague de les avoir visitées ou bien un faible désir de les visiter encore.

Tu sens, mon Emilie, que ma narration, comme toujours, sera très imparfaite ; car je n'écris que de souvenir. D'ailleurs, de l'examen rapide d'objets si variés et si fugitifs, il n'a pu naître nécessairement que quelques légères observations. Voici, par exemple, celles que j'ai faites sur les costumes des villageoises à partir de Valenciennes : En général elles ne mettent pas de bas, et elles marchent les pieds nus. Ça fait mal de les voir ainsi s'occuper de leurs travaux journaliers ; par compensation est-il rare aussi, quand elles sortent, qu'elles négligent de se couvrir la tête d'un voile, espèce de tunique entrouverte par devant qui leur descend jusqu'à mi-jambe ; seulement alors le complément de la toilette pédestre est observé. Les petits enfants belges de ces villageoises sont à l'air comme les animaux, une simple chemise couvre leurs petits corps ; le plus souvent, ce léger vêtement flotte au gré des vents : sans doute par là les bonnes villageoises pensent les rendre plus sains et plus robustes.

Il y a ici de la nature primitive, ou plutôt cette nature ne me paraît que légèrement modifiée par la civilisation : que sait-on ? plus connue d'eux, peut-être leur serait-elle préjudiciable ; je se-

rais tenté de le croire quand je considère la face rubiconde et réjouie de toutes ces femmes et de tous ces enfants!

Arrivés à Mons, ville de guerre fortifiée, entourée de murs d'enceinte, de fossés d'eau et de bassins, comme on le dira un jour de la bonne ville de Paris, nous avons remarqué de suite que cette petite ville, en effet, était très propre et très élégante : ses maisons, toujours en brique rouge reblanchie comme dans le reste de la Belgique, n'ont que deux étages. Vous montez et descendez tour à tour; les rues sont légèrement circulaires, mais bien éclairées. On regrette que ce pays soit assombri par la fumée du charbon de terre; elle semble cacher constamment les nuages.

C'est une houillère que la Belgique; par cette raison elle est couverte de fabriques et d'usines. Ici l'air a presque toujours l'odeur du charbon de terre, qui est le bois du pays. Néanmoins, j'habiterais volontiers la petite ville de Mons; elle me plaît, elle est tranquille. Je n'y ai pas vu de voitures, et chacun de ses habitants y paraît avoir sa maison, qu'il rend à l'envi et plus élégante et plus propre que celle du voisin.

Nous ne sommes pas descendus à Mons; il faut donc te contenter, mon Emilie, de ces légères remarques. Cependant, c'est ici le moment de te faire connaître que mon jugement n'a pas été favorable aux fantassins qui étaient de garde aux portes d'entrée de cette ville, comme à tous ceux qui plus tard se sont trouvés sur mon passage. Si on les compare aux soldats français, les soldats belges sont petits de taille et frêles de corps, d'ailleurs d'un aspect peu belliqueux; les officiers ont une assez bonne tenue, il y a du luxe dans leurs uniformes.

Je ne puis me rappeler si c'est près de Mons ou de Bruxelles qu'on m'avait signalé une immense fabrique; son nom m'est échappé aussi. Quoi qu'il en soit, j'ai vu cette fabrique. Je crois que la France n'en a pas de semblable : c'est un Louvre où séjournent avec leurs familles une quantité considérable d'ouvriers. Là, sans doute, règne comme un seigneur le maître de ce vaste établissement, ou plutôt comme le plus utile et le plus habile des industriels!

La Belgique est sillonnée de chemins de fer; dans ce moment l'on construit celui de Valenciennes à Bruxelles, qui joindra bientôt cette frontière de France au centre de ce royaume. Ce sera

vraiment admirable que cette rapidité de communication, elle me fait regretter que la France soit si éloignée de ce progrès; quand nous hâterons-nous d'imiter ce qui est bien? Il me semble que les étrangers exécutent alors seulement que nous nous contentons de discuter!

Mais, malgré cette fécondité d'industrie, que le spectacle d'une ville comme Bruxelles, quand on vient de quitter Paris, est loin de frapper l'imagination! C'est un désenchantement complet! les rues sont étroites, les pavés petits; les maisons d'une architecture gothique, pour ne pas dire grotesque; point de luxe, point de recherche dans les costumes des habitants.

Et les femmes! me diras-tu, et les femmes! Je t'aime trop, Emilie, pour t'en dire du bien, et je les aime trop pour t'en dire du mal; traduction libre: quelque fraîcheur, la peau belle, de l'embonpoint; mais la distinction des traits, mais la grâce, mais l'élégance, mais les pieds, mais les mains, mais la... que sais-je, hélas! c'est à désespérer!

A la vérité, il fait en ce moment à Bruxelles un temps affreux qui rendrait méconnaissable la plus séduisante des villes et tout ce qu'elle renferme. Toutefois, Emilie, une capitale qui peut être explorée en une journée ne saurait soutenir de comparaison avec une ville comme Paris, lequel à lui seul contient vingt capitales comme elle; voilà ma première impression sur Bruxelles.

La seconde impression a été moins défavorable à cette ville : il y a du côté du château royal quelques belles rues; le château lui-même et son petit parc sont agréables; dans celui-ci surtout une étrangeté de dessin, une inégalité de terrain vous séduisent : on peut y être tout à la fois ou mondain ou solitaire. Voilà toutes les promenades de l'intérieur de la ville. On pourrait citer encore la place des Martyrs, le Jardin des plantes et quelque autre monument assez remarquable dont les Bruxellois peuvent être glorieux et satisfaits; assurément les Parisiens ne s'en contenteraient pas!

Néanmoins, mon amie, j'aurais dû suspendre mes jugements sur Bruxelles; car jusqu'ici je n'avais pas assez parcouru cette ville et ses environs pour en bien parler. Mais si au premier aspect elle m'a paru peu admirable, pour être juste je dois dire maintenant que ses environs, ses champs, ses campagnes, sont très remarquables, soit sous le rapport d'une culture bien ordonnée, soit sous

celui d'une végétation très variée et très abondante, et la ville elle-même par ses boulevards.

Mais, Emilie, que le projet que nous avons fait ensemble d'habiter cette ville pendant quelques années seulement, que ce projet me paraît loin encore de pouvoir s'effectuer! Depuis que j'y suis arrivé, je me perds dans des petites rues étroites et mal pavées qui se divisent, se subdivisent et s'entrecoupent de mille manières. D'abord je n'ai pu trouver ni un restaurateur ni un cabinet de lecture, mais des estaminets à l'infini quand je ne bois pas! quand je ne fume pas! Hier, à sept heures du soir, je n'avais pas dîné; à la fin j'ai trouvé un hôtel garni, espèce de café en même temps, qui m'a servi sa spécialité, c'est-à-dire du beaffteack à toute heure, et un peu de fromage, pour la somme de 2 fr.; à ce prix j'aurais au moins dîné une fois au Palais-Royal de Paris. On voulait me faire boire de la bière pour compléter ce dîner; j'ai préféré y joindre du vin de Bordeaux, dont j'ai pris deux petits verres. Ce vin est très cher ici : il m'en reste pour trois repas encore; c'est trois jours d'assurés!

Voilà, mon amie, mes jouissances; elles ne sauraient être, je pense, plus innocentes. Je suis rentré hier à neuf heures précises du soir pour me coucher, comme tu me l'avais recommandé; j'ai assez bien dormi.

Tu vois maintenant, Emilie, comme j'emploie le calme d'esprit que m'a procuré le sommeil, je t'écris. Ce serait un vif plaisir pour moi si ma plume allait sur le papier aussi vite que la pensée, ou plutôt si ma paresse n'en rendait l'expression et difficile et embarrassée. On a eu raison de dire que le style est l'homme même! je sens plus que tout autre la justesse de cette observation; je suis arrivé à un tel point d'inertie, que je voudrais écrire sans penser, tant j'use et ai toujours usé péniblement de cette faculté!

Une chose qui m'étonne ici et à laquelle j'ai de la peine à m'accoutumer, c'est le bruit des voitures. Comme le silence de cette ville est rarement interrompu : une seule de ces petites voitures à un cheval fait résonner son petit pavé à l'instar d'un tambour qu'on frapperait à vos oreilles; ici, le tambour, c'est Bruxelles, qui, étant sur une élévation de terrain, bourdonne merveilleusement un son clair, lequel paraît sortir de ses entrailles : c'est un mouvement de baguettes très accéléré, d'autant plus vif que les rues descen-

dent. Bruxelles est assurément l'enfer des oreilles comme des chevaux.

Les équipages qui se tiennent sur place ou ceux des particuliers sont de forme gothique; on les compterait sur les doigts parcourant la cité. J'ai cependant vu un ou deux cabriolets modernes et même quelques calèches. On dit que les Anglais estiment beaucoup la carrosserie belge; pour moi, je la crois très inférieure pour l'élégance à la carrosserie de Paris.

J'ai fait quelques demandes aux habitants sur le prix des denrées et des marchandises usuelles : il y a près d'un tiers d'économie en les comparant à ceux de Paris; sous ce rapport on trouverait un avantage d'habiter la Belgique. Mais quels moyens de distraction journalière pourrait y trouver un habitant de Paris? Je les ignore : il faudrait voir plus longtemps ce pays, il faudrait l'observer davantage. Quoi qu'il en soit, je pense que la société est ici aussi indispensable qu'en province : ce doit être une affaire pour y passer le temps. A Paris, au contraire, il faut pour ainsi dire y fuir la société pour voir la ville, qu'on n'a jamais assez vue : dans l'immensité de ses mouvements, elle vous offre toujours quelques nouvelles occasions d'observer les inclinations et les mœurs des hommes, de suivre incessamment la marche des événements qui intéressent chaque individu. A tout cela, un habitant de Bruxelles m'a répondu : que, malgré la stupéfaction qu'il éprouva lui-même à l'aspect de cette ville quand il la revit après sept ans d'absence, il s'y était peu à peu habitué; aujourd'hui même il préfère Bruxelles à Paris, parce que, a-t-il ajouté, d'ailleurs l'air y était très pur, et que la femme à laquelle il s'était accroché lui en faisait un devoir. C'est le propriétaire de mon hôtel garni qui m'a tenu ce langage; nous pourrions peut-être un jour raisonner comme ce grave personnage. En attendant, mon Emilie, il est probable que je vais parcourir la Belgique sur d'autres points; attends, je t'en prie, que je t'indique les lieux où tu pourras m'adresser tes lettres.

En résumé, mon amie, à en juger par ma première impression, la petite ville de Mons me plairait beaucoup plus que Bruxelles : toutefois c'est l'impression d'un passage rapide sur laquelle je ne dois pas compter.

Pour mieux me guider, mon amie, j'aurais voulu t'avoir; mais tu n'es pas forte pour les voyages, et tu as peut-être raison! Ce-

pendant il y a un attrait de nouveauté et de mouvement dans les voyages qui invite à les faire. Tandis qu'il me reste encore quelques jeunes années à épuiser, je me laisse aller à cet attrait, afin que sur la fin de la vie il me reste quelques souvenirs de ce monde matériel que je puisse redire, dans ma dernière habitation, à celle que je rêvais étant jeune, à celle que Dieu m'a donnée, à celle enfin que j'aime tant, à mon Emilie!!

Tel est, mon amie, le plus matériel de mon voyage d'un jour en voiture sur des grandes routes de la Belgique, ou bien à pied, visitant sa capitale. D'ailleurs, dans mon excitation et près de mes trois compagnons de voyage, il y a eu communication de pensées sur la vie et son but qui ont rempli la durée de la route. L'accord de ces pensées a été le côté moral du voyage : je n'ai pu en faire le sujet de cette lettre déjà trop longue; plus tard je te le développerai, et tu verras qu'il m'eût été facile de me faire des amis de mes trois interlocuteurs, que j'ai laissé fuir avec la voiture qui les portait à Liége. Mais, en effet, à quoi m'eussent servi de nouvelles affections, quand surtout je ne puis plus aimer!

L'attente de nos lettres est un peu longue; dans le doute pénible où elle me laisse sur ta santé, je ne saurais trop te recommander, mon amie, d'avoir bien soin de toi!

Au moment de te dire adieu! je souffre qu'une imagination comme la mienne m'ait fait entreprendre de nouveaux voyages, quand à Paris j'ai si près de moi tant de sujets d'affection pour m'y attacher!

Mais, mon amie, il y avait si longtemps que je projetais le voyage de Bruxelles, qu'il a fallu enfin m'y décider. Je ne m'en repentirai pas, chère Emilie, si tu veux bien ne pas négliger la prière que je viens de te faire de prendre bien soin de toi, comme si j'étais là près de toi pour te le dire encore. Adieu, chère Emilie,

Toujours à toi! à toi toujours!!

Bruxelles, 2 juillet 1841.

Je vais donc aujourd'hui, ma chère Emilie, t'entretenir du côté moral de mon voyage.

Dans la situation où je me trouvais, et que je t'ai dépeinte, après avoir fait de vains efforts pour m'empêcher de pleurer devant des

étrangers, aux yeux desquels surtout je craignais de passer pour un insensé, tu dois penser, mon amie, combien mon agitation était extrême; elle se calma lentement : il fallut toute ma raison pour en atténuer les effets; je me contins enfin. Mais la chaleur de mon élocution fut exagérée : elle parut sans doute le fruit d'une imagination très exaltée, tandis qu'elle n'était en réalité que l'expression déguisée d'une douleur que je maîtrisais avec peine, et que je voulais cacher.

Eh, mon Dieu! quel intérêt eussent pu prendre à cette douleur mes trois compagnons de voyage? S'ils l'avaient connu, ils y seraient restés froids; et peut-être même ne l'eussent-ils pas comprise! Si j'avais dit : je fais en ce moment un voyage d'agrément, et je pleure! je pleure pour une séparation qui n'est que volontaire, que je redoutais et que cependant je n'ai pas voulu suspendre; à coup sûr j'eusse paru, sinon insensé, du moins ridicule. Je me suis tu; car, si j'avais parlé, il aurait fallu au moins expliquer que le seul mot d'adieu ne peut être prononcé sans vous briser le cœur, tant l'absence, même d'un moment, est à redouter de deux personnes qui s'aiment!!

Mais là comme ailleurs je n'ai pu résister longtemps à l'influence qu'exerce sur moi le langage des hommes : il m'étonne, il m'irrite; c'est toujours du plaisir, c'est toujours du bonheur qu'ils ont à la bouche; ils ne s'entretiennent jamais des regrets qui en sont la suite. Les séparations éternelles, les pertes les plus douloureuses ne les ont fait réfléchir qu'un moment; il faut les leur rappeler pour les rendre sensibles, raisonnables, résignés.

A ce mot de bonheur, qu'on jette à tout propos dans la conversation, toutes mes peines se réveillent, tout mon sang s'enflamme, et tous mes regrets m'ordonnent de me plaindre de la vie.

Mes trois voyageurs m'ont amené d'eux-mêmes à cet état d'exaltation.

La vie! leur ai-je dit presque au début de cet entretien, il faudrait ne l'avoir jamais reçue; car il faut cesser un jour! et, pour qui a conçu la vie, le bonheur et le malheur d'être! la fin est un désastre dont la pensée vous torture, qui revient incessamment à votre esprit et vous tue moralement avant le terme!

A cette explosion mes trois voyageurs devinrent silencieux : dès

lors je les faisais réfléchir. Après un moment de silence, le plus vieux me dit : Je vous comprends, monsieur ; oui, sans doute, il y a dans la vie des événements qui doivent la faire déplorer ; j'en ai fait malheureusement moi-même, il y a un an, la triste expérience : je perdis alors un enfant de neuf ans. Pour moi, cette mort fut cruelle : le souvenir en est ineffaçable, il m'attriste sans cesse!

Sans doute, me suis-je dit à moi-même, ce souvenir doit sans cesse attrister. Mais vous, ô hommes! dont on a besoin de réveiller de telles douleurs, vous feront-elles jamais dire que la vie est un mal, qu'il vaudrait mieux ne l'avoir jamais reçue! Jamais! il faut vous l'expliquer, et seulement alors vous l'entendez ; encore faut-il que de grandes pertes vous aient éprouvés et rendus sensibles!

Toutefois, après une telle expansion, Emilie, de la part d'un homme qui jusque là m'avait paru assez indifférent, il m'était difficile de ne pas m'intéresser à lui, ou plutôt de ne pas étendre mes idées ; je m'y suis d'ailleurs trouvé engagé par mes jeunes interlocuteurs, qui, tous deux docteurs en médecine se rendant chez leurs parents, concevaient les liens qui attachaient à la vie : ils n'étaient pas indifférents d'entendre de quelle manière on envisage le moment où chacun de ces liens se détache et finit par vous laisser, hélas! seul sur cette terre!!

J'ai donc continué d'expliquer ma pensée, et j'ai dit : En général, le bonheur est personnel chez tous les hommes, c'est-à-dire qu'ils ne sont heureux que pour eux-mêmes et par eux seulement ; c'est un bien égoïste qu'ils désirent ; pourvu qu'ils soient satisfaits sensuellement, là est pour eux le bonheur, un bonheur matériel qu'on peut éteindre et renouveler presque en même temps.

Pour moi je n'entends pas le bonheur de cette manière : être heureux, c'est être aimé! vivre seul, c'est mourir!!

Et cependant, c'est à cette extrémité funeste qu'il eût été sage de se résigner : vivre seul et mourir!

Oui, certes, je regrette de n'avoir pas eu la constance de cette opinion, qui, dès l'âge de ma raison naissante, me faisait craindre d'être heureux, me faisait crainte d'être aimé! Je sentais déjà, sans l'avoir éprouvé encore, combien le bonheur des affections était redoutable! Aussitôt qu'on aime, la crainte de perdre l'objet aimé est une douleur inséparable du bonheur d'aimer : c'est beaucoup de tristesse, c'est beaucoup de chagrins à attendre que la perte d'un

père, qui fut pour vous un être intelligent, un ami de tous les instants; ou bien que la perte d'une mère sensible, toujours aimante, toujours tremblant pour vos jours. Eh bien! ces êtres si bons, si précieux, cette adoration de nos cœurs depuis notre enfance, dont l'objet, hélas! doit cesser un jour; cette adoration, dis-je, qui bientôt ne sera qu'un souvenir déchirant, cette adoration est déjà un malheur inouï qui doit nous faire déplorer la vie, qui doit nous faire craindre les affections de l'âme!

Mais quelle expression emploierons-nous donc, s'il s'agit de faire justement connaître, de faire justement sentir l'horreur d'une plus grande perte? Hélas! hélas! il y en a de plus grandes encore, quoique l'esprit ait peine à le concevoir : c'est celle d'un enfant que Dieu avait pris soin de rendre beau, intelligent, aimant, l'image de sa mère! Voilà l'abîme de douleurs, de regrets, de sombre désespoir où vous plonge cet amour indicible qu'on a pour ses enfants, amour qui est plus vif et plus doux que toutes les affections du cœur, que toutes les illusions amoureuses du jeune âge, déjà et bien douces et bien vives!

Je ne puis sortir de cet abîme, mes tristes réflexions m'y replongent sans cesse; partout je retrouve ma douleur : le temps, au lieu de la calmer, se plaît à la rendre plus vive; car plus je vis, plus je sens qu'il me manque un appui, un représentant de moi-même, de mes idées, de mon amour pour cette nature si belle, qui serait Dieu sans Dieu qui l'a créée!

Hélas! depuis trop longtemps je suis soumis à toutes les fonctions d'un être vivant, et je suis mort moralement à toutes les affections les plus vives du cœur!

Je le sens à tous les instants, malgré mes efforts pour chercher à me distraire, pour ne pas réfléchir; malgré mes déplacements continuels, le dégoût de la vie me poursuit en tout lieu; j'appelle en vain la raison à mon secours : le passé, que j'aimais tant et qui m'a rendu si heureux, revient continuellement attrister ma pensée; un peu de courage me ferait cesser de souffrir. Mais j'ai besoin de vivre pour honorer mon fils de mes regrets; il me semble que je dois perpétuer sa mémoire : c'est une religion que je me suis prescrite; je ne saurais me soustraire à ses pieux devoirs que je me suis imposés, et que je remplis d'ailleurs malgré moi près de ceux que le hasard met sur mon passage. Je les rends en quelque sorte tri-

butaires de mes maux : il faut qu'ils les connaissent, il faut qu'ils s'apitoyent sur le triste sort de Gustave, qu'ils sachent quelle perte ont faite et ses contemporains et son pays par sa mort funeste!

Je n'ai pas à me plaindre, les justes regrets que je fais naître portent leurs fruits : on est attentif, on est attristé à mes tristes tableaux; j'arrache des larmes des plus indifférents pour mon Gustave!

Hélas! ce n'était pas un enfant, quoiqu'il eût seize ans passés à peine, mais un intelligent jeune homme qui, par son propre goût, par son aptitude naturelle, devinait tout, savait tout : il exprimait sa pensée avec la sensibilité et l'énergie de l'homme supérieur. Nous avions travaillé ensemble plus de la moitié de la vie, trop sans doute! car beaucoup d'heures d'étude par jour doivent nécessairement affaiblir. Mais j'étais fou de ses talents et de l'essor qu'ils avaient pris : je voyais déjà une célébrité qui l'honorait, qui m'honorait moi-même, dans l'avenir et l'immortalité lui tresser des couronnes!

Que n'ai-je pas dit, ô toi sa mère à qui j'adresse ce faible récit!

Sa beauté physique, celle surtout de son âme, sa douceur caressante, sa prodigieuse facilité pour écrire spontanément et mettre en un ordre parfait la mélodie et l'harmonie de ses pensées; elles étaient à lui : neuves, originales, fortes et profondes; il les entrecoupait souvent de mesure en mesure pour suspendre, pour séduire, pour agiter; pour faire sentir enfin toute la puissance de la pensée rendue par les sons. Son talent était des plus élevés; il eût été le digne émule de Beethoven, le seul à qui on eût pu le comparer dans l'avenir par la tristesse et la beauté de ses chants : c'est Dieu qui parle dans l'adagio de son dernier ouvrage; mais, hélas! un Dieu expirant sur la croix!!

Le bon voyageur à qui je faisais ces épanchements intimes était jeune et instruit; il paraissait bon. Nous étions alors tous deux seuls dans la voiture. Quatre heures se sont écoulées sans qu'il se fût aperçu, m'a-t-il dit, du voyage. Il n'avait entendu que l'expression de mes regrets; il était ému et déplorait de lui-même la trop courte existence de notre Gustave. Quant à ses talents, que je me reprochais d'avoir entretenu avec trop d'ardeur, c'était une spécialité à laquelle, me répétait-il, je n'aurais pu l'arracher : les dernières paroles de Gustave, ô mon père, et mes talents! qu'il avait

prononcées avant de mourir, n'attestaient que trop la destinée qu'il ne pouvait fuir!

A ces derniers mots, qui me parurent restreindre ses facultés : détrompez-vous, lui dis-je, son organisation était parfaite; comme il avait été grand musicien, il eût pu être grand écrivain, grand peintre, grand orateur. Et, à cette occasion, je me mis à lui raconter la supériorité de ses arguments dans une discussion que nous eûmes ensemble avec un ami. Tous les sujets furent abordés par lui avec amour, avec véhémence; il y eut dans son élocution une concision, une justesse d'expressions remarquables : la vie, l'immortalité de l'âme, les talents, l'avenir, Dieu, qu'il traita tour à tour, semblèrent l'inspirer! Mon ami, en me quittant, me serra la main et me félicita de l'avenir qu'il entrevoyait lui-même dans les pensées et surtout les hautes régions où une imagination si jeune, si fraîche, si abondante, venait de s'élever : elles présageaient déjà ces nobles et tristes accents : O mon père! et mes talents!!

Mais ce n'était pas la vie que Gustave regrettait le plus, son courage lui interdisait un soupir. Il ne put retenir l'expression d'un regret qui marquait l'avenir auquel Dieu semblait l'avoir appelé. Fatalité, où m'as-tu frappé! douze ans se sont passés depuis ces tristes coups, ma plaie est saignante et ne se fermera jamais!!

Maintenant, mon amie, je n'ai plus le courage de continuer malgré mon dessein de tout te dire. Mais ce que j'aurais à ajouter, tu peux le deviner. L'entretien a roulé sur toutes les phases de la vie; il n'est point de sujet qui n'ait été effleuré : le secret et le but de l'existence, l'immensité des cieux, la grandeur du grand Être, ses créations; mon amour, mon respect pour lui; mes remercîments quand il m'arrive du bien, ma résignation quand c'est du mal; mon père, ses facultés prodigieuses, son âme, sa bonté de mère, mon éducation naturelle, mon ignorance, mes regrets, ma paresse; le défaut d'organisation morale dant l'État, l'absence d'instituts où des questions de moralité pratique seraient faites aux jeunes gens pour détruire en eux cet esprit de guerre que nous ont légué les vieux siècles; l'amour entre tous les peuples, les barrières détruites; la tendance du jour vers un esprit de paix, de conciliation et de bienveillance entre tous les enfants de la terre; la fécondité et les prodiges de l'industrie par la paix; la destruction de toute chose par la guerre, à redouter, à haïr! enfin que

sais-je encore? la vie de l'homme, de la nature et de l'avenir de tous les êtres.

Nous nous sommes abîmés à la fin dans la pensée que tout est un doute, qu'on ne sait rien; qu'on cherche, mais que l'intelligence humaine est très peu supérieure à celle des animaux; que nous pouvons désirer par nos affections l'immortalité, mais qu'elle n'est point assurée, que même nous n'avons rien fait pour la mériter quand la voie de la conscience que Dieu nous a donnée nous y convie; que la grande pensée du Créateur est la créature et la régénération de son espèce par elle-même, et de tout ce qui a été créé, que ce qui a produit périt.

Ce matérialisme, venu à la suite d'une dernière discussion sur la phrénologie, n'a pas été ni mon dernier mot ni ma conclusion, comme tu peux le penser, mon amie. Je me suis écrié que si notre raison est frappée de stupeur à l'aspect de notre destruction physique par le temps, ce n'est pas une cause pour croire tout périssable; que cette pensée était immorale, atroce comme la phrénologie; que les hommes pouvaient craindre une fatalité, mais qu'il n'y en avait pas, ou plutôt qu'elle était presque toujours leur propre ouvrage; que la nature, que la vie étaient des miracles; que cette puissance divine, par qui tout marche, était incompréhensible, mais qu'elle pouvait nous réserver un avenir inconnu, l'immortalité, plus incompréhensible encore et plus miraculeuse. Et alors je me suis fait un ciel où j'ai désiré la présence de ceux que j'ai aimés : j'y ai placé mon père, mon fils et toi! Pour moi je ne m'en suis pas jugé digne, c'était assez d'abord que je vous susse heureux, et cette pensée d'avenir a un instant fait battre mon cœur. Le bon jeune homme qui m'écoutait m'a assuré que je méritais aussi d'avoir une place dans mon paradis; j'ai dit que ce serait un trop grand bonheur!

J'ai dit encore : que j'aurais voulu marquer dans ce monde par beaucoup de puissance; que je l'aurais employée à répandre le bien physique et moral parmi les hommes, que Dieu alors aurait pu penser à moi; mais que, dans mon obscurité et mon impuissance, je n'étais rien et n'osais espérer une réunion céleste, qui serait une félicité que les anges même n'auraient pas méritée.

Tel est, mon amie, le tableau des sujets moraux qui ont été traités par moi et le bon jeune homme dont je viens de te parler: je

l'ai déroulé à tes yeux le plus succinctement qu'il m'a été possible. Inconnus l'un à l'autre, bientôt une sympathie réciproque nous avait rendus amis et confiants; mais après un long silence a succédé à l'explosion de toutes nos pensées, moi dans l'abîme de mon triste passé, et lui dans l'étonnement où l'avait plongé l'expression de mes tristes épanchements. Avant de nous quitter, j'ai senti que le bon jeune homme cherchait à faire naître l'occasion de mieux me connaître en me proposant d'aller à Liége passer quelques jours dans sa famille; je n'ai pu répondre à cette proposition obligeante, j'ai voulu rester libre dans le choix des villes que je désirais visiter. D'ailleurs, je ne pouvais répondre à un sentiment d'affection qui paraissait naître et que je ne pouvais partager : j'ai assez vécu parmi les hommes!

Eh! n'est-il pas rare aussi que ceux qui nous paraissent d'abord bien soutiennent longtemps l'examen de leur caractère? N'ajoutons plus de déceptions aux déceptions qui m'ont désenchanté de la vie!

Dieu m'a laissé sa mère et le triste et cher souvenir de Gustave! C'est désormais là toute mon existence de bonheur et d'amertume; j'y livre toutes mes facultés, et d'ailleurs, bien que je parcoure ce monde sans toi, je n'y suis jamais seul, mon amie; je vous trouve tous deux dans mon cœur, dans le ciel, sur la terre et l'air que je respire. Je ne saurais vivre un instant sans penser à vous, à Emilie, à Gustave; à Gustave, à Emilie. Adieu! ma bien aimée!!

Paris, 1er juillet 1841.

Mon cher Octave, que j'aime, que je chéris; toi, Gustave, Gustave, toi, vous êtes mon cœur, vous êtes mon âme! Que j'ai pleuré, et tu sais comme je pleure : c'est du désespoir, car mon bon fils est toujours dans tout!

Chaque minute tu t'éloignais, et moi je me semblais rester, seule, malheureuse sur la terre!

Mon Dieu! que ces pensées font mal! On me disait : Madame, vous nous faites de la peine, de vous voir tant chagrine; monsieur, croyez-le bien, vous aime trop pour rester longtemps loin de vous. Enfin, il me semblait aussi que le temps était comme moi : il était

triste, il pleuvait toujours. Le mal de tête ensuite est venu, la nuit et la lune aussi, que j'avais demandée. Je l'ai souvent regardée ; j'ai pensé qu'elle te suivait, que tu la voyais aussi ; je l'ai priée pour qu'elle te préservât de mauvaises choses, car tu sais que je suis toujours inquiète. Le lendemain, qui n'arrivait jamais, m'a occupée malgré moi, je ne parle pas de quelques soins d'intérieur qui n'étaient que de l'ennui ; mais mon père ! On m'écrit qu'il fallait promptement l'aller voir, parce qu'il était très mal d'un coup de soleil qu'il avait pris dans le jardin. J'ai donc été de suite pour le voir encore ; mais je suis arrivée trop tard, mon pauvre père n'était plus!!... Ainsi, tu vois qu'il me faut du courage, car je veux lui faire mes derniers adieux à Mont-Parnasse!

Je rentre, je reçois ta lettre à l'instant. C'est bien à toi de m'avoir écrit tout de suite ; je suis heureuse de voir que tu es bien arrivé. Aye toujours bien soin de toi. Ici tout va bien, sois tranquille ; je fais exactement tout ce que tu m'as dit.

Je termine, car je suis bien fatiguée. J'attends une lettre de toi bientôt, que tu m'as promise. Adieu, toi que j'aime!

Bruxelles, 3 juillet 1841.

Ta lettre du 1er de ce mois m'est parvenue le 3 ; c'est deux jours d'attente ; les miennes doivent donc être dans tes mains : puissent-elles apporter quelque adoucissement à tes peines!

Hélas! je n'ai plus de larmes à répandre que pour mon fils : mais je n'ai pu me défendre d'un douloureux saisissement en apprenant la mort de ton père : il n'est donc plus!

Mon cœur souffre du malheur que tu éprouves, qui ne te laisse désormais qu'un affligeant souvenir de celui qui te donna la vie : à ce titre je dois des regrets au père d'Emilie ; il ne pouvait m'être indifférent : je le plains. Qu'il a dû souffrir de quitter la vie, lui que la nature avait si bien doté!

Quand on est bon comme ton père, Emilie, et qu'une longue vie vous a accoutumé à l'existence, les années ne se comptent plus : on se croit immortel! Peut-être même est-il aussi douloureux alors au vieillard de cesser de vivre qu'au pauvre jeune homme qui, espérant de longs jours, se voit tout à coup enlevé à la vie : l'un

connaît tout le prix de ce qu'il perd ; l'autre, en mourant, le rêve et l'ignore encore !

Je ne saurais, mon amie, te laisser plus longtemps seule dans la pénible circonstance où tu te trouves ; je pars donc et vais te rejoindre. En confondant nos regrets, tu supporteras mieux ton affliction ; tu sais combien je la partage.

Courage donc, chère Emilie ; encore deux jours, et nous serons réunis. Adieu !

Les Souvenirs.

1839.

Les vingt jours à Château-Thierry.

Meaux, 10 octobre 1839.

A peine arrivé dans cette ville, mon Emilie, je me livre au plaisir de te raconter les divers incidents de mon voyage. Mon départ de Paris ne s'est pas effectué sans obstacle : Je devais me servir des messageries royales, je m'en étais entendu la veille avec les commis de cet établissement; mais le lendemain, transporté rue Montmartre, on m'y fait attendre longtemps cette annonce foudroyante : que la voiture de passage ne peut me prendre pour Meaux avec mes valises. Emu de colère, et tout en jurant qu'on ne m'y reprendrait plus, il fallut obéir à la nécessité, c'est-à-dire me transporter de nouveau au faubourg Saint-Denis pour m'assurer s'il était possible, en ce moment, de faire voyager ensemble et ma personne et mon bagage obligé. J'y parvins; mais je m'instruisis d'abord de cette vérité, que l'argent glisse des mains, quand on s'avise de voyager; on le distribue de tout côté, comme si la source en était intarrissable. Pauvres voyageurs, comme on abuse de leurs positions!

En partant de Paris, la route vers Meaux est bordée de petits villages assez tristes. Cependant j'en ai remarqué un qu'on nomme, je crois, Livry. Ce village est propre et élégant d'aspect; jusque-là le pays est assez boisé. De temps à autre de jolis châ-

teaux frappent la vue; la verdure des champs est encore vive: il s'échappe de cette diverse culture un baume, un parfum délicieux qui saisit l'odorat et fait reconnaître à l'instant la différence qu'il y a entre l'air d'une grande ville et celui de la campagne qui l'environne à sept lieues de distance seulement : on voudrait toujours vivre pour respirer cet air là.

En quittant Livry, vous parcourez un autre ordre de beautés champêtres; ce sont de petits hameaux, de petits bourgs, délicieusement ombragés, au milieu desquels se dessinent les clochers de leurs églises gothiques; et tout cela dispersé sur une campagne admirablement cultivée.

J'ai vu des cultivateurs, avec leurs sacs de blé, l'étendre sur des terrains préparés, en le lançant à la volée : quoique je ne sois pas un admirateur éclairé des travaux des champs, celui-ci m'a paru noble et généreux; car, ces cultivateurs, ces hommes enfin étaient là, pour des hommes insoucieux de leurs moyens d'existence, une nature prévoyante et féconde. Vus de loin, et jusqu'alors méconnus par moi, leur profession ne m'en a paru que plus digne de vénération : voilà, me disais-je la passion dont nous devrions tous être animés; nous n'aurions plus besoin de cette société factice comme la nôtre, où toutes les passions ne cessent de se combattre. C'est surtout sous ces rapports que l'agriculture doit être appréciée, que cet art doit être honoré des hommes : j'ai donc délivré, par la pensée, des titres de noblesse à mes cultivateurs inconnus.

A cette impression a succédé une impression plus douce : qui l'a fait naître? l'aspect des troupeaux dociles, des chiens vigilants et de leurs insoucieux bergers; tout cela est bien pastoral sans doute, mais est vrai. Ce n'est pas ma faute, à moi, si la peinture des champs conduit à l'idylle; si loin de ma pensée ce mot me surprend. Tu reliras, Emilie, cette charmante idylle de madame Deshoulières : « Hélas! petits moutons, que vous êtes heureux; vous « paissez dans vos champs, sans soucis, sans alarmes; aussitôt ai- « més qu'amoureux, on ne vous force point à répandre des lar- « mes. » Mais madame Deshoulières n'a parlé que des moutons et du berger; elle aurait bien dû décrire aussi les vallées profondes, bordées de saules et de peupliers, qui se sont offerts à ma vue étonnée; j'aurais continué à la citer; tu y eusses gagné, Emi-

lie; car, quelque effort que je fisse, il me serait impossible de bien dépeindre, avec des souvenirs si fugitifs, ces paysages si variés qui, si rapidement, ont passé sous mes yeux : j'étais en voiture; et maintenant je t'écris, étourdi par les conversations des voyageurs : il n'y a rien là qui puisse inviter à l'idylle!

D'ailleurs, ne pense pas, mon Emilie, que tout soit plaisir dans ces contemplations champêtres. D'abord, si vous êtes impatienté de la lenteur de la voiture en remontant les routes, vous l'êtes bien davantage de la vitesse des autres voitures que vous ne parvenez jamais à dépasser; le conducteur s'en inquiète peu; et cependant l'imagination admet difficilement le mérite des concurrents : on veut toujours être le premier en toute chose; c'est ainsi que le Créateur paraît avoir fait la créature : alors, pour l'esprit humain, l'émulation est une torture.

Il ne me serait pas difficile de soutenir, hélas! que tout finit par être une torture dans ce monde; il faut être, pour sentir cela, sensible, humain, passionné, c'est-à-dire il faut aimer; car aimer est tout cela. On pourrait dire aussi qu'aimer, c'est être heureux par ceux qu'on aime, et que, dès-lors, être aimé est un bonheur suivi d'une crainte incessante de perdre l'objet de ce sentiment divin : ainsi, sa divinité même ne nous sauve pas de la torture! Un écrivain a dit que tout est dans tout; il aurait dû dire qu'il y a torture en toute chose, il eût été plus concevable.

Mais, plains-moi, mon Emilie, une connaissance de voyage croit devoir me faire une visite. Demain, je reprendrai mes récits; à présent, je n'ai que le temps de terminer ma lettre et de te dire : je t'aime, et adieu!!!

Meaux, 11 octobre 1839.

J'ai tellement de répugnance pour les descriptions des objets inanimés, que, malgré moi, je les abandonne; mais il faut les reprendre, Emilie, pour te donner une idée à peu près juste de mon voyage et du pays que je parcours.

A quelques lieues avant d'arriver à Meaux, la campagne est moins accidentée : dans ces champs il y a plus d'air, plus de ciel,

plus de lumière; ce sont encore là des beautés pour ceux qui savent admirer la nature dans toutes ses variétés. Mais c'est vraiment prodigieux de voir comme chacune de ces portions de terre semble tirée au cordeau par le laboureur avec la simple charrue! on dirait qu'il sent toute la peine qu'éprouveraient les propriétaires si on leur enlevait un pouce de terrain, et qu'il en a pitié! D'ailleurs, la surface des champs est si diversement divisée, les couleurs en sont encore si vives, si variées, qu'on sent là, autant la main industrielle des hommes que les progrès incessants de la végétation, deux puissances qui viennent de Dieu. L'homme est fait pour les travaux intelligents et utiles, la terre pour le porter et le nourrir : hélas! pourquoi sa fin concourt-elle aussi à sa végétation?

Ainsi, tu vois, ma bien aimée, que bien que la nature soit belle à mes yeux dans toutes ses diversités, elle ne m'en inspire pas moins de tristes pensées : c'est toujours l'amour, c'est toujours le regret, qui en est inséparable, qui accable mon âme, qui la brise enfin, en pressentant la cessation de tout sentiment humain!

Ces funestes dispositions ne peuvent me quitter; je les ai retrouvées avec plus de violence encore en m'éloignant de toi, C'est de la douleur que je n'aurais pas dû éprouver; ce sont des larmes que je n'aurais pas dû verser; car, enfin, je n'avais pas à craindre d'autres malheurs, j'avais prié la veille mon Dieu? Il faut, Emilie, il faut que nous restions fermes sur cette terre pour le prier, pour l'honorer, pour le pleurer toujours : notre douleur, comme notre amour, le suivra dans le ciel! Adieu!!!

Meaux, octobre 1839.

Emilie, ce serait m'accuser sans réflexion de dire que je ne sais pas aimer, ou bien je ne saurais me connaître : ma vie entière a été consacrée au culte de ce sentiment; il me serait impossible de me soustraire à sa vive influence, elle me commande; je suis enfin l'esclave de mes affections. Mais ces affections, je les ai toujours voulues pures, nobles, parfaites : c'est peut-être ce qui a fait mon malheur; j'ai trop cherché à rendre divin ce qui devait rester humain : voilà l'exagération! les choses les plus saintes en pou-

vaient donc avoir? je ne le savais pas, moi. Trop aveugle que j'étais, je suis tombé dans un abîme sans issues, ou plutôt un désespoir sans terme : à mesure que le temps s'écoule, il ne fait qu'affaiblir les souvenirs des hommes; pour moi, il les rend et plus vifs et plus amers.

Donne-moi le courage, mon amie, de supporter tous les maux que le temps peut me faire encore : dis-moi, malgré les torts que je me reproche, et que sans doute je n'ai pas eus, dis-moi que ton ami n'est pas indigne de toi. Si le passé fut involontairement son ouvrage, les talents de son fils le rendaient fou de l'avenir si brillant qu'il lui promettait : il fermait ses yeux sur le danger de les entretenir trop vivement; son cœur aimait autant, mais sa tête était ambitieuse. Hélas! il est aujourd'hui tout entier à son expiation, à son malheur : que Dieu le prenne en pitié! Adieu!!!

Meaux, 15 octobre 1839.

Émilie, Meaux est située dans un enfoncement. Les collines qui l'entourent, et que je n'ai fait qu'entrevoir, m'ont paru couvertes d'arbres séculaires : de leur élévation on doit voir toute la ville et découvrir les deux rives de la Marne qui la partagent : c'est à peu près le même tableau que nous vîmes, mon amie, de la montagne qui domine Rouen. Ici, comme ailleurs, toujours l'église et son clocher gothique; il serait pénible, en effet, pour l'esprit du voyageur et de l'habitant, de ne pas voir ces pittoresques monuments : un amas de pierres et de maisons n'est pas la poésie d'un village, mais bien l'église et son clocher.

Continue, Émilie, d'avoir le courage de me lire; je vais te donner de nouveaux détails : Je suis parti de Paris à huit heures du matin; je suis arrivé à Meaux à une heure; deux heures m'ont suffi pour explorer cette ville; que t'en dirai-je encore? Il y a un petit bout de promenade à double rangée d'arbres assez pittoresques; autour de la ville, de la verdure, beaucoup; au bas de la Marne, d'agréables habitations, remarquables surtout par des jardins à espaliers très bien entretenus; quelques ruelles assez propres et une seule grande rue marchande; mais tout cela animé de peu d'habitants; on dit cependant que les relations commerciales

de cette ville avec Paris sont très étendues, et qu'elle renferme plus de huit mille âmes : sur tant d'âmes, je n'en ai pas trouvé une seule qui pût sympathiser avec la mienne.

A Meaux, on paraît très sensible à l'argent; point de compensation, tout y est fort cher. En général, ici comme ailleurs, l'accueil qu'on vous fait est proportionné aux moyens qu'on vous suppose. J'ai voulu me mettre en pension pour passer quelque temps à écrire, on m'a demandé un prix qui m'a paru exagéré, du moins jusqu'ici tout ce que j'ai pris ne le justifiait pas. Quand je pense qu'à Paris on trouve des pensions à des conditions si modérées, je m'étonne qu'on ait conçu le projet de se fixer dans cette ville. Eh bien! j'ai trouvé un ancien militaire qui l'a effectué ce projet; c'est un vieillard qui a servi Louis XVI. Il n'a pas voulu servir Robespierre, me disait-il, parce qu'il était sanguinaire. J'ignore si ce brave homme a su me comprendre, mais je lui ai dit : oui, sans doute, je ne voudrais pas avoir été cet homme-là; mais il faut le juger ou comme l'instrument d'une faction dynastique et liberticide, ou comme homme politique dont la hauteur de vues à son époque pouvait être sentie par les masses : c'est un point que l'histoire seule doit éclaircir. En tout les cas, j'ai ajouté que ce sont les oppositions de la minorité qui ont fait échouer la république en France, que c'est un enfant, un flatteur de ce gouvernement qui l'a renversé; qu'il fit avec toute sa gloire beaucoup plus de mal que le premier; car, enfin, on cherchait alors à fonder un état populaire sur des ruines monarchiques : Il faut être cruel, sans doute, pour arriver là par des sacrifices; mais, du moins, après ce courage que tant de siècles d'esclavage avaient enfanté, les institutions victorieuses de la féodalité et du despotisme nous sont-elles restées! De l'Empire, aujourd'hui, rien ne nous reste que la république ne nous ait donné. Quoi qu'il en fût, le vieux militaire dont je parle, ne trouvant pas la France assez raisonnable pour la servir, alla tour à tour être le soldat des Russes, des Anglais et des princes; il vante encore aujourd'hui les vertus guerrières de tous les peuples dont il a été le champion. Cosmopolite par raison, je ne saurais cependant approuver cette conduite : il faut être soldat dans son pays et pour lui-même; ailleurs, ce n'est plus qu'un métier qui n'a ni lustre ni générosité.

Mais, j'ai laissé expirer sur mes lèvres cette dernière réflexion

peu flatteuse, pour recueillir du vieux militaire, qui avait été aussi le soldat de Napoléon, ces étranges paroles : « Le peuple et l'his-« toire se font une idée fausse du caractère de l'Empereur ; il n'é-« tait pas aimable ; sa parole brève, ses ordres impératifs qui « n'admettaient pas d'obstacles, sa volonté absolue, sa volonté de « fer enfin, d'ailleurs si prompte, si audacieuse, rendaient plus « dur encore le métier des armes déjà si dur par lui-même. » Pour bien apprécier ce jugement, dont le début est si comique, il faut savoir que le vieux militaire avait eu pour fonction spéciale le commandement des escortes qui, sur le passage du grand capitaine, devaient se trouver toujours prêtes à recevoir ses ordres. Dès lors on conçoit que le plus grand mutisme, la plus grande célérité leur étaient imposés ; qu'il n'y avait pas moyen de l'arrêter sous le plus léger prétexte, lui qui était toujours si pressé, sur les routes d'Allemagne et de Russie, de revenir dans sa capitale rêver à de nouvelles conquêtes.

Mais si ses opinions politiques et ses jugements sur les hommes sont erronés, il faut avouer que le vieux militaire a su assez sagement reconnaître la vanité de toutes les choses de ce monde, et y renoncer stoïquement. Il s'est retiré, m'a-t-il dit, à Meaux sans affection de cœur, et dans un lieu désert, pour s'y livrer à ses réflexions, et surtout oublier la guerre. Il parle rarement aux hommes ; s'il a dérogé pour moi à ce principe, c'est un aperçu général sur la société qui m'a valu cette faveur : je lui ai paru sensible, compatissant, et me l'a fait sentir, en me quittant, par ces paroles : « Si vous alliez, monsieur, habiter un pays aussi tranquille, et de « sites aussi agrestes que Château-Thierry, j'irais y vivre avec « vous. » J'ai donc fait vibrer une fibre du cœur d'un homme qui ne s'ouvre plus aux hommes. Je lui sais gré de cette sympathie ; elle méritait mon souvenir : que Dieu n'abandonne pas ce vieillard maintenant seul sur la terre.

Je n'ai pas été aussi heureux, Emilie, avec mon compagnon de voyage : c'était un spéculateur en grains. Nous sommes restés longtemps sans nous parler ; à la fin, l'échange de deux journaux nous a conduit l'un et l'autre au développement de nos institutions actuelles. Mais si une sortie assez violente contre les oppositions de mauvaise foi m'a d'abord valu son attention, je n'en ai pas vu plus d'empressement à me mieux connaître ; cela s'explique

aisément d'un homme qui a une famille et des intérêts commerciaux qui l'absorbent au milieu de son bonheur : il n'y a que le malheur, mon amie, qui entend, qui cherche, qui sympathise avec le malheur !

Le soir, en venant de visiter le bateau-poste, j'ai fait la connaissance d'un jeune homme qui est venu engager les habitants à se faire peindre par l'exposition de ses ouvrages : ils ne sont pas sans mérite. Si je l'eusse voulu, la connaissance serait devenue plus intime ; mais j'ai craint de me lier : sans doute, si l'on pouvait lire dans l'âme : affection, sagesse et retour, on résisterait difficilement à l'attrait de l'intimité ; mais si les hommes ne sont expansifs outre mesure, l'intérêt les rend impénétrables.

Le jeune homme dont je parle a eu devant moi un moment de dégoût ; Emilie, il avait été précédé à Meaux par un dentiste qui y avait fait une assez bonne récolte. Ce succès paraissait devoir être souhaité par un habitant au peintre voyageur ; celui-ci trouvant la comparaison peu flatteuse, lui faisait remarquer avec humeur qu'il mettait son art bien au-dessus de celui d'un arrangeur de dents : par pitié j'ai rompu une analogie aussi peu juste qu'offensante pour le jeune artiste.

Chère Émilie, je termine là cette galerie de portraits qui n'est déjà que trop insignifiante. D'ailleurs, d'autres incidents ont pu signaler ici mon passage ; mais leur peu d'importance ne vaut pas la peine de les raconter. Je ne te parlerai donc pas de trois appartement que j'avais arrêtés et que j'ai presque aussitôt quittés, dans la crainte de m'y trouver peu commodément, ou plutôt de m'enchaîner pour quinze jours de plus dans cette petite ville, qui, en définitive, n'est remarquable que par sa cathédrale, encore aujourd'hui est-elle dans un état de dépérissement inoui. On ne conçoit pas qu'on puisse ainsi laisser tomber en ruines un tel monument : la nécessité y a fait mettre des ouvriers. D'ailleurs, cette église ressemble à toutes les églises gothiques du moyen-âge : hardiesse, légèreté et festons dans l'architecture ; la statue de Bossuet est placée à l'un de ses côtés ; elle m'a paru moderne, mais j'y ai fait peu d'attention : en général, le voyageur reste froid et inattentif là où il y a délaissement, peu d'ordre et de conservation. Quand la restauration de la cathédrale sera terminée, elle vaudra la peine du voyage.

Enfin, ma chère Emilie, voici ma lettre qui finit. Je l'ai commencée hier à huit heures du soir; ce matin je l'ai reprise à la même heure, et l'ai terminée avant midi, heure de mon départ pour Château-Thierry. Tu dois voir, par sa longueur, que j'ai tenu, comme je me l'étais promis, à te raconter tout ce que j'ai pu voir et entendre; je continuerais encore, si je le pouvais; mais je dois conserver un peu de place pour te recommander d'avoir bien soin de toi. J'espère pouvoir faire un assez long séjour à Château-Thierry : là je recevrai de tes nouvelles; tu peux d'avance préparer ta lettre, m'y dire tout ce qui t'est arrivé particulièrement et ce qui nous concerne tous deux. Je suis véritablement effrayé de l'argent qu'on dépense en voyage : Quel nom donnerons-nous à ces avides hôtesses? oh! les tigresses!!! que de désappointements de vivre en province, quand l'existence est si facile, si indépendante dans notre grande ville! hors les plaisirs de la campagne dont je t'ai donné un aperçu dans mes précédentes lettres, rien ne dédommage ici le pauvre sybarite parisien : il s'y croit privé de tout. J'aurais mille choses encore à te dire; mais l'heure du départ m'empêche de les exprimer. Adieu, mon amie; environne ta personne et ta santé de toutes les précautions que te suggèreront ta grande raison et ton amitié pour moi. Je pense à toi sans cesse, parce que c'est par toi seule que je vis, et pour toi seule : aime-moi toujours comme je t'aime! Adieu!!!

Château-Thierry, 1839.

Chère Emilie, les inconvénients inséparables de mon voyage me fatiguent à un tel point, que je ne puis tenir la plume pour t'écrire; mon agitation est extrême : elle est causée, je pense, par la longue insomnie que j'ai éprouvée, et qui, cette nuit, s'est renouvelée avec plus de ténacité encore par la faute des servantes de mon hôtel; elles avaient recouvert mon lit d'une maudite couverture de laine neuve qui m'a complètement empêché de dormir. Pour me calmer, je vais faire un séjour de quelques jours dans cette ville, et puis je verrai ensuite s'il est bon que je pousse plus loin mon voyage.

Quand je réfléchis sérieusement, je sens que, quels que puis-

sent être les lieux que je parcours, leur nouveauté pour moi est une triste compensation à la peine que je ressens de m'éloigner de toi, Emilie, et du séjour de Paris : attaché par mes affections et mes souvenirs à cette ville, la pensée seule d'un événement qui pourrait m'arriver affaiblit tout le désir que je pourrais avoir de visiter des pays étrangers ; je trouve toujours à m'attrister, soit par la beauté des sites qui frappent ma vue et où je ne t'ai pas, soit aussi par les réflexions qu'ils me font naître ; car, enfin, cette brillante, nature qui se développe à mes regards, cessera pour tous deux comme elle a cessé, hélas ! pour le seul être au monde qui me l'eût fait envier. Aujourd'hui je ne vis que de mes tristes souvenirs : ils m'empêchent de sentir le présent ; c'est au passé que m'attachent et mon cœur et mes regrets !

Comment, Emilie, avec de si tristes dispositions, accomplir le dessein que je m'étais proposé de te faire assister aux diverses phases de mes courses lointaines ? Si j'avais à ma disposition un miroir qui retînt les images, et que je pusse l'appliquer à loisir aux divers paysages enchantés qui se découvrent depuis Meaux jusqu'à Château-Thierry, je n'éprouverais que l'embarras du choix pour te les faire connaître ; mais c'est un panorama toujours varié qui vous laisse dans l'esprit mille dessins si fugitifs, qu'on ne saurait en retracer aucun d'après nature.

Et maintenant, Emilie, comment m'y prendrai-je pour te faire au moins sentir la différence des lieux que je viens de parcourir avec ceux que j'ai déjà décrits dans mes précédentes lettres ? Cette différence est très sensible à la vue ; mais les paroles sont impuissantes pour l'exprimer ; car la nature change à tout moment, et les paroles sont toujours les mêmes : tâche de me comprendre !

La campagne de Meaux à La Ferté-sous-Jouarre est d'abord légèrement exhaussée ; la Marne coule toujours à nos côtés ; le pays est montagneux ; à gauche, on aperçoit sur le penchant des colines, de temps à autre, des petits bois et des habitations rustiques d'où s'échappe une fumée qui s'évapore dans l'air et annonce une existence d'homme ; plus loin, des forêts imposantes par leur sombre aspect : les champs, qui les suivent, forment un tapis de diverses colorations végétales admirablement cultivé. Si le côté gauche disparaît à la vue par la hauteur des bois qui bordent

la route, le même tableau se peint au côté droit; que dis-je, le même tableau! Rien ne se ressemble dans la nature : ici, l'étrangeté des sites et des points de vue se fait encore remarquer. Plus on s'éloigne de Paris, plus la campagne est belle, élégante et variée. Nous montons et descendons tour à tour : des gorges peuplées d'arbres de toute espèce excitent notre surprise; on voudrait être dans des enfoncements, toujours verts, où une eau limpide s'échappe avec un léger bruit des sources, et forme des ruisseaux qui serpentent continuellement et vont se perdre sous la végétation; les prairies qui les ceignent sont déjà fécondées. D'un et d'autre côté, c'est un spectacle de productions merveilleuses; et cependant, vous ne voyez aucun cultivateur dans les champs : A quelle époque ont-ils donc cultivé ces terres? et de quelle manière s'y sont-ils pris pour le faire avec tant d'art?

En approchant de La Ferté-sous-Jouarre, déjà cette petite ville se fait pressentir par quelques habitations bourgeoises; déjà un petit château se dessine au loin près de la Marne : ce côté gauche commence à vous frapper d'un nouvel étonnement; si le côté droit vient de vous surprendre par la vue lointaine de quelques villages se cachant sous la cime des arbres; si la flèche de leurs églises s'est fait jour à travers les bois, ici le côté gauche découvre à votre imagination un amphithéâtre magnifique : l'ancien château seigneurial a reçu des restaurations; l'antique tourelle est encore debout parmi cette végétation que des siècles ont renouvelée; mais tout cela paraît inhabité : l'esprit du voyageur est attristé de cette profonde solitude, de ce silence à peine interrompu par le mouvement de la ville. Approchons : son aspect me paraît séduisant, et il l'est en effet; en la voyant, j'ai regretté de ne pas m'y être arrêté quelques jours. Il y a de l'air, de la vie dans ces habitations; les rues sont assez jolies; les maisons bien entretenues; on sent qu'il y a ici des propriétaires viagers qui ont cherché à rendre ce séjour plus aimable et l'existence plus douce à passer. Les établissements commerciaux sont en plus petit nombre à La Ferté-sous-Jouarre qu'à Meaux. Pour un rentier qui veut jouir des beautés de la situation, cette première ville, c'est-à-dire La Ferté-sous-Jouarre, est bien préférable : j'y vivrais, ou plutôt, dans un autre temps, j'y aurais vécu volontiers. On dirait qu'on ne fait dans cette ville, et qu'il n'est permis d'y

faire que le seul commerce des meules; cette fabrication y paraît éternelle : je me rappelle qu'en 1809, et quelques années plus tard, je remarquai la même fabrication; elle s'exécutait comme aujourd'hui, pour ainsi dire, sur la place publique.

Tu sens, Emilie, qu'en voiture, et ne s'arrêtant jamais, il me serait impossible de te donner de plus grands détails. —Quittons donc La Ferté, et prenons cette route à gauche, qui est très montante. Nous voilà au moins ici pour près d'une demi-heure. Nous sommes enfin arrivés au sommet de la montagne : nouveaux prodiges de la nature que tu admireras un jour comme moi, si jamais notre destinée nous ramène dans ces lieux. Nous avons passé un pont à La Ferté, maintenant la Marne est à notre droite.

En jetant les yeux sur ces immenses collines qui bordent cette rivière, l'on conçoit d'abord que les villes ont dû être assises près des fleuves. Il est inutile de s'appesantir sur l'utilité de cette situation : elle sert aux relations commerciales, qui en deviennent plus faciles; elle évite d'ailleurs des transports sur les élévations, qui sont aussi pénibles que coûteux. Cependant, d'ici l'on voit quelques petits villages, situés sur les hauteurs des montagnes et parmi les bois, qui forment des vues pleines de poésie : on voudrait s'y réfugier pour méditer et être plus près du ciel!

Je suis nécessairement forcé de me répéter, Emilie; oublie, s'il t'est possible, l'emploi des mêmes expressions, pour mieux saisir ma pensée. Nous voyageons maintenant sur des terrains élevés; la culture des champs devient plus variée; nous apercevons de loin la campagne au bas de la Marne; celle des hauteurs s'étend à un horizon que la vue embrasse à peine : on ne conçoit pas, sans la voir, la puissance de cette magnifique vue; elle n'est plus celle que nous quittons : ici, plus de richesses de culture encore; plus de variétés; plus de beautés pittoresques. J'oubliais de te dire qu'en gravissant la montagne qui conduit à ce panorama, un petit arbre, élégant, coquet, et rare dans ces contrées, avait frappé ma vue : c'est le sorbier aux grappes rouges. Quand le créateur le fit naître, il voulut sans doute rompre la monotonie de couleurs que présente en général l'aspect des arbres. J'en ai revu un semblable en approchant de Château-Thierry. Il y a ici peu de pins; par compensation les peupliers jouent un rôle merveilleux dans ces merveilleuses campagnes.

J'ai peine à croire, Emilie, que je puisse désormais revoir une plus belle nature ; j'aspire du moins à cette réalité pour te la faire connaître. Les mots me manquent pour en faire sentir et la nouveauté et la richesse.

Les niveleurs de 1793 ont oublié ici leur mission, ou plutôt elle a été impuissante pour quelques portions de ces champs : en général, ils sont divisés de manière à faire penser que les cultivateurs, qui en sont propriétaires, ne le sont devenus que par suite de l'écroulement des richesses seigneuriales depuis 1793. Tout cela décèle une fortune bien partagée, un peuple industriel : C'est bien ! il est bon que la terre n'appartienne pas à un seul. Mais, quels sont les heureux possesseurs de ces immenses plaines qui s'étendent des deux côtés du chemin qui les partage? Messieurs les nouveaux seigneurs, vous louez vos terres ; la culture en est uniforme ; on y remarque le même sillon : cet aspect est aristocratique ! que j'aime bien mieux ces cultures variées qui se joignent et se croisent avec tant d'art ! elles annoncent l'habileté de chaque cultivateur : ici, c'est du travail qui soutient des familles ; là, c'est une rente qui en fait vivre une seule trop splendidement !!!

Si je voulais chercher dans mes souvenirs, Emilie, j'ajouterais encore des réflexions à celles que m'on fait naître ces champs populaires ou aristocratiques. Mais au moment où je t'en fais grâce, la nuit nous a gagnés : le conducteur ayant éclairé sa voiture, je ne vois bientôt plus que la lueur de la lumière sillonner l'épaisseur des bois ; elle y règne, s'y divise et devient fantômes. Le saisissement me prend ; mes regards s'obscurcissent ; ce n'est que par intervalles que je puis apercevoir et les arbres et la route. Quel malheur de ne plus voir ! et si j'étais attaqué ! où fuir? comment se glisser parmi ces bois qui ceignent la route? la terre d'ailleurs est humectée depuis deux jours par une pluie incessante ; et je ne suis pas armé ! et tout ce qui m'est cher est loin de moi ! elle ignore, mon Emilie, où je me trouve ! Ces alarmes ont été longues et trop pénibles : c'est alors que je sens toute la vanité des voyages ; ce qu'on gagne en curiosités, on le perd en bonheur, en calme de l'âme. Mais enfin l'anxiété a cessé au moment où nous avons touché aux limites de ce Château-Thierry, qui ne voulait pas être atteint, et que j'ai reconnu après avoir monté et descendu plusieurs rapides montagnes. Je ne sais pourquoi

mon cœur battait aux approches de cette ville ; sa vue ne pouvait éveiller en moi aucun tendre souvenir; mais je l'avais habitée jeune: là, j'ai vécu ! Ce retour sur notre existence passée doit nous émouvoir : c'est un mort qui s'éveille, et qui s'interroge de quelle manière il a vécu. Bientôt, cette impression s'est évanouie. je suis descendu de la voiture et ai fait déposer mes effets à l'hôtel des messageries ; je m'y suis rendu moi-même pour me réchauffer et me mettre à table ; depuis le matin, je n'avais pas mangé ; il était huit heures du soir. Aujourd'hui, le lendemain de cette soirée, je visiterai la ville : je me réserve de te dire les nouvelles impressions que j'en aurai reçues. La fatigue m'a empêché longtemps de mettre la main à la plume; il y a deux heures que je l'exerce en courant; pardonne-moi mes négligences ; impatient, je suis incapable de mieux faire aujourd'hui. Aime-moi, chère Emilie, toujours comme je t'aime , et ne me laisse jamais manquer de tes nouvelles , je veux dire de tes lettres, quand je t'indiquerai le moyen de me les faire parvenir. Adieu !!!

Château-Thierry, 1839.

Ma chère Emilie, je dois à mon hôtesse, qui m'a changé d'appartement, d'avoir un peu mieux dormi cette nuit. La journée est pluvieuse , je la consacrerai à t'écrire. C'est aujourd'hui lundi; je doute que ce jour soit d'accord avec celui de la date que j'ai mise à cette lettre ; quoi qu'il en soit, hier, dimanche , livré à mes anciens souvenirs, et curieux des impressions qu'elle produirait sur moi, j'ai parcouru la ville dans tous les sens. D'abord, j'ai visité le collége, c'est-à-dire je me suis arrêté à la grille, qu'il m'a paru inutile de dépasser. Tandis que tout se modifie autour de nous, trente années se sont écoulées ici sans changement : cette maison, cette cour, ce parloir, où jadis, enfant moi-même , j'instruisais des enfants : ce parloir, cette cour, cette maison, dis-je , sont toujours les mêmes, un des plus tristes monuments des vicissitudes humaines; l'ennui de ce séjour n'est même pas tempéré par le tumulte incessant de ce groupe d'élèves près duquel j'aperçois un jeune instituteur qui surveille : que je le plains,

s'il est né pour le progrès! rien n'est plus stationnaire que ce qu'il fait là!

En naissant, chaque être ici-bas a bientôt une dette à payer à l'insipidité de la vie, à la stupidité des hommes: en effet, que vois-je dans un des angles de la cour de ce collége? deux enfants à genoux! mais pourquoi leur infliger de telles punitions? pourquoi surtout les humilier si longtemps? prétend-on ainsi les corriger plus moralement de leurs fautes? Consultez-les, ou plutôt leur lassitude et l'altération de leurs traits, ils vous diront que la honte et l'inhumanité n'ont jamais produit que l'irritation et la pensée coupable de la vengeance. C'en est assez de cette première visite, je ne la renouvellerai pas, elle m'indigne trop contre les moyens d'éducation qu'adopte le régent de ce collége!

Il y avait jadis derrière cet établissement un petit bois dont l'ombrage et la fraîcheur me plaisaient beaucoup; ce bois existe plus ombragé et plus frais encore; mais à présent il n'est plus accessible à l'habitant ni au voyageur, c'est une propriété réservée.

Adieu! séjour de mes anciennes méditations, je vous contemple pour la dernière fois : si au jeune âge vous reçûtes mes secrets, je n'ai aujourd'hui pour vous que de l'indifférence; vous ne pouvez être le confident d'un fol amour, et d'un amour éteint avec ma douleur, qui est éternelle; je la porte au cœur, je la trouve partout où me conduisent mes pas; partout mon âme est agitée : je souffre; mais pour me plaindre, il me faut l'air, l'espace, le ciel enfin qui ne m'ont pas vu heureux!

Emilie, j'ai reconnu la grande rue qui conduisait à l'ancienne sous-préfecture; cette rue est plus propre; les maisons en sont mieux entretenues qu'autrefois; celle de l'ancien sous-préfet de l'empire, que j'ai beaucoup connu, est toujours là, mais, lui, a disparu de cette terre; moi, j'y suis encore pour voir et constater ce changement : l'impression que je reçois est glaciale; elle m'empêche un moment de continuer mes explorations. L'esplanade au bord de la Marne n'a pas changé; on en taille en ce moment les arbres; les tailleurs sont inexorables : ils emporteraient le tronc des arbres, si on les laissait faire! mais ces arbres, dont ils enlèvent le feuillage, n'ont plus de poésie qui fasse rêver! Les malheureux, ils détruisent ce que le temps a créé pour charmer nos yeux, ce qu'il embellit, ce qu'il respecte pendant des siècles, lui qui vieillit et

qui détruit tout si vite sur son passage! Quand punira-t-on ou tant d'avidité ou tant d'ineptie?

Je me suis fait un devoir, mon Emilie, de t'écrire sans ratures: je laisse pour ainsi dire courir ma plume sur le papier sans faire attention si trop souvent j'exprime des pensées de peu de justesse et de suite; c'est que bien dire est chose pénible : ce n'est pas sans effort d'ailleurs qu'on parvient à un style concis, correct, élégant, il faut pour cela beaucoup de travail; il ne suffit pas même, si la nature ne vous a doué d'une grande facilité d'élocution, de beaucoup d'imagination, et du talent de l'observation.

Mais, pourquoi prendrai-je le soin de polir mes lettres? elles ne seront lues et appréciées que de toi seule; je t'écris aussi négligemment que je te parle : c'est une simple causerie entre nous qui n'a de prix que parce que tu connais le cœur qui la dicte; que c'est à toi, toi que j'aime au monde, et qui ne cesse d'être présente à ma pensée; à toi, émilie, que je parle. S'il fallait du travail pour t'écrire, j'en serais aujourd'hui incapable. C'est bien assez de l'impatience que j'éprouve de ne pouvoir guider ma plume aussi vite que je le voudrais. Je m'inquiète peu d'ailleurs des fautes qui pourraient m'échapper contre le bon sens et la grammaire; en me lisant, ta raison les rétablira facilement. Ce que je désire, c'est de te donner une idée à peu près exacte des lieux que j'ai visités : tout imparfaites que soient mes descriptions, je serais heureux qu'elles aient atteint ce but, le seul que je m'étais proposé. Demain, Emilie, je les continuerai. Adieu!!!

Château-Thierry, 1839.

Nous vivons dans un temps, Emilie, où l'on craint de rencontrer des hommes dans les rues de Paris passé minuit. Ici les enceintes de la ville sont si désertes, et la ville elle-même, que, malgré moi, j'hésite à monter ce chemin qui conduit du collége au château; et c'est à huit heures du matin qu'un tel effroi me saisit! Montons cependant, et malgré mon anxiété, je ne vois que des ruines que je reconnais à peine : le temps a frappé de sa faux impitoyable l'antique château; aujourd'hui ce n'est qu'une plate-forme assez étroite, mais encore entourée d'une double enceinte d'anciennes

fortifications du moyen-âge, construites avec du moellon et surtout de la pierre de gré, qui paraît se jouer des ravages du temps. Huit siècles, et peut-être davantage, ont vieilli cette forteresse, mais ne l'ont pas détruite. On y compte encore aujourd'hui sept tours à crénaux, où nos belliqueux ancêtres renfermaient leurs canons : je me suis contenté d'en reconnaître les vestiges d'une ou deux.

Je ne saurais à présent te dire, mon amie, sous quel roi ou quel prince ce monument de guerre a été élevé; mes souvenirs historiques sont trop vagues pour rien assurer de positif à ce sujet; mais il est certain qu'il fallait que nos aïeux fussent de rudes jouteurs dans les combats, amis ou ennemis, pour s'entourer ainsi d'une manière aussi impénétrable. Les murailles de cette forteresse étaient doubles; les portes d'entrée, en arceaux étaient triples : il y régnait, dit-on, pour aller s'approvisionner, des souterrains qui conduisaient à des villages voisins; j'en ai vu, en effet, l'entrée. Quel travail! quel travail de géants! et surtout quelle prodigieuse quantité de matériaux que j'utiliserais, si j'étais l'administrateur de ce pays : on en éleverait une ville!

D'après les traces qu'il en reste encore, il y a eu sur cette forteresse les habitations des chefs, les casernes des soldats, une église, des magasins à poudre, une source d'eau, un bassin, enfin tout ce qui pouvait être réuni, par les assiégés, d'approvisionnements de toute espèce pour l'existence et le soutien des siéges qui ne devaient pas être courts, quand on pense aux mœurs du temps qui les rendaient nécessaires. Maintenant, de tout cet appareil guerroyant, il ne reste que des murs qui tombent, un magasin restauré qui renferme les produits d'une poudrière voisine, les portes d'entrée indestructibles, des souterrains comblés et des espaces dont chaque voyageur cherche l'ancienne affectation: tristes restes de vains projets d'hommes, d'une gloire, d'une ambition éteintes, qui les rendaient cruels; tristes restes qui firent des héros et des malheureux! après la guerre, des traces de destruction; après l'intelligence et l'humanité, des monuments durables et chers à la postérité la plus reculée.

J'ai oublié de te dire, Emilie, qu'un vieillard de quatre-vingt-cinq ans, attaché à l'hospice de La Charité de cette ville, conduit journellement au château, pour les faire paître, des vaches d'un

excellent caractètère, mais d'un tempérament plus excellent encore; car, une d'elles s'étant laissée tomber de soixante pieds de haut des murs d'enceinte, roulerait encore, si le tronc d'un noyer ne l'eût arrêtée dans sa chute, ce qui n'a pas empêché le robuste animal de vivre le restant de ses jours, c'est-à-dire quatre ans de plus : ce fait est historique ici.

Je pourrais ajouter à cette petite anecdote que le vieillard m'a racontée, les détails qu'il m'a donnés d'ailleurs sur l'hospice et la supérieure; mais ils sont si peu importants que je t'en fais grâce, pour passer de suite à un fait historique qu'un habitant qui se trouvait là nous a raconté : En 1815, la garde nationale de Château-Thierry, d'autres disent de Meaux, fut tellement effrayée de la présence de soixante mille hommes, que la sainte alliance avait conduits là contre l'empereur Napoléon, qu'elle abandonna, sur le château même, sans les enfouir, les pièces de canons qu'elle y avait placées pour les repousser. Le fait peut être vrai; mais depuis, le courage militaire est connu des gardes nationaux. La panique aujourd'hui ne serait pas si spontanée, ni si imprévoyante, quand bien même la fortune et la trahison seraient contraires aux efforts du chef de l'état! Espérons, Emilie, que les enfants d'une même patrie ne donneront plus le spectacle honteux d'un semblable parjure, et que nous n'aurons plus à déplorer les calamités qu'il entraîne à sa suite! Adieu!!!

Château-Thierry, 1839.

Il serait impossible, Émilie, de trouver un emplacemént qui dominât mieux sur la ville et ses environs que le château dont je t'ai donné une idée, si ce n'est de la tour de l'église qui est encore plus élevée; du point où me conduit ma narration, c'est-à-dire, du château où je me trouve, l'horizon est complet autour de moi; j'étends ma vue à une distance considérable; en la ramenant sur Châteuu-Thierry, je vois que cette ville, comme toutes les autres en général, est située dans un fond à peu près au centre du pays, la Marne la partage : les prairies, qui partent de ses bords, viennent se joindre aux pieds des montagnes, elles-mêmes sont spacieuses et bien cultivées, mais beaucoup moins boisées

que celles de Meaux à Château-Thierry. Ce qu'il y a de remarquable surtout, ce sont ces routes qui joignent la ville aux villages qui l'avoisinent ; elles sont charmantes à voir : la fraîcheur des arbres qui les forment, les diverses plantations des champs, les prairies qu'elles partagent, cette solitude si rarement troublée, ce calme des sens qu'elles procurent, cette verdure si vive qui anime ce tableau, tout là pour l'homme heureux, insouciant des peines de la vie, conspire à le rendre plus heureux encore. A vingt ans je n'admirais pas assez ces végétations abondantes et si variées : je n'étais pas ravi à l'aspect d'une si belle nature ; c'est en vain que le Créateur enfantait des prodiges, un seul sentiment absorbait mon âme, j'étais aveugle ! mais j'espérais!... Aujourd'hui, si j'ai été insensible à tant de beautés, elles ne sauraient encore exciter mes regrets, car, un seul regret, hélas! amène les facultés qui me restent pour me faire déplorer l'existence et non pour ne l'avoir pas su dignement apprécier. Privé de l'affection la plus pure, la plus douce, la plus élevée, pour espérer, je n'ai plus qu'à mourir!... Laissons donc là, sur ce plateau fameux, et mon indifférence et mes espérances évanouies de vingt ans, pour suivre avec toi, mon amie, le cours de mes excursions champêtres, que je reprendrai demain. Adieu, bonne Émilie !

Château-Thierry, 1839.

Me voici maintenant, bonne Emilie, sur le chemin de Bral, ce petit village dont je t'ai si souvent parlé, où nous eûmes le malheur de perdre un de nos jeunes élèves ; triste souvenir que tu m'as fait souffrir ! Je n'en connaissais pas la grande route qui s'éloigne peu des bords de la Marne ; elle est charmante ; c'est ici toujours le même paysage : des prairies, de la végétation en pleine vigueur, des points de vue bien ombragés, des habitations lointaines, des laboureurs, des paysans occupés des travaux des champs, et toujours ces montagnes qui terminent l'horizon et apparaissent sans cesse avec des variétés nouvelles. A chaque pas que vous faites ce tableau se reproduit à vos yeux ; je sens l'impuissance de le peindre !

Je me rappelle que c'était par un petit sentier que nous nous

rendions autrefois à Bral ; il était aussi fort pittoresque ; il me semble encore entendre le bruit du petit ruisseau que nous suivions serpentant à travers mille herbages et laissant admirer sa limpidité : la solitude qui règne ici m'a empêché de prendre ce chemin ; j'aurais voulu être plus courageux, mais j'ai eu peur : on tient à la vie, quand on aime encore, et qu'on sent le besoin d'honorer par les regrets ceux qu'on a aimés, qui n'ont, hélas! paru au monde que pour souffrir, eux qui devaient y briller comme l'étoile du matin au firmament!

Que j'avais raison autrefois d'appeler Bral, le petit enfer! un habitant que j'ai rencontré sur la route, me disait qu'il y avait eu des changements; je l'ai revu, il est dans une complète erreur : c'est pousser trop loin l'amour de son village!

La maison de l'ancien régent du collége de Château-Thierry n'a reçu d'amélioration que sous le rapport de la vétusté; il me semble qu'elle est prête à s'écrouler, quand en viendra-t-elle là? J'ai encore jugé ici inutile de visiter l'intérieur de cette vieille masure; je me suis dirigé de suite vers l'église et le cimetière. C'est en vain que j'y ai cherché l'inscription funéraire de ce pauvre jeune homme dont je viens de te parler : son nom n'est dans le souvenir de personne, excepté dans le mien; je ne l'oublierai jamais! pauvre Baudy!!

Cette terre que je viens de fouler est celle des morts; c'est à regret encore que je ne vois que de l'herbe pour diriger mes pas. Cela fait mal de penser qu'un jour aussi nos cendres seront si peu respectées; mais le siècle et les hommes seront passés, hélas! qui s'inquiètera de nous!

Que te dirai-je encore, mon amie, de l'église si petite de ce village? elle est fermée les jours ouvriers; c'est le hazard qui m'a fait trouver la porte ouverte. Hélas! ce monument est plutôt digne des morts que des vivants : j'ai peur d'être englouti sous les ruines pendantes de ce caveau humide; hâtons-nous d'en sortir!

Par ce triste tableau tu vois, Emilie, qu'il n'y a rien à Bral qui puisse m'arrêter plus longtemps. Je ne dois pas le quitter cependant, avant de t'avoir fait connaître la curiosité du lieu : à peu de distance de ce village, il existe un ancien carrier que l'on désigne ici sous le nom de l'hermite de Bral. Cet homme, retiré du monde, ou plutôt de ses pierres, a voulu y rentrer en se creusant

au pied d'un rocher une espèce de grotte dans laquelle il vit : c'est le travail de ses mains; jusqu'alors c'est bien; il a raison d'être satisfait des éloges qu'il en reçoit, mais ce qui est moins bien, c'est le tronc qu'il a disposé au devant de la grotte pour recueillir les offrandes des visiteurs et les exciter à la charité. On a voulu rendre dramatique la retraite de cet homme; c'est, dit-on, par suite de la perte qu'il a faite, il y a vingt ans, de sa femme et de sa fille, que ce pieux personnage vit loin du monde, mais le tronc aux aumônes détruit, selon moi, tout le prestige. J'ai demandé à un habitant de Bral si l'hermite du rocher était curieux à voir, il m'a répondu que c'était tout simplement un homme comme lui, ouvrier comme ses voisins; je l'ai cru sans peine, et n'ai pas vu l'hermite. Voici le terme de mes excursions et le fruit que j'en ai retiré, Emilie, je suis rentré à Château-Thierry plus triste que je ne m'en étais éloigné.

Et maintenant Émilie, que te dirai-je de mes projets de voyage? plus je les exécute, plus je sens qu'il n'y a que de la vanité dans ce déplacement continuel de ma personne ; que la curiosité que je satisfais est loin d'en compenser les désagréments; elle me coûte d'ailleurs trop! ce n'est qu'au prix de ma tranquillité; car, être loin de toi, pour moi est une peine; m'en éloigner davantage, un chagrin : déjà de ce que je ne reçois pas de tes lettres à l'adresse que je t'ai donnée, je me figure que tu es malade. Je ne saurais supporter longtemps ses appréhensions. Ainsi, il est probable que j'abandonnerai le dessein que j'ai conçu de visiter la Belgique et que je me rapprocherai de Paris; le but ne sera pas tout-à-fait le même, mais du moins la faculté de recevoir de suite de tes nouvelles m'enlèvera toutes mes terreurs. A demain, mon Émilie, et adieu!

Château-Thierry, 1839.

C'est être dépourvu de toute raison, Émilie, que de se soustraire aux importunités par les moyens que je prends; en vérité, je ne sais jusqu'à quand je serai la victime de mon cœur et des préjugés! Si demain je ne reçois pas ta première lettre, ou qu'elle soit partie, je prierais qu'on me la renvoie. En tous les cas, ne

m'en écris pas une seconde, que je ne t'aie indiqué le lieu où tu dois me l'adresser. J'en ai assez de cette ville, un plus long séjour m'y serait insupportable : à la vérité, je m'y occupe de causer avec toi; mais je préfère au centuple te voir : je n'ai pas l'habitude de ton absence, je ne saurais la supporter si longtemps; il me semble qu'il y a un siècle que je ne t'ai vue. Aie bien soin de toi, ma chère Émilie, si tu veux que je vive avec mon affliction profonde. Tout à toi, mon amie!

Château-Thierry, 1839.

Je ne puis te pardonner qu'à regret, mon aimable amie, d'avoir détruit ta première lettre que tu m'as écrite de Paris; bien qu'elle fût injuste à mon égard et appuyée d'ailleurs sur des illusions qui ne pouvaient avoir aucune réalité, cette lettre était de toi, elle avait dès lors un prix pour moi dont aucune considération ne m'aurait engagé à me séparer : j'ai donc pleuré la perte toute récente de ta lettre; il me semblait que sa destruction était une partie de toi-même qui m'était enlevée; dans ma douleur et pour remplacer autant qu'il m'était possible l'énergie de ta lettre et la lettre de mon amie, où, parmi des suppositions injurieuses, je voyais néanmoins tant d'amour et d'affection qui m'étaient si chers, j'ai tracé à la hâte les mots que tu vas lire. Pardonne-moi à ton tour les expressions exagérées du premier jet de mes pensées; oublie-les, s'il t'est possible, elles sont dues à la peine que tu m'as causée en faisant disparaître pour toujours ce premier feu de tes sentiments qui est si vif quand une cause quelconque et bien irritante y a donné lieu : j'ai conservé, autant qu'il m'a été possible, le fond de ta lettre, par le souvenir, c'est donc toi qui m'écris; si la forme en ce moment n'est plus la même, ta lettre y perdra sans doute, mais au moins elle sera remplacée, et le regret pour moi de n'avoir plus l'original sera moins vif; lis donc, et prends-t'en à toi-même, s'il y a quelque inexactitude à reprocher à ma mémoire, toi seule en es cause et tu supporteras la peine d'une résolution que tu n'aurais dû prendre qu'après avoir consulté ton ami, qui certainement l'aurait combattue avec succès. Lis donc encore une fois.

Paris, 1839.

Ma vie était destinée à toutes les épreuves, mais je ne m'attendais pas à être une mère humiliée après avoir été la plus malheureuse des mères! J'ai préféré la douleur de ton absence au bonheur que tu m'offrais encore au prix de mes larmes : je n'ai pu supporter plus longtemps le spectacle honteux où tu me donnais un rôle si bas pour une femme qui, se croyant déjà aimée, ne se donnait plus la peine devant moi de cacher et son triomphe et le tien. Tu ne pensais pas à quelle résignation, à quels chagrins tu condamnais ma vie; mais les pleurs que je t'ai vu verser en me quittant m'ont assez vengée : ils me rend aient presque heureuse. Vas, cours, cherche les moyens de la voir, d'y penser sans obstacles; que ton imagination ardente lui prête des charmes qu'elle n'a pas et qu'elle n'aura jamais; tu seras heureux sans doute par les illusions; mais du moins je ne serai plus le témoin qui irritera, qui augmentera ton fol amour. Toi, qui te croyais enchaîné, te voilà donc libre; tu peux t'appartenir; qu'aucune pudeur ne te retienne : mais désormais, ne me dis plus que tu sais aimer : tu ne le sus jamais! Offensée, méprisée, oubliée avec mon fils, hélas! mon malheur ne pouvait s'accroître. Enfin j'ai dû t'éloigner et malgré tout mon amour, et malgré toute ma peine, car, ta pitié, pas plus que ton cœur, ne me restait encore; adieu!!

Paris, 1839.

La journée sera moins pénible à passer : je reçois à l'instant de tes nouvelles; mais une lettre est bien peu pour remplacer tout ce qu'on aime loin de soi, mon pauvre Octave; je ne suis pas plus en santé que toi, la nuit, le jour, je n'ai pourtant pas comme toi les fatigues du voyage, mais j'ai une grande inquiétude de te savoir éloigné; juge, moi qui reste à t'attendre à la fenêtre des heures entières quand tu tardes à venir. Je le sens bien, l'absence est le plus grand des maux, Gustave à six ans le disait si bien des deux pigeons!

Je crains que mes soins ne te manquent, car je connais tout ton être plus que toi, mon Octave ; ta délicatesse d'âme se répand sur tout le système et fait qu'ils te sont nécessaires ; moi, je suis plus froide, plus posée en apparence, mais j'aime comme toi avec passion : je ne connais rien au monde, toi et Gustave ! voilà l'âme de mon cœur qui sait si fortement aimer à jamais ; mon Dieu, fallait-il qu'un jour il fût si malheureux !

Tes petites lettres, mon bon Octave, sont toujours très bien : en les lisant, elles me donnent l'idée des villages et de la campagne que tu as admirées ; bien sentie, la nature est belle dans cette saison et plus belle encore pour nous, elle finit, elle sympathise plus avec nos souvenirs !

Je t'ai écrit ma première lettre à Château-Thierry, poste restante ; j'ignore si tu as eu l'idée d'y aller voir. Celle-ci te parviendra, elle est à l'adresse que tu m'as indiquée. Je ne sais pas combien il faut de temps pour qu'elle t'arrive ; tes dates ne sont pas celles du jour ?

Que n'ai-je pu, bon Octave, aller avec toi ! le voyage ne m'eût pas plus fatiguée que les longues nuits que je passe, elles m'effraient pour toi ; j'en ai le cœur qui me lance ; je sens des douleurs quelquefois si vives, qu'elles m'inquiètent ; tout mon sang est là ! je n'ai plus la patience de prendre des bains ; mon esprit n'est pas assez tranquille pour reposer ; tout cela pourrait bien me rendre malade : il faut si peu de chose à présent pour me troubler ! mais chercher le mal, c'est manquer de raison. Je prie tous les jours Dieu et Gustave, Gustave et Dieu pour me calmer.

Mes craintes, bon Octave, auront moins le pouvoir de m'agiter, si tu me dis que tu m'aimes, et que tu ne négliges rien pour me le prouver.

Je n'ai pas encore assez de courage pour reprendre avec toi une correspondance plus soutenue ; nous la commençâmes dans des temps plus heureux, pourquoi, hélas ! la continuer quand le bonheur n'est plus pour nous ? Je n'ai de puissance et de force que pour t'aimer, et d'espérance que pour prier et souffrir ; adieu ! !

Château-Thierry, 1839.

Je reçois aujourd'hui ta seconde lettre, qui m'a fait aller chercher à la poste la première que je n'attendais plus et à laquelle je ne devrais pas répondre, parce que, permets-moi de le dire, tu n'y es pas raisonnable.

En vérité, mon Émilie, tu n'es plus excusable de ne pas connaître enfin entièrement ton Octave : tu prends encore ma bienveillance habituelle que j'ai pour tout le monde et plus particulièrement envers les femmes pour de l'affection ; et pour quelles femmes? moi, de l'affection pour ce qui est abject? quand moi-même je crains si vivement de n'avoir pas été parfait toute ma vie ; quand cette perfection que j'exige de moi, je la désire pour ce qui m'approche, pour ce qui me touche, pour ceux enfin qui veulent vivre avec moi !

Je sais aimer; mais pour m'attacher, il faut une sainte vie; il faut un cœur sensible; il faut une âme compatissante, expansive; Il faut avoir senti le malheur, avoir été utile aux siens, aux hommes ensuite. Mais, c'est toute une existence sensible, intelligente, que j'exige là! où la trouver? aussitôt que Dieu aura formé pour moi un tel être, il sera mon ami; que dis-je? mais encore dans la malheureuse disposition de cœur où m'a placé ma vie antérieure, cet ami viendrait-il à paraître que je doute encore que je pusse l'aimer; car bien qu'on ait toutes les qualités qui fondent l'estime, qui inspirent l'attachement, quand le temps n'a pas cimenté de tels liens, ce n'est souvent qu'un attrait passager, qu'un entraînement momentané que la vie commune, que les rapports de tous les jours peuvent faire évanouir.

Aimer, c'est être vertueux et dévoué l'un pour l'autre, c'est être malheureux et heureux ensemble, c'est vivre avec des sympathies communes, c'est enfin ne pouvoir se passer l'un de l'autre après avoir vécu sous le même toît, en regrettant les années qui s'écoulent; toutes les délicatesses du cœur, toutes les sensibilités de l'âme, sont renfermées dans ce mot délicieux : Aimer !

Qui a aimé, sait connaître le prix de la vie et la grandeur des regrets de survivre à l'objet aimé. C'est vous, mon père, que j'ai aimé et que j'aime; vous qui étiez si sensible, si philosophe, si ami

de votre fils. C'est toi, mon fils, que la nature avait doué d'un génie si précoce, du cœur le plus aimant, de l'âme si noble et si jeune encore! Toi, qui aurais été la gloire de ta mère et de ta patrie; toi, prodige alors que les autres hommes sont encore enfants; toi, qui emportes mon bonheur dans la tombe, qui couvre de deuil pour moi la nature entière! Aimer, c'est encore toi, chère Emilie, sa mère! Quand je te vois, quand je prononce ton nom et pense à toi, j'aime, j'aime encore l'objet le plus noble, le plus sensible, le plus fait pour être aimé, tant la nature a été aussi prodigue envers toi! Cesse donc, mon amie, de me méconnaître: crois-moi toujours au degré le plus élevé des sentiments les plus saints, les plus respectés des hommes. Quand par malheur le génie des mauvaises pensées vient surprendre ton malheureux ami, il sent, n'en doute pas, plus qu'un autre, plus qu'on ne saurait le lui faire comprendre, toute l'absurdité, tout le désonheur qui l'assiègent; c'est assez pour le corriger, dût-il y torturer son âme. Mais ici, je suis tout à fait innocent du mauvais mouvement que tu as cru remarquer en moi: les larmes que j'ai répandues étaient de dignes larmes; je n'en ai jamais versé d'autres: j'ai pleuré de te quitter et parce que tu ne me rendais pas justice. Oh! j'ai au moins ce témoignage à me rendre: c'est que dans ma vie toutes mes agitations ont été honorables. Je suis assez imparfait d'ailleurs sans y ajouter la turpitude des sentiments dont tu parles. Qu'ont de commun avec moi aujourd'hui les êtres qui couvrent cette terre? Nai-je pas vécu? et m'est-il permis de vivre autrement que je ne l'ai fait depuis bientôt trente années? non! il n'est pas vrai que tu aies à te plaindre de ma vie passée, mille fois non: aucun attachement étranger ne m'a entraîné à des écarts, à des actions déshonnêtes; je n'accepte pas les imputations que tu oses m'écrire et que je te pardonne, car ici tu es tout à fait enfant et il n'est pas possible de raisonner avec toi, puisque d'ailleurs les expressions que j'emploie n'ont plus de signification ni de sincérité entre nous.

Et maintenant que je t'ai grondée, espèce de compensation asaïssienne avec la peine que tu m'as causée, Emilie, parlons raison et de moi: si j'en juge d'après les pressentiments de mon cœur, je doute que l'envie de voyager me reprenne jamais. Il en est, je crois, des voyages comme de toute autre chose, on s'en fatigue, parce que là encore n'est pas le bonheur; c'est simplement de la

curiosité qui n'a jamais rien fait battre. Maintenant je suis à me demander ce que je fais ici. Je suis trop loin de toi, j'ai trop d'obstacles à franchir pour te voir : présente, tu me ferais supporter tous les chagrins; absente, je suppose tout : les rêves les plus noirs viennent troubler mon sommeil; je suis superstitieux en dépit de ma raison. Hélas! pourquoi s'éloigner de ce qu'on aime! Cette pensée n'est pas supportable. Je le sens, je serai bientôt las de cette vie vagabonde qui n'offre aucun appui. Bientôt je reviendrai reprendre mes habitudes tranquilles dans ce Paris, désormais mon éternel séjour, que je n'aurais pas dû quitter, et que l'on n'apprécie bien d'ailleurs que lors qu'on s'en est éloigné un moment.

Mon chagrin ne pouvait s'accroître de ne pas recevoir de tes lettres; à présent que j'en ai reçu, Emilie, j'ai moins d'anxietés, je t'en supplie ne les fais pas renaître par le moindre retard dans tes réponses. Maintenant je cherche si je n'oublie rien, je ne le crois pas; il me reste seulement à te dire : tout le plaisir que m'a fait ta dernière lettre, où ton cœur se manifeste si bien : c'est une bonne petite heure que tu m'as fait passer. Sois persuadée, mon amie, que les mots de tendresse et de sensibilité que tu m'as écrits valent mieux que tous les volumes que je t'envoie : mais que veux-tu? si je ne sais pas bien dire, du moins je sais bien t'aimer! Adieu, chère Emilie!!

Château-Thierry, 1839.

Malgré mon indifférence pour les actions des hommes, je ne saurais voir sans peine, sans émotion ce qui se passe dans cet hôtel où je me suis arrêté; Emilie, une mère a pris soin d'élever sa famille; elle y a consacré sa vie, et, pour prix de ce sacrifice, la seule fille sur qui elle devait compter un jour, une fille, son rêve, son amour, ses espérances, renonce de sang-froid à les réaliser en faveur de sa mère pour entrer dans une maison religieuse croyant y trouver la paix de l'âme et peut-être une récompense au ciel!

Mais quelle est donc cette puissance mystique, cette voix d'un homme qu'on dit être saint, et qui vous prêche, et qui vous invite à vous séparer de l'objet le plus saint, le plus aimé et à qui

l'on se doit tout entier! Ne faut-il pas, avant de pouvoir disposer de soi, s'appartenir, être seul au monde? Si les lois des hommes vous rendent libre, celles de la nature, jamais! Tant que votre mère est là, tant que son cœur peut battre sur le vôtre, que vous êtes assez heureuse pour sentir ses doux embrassements, rejetez, si vous êtes aimante, si vous êtes reconnaissante, rejetez, fille trop imprévoyante, hélas! rejetez, dis-je, tous les conseils qui tendraient à vous éloigner de votre mère. Trop imprévoyante! oui, sans doute, savez-vous quel terme est assigné à son existence? Renfermée et tout occupée de pratiques religieuses, éloignée de votre mère, enfin, c'est peut-être là le moment que Dieu choisira pour l'appeler à lui; et, elle n'aura pas reçu vos soins, et elle ne se sera pas éteinte dans les bras de sa fille; cette mère qui vous aimait tant! Ah! que les sentiments qui agitent le cœur d'une mère sont supérieures aux vôtres, comme ils l'honorent davantage! Ce n'est pas elle qui aurait eu la pensée de se séparer de sa fille; au contraire, resserrer les nœuds qui l'attachent à vous, serait son vœu le plus cher. Vos desseins peuvent être louables, mais l'amour d'une fille qui évite à sa mère l'affliction de ne pas vivre avec elle, est plus louable encore : une bonne mère est une providence qui veille sur ses enfants; craignez de l'offenser : craignez qu'un jour Dieu, par un juste retour, ne bannisse du cœur d'une mère irritée la fille ingrate qui l'abandonne!

Emilie, tel est à peu près le langage que j'ai tenu à une jenue fille, pour complaire à la mère affligée qui m'en avait prié; il est peu persuasif, mais la sécheresse du cœur me glace, elle me rend stérile : j'aurais su m'inspirer d'ailleurs que c'eût été vainement; car, en admettant que je me sois trompé sur le caractère de la jeune fille, qui peut être bon, il m'a paru qu'elle était si subjuguée par les exhortations du prêtre, par celles surtout d'une intelligente amie, que, s'illuminant et s'enivrant toutes deux à plaisir de visions béatiques et d'extases mystiques, il y avait déjà entre ces deux jeunes filles un tel accord de sentimens que le temps ne pouvait qu'accroître encore et leur opiniâtreté, et leur folie, et leur fanatisme religieux.

Ainsi, tu vois, mon Emilie, les résultats de l'éducation du jour, peu soucieuse du développement des facultés de l'âme et des devoirs qui devraient attacher les enfants à leurs parents, elle fait

des hommes instruits, mais aux cœurs de bronze. Les sciences ont leur écueil comme la religion a le sien : celle-ci, au mépris de la morale, conduit au fanatisme ; celles-là, au mépris des plus nobles sentiments, à l'orgueil de nous-mêmes et d'un mérite qui nous absorbe tout entier avec l'ambition qu'il a fait naître ; mais laissons ce sujet que je n'épuiserai pas, Emilie, et qui m'a fait suspendre un moment les récits de mes impressions de voyage que je reprendrai plus tard, adieu !

Château-Thierry, 1839.

Je suis dans un hôtel, Emilie, où tout pour moi est nouveau, bizarre, incompréhensible ; je dîne avec des personnes que je ne connais pas : il règne dans nos repas une certaine urbanité qui est le fruit de cette réunion fortuite ; on sent à travers tout cela qu'on cherche à deviner qui je suis. Peut-être ai-je bien fait de garder l'incognito ; car, à force d'entendre, j'ai cru découvrir qu'il y a peu de confiance à établir sur le personnel de cette maison. Je crois toutefois qu'il est juste d'en excepter l'hôtesse qui paraît bien élevée et dont les manières sont aimables pour les voyageurs.

Emilie, j'ai ici à te faire le portrait de quelques originaux. D'abord, d'un fonctionnaire qui abuse à tout propos de l'éducation de collége qu'il a reçue par des citations françaises ou latines que tout le monde a dans la mémoire ; qui, à l'âge où le temps nous sillonne de cheveux blancs, conserve encore les prétentions du jeune âge ; qui fait enfin son bureau de tous les lieux où il se trouve et, pour couronner l'œuvre, lit à haute voix, à table, des circulaires sur les tabacs. Ah ! l'honnête homme, qu'il vive longtemps, mais que le ciel me préserve du contact de ses confrères, s'il s'en trouvait jamais sur mon passage ! il faut avouer pourtant que si ce fonctionnaire consciencieux évitait, comme bien d'autres, l'éclat des lumières, il jouerait assez dignement son rôle sur cette scène du monde.

Mais ce personnage n'a pas été le seul qui ait fait de moi sa victime : je me suis trouvé avec des conducteurs qui mêlaient leurs propos grossiers à des conversations sérieuses, sans jamais perdre de vue les apprêts du départ, les accidents de la route, les chevaux, la voiture, les harnais, que sais-je, moi ! et tout cela en

des termes si déplaisants à l'oreille qu'ils en prolongeaient pour moi les inconvénients du voyage. Toutefois, ces tribulations pouvaient se supporter, mais il en est une qui m'a fait déserter de suite le lieu et les êtres que je dépeins; cette narration est si fastidieuse que je m'armerai de courage pour te la raconter demain. Adieu !

Château-Thierry, 1839.

N'ayant plus rien à voir des curiosités de la ville et du pays; fatigué des ennuis que me causaient le caractère et les habitudes des étrangers parmi lesquels je me trouvais; ne sachant déjà plus comment échapper à la monotonie d'une vie matérielle qui n'était pas de mon choix, il n'était pas difficile de prévoir, Emilie, que mon séjour dans cet hôtel, où le hasard m'avait conduit plus que ma volonté, ne serait pas de longue durée : en effet, à peine était-il commencé, que je sentais déjà le besoin de l'abréger. Mais j'hésitais à le faire sur les instances de mon hôtesse qui trouvait toujours de nouveaux motifs pour me faire suspendre mon voyage.

Cependant, je me décidai enfin, le jour était arrêté, les préparatifs étaient faits. La veille du départ, j'allais me coucher comme d'habitude à dix heures du soir; à peine étais-je arrivé à mon appartement, qui était situé au premier étage, que la nécessité bientôt de me procurer un vase d'eau dont on ne m'avait pas fourni me fait descendre à la salle des voyageurs; mais qu'y trouvai-je? un homme habillé en militaire, escorté d'ailleurs de quatre individus en blouse, qui, le sabre en main, vociféraient contre les gens de service de l'hôtel sous le prétexte qu'on refusait à tort de les coucher; ils étaient ivres, ou plutôt feignaient de l'être.

A l'aspect de cette réunion d'hommes inusitée, je pense d'abord qu'il est prudent de ne remonter chez moi qu'après m'être assuré que leur exigence a été repoussée; mais mon attente n'était pas prête à être satisfaite : ce n'est qu'après leur avoir servi sans mesure des liqueurs qu'ils avaient demandées, ce n'est qu'après que minuit eut sonné, qu'enfin ces hommes, tombant ivres sur le parquet, purent être renvoyés. Le militaire, malgré son ivresse, réclamait toujours de sa voix rauque le sabre que ses acolytes lui avaient enlevé; il retrouvait d'ailleurs ses jambes qui naguères pa-

raissaient ne pouvoir le supporter. Cette dernière circonstance aurait dû me faire prévoir qu'il y avait dans toute cette scène de cabaret un projet de vol qui se serait exécuté pendant la nuit, sinon dans l'intérieur de l'hôtel, du moins à l'extérieur. Mais je n'eus pas cette dernière pensée, ou plutôt, mes craintes disparurent quand je vis dehors les cinq individus qui m'avaient tenu si longtemps en émoi. Je surveillais leur départ, persuadé qu'ils avaient manqué leur coup et que je pouvais me mettre au lit en toute sécurité ; j'eus seulement le soin, pour éviter toute surprise, d'allumer une bougie, de fermer les rideaux et de barricader mes fenêtres de quelques tableaux qui se trouvaient sous ma main et je me couchai.

Je m'endormais profondément, lorsqu'à deux heures du matin, conséquence d'un événement qui n'avait pas été prévu, des cris au voleur se font entendre en face de mes fenêtres. Comme je viens de te le dire, Emilie, mon appartement était exposé au premier étage, ni volets, ni persiennes n'en défendaient l'entrée. Eveillé par les cris, je me lève et en demande la cause, une pauvre voisine me répond : qu'effrayée d'avoir aperçu au-devant de ses croisées deux hommes en blouse, elle avait d'abord crié au voleur, qu'aussitôt ces deux hommes, épouvantés, étaient tombés d'une échelle, s'étaient relevés et avaient fui précipitamment; et elle ajouta : mais ils se sont trompés, ce n'était pas à moi qu'ils en voulaient, mais bien au voyageur d'en face dont l'appartement, plus élevé et mieux éclairé que le sien, nécessitait plus de prudence et de recherches pour y pénétrer, car l'échelle qu'ils avaient dérobée à l'hôtel était trop courte. C'en fut assez pour me donner le mot de l'énigme de la scène du cabaret : on savait que je devais partir le lendemain, il n'y avait pas un moment à perdre, n'ayant pas réussi dans l'intérieur, on tenta presque aussitôt l'extérieur de l'hôtel. O ma bougie! que je te remercie, tu m'as peut-être préservé d'un malheur. Ainsi tu vois, Emilie, que les lumières nous servent toujours à quelque chose.

Après l'événement que je viens de te raconter, je me fis rayer le lendemain de la liste des voyageurs, pour dépister messieurs les industriels, et je quittai sur l'heure l'hôtel où j'avais passé une soirée si orageuse et surtout une si mauvaise nuit. Adieu!

Château-Thierry, 1839.

Tu le sais, Emilie, depuis longtemps je désirais aller à Bruxelles, ville qu'on m'a dite remarquable; tu le sais aussi, qu'avant mon départ le dessin en avait été pris : une circonstance inattendue m'a empêché de l'accomplir, voici comment : je remarquais une maison au faubourg de Marne, à l'est de Château-Thierry; j'en admirais la situation heureuse sur la campagne. La propriétaire qui se trouvait là, me dit aussitôt : que si je voulais visiter sa maison et qu'un appartement pût me convenir, elle serait flattée de m'avoir pour locataire, ou, si ce n'était pas le moment, du moins la saison prochaine. Je me suis laissé aller à une invitation faite de bonne grâce : j'ai vu les appartements qu'on m'invitait à visiter; la modicité du prix, la beauté de la vue m'ont fait regretter un moment de ne pouvoir habiter cette ville : d'ailleurs je n'ai pu résister à l'attrait de ces nouveaux lieux, j'y resterai quelque temps. L'aimable propriétaire m'ayant offert une partie séparée de de son appartement et sa table à des conditions raisonnables, c'est maintenant de chez elle que je t'écris cette suite de mon voyage.

Je suis logé au premier étage, une terrasse borde mes fenêtres, elle domine toute la campagne; mais la situation en est déserte, ceci, après l'événement de la veille, aurait dû me faire réfléchir; mais l'expérience vient rarement à notre aide : on ne prévoit plus de nouveaux dangers, quand le temps de la peur est passé : toutefois, le voyageur est trop pourvu des nécessités de la vie pour que la crainte l'abandonne entièrement.

L'amabilité de la propriétaire, dont je suis le commensal, entre pour beaucoup dans la résolution que j'ai prise d'habiter mon petit réduit quelques jours encore, la nuit je brave tout ce qui peut m'arriver. Je me crois d'ailleurs en sûreté en barricadant de mes trois valises ma petite porte sans serrure. Quelle forteresse! un héros, enfant de juillet, l'abattrait de sa main! Ah! qu'il faut souvent peu de chose pour tranquilliser l'esprit! Mais, permets-moi, mon amie, de suspendre un moment mes récits pour aller visiter ces campagnes brillantes qui font oublier l'automne et où je voudrais t'avoir. Adieu!

Château-Thierry, 1839.

Emilie, admire maintenant avec moi du haut de ma terrasse ce petit pont gothique sous lequel s'étend ce long tapis verd d'une si active végétation : les eaux de la Marne viennent quelquefois l'alimenter. L'on aime à voir à présent à sec cette petite rivière se confondre avec les prairies qui l'environnent; tu vois, les habitants, les bergers et les troupeaux s'y tiennent ou la parcourent sans crainte. A ma droite je n'ai pas moins de sujets d'admiration : c'est une longue et étroite allée de peupliers dont la cime touche aux nuages : sa solitude charmante nous invite à la visiter; regarde, à son extrémité se trouve heureusement placée une grille qui nous permet de voir le château, une partie s'en dérobe sous l'épais ombrage des bois. Devant moi et un peu à ma gauche, ces vastes allées, bordées d'une double rangée d'arbres, font rougir le parquet de nos salons; on les nomme ici les routes d'Allemagne, mais ce sont de véritables jardins qui se terminent par l'aspect d'élégants villages qu'on voudrait aimer et habiter tout à la fois.

L'astre du jour dorait de ses rayons l'horizon montagneux; une douce lumière éclairait, échauffait encore cette nature magique, j'étais ému et je me disais : comment est-il possib.e de ne pas vivre heureux là, quand dégagé de tous soins humains, de tout souvenir affligeant, on pouvait au sein de ses affections jouir à tout moment de ces délicieux paysages, de ces campagnes ravissantes où l'on trouve, plus que le bonheur, la santé ou plutôt avec elle le bonheur même.

L'admiration est-elle si prête à s'épuiser qu'elle ne nous fasse plus sentir que Dieu a répandu avec profusion sur cette terre tout ce qui peut porter l'esprit à la méditation et élever l'âme vers le ciel pour le remercier du bienfait de la vie quand, surtout, cette vie n'a pas été brisée par la mort!!.. Interrogée, ma charmante propriétaire a répondu : hélas! oui, monsieur, tout cela est bien beau, mais il n'est que trop vrai que maintenant j'y suis habituée et que je ne sors plus pour l'admirer; et, c'est une femme sensible, aimante, aimée, qui tient ici ce langage! Emilie, ainsi pour elle le bonheur n'est qu'un rêve, elle l'espèrera toujours!

Mais, ne nous pressons pas tant de la juger : les hommes ne sont pas plus sages : un bonheur qui dure trop longtemps cesse d'être un bonheur pour eux, ou plutôt leur imagination tout entière à la pensée d'un bonheur qui n'existe pas, ils le cherchent et ne le trouvent jamais : ils sont la proie des désirs et de la volupté : c'est de l'inconstance, c'est du délire, c'est de l'ingratitude.

Je plains ces hommes qui, comblés de richesses, se trouvent malheureux d'être privés d'affection ; mais j'ai plus de pitié encore de ces hommes pauvres qui, au sein de leurs affections, courent sans cesse après la fortune et qui, ne l'atteignant pas, s'en plaignent constamment et se rendent les plus malheureux des hommes. Tu le sais, Emilie, ton ami n'eut jamais ce reproche à se faire. Adieu !

Château-Thierry, 1839.

Quand Dieu a voulu que je fusse heureux par le cœur, Emilie, je l'ai été pleinement : je considérais tout ce qui pouvait me venir du hasard et des hommes comme indigne de mes souhaits ; je défiais les rois de la terre d'être plus heureux que moi, de mieux le sentir. Hélas ! pourquoi une destinée si douce a-t-elle eu si peu de durée ! moi qui la sentais si bien, qui l'avais tant désirée, moi qui en étais si reconnaissant ! je priais Dieu alors pour qu'il me la conservât, je cherchais toujours à la mieux mériter ! aujourd'hui que dix ans m'éloignent du coup funeste qui m'a frappé, aujourd'hui que la plaie est encore saignante pour ne se fermer jamais, je ne prie plus, car je n'ai plus rien à demander : je souffre et j'attends le jugement de Dieu sans murmurer : puisse cette sombre et mélancolique résignation ne pas abréger des jours que je consacre au culte de tout ce qui me fut cher : ce vœu est aussi le tien, Emilie, car il n'a maintenant que nous qui le regrettons au monde, lui si digne de regrets ! ô mon père, ô ma mère, en me transmettant la vie, pourquoi avez-vous rempli mon cœur de tant d'amour, hélas !!

Château-Thierry, 1839.

Mais cette quiétude de l'âme, cette admiration qu'inspire une si belle nature, mon amie, quand par instant d'oubli de soi-même et

des chagrins qui dévorent, nous pensons vivre encore dans le passé, dans ces temps si doux, si pleins de bonheur, hélas! trop courts! Cette quiétude, cette admiration, dis-je, n'est jamais plus excitée que lorsque j'erre seul dans une allée que je préfère à tout autre : cette allée est celle qui conduit au petit village de Schiarry, elle est vraiment pittoresque et charmante, sa position est au centre du pays : de là vous dominez et la ville et les villages que renferme un vaste et montagneux horizon; c'est le tableau magique dont je t'ai parlé : de loin à loin l'allée est bordée de petites maisons de plaisance dans le style moderne qui sont séduisantes à voir, surtout du commencement de l'allée! dans le fond et des deux côtés les bois cachent sous de frais ombrages des habitations rustique; enfin, les eaux de la Marne viennent animer et féconder d'immenses prairies où les cris des animaux nous saisissent quelquefois d'effroi, où surtout la voix des pâtres et des habitants retentissent si bien que la solitude éternelle de ces campagnes en paraît troublée autant que l'âme est attentive à les recueillir. Attristés alors, déjà ces voix, qui se prolongent dans la plaine et viennent expirer à notre oreille, nous semblent les accents plaintifs de nos amis qui vivent dans l'air, nous font espérer et ne nous quittent jamais!!

Château-Thierry, 1839.

L'allée si jolie de Schiarry que je t'ai fait connaître, Emilie, a été cause que je me suis arrêté plus longtemps dans ce pays; je l'ai visitée tous les jours; je ne me suis lassé de l'admirer et de l'aimer. Je voudrais qu'il fût à mon pouvoir d'habiter son village, séjour, je crois, le plus séduisant pour qui est heureux par ses affections : on y est séparé du monde; c'est un paradis terrestre qui vous inspire le plus profond recueillement. Vous y apprenez encore à apprécier plus dignement le don de la vie en pensant aux merveilleuses créations qui composent cet univers : c'est là qu'on sent le Dieu qui créa tout, qui a déjà trop fait en nous donnant l'intelligence, le mouvement et la sensibilité, pour que nous osions nous plaindre qu'il nous les retire un jour. Je te l'ai dit, mon amie, nous devons religieusement souffrir et attendre : peut-être nous réservera-t-il de plus puissantes merveilles encore en nous réu-

nissant un jour aux êtres qui furent notre âme, notre vie, nos amours et nos plus chères espérances!

Hélas! cette éternité, cette immortalité si désirable viendra-t-elle? Ah! des secrets le plus impénétrable! Cependant à Schiarry, plus que partout ailleurs, j'ai cherché à le pénétrer, Emilie; mais si là, on a plus d'inspiration, c'est la même impuissance : j'ai dû quitter Schiarry; j'ai dû abandonner un séjour qui ne convient qu'aux hommes heureux, parce qu'il les rend plus heureux encore, tandis que moi, je n'y trouvais que mes souvenirs, mes regrets, ma famille passée et mon désespoir plus vif encore!!

Château-Thierry, 1839.

J'aurais encore, mon amie, à te faire connaître quelques petits villages que j'ai aussi visités; mais je me bornerai pour ainsi dire à t'en dire les noms, autrement, ce serait toujours de nouveaux sujets d'admiration qui épuiseraient le langage. Ainsi, Essone est un petit bourg charmant où une église gothique, assez remarquable, est actuellement en réparation; ainsi, les Choneaux sont aussi un petit bourg très agréable, situé sur les coteaux qui planent sur toute la ville et sont au niveau de son clocher, c'est-à-dire, de l'église de Château-Thierry. Ce séjour a offert à quelques militaires retraités et à des négociants de Paris, le repos dont ils avaient senti le besoin.

Il m'a fallu quelque temps pour me décider à parcourir seul ces petits villages; mais les chemins qui y conduisent sont si beaux, si propres, les arbres qui les décorent si verts, si touffus encore, les champs qu'ils séparent si bien éclairés par un brillant soleil, que peu à peu ma crainte habituelle s'est dissipée et m'a laissé tout entier au charme de mes méditations.

D'ailleurs, Emilie, tranquillise-toi, j'ai été constamment accompagné d'un petit chien qui m'avait adopté : ce pauvre animal protégeait mes courses et cependant je m'en suis défait; je n'ai pas voulu d'un ami, d'un protecteur qui se donnait à moi sans condition, sans retour de service; qui, d'ailleurs, d'une nature différente à la nôtre, me faisait rougir en l'examinant de le voir si supérieur quelquefois à des hommes. En effet, pendant quelque

temps j'ai fait de vains efforts pour me cacher de lui derrière de gros arbres, mais quel que fût son éloignement dans ses courses vagabondes, l'animal venait toujours à moi, me découvrait et me faisait mille caresses : il y avait déjà là affection et dévoûment; le moral de la pauvre bête était excellent; il m'en a coûté pour m'en séparer, je crois encore entendre ses gémissements et me voir en souffrir!

Adieu!!

Château-Thierry, 1839.

Je pouvais croire, Emilie, que j'avais laissé dans ce pays quelque affectueux souvenir, ou plutôt, c'était un ami que j'aurais voulu y trouver, si jamais il s'en était offert qui voulussent bien se rappeler de moi. Mais, que l'illusion est loin de la réalité, quand trente années vous ont vieilli loin de vos amis ; vous ne trouvez plus en eux ni les mêmes sentiments d'affection, ni le même empressement à vous revoir : il faut leur dire votre nom, leur rappeler les circonstances qui vous lièrent jadis; alors, pour ne pas être impoli, on veut bien vous reconnaître et vous tenir ce langage : quoi, c'est vous! en effet, je me remets parfaitement vos traits; vous étiez bien jeune alors!... aujourd'hui vous êtes peu changé. Pardon, sans mes préoccupations, je vous eusse certainement reconnu.

J'ai fait l'épreuve de cet inconcevable oubli, Emilie, en allant retirer tes lettres à la poste : je me suis trouvé face à face avec le père d'un de mes anciens élèves : pour moi, c'était comme si je l'avais vu la veille, malgré son grand âge et ses cheveux blancs; pour lui, j'étais un inconnu, malgré le noir de mes cheveux et la constance de ma physionomie; j'aurais continué à l'être si je n'avais rompu un entretien muet; et alors, après un feint étonnement d'une rencontre si inespérée qui n'était au fond qu'indifférente, et alors, après les protestations d'un souvenir d'affection qui s'était éteinte, nous nous sommes fait de part et d'autre des visites que bientôt on n'a plus senti le besoin de renouveler; c'est du moins ce que j'ai cru voir du côté du vieillard qui cachait cette froide indifférence sous le vernis d'un langage distingué qui ne l'a pas quitté et qu'il conservera sans doute jusqu'à ses derniers moments.

Jusqu'ici j'ai attaché trop de prix à mes souvenirs pour n'avoir pas été un instant contrarié de cet accueil de bon usage ; d'ailleurs, je tiens d'autant plus à l'estime constante de ceux qui m'ont connu jeune, que je n'ai jamais cessé de la mériter.

Je ne pardonne le dégoût des hommes, le dégoût de la vie qu'à ceux dont les affections ont été détruites : l'indifférence du vieillard dont je parle venait sans doute de ce qu'il avait conservé les siennes, c'était déjà trop pour lui : et en effet, soyons plus justes, que lui importe à ce malheureux de renouveler ses affections? Les infirmités ne l'assaillissent-ils pas? Le terme de la vie n'est-il pas devant ses yeux? Le regret mortel de se séparer bientôt de ses enfants n'absorbe-t-il pas toutes ses facultés? Oh ! le vieillard, entouré de tout ce qui attache à la vie, n'a plus le temps d'aimer encore! il sent plutôt la nécessité de se détacher de ce qu'il aime, de ce qui a fait sa félicité, il s'y prépare du moins; et bientôt, s'il a été sensible, s'il a su connaître l'immense bienfait des saints attachements, si sa raison ne l'a pas abandonné, si la vie, quoique pour lui pleine de charmes encore, ne lui a paru enfin qu'un présent funeste, puisqu'il faut cesser d'être un jour! bientôt, dis-je, il consacrera ses derniers moments à des méditations graves qui l'éloignent du monde et le lui feront considérer déjà comme nul pour lui : cruelle nécessité, torture du vieillard que je déplore et qui, tous, tant que nous sommes, est prête à nous saisir, hélas!

Ce sont ces dernières considérations, Emilie, qui me portent à la pitié : je pardonne même aux vieillards d'avoir souvent mal vécu, s'ils finissent enfin avec des sentiments qui rachètent les fautes et les honorent autant qu'ils les font souffrir. Adieu!

Château-Thierry, 1839.

Tu vois, Emilie, qu'en les analysant, qu'en remontant à leur source, qu'en voyant enfin le terme de toutes les choses, je te rends un compte fidèle de toutes mes impressions de voyage. J'en aurais bien d'autres à te communiquer : mais, comment le faire? comment les exprimer? Ce ne sont pas seulement les beautés de ce pays qui excitent en moi ces réflexions qui viennent en foule audevant de ma pensée et que j'ai tant de peine à mettre en ordre ;

mais ce sont aussi quelques figures d'hommes dont l'aspect désordonné m'afflige : ils me font sentir plus que jamais la perte déplorable que j'ai faite : qu'y a-t-il en effet de commun entre l'enfant extraordinaire que j'ai perdu et la jeunesse d'aujourd'hui? Le désordre physique suit de près le désordre moral : celui-ci vient de cette soif de l'or qui s'est emparé d'elle ; de cette impatience à l'acquérir vite sans travail, sans effort : mais trompée dans ses espérances, impuissante à satisfaire ses désirs, entraînée par les passions, sans mœurs, sans frein, aucun conseil, aucun bon exemple ne la touche : à quoi donc sert ce luxe des sciences dont on la sature? Elle sert à enfler leur orgueil; elle sert enfin à faire croire faussement aux jeunes gens qu'ils sont des êtres à part. Le désordre physique est une conséquence inévitable de ce mérite supposé : se croyant des êtres importants, leur mise a dû nécessairement être extraordinaire, et elle l'est en effet : qui n'a que vingt ans, aujourd'hui en paraît soixante par la barbe et le costume du vieillard. Ajoutez à ce tableau le négligé, l'air taciturne et menaçant qu'il affecte, vous aurez le Diogène du jour, c'est-à-dire, son cynisme moins la raison et le jugement qui distinguaient ce philosophe. Quand par hasard je rencontre sur mon passage un de ces *lions*, comme on les nomme aujourd'hui, je suis toujours tenté de lui crier : vous vous croyez sans doute digne d'intérêt, mais détrompez-vous : pour vous faire remarquer, pour vous faire aimer, vous avez trop à faire : il est plus facile d'être bizarre que d'être naturel, poli, aimant, dévoué. Vos parents, d'accord avec la nature, vous destinaient à ces nobles penchants. Mais ce n'est pas la morale du jour, je la prêcherais vainement : il est une morale plus séduisante aujourd'hui, c'est de tout obtenir à tout prix. Cette morale, hélas! trop souvent après les débauches conduit à l'infamie!

Mais, éloigne, mon amie, de tes regards ce sombre tableau pour me suivre bientôt dans ma dernière course vers Paris. Aucun accident ne l'a rendue remarquable; le conducteur était bon, les chevaux vigoureux : nous marchions comme sur un chemin de fer sur ces mêmes routes qu'un jour nous avions parcourues avec moins de vitesse. Je te dirai donc les réflexions de la nuit; à demain. Adieu!

Château-Thierry, 1839.

De son éclat majestueux, la lune éclairait les champs, les eaux et les bois; cette pâle lumière, alors répandue sur toute la nature, attriste nos âmes, nous rend superstitieux. On a peur de ce soleil des nuits comme on a peur des morts. La terreur augmente si vous suivez ses rayons à travers les forêts ou blanchissant la plaine, les tombeaux s'ouvrent; bientôt apparaissent des lueurs livides, sépulcrales, fantastiques qui se changent en fantômes menaçants; ils vous disent : mortels, le terme de la vie expire, il n'est plus temps de prier : recueillez-vous! du haut des cieux l'Éternel va vous juger; le coupable périra dans ses remords, l'innocent vivra d'espérances. Ah! c'est que Dieu a plus d'un moyen de faire attendre ou redouter ses jugements! Si le tonnerre est sa voix redoutable qui terrifie, si le soleil est son intelligence créatrice des mondes et qui les vivifie, l'astre des nuits, resplendissant et majestueux, est la conscience universelle qui interroge les nôtres pour nous faire craindre ou espérer!

Hélas! mon amie, qui n'a pas à se reprocher quelques fautes? qui n'est pas coupable aux yeux de l'Éternel? Mais si je m'humilie devant sa puissance infinie, qui fit l'univers, c'est moins pour me faire pardonner mes fautes que pour la toucher de mes peines, de ma résignation, de ma douleur : dans ces combats que nous ont livrés nos passions, nous n'avons pas toujours été vaincus. Mais si mes erreurs tenaient à ma faiblesse, mes espérances tiennent à sa justice, à sa bonté; oui, j'espère par son éternité même; car, tout ce qui vient de lui est éternel, et, bien que j'ignore d'où je viens et où je vais, bien que ma raison soit trop faible pour pénétrer ce mystère que Dieu a voulu rendre impénétrable : j'espère qu'un jour je vivrai, éternel comme lui, pour Dieu, pour toi, mon fils, mon père, ma famille : voilà mon paradis! je n'en conçois pas d'autre, je n'en désire pas d'autre, sous la forme où nous avons vécu, avec nos amours et presque nos faiblesses! Adieu, mon amie!!

Château-Thierry, 1839.

L'existence, Émilie, n'est désirable que parce qu'on se sent aimé : seul au monde on la déplore; renaître sans ses affections serait aussi le plus cruel des supplices. On n'est heureux que par elles, même dans le ciel! Prions, mon amie, mais que ce soit pour nos amis, : que nous importerait une nouvelle existence sans eux? isolé, haï ou mort, n'est-ce pas presque la même destinée! est-elle donc si appréciable qu'on doive la désirer? non! quand sur mon passage j'ai vu la pierre et la croix annonçant nos misères; quand la solitude profonde de ces lieux, qui les renfermaient, n'attristaient mes regards d'aucune profanation, que la paix et l'attente en étaient respectées, j'ai prié! mais quand, avant mon départ, j'ai visité nos monuments, qu'ai-je vu, hélas! près du nôtre? des ossements humains, oubliés, méprisés, à peine recouverts d'un peu de terre : sacrilége! Ah! si la désorganisation de l'homme s'opère graduellement et finit en poussière, n'est-elle donc redoutable que pour nous faire craindre une fin éternelle? non! considérées avec ses rapports avec la Divinité, qui en a voulu les transformations successives, les dépouilles mortelles doivent être respectées comme nos attachements le furent et ne cessent de l'être même au-delà de la vie : quand ce culte religieux des tombeaux honorera-t-il les hommes?

Adieu!

Château-Thierry, 1839.

Chère Émilie, je termine enfin mes lettres à Paris, ville immense, le centre des arts et de la civilisation; mais aussi le centre de l'intrigue et l'immoralité : ville qui s'est accrue depuis plus de deux mille ans sous des administrations féodales, barbares, despotiques; ville qui a englouti dans ses entrailles tant de générations, tant de peuples, tant de rois, tant de vices, tant de vertus; ville qui naguère était la capitale d'un vaste empire dont la domination sur les autres nations était égale à la domination de Rome sur les nations qu'elle avait asservies. La puissance du glaive avait seule

fait cette gloire, cette grandeur; la même puissance a dû les abattre; car, c'était un despotisme qui, étendant ses bras de fer, attachait de trop lourdes chaînes pour que les nations voisines, dont elles blessaient l'honneur, les intérêts, les affections, ne cherchassent pas à s'en débarrasser un jour par de tristes représailles: c'est ce que nous avons vu si douloureusement. T'en souviens-tu, mon amie, quand l'ennemi fut à nos portes, qu'aucune résistance n'était possible, que ses canons, encore brûlants, menaçaient la ville et le peuple sur les boulevards : j'étais jeune alors, l'illusion de la gloire fascinait mes yeux, je pleurais! La douleur, l'humiliation étaient trop fortes! et le peuple, que faisait-il? Le peuple!.. le peuple, comme toujours immense, avait oublié ses terreurs de la veille, il était là comme à un spectacle. Oh! honte! il y en avait même qui s'en réjouissaient.

Que nos sentiments aujourd'hui sont changés! on n'a plus d'amour ni pour les rois, ni pour la patrie : ce culte qu'on nous avait fait aimer à force de gloire et de prodiges de valeur, eh bien! ce culte est éteint au fond de nos cœurs, ou plutôt, il est remplacé par un culte plus pur, plus raisonnable : après tant de révolutions qui se sont succédé si rapidement comme pour faire l'éducation politique que nous n'avions pas, nous avons appris enfin que les rois n'étaient estimables que par le caractère et non par la naissance; que la patrie, si elle doit être défendue quand on l'attaque, on peut faire oublier que d'autres peuples ont aussi leur patries, qui, comme la nôtre, doivent être respectées. Ainsi, nous vivons aujourd'hui pour l'ordre, pour cet échange de lumières et de secours de peuple à peule : cet amour juste vaut bien celui que nous avons perdu qui, né de la violence et des préjugés nationaux, éternisait une antipathie injuste entre nous et nos voisins : nous n'étions plus les enfants du même Dieu!!

Adieu, chère Émilie, conserve-moi toujours ton amour et pardonne-moi mes si longues lettres en faveur du plaisir qu'a éprouvé ton ami à épancher dans ton sein tout ce qui l'a agité et fait penser pendant son voyage, encore adieu!!!

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE ET DU VOLUME.



